

Mrs. H.

1649

(3)

Tris.

63



<36619544480015 S

<36619544480015

Bayer. Staatsbibliothek

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778

1778



**I r i s**  
**im Gebiete der Tonkunst.**

.....

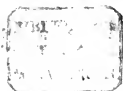
Redigirt  
von  
**L. Kellstab.**

---

**Fünfter Jahrgang,  
1834.**

---

**Berlin,**  
Verlag von L. Trautwein.



11111111

11

11111111

11111111

11111111

11111111

# Alphabetisches Verzeichniß der beurtheilten Werke.

	Werk.	Verleger.	Seite.
Adam, A., Mélange p. Pfte. sur motifs du Serment.	81	Schott	86
— do. p. do. sur motifs du Pré aux Clercs.	83	"	86
Airs et Eutreacte d'une Comédie du Japon. Arr. p. Pfte.		"	67
Auacker, A. F., Lebens-Unbestand u. Lebensblume f. 4 Solost. m. Chor		Paul	53
Auschütz, J. A., 2 Tantum ergo u. 1 Ecce panis. Part. u. Kl. A.		Schott	171
Auber, D.F.E., Gustave ou le Bal masqué. Kl. A.		"	173
— le Serment. Cl. A.		"	37
— Ouvert. du bal masqué arr. p. Pfte.		"	31
— do. de Gustave à 4 ms.		"	69
— do. du Serment à 4 ms.		"	69
— do. du Pré aux Clercs à 4 ms.		"	69
Bach, J. S., Orgelcompositionen. Herausg. v. Marx. 1—3s H.		Breitkopf u. H.	41
— C. W., Vocalmusik mit Orgel		Peters	202
Bank, Lieder aus Italien m. Pfte. 1s H.		Trautwein	21
— Lieder aus Deutschland m. Pfte. 1s H.		"	21
Bartak, L., Duo concert. p. V. et Vclle.		Berra	25
Beauplan, A. de, Choix d'Airs av. Pfte. ou Guit. No. 309—311.		Schott	75
Becker, C. F., mehrst. Gesänge a. d. 16. Jahrh. 4s H.		Paul	47
Beethoven, L. v., Ouv., Gesänge etc. aus Egmont à 4 ms. arr.		Breitkopf u. H.	115
Belcke, C. G., Klagen der Nachtigall. Romauze mit Fl. u. Pfte. od. 2 Viol., Viola u. Vclle.	10	"	155
— Fr., Duo concert. p. 2 Tromb.	55	"	103
Bellini, Lieblingsmusik aus Norma f. Pfte. arr.		Schlesinger	179
Bertini jeune, H., Etudes p. Pfte. à 4 ms.	97	Breitkopf u. H.	127
— les mêmes		Schott	195
Blum, C., Air polon. var. p. Clar. av. O.	126	Breitkopf u. H.	35
Bochmann, E., Tänze f. d. elegante Welt f. Pfte. 7r Jahrg.		Meser	54
Bobrowicz, J. N. de, Var. brill. p. Guit.	10	Breitkopf u. H.	17
— Valses et Polon. p. Fl. et Guit.	11	"	17
— l'Impromptu, Var. p. Guit.	12	"	17
— Introd. et Polon. p. Guit.	14	"	17
— Distraction, Rondeau brill. p. Guit.	17	"	17
— Var. sur Valse fav. p. Guit.	18	"	17
Cäcilia, 59s u. 60s Heft.		Schott	113
— 61s u. 62s H.		"	185
Carulli, F., Gitarrenschule. Neue A.		Breitkopf u. H.	137
Cherubini, L., Ouv. de l'op. Ali Baba à gr. Orch.		"	141
— Ouv. d'Ali Baba arr. à 4 ms. et Pfte. seul.		"	145
Chopin, Fr., douze gr. Etudes p. Pfte. L. 1. 2. 10		Kistner	18

	West.	Verleger.	Seite.
Chopin, Fr., gr. Concerto p. Pfte. av. Orch. ou Quint.	11	Kistner	89
— 3 Nocturnes p. Pfte.	15	Breitkopf u. H.	117
— Var. brill. p. Pfte.	12		138
— gr. Fant. p. Pfte. av. Orch.	13	Kistner	174
— Rondo p. Pfte.	16	Breitkopf u. H.	149
Creccarelli, A., tre Notturmi à 2 voci. 3 Hefte.		Meser	70
Curschmann, Fr., 5 Lieder m. Pfte. (5s Liederh.)	5	Trautwein	81
— Romeo, Scena col Pfte.	6		77
— due Canoni à tre voci col Pfte.	7		83
— quatre Canzonette col Pfte.	8	Westphal	190
— 5 Lieder m. Pfte. (6s Liederh.)	9	Trautwein	109
Czerny, C., Intro. et Var. p. Pfte., V. et Vclle.	309	Schott	191
— 3e Décameron p. Pfte.	251	Kistner	14
— 3e do. à 4 ms.	252		14
— 3e Décameron p. Pfte. seul.	251		71
— do. do. à 4 ms.	252		71
— gr. Sonate p. Pfte.	268	Peters	206
— Var. brill. p. Pfte.	332	Breitkopf u. H.	163
Danckelmann, A. Ber. de, Rondeau p. Pfte.	12	Lischke	46
Darstellung dramat. Tonmeister		Schott	190
Dessauer, J., Wanderlieder v. Umland m. Pfte.	1	Schlesinger	203
Dorn, H., 6 Gesänge f. 4 Mst.	13	Kistner	158
Dotzauer, J. J., Collect. d'Airs d'Op. fav. arr. p. Vclle. av. Basse. Cah. III.		Breitkopf u. H.	25
Duvernoy, J. B., 2 Airs suisses var. p. Pfte.	34		44
— trois Bluettes p. Pfte.	52	Kistner	161
— Fantaisie p. Pfte. (sur Serment d'Anber).	54	Schott	9
— Fantaisie p. Pfte. sur la Ronde du Pré aux Clercs	56		73
— Etudes mélodiques p. Pfte. L. 1. 2.	61	Breitkopf u. H.	163
Eckert, C., die Kinder am See mit Pfte.		Trautwein	161
Eisner, Recueil de Danses		Brieff	54
Enckhausen, H., Sonate p. Pfte et Viol.	35	Kistner	71
— gr. Polon. p. Fl. av. Orch. ou Pfte.		Bachmann	63
Ernemann, M., Intro., Var. et Finaie p. Pfte.	7	Hofmeister	161
— M., 8 deutsche Lieder	10	Förster	119
Field, J., 17e Notturmo p. Pfte.		Schlesinger	121
Fink, G. W., neue hñal. Andachten. 1s H.	20	Verfasser	182
Frantz, K. H. A., Methodik des 1sten Unterr. f. Pfte.		Schwetschken. S.	23
Fürstenau, A. B., le Bijou, Adagio et Rondo p. Fl. et Pfte.	96	Berra	7
Ganz, M., 8 pièces faciles p. Vclle. av. Pfte.	14	Schlesinger	190
— Var. sur air russe p. Vclle. av. Quat. ou Pfte.	17	Hofmeister	135
Garaudé, A. v., Gesangschule. 1—3s H.		Alisky	33
Geissler, C., 24 Choralvorspiele.	4	Hofmeister	42
— Var. agréables p. Pfte.	9	Breitkopf u. H.	42
— Reinigers Soldatenlieder f. 4 Mst.	12		42
— 3 Fant. mit Fugen f. Orgel.	21		42
— 8 Romanzen für Physharmonica od. Orgel.	11	Kistner	106
— 4stimm. Trauergesänge	20		158
Gomis, Ouvert. aus le Revenant	83	Schlesinger	199
Gordigiani, J. B., Regina coeli etc. mit Orgel.			
Part. u. St.		Berra	98

	Wert.	Verleger.	Seite.
Gütze, C., Variat. instr. p. Violon av. 2. V. 3e Position. Cab. IV. . . . .	20	Breitkopf u. H.	25
— Var. instr. p. Viol. av. 2 V. 1—4e Posit. . . . .	20	"	142
Grofa, J. B., Capriccio sur Joseph en Egypte p. Velle. 6	8	"	50
— Divert. p. Velle. av. Pfte. . . . .	8	"	50
— Concerto p. Velle. av. Orch. ou Pfte. . . . .	14	"	50
Hahn, B., Handb. b. Gesangunterricht. 2te Aufl. . . . .		Lenckart	58
Hänsel, H., Gesellschaftstänze f. 1834 f. Pfte. . . . .		Meser	54
Hariknoch, C. E., 3 Nocturnes p. Pfte. . . . .	8	Kistner	93
— 6 gr. Valses p. Pfte. . . . .	9	"	93
Häser, A. F., Requiem f. 4 St. u. Chor. Cl. A. . . . .	34	Breitkopf u. H.	129
— Missa pro defunctis f. 4 Mt. Part. u. St. . . . .	35	"	129
Hasse, J. A., Miserere f. 2 Sopr. u. 2 Altst. Cl. A. . . . .		Trantwein	26
Haydn, J., Collection de Quatuors. L. 1. . . . .		Brandenburg	128
Hermann, G., 6 Polon. p. Pfte. . . . .	16	Lischke	75
— Oeuvres . . . . .	37—45	"	1
Herold, Caprice p. Pfte. sur Herold Médecine . . . . .	58	Schott	159
— Rondo brill. p. do. sur do. . . . .	59	"	159
— le Pré aux Clercs. Cl. A. . . . .		"	29
— la Médecine sans Médecin. Cl. A. . . . .		"	79
— Ouvert. de l'op. la Médecine arr. à 4 ms. . . . .		"	191
— et Halévy, Mosaïque de Ludovic arr. p. Pfte. . . . .		Schlesinger	194
Hertz, Jr Divert. p. Pfte. arr. à 4 ms. . . . .		Berra	10
— gr. Trio (par Mockwitz arr. à 4 ms.) . . . . .	54	Kistner	95
— H., Var. brill. p. Pfte. sur „dolce Conento“. . . . .		Schott	194
— H., Rondo milit. p. Pfte. . . . .	69	"	194
— Recréations musicales p. Pfte. 1—4. . . . .	71	"	82
— 6 Galops brillants. No. 1—6. . . . .		"	177
— et Lafont, 3 Duos conc. p. P. et Viol. No. 1. 2. 3. . . . .	75	"	197
— J., gr. Rondo brill. p. Pfte. . . . .	25	"	194
Hesse, A., Motette f. 4 Singst. m. Orgel . . . . .	50	Cranz in Br.	45
— acht instr. Orgelst. (No. 29.) . . . . .	51	"	110
Hientzsch, J. G., Antonia. 9r Bd. . . . .		Trautwein	105
Hiller, F., neuer Frühling (von H. Heine) mit Pfte. 1. 2. . . . .	16	Hofmeister	123
Höffner, J., Introd. u. Polonoise f. Klapp-Trompete . . . . .		Berra	7
Huldigung der Freude. No. 90. . . . .		Kistner	99
Hüntten, Fr., Fant. à 4 mains. . . . .	62	Schott	166
— un moment de récréation p. Pfte. . . . .		"	166
Jacobi, C., Potpourri p. Basson av. Orch. ou Pfte. . . . .	13	Breitkopf u. H.	159
Jähns, W., vier launige Gesänge m. Pfte. . . . .	12	Gröbenschütz n. S.	67
Kalkbrenner, F., Souvenir du Pré aux Clercs. Fant. p. Pfte. . . . .	119	Schott	9
— Var. brill. p. Pfte. . . . .	120	Kistner	99
— thème fav. de la Norma var. p. Pfte. . . . .	122	Meser	70
— Fant. et Var. p. Pfte. . . . .	123	Kistner	186
Kalliwoda, J. W., Adagio de la 1. Sinf. arr. p. Pfte. . . . .		Breitkopf u. H.	138
— 3 Marches p. Pfte. . . . .		Berra	8
— 3 Polonoises p. Pfte. . . . .		"	8
Karr, H., Fant. p. Pfte. sur Trio du Pré aux Clercs. . . . .	246	Schott	73
— Fantaisie p. Pfte. (sur Serment d'Auber) . . . . .	244	"	9
Kefeler, J. C., 24 Préludes p. Pfte. . . . .	31	Cranz in Br.	91

	Verf.	Verfeger.	Seite.
Kefslcr, J. C., Bagatellen f. Pfte. . . . .	30	Cranz in Br.	91
Köhler, C. J., Missa. Part. Mscpt. . . . .			94
— Concordia. Mscpt. . . . .			94
— E., Festgesang f. 4 Mst. m. Pfte. . . . .	40	Cranz in Br.	23
— Motette f. Männergesang . . . . .	44	"	201
Krollmann, A., Rondo p. Pfte. . . . .	27	Breitkopf u. H.	144
— 4 Pièces à 4 ms. . . . .	26	"	144
Kupsch, C. G., an ein schlafendes Mädchen mit Horn u. Pfte. . . . .		Meser	63
— eine Bagatelle p. Pfte. . . . .		"	63
— drei Lieder aus Robert u. Aemchen . . . . .	14	"	92
Kützing, H., Handb. d. Pianof.-Baukunst . . . . .		Dalp	48
Lampert, E., 4 deutsche Gedichte mit Pfte. . . . .	1	Lampert	150
— Potpourri f. Pfte. u. Viol. nach Jessonda . . . . .	2	"	154
— 4 deutsche Gedichte m. Pfte. . . . .		"	166
Laseck, C., 3 Morceaux p. Vclle. et Pfte. . . . .		Breitkopf u. H.	142
— et F. A. Kummer, Introd. et gr. Var. p. P. et Vclle. . . . .	19	"	155
Lemoine, H., 12e Bagatelle p. Pfte. sur Pré aux Clercs. . . . .		Schott	59
Lepius, L., Fant. et Var. p. Pfte. et Fl. . . . .		Breitkopf	155
Lieblingstänze, neueste Berliner. 36stes H. . . . .		Schlesinger	119
Lieder, zehn, eines wandernden Malers (Lyser) . . . . .		Schaarschmidt	115
Lobe, C., la Galeté, Ouvert. à gr. Orch. . . . .	12	Breitkopf u. H.	65
Lohmann, J. H. D., 5 4stimm. Lieder . . . . .	1	Hartmann in W.	139
— an die Natur. Cantate f. 4 St. . . . .	2	"	134
Lorenz, O., Lieder u. Romanzen m. Pfte. . . . .		Breitkopf u. H.	3
Löwe, C., hebräische Gesänge . . . . .	13	Schlesinger	181
— Legenden, mit Pfte. . . . .	33 u. 34	"	207
— Stimmen der Elfen . . . . .	31	Wagenführ	136
— Bilder des Orients v. Stieglitz. 1r u. 2r Kranz. . . . .		Breitkopf u. H.	169
Lübecke, A., Schifferlied m. Pfte. . . . .		Lampert	127
— 4 Gesänge f. 4 Mst. . . . .		"	158
Marschner, H., Ouv. de l'op. Lucrèce arr. p. Pfte. . . . .	67	Kistner	157
— Rondino scherzando p. Pfte. . . . .	71	Helmuth	5
Marx, A. B., 2 Motetten. Part. u. St. . . . .	4	Trautwein	125
Maurer, L., 1e Sinf. à 4 ms. arr. p. Czeruy . . . . .	67	Peters	193
— Pièces de société p. 2 V. et Vclle. L. 1, 2, 79 . . . . .		Breitkopf u. H.	65
Mazas, F., la Babillarde p. V. av. Pfte. ou Guit. ou Quat. . . . .	37	Schott	62
— Collection de Duos p. 2 Viol. . . . .	38 39	"	78
Mendelssohn-Bartholdy, F., Ouvert. z. Sommer- nachtstraum f. Harmonie . . . . .		Breitkopf u. H.	39
— Ouvert. aux Hebrides arr. à 4 ms. . . . .		"	49
Meudes, J. F., Var. brill. p. Vclle. . . . .	15	Schott	183
Meyer, C., Concertino p. Cor de Chasse av. Orch. . . . .		Breitkopf u. H.	65
Meysenberg, S. A., Rondo p. Pfte. . . . .	7	"	150
Michel, A., d. große Hallelujah f. 4 Singst. m. Or- gel od. Pfte. . . . .	6	Lampert	126
Mietzke, C., Erlkönig mit Guit. . . . .		Gröbenschütz	202
Möhring, F., 4 deutsche Lieder, m. Pfte. . . . .	1	"	208
— Rondo à la Galop p. Pfte. . . . .		"	208
Molique, B., 2. Concerto p. V. av. Orch. ou Pfte. . . . .	9	Breitkopf u. H.	51
Mortimer, P., System d. Kirchentonarten (v. Dreschke) . . . . .		Reimer	122

	Berf.	Verleger.	Seite.
Moscheles, J., Marche facile à 4 ms. . . . .	86 a.	Kistner	195
— Souvenir de l'Opéra. Fant. p. Pfte. . . . .	87 a.	"	175
— Impromptu p. Pfte. . . . .	89	"	182
Mozart, W. A., Ouv. a. Zaubersfl. f. 2 Pfte. zu 8 H. . . . .		Berra	10
— Sinfonie No. 6. Part. . . . .		Breitkopf u. H.	22
— Symphonie No. 1 zu 4 H. arr. . . . .		Klage	62
— Ouvert. a. d. Zaubersfl. f. 4 Mst. arr. . . . .		Schott	126
— Trio p. P., Clar. et Viola arr. à 4 ms. . . . .		Breitkopf u. H.	147
— Quintuor arr. à 4 ms. . . . .		"	162
Müller, Donat, te deum land. f. 4 St. m. Orch. . . . .	55	Kranzfelder	151
Museum f. d. Orgel. 1r Jahrg. . . . .		Gödsche	43
Nägeli, H. G., Wechselgesänge. 6te Samml. . . . .		Nägeli	135
Nicolai, C., Introd. et Polon. à 4 ms. . . . .	4	Breitkopf u. H.	146
— O., mein Röschen m. Pfte. . . . .	11	Trautwein	38
Niedermeyer, L., Valse p. Pfte. . . . .		Schott	191
— Var. p. Pfte. . . . .	14	"	194
— Introd., Var. et Finale p. Pfte. . . . .	13	"	170
— Divert. espagnol p. Pfte. . . . .	16	"	170
— Var. p. Pfte. sur thème de Meyerbeer . . . . .	12	"	170
— le Bal, Divert. p. Pfte. . . . .	15	"	170
Oelschig, C., Introd. et Polon. p. Fl. et Pfte. . . . .	6	Brandenburg	154
Panny, J., nordisches Fischerlied. Orch. u. Clav. A. . . . .	36	Schott	151
— steyrische Alpenlieder. Orch. u. Cl. A. . . . .	35	"	151
— Tafellied. Orch. u. Cl. A. . . . .	37	"	183
Panseron, A., 5 Romances franç. av. Pfte. . . . .	2	Kistner	184
— et Labarre, 3 Romances franç. . . . .		Trautwein	106
Pape, L., Quatuor p. 2 V., Viola et Vcllo. . . . .	6	Breitkopf u. H.	65
Philipp, B. E., Ouvert. f. 4 Hände. . . . .	17	Cranz in Br.	47
— 5 Lieder f. 4 Mst. . . . .	19	"	146
Pixis, J. P., Rondo à la Mauresque du 3e Trio arr. . . . .		"	146
— p. Pfte. . . . .	95	Kistner	107
Pócci, F. Comte de, Sonate fantastique p. Pfte. . . . .		Breitkopf u. H.	66
Potpourri de la Straniéra arr. p. Mockwitz . . . . .		"	46
— de la même Opéra p. le même à 4 ms. . . . .		"	46
— de Capuleti et Montecchi p. Pfte. p. le même. . . . .		"	46
— de la même Opéra p. le même à 4 ms. . . . .		"	46
Rathsmann, J., 6 Walzer f. Pfte. . . . .		Lenckart	54
— Jagdgesang m. Pfte. . . . .		"	58
— Rondo à la Polacca p. Pfte. . . . .		"	61
Reissiger, C. G., les trois belles Danseuses p. Pfte. . . . .		Paul	61
— ernste u. heitere Lieder m. Pfte. . . . .	96	Schlesinger	165
— Lieder u. Gesänge f. Bass mit Pfte. . . . .	81	Paul	74
— Duo en forme de Sonate p. P. et V. ou Fl. . . . .	94	Schlesinger	118
Richter, E., 6 Tafellieder f. 4 u. 5 Mst. mit u. o. P. . . . .	4	Cranz in Br.	91
— relig. Gesänge f. 2 T. u. 2. B. mit Orgel. Part. . . . .		"	111
— u. St. . . . .	7	"	111
— W., Balletstück f. Pfte. arr. . . . .	13	Breitkopf u. H.	146
Ries, F., gr. Ouvert. et Marche arr. en Harmonie . . . . .	170	Schott	79
Rink, C. H., 36 Nachspiele f. Orgel. . . . .		Bädecker	27
— Introd. u. Var. f. Orgel. . . . .	103	Schott	178
— der Choralfreund. 3r Jahrg. 1s u. 2s H. . . . .		"	178
— der Choralfreund. 4s H. . . . .		"	79
— do. 5s u. 6s H. . . . .		"	146

	Verf.	Verleger.	Seite.
Ritter, A., Var. f. d. Orgel üb. „Heil dir“ . . . . .		Frisso	98
Rode, P., 12 Etudes p. Viol. ou av. Pfte. L. 1. 2.		Schlesinger	189
Schmitt, E. A., 12 Etudes p. l'Hautbois. L. 1. 2.		Breitkopf u. H.	83
— Concerto in Esdur p. Pfte. av. Orch., Quat. u. P. seul . . . . .			76
— J., Introd. et Rond. brill. p. Pfte. . . . .		Trentsentsky u. V.	153
Schneider, J., Hanneken vor Allen mit Pfte. . . . .		Kistner	103
— 6 Lieder m. Pfte. . . . .		Trautwein	102
— W., der Vogelfang (12 Lieder) m. Pfte. . . . .		„	102
— Blumensträuschen (12 Lieder) m. Pfte. . . . .		Lampert	152
Schramm, C. G., alte u. neuere Choralmelod., 2 u. 3st.		Breitkopf u. H.	107
Schubert, F. L., Var. sur thème de Heiling . . . . .		„	115
— la belle Polonoise. Rondo p. Pfte. . . . .		„	133
— Var. brill. p. Pfte. sur thème du Templier. 13		„	133
Schumann, R., Intermezzi p. Pfte. H. 1 u. 2. . . . .		Hofmeister	6
— Impromptu p. Pfte. . . . .		„	5
Schunke, L., Allegro passionato p. Pfte. . . . .		Diabelli et C.	3
— gr. Sonate p. Pfte. . . . .		Werder	205
— Var. conc. sur Valse de Schubert p. Pfte. 14		Breitkopf u. H.	205
Soltyk, Comte, Rondo p. Viol. av. Orch. . . . .		„	140
Stahlknecht, A. H., 6 Divert. p. Pfte. . . . .		Lampert	161
Stegmayer, F., 4 Lieder m. Pfte. . . . .		Trautwein	30
Taubert, W., characterist. Impromptus; le Lief. „der Weihnachtsabend“ f. Pfte. (1e Aufl.) 14		Trautwein	14
Taubert, six Impromptus p. Pfte. L. 1. 2. . . . .		„	198
Thiele, E., Sonate f. Pfte. . . . .		Paul	11
— Duo p. Pfte. et Violon. . . . .		„	11
Töpfer, J. G., Trio p. Pfte., V. et Velle. . . . .		Breitkopf u. H.	85
Truhn, F. H., Passionsblumen m. Pfte. . . . .		Bechthold u. H.	34
Ulrich, E., Ouvert. en Harmonie . . . . .		Breitkopf u. H.	139
— K., Begräbnisslieder f. 4st. M.-Chor . . . . .		Cranz in Br.	6
— do. do. No. 12. . . . .		„	102
Umbreit, C. G., musikal. Nachlass f. Orgel. L. 1. 2.		Lampert	178
Wagner, P. J. J., das Leben kein Tanz f. Pfte. . . . .		Leuckart	54
— der glücklichste Tag meines Lebens. Walzer. . . . .		„	54
— der Liebe Wohl u. Weh. Walzer f. Pfte. . . . .		Cranz in Br.	143
Weber, C. M. v., Trio arr. zu 4 Händen. . . . .		Schlesinger	167
— F. D., Vorschule d. Musik . . . . .		Berra	58
— Lehrb. d. Harmonie u. d. Generalbasses . . . . .		„	58
— O., das arme Kind m. Pfte. . . . .		Bechthold u. H.	38
Wilting, F. E., Ouvert. zu Göthes Iphigenie. Part. Mascpt.		„	94
Wolff, E., 2 Mazurkas f. Pfte. . . . .		Cranz in Br.	143
— Souvenir de Warmbrunn, 5 Valses p. Pfte. . . . .		„	143
Wolfram, J., Erinnerung an Teplitz. Lieder m. Pfte. 5te Samml. . . . .		Paul	97
Wustrow, A. J., 12 Divert. progr. p. Pfte. 1. 2. 11		Breitkopf u. H.	131
— 8 Gesänge m. Pfte. . . . .		Wagenführ	134
Zeitschrift, neue Leipziger f. Musik. 1e Jahrg. . . . .		Hartmann	87
Zöllner, C., 6 vierstimm. Gesänge. 2s H. . . . .		Breitkopf u. H.	138



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 1.**

Berlin, Freitag den 3. Januar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Oeuvres de Guillaume Herrmann. (Op. 37 — 45) Berlin, bei Lischke.

Unter diesem allgemeinen Titel wollen wir eine bedeutende Anzahl kleiner Werken zusammenfassen, die der oben genannte Componist in Berlin größtentheils bei Herrn Lischke herausgegeben hat. Wir haben eine Anzahl von Tänzen, als: Mazurck, Gallops, Walzer, Polonaisen, ferner Lieder, etwas ausgeführtere Gesangsstücke z. B. ein Trinklied in Form einer Polonaise, ein Adagio und Rondeau brillant u. s. w. vor uns. Wenn man es auch nicht sogleich aus den Werken selbst erkennen mußte, so wissen wir doch diesmal anderweitig daß sie von einem Dilettanten herrühren, der die Musik als Erheiterung in seinen Erholungsstunden von trocknen und mühseligen Amtsgeschäften, und in den leider viel selteneren Pausen der Ruhe treibt, die ihm ein schweres chronisches Leiden vergönnt. Daß wir hier also nicht den Maasstab der strengen Kritik anlegen wollen, vor dem die Leistungen der Dilettanten um so feltner bestehen, als jezo sogar häufig die Musiker von Beruf (nicht selten auch die von Ruf) einen solchen scheuen müssen: dies wird uns gewiß niemand verübeln. Wir wollen daher auch nicht näher auf die einzelnen Arbeiten eingehen, die, wie es nicht anders sein kann, neben vielem Unbedeutenden und Fehlerhaften, doch auch recht glückliche Züge enthalten. Allein wir können Anlaß davon nehmen, einiges über den Dilettantismus in der Kunst

überhaupt zu sagen. Er ist einerseits löblich, erfreulich, und von nützlicher Folge, in sofern nämlich durch den Versuch selbst etwas zu leisten, sey es in der Virtuosität oder in der Composition, offenbar die Kräfte ausgebildet werden, die jemand in sich trägt, und ihn so in den Stand setzen, der Verstandnis tieferer Meister näher zu kommen. Allein der auf diese Art geübte Dilettantismus sollte sich auf gesellige Kreise beschränken, nicht die Oeffentlichkeit suchen. Wer die letztere in Anspruch nimmt, der giebt damit eigentlich sein Recht als Dilettant auf, und es kommt sehr darauf an ob er das als Künstler zu erwerben im Stande ist. Die wenigsten erreichen es, selbst wenn sie sich auf Formen beschränken, deren Handhabung leicht ist, und zu der eine so mäßige Kraft gehört, daß (wie schon das mechanische Gesetz lehrt) der Stärkste nicht mehr zur Ueberwindung des Widerstandes anwenden kann, als der Schwächste. Daher gelingt dem Dilettanten nicht selten ein Lied, ein Tanz; aber er bedenke wie viele Versuche der Art ihm auch misslungen, oder gänzlich unbedeutend erscheinen! Durchaus für schädlich halten wir daher den Dilettantismus, wenn er die Grenze der geselligen Unterhaltung überschreitend in die Oeffentlichkeit treten, und an dem großen Webesstuhl der Kunst mitarbeiten will. Das Erscheinen minder werthver, oder flacherer Produkte (denn nicht selten bleibt der Geschmack selbst geübter Dilettanten auf der leichtesten Oberfläche, da sie sich nie zu einem tieferen Studium überwinden konnten, oder vielleicht die Zeit dazu in der That nicht hatten) das Erscheinen solcher Produkte also verflacht offenbar den Geschmack, nicht zu gedenken, daß die Masse solcher Erscheinungen, wie wenig jede Einzelne auch für sich Raum und Verbreitung gewinnen mag, doch die besseren Kunstwerke überschwemmt, und ihnen den Kampf durch welchen sie zum Publikum und zur Anerkennung hindurch dringen sollen, unendlich erschwert. Aber auch an sich kann der Dilettantismus, der von vorn herein den Ernst der Kunst verschmäht, und sich nur an die glänzende Oberfläche der Erscheinungen bestet, der Kunst sehr schädlich werden, und er ist es in unsern Tagen geworden. Denn die Menge der Halb-Dilettanten (wir wollen sie zum Unterschied von denen welche auf gutem Wege bleiben, nur nicht die höchsten Ziele erlangen, so nennen) bestimmt die Componisten für diesen Geschmack zu schreiben und die bessere Kunst aufzugeben. Was hat Rossini anders gethan? Was Auber, was Bellini? Und was so viele Neuere die bei einem großen Reichthum des Talents doch stets als vergängliche Sternschnuppen erlöschen werden neben dem ewigen Licht wahrhafter Gestirne, das sie nur auf Augenblicke durch ihr in der Erdnähe glänzendes Licht verdunkeln. — Das Thema ist reichhaltig; wir könnten noch vieles sagen, vielleicht einen ganzen Jahrgang der Iris damit füllen. Indessen Worte sind in den Wind geredet, Thaten allein können retten. So wird auch kein Eifer der Kritik (und das haben wir oftmals in unserem Beruf als eine schmerzliche Wahrheit die sich nicht verkennen läßt empfunden) die Kunst auf die rechte Bahn zurückführen; sondern nur der reine Eifer schaffender Künstler vermag dies. Aber wann

wird der neue Messias geboren werden, der uns von allen Irrlehren der Pharisäer erretten soll? Wir fürchten, diesem Sodom ist nicht mehr zu predigen, und nur der Untergang in Flammen und Asche läßt einen neuen Phönix verjüngt aufsteigen.

Lieder und Romanzen für eine Singestimme mit Begleitung des Pfte. in Musik gesetzt von O. Lorenz. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 16 gGr.

Diese Lieder haben die Licht- und Schattenseiten der meisten neueren Compositionen dieser Gattung über welche wir uns schon so häufig ausgesprochen haben. Sowohl die musikalische Bestrebung an sich ist edel zu nennen und sucht die höheren Ziele der Kunst zu gewinnen, als auch die Auffassung kann nicht anders als eindringend in den Geist des Gedichtes genannt werden. Allein wenn diese Eigenschaften sich auch im Allgemeinen vorfinden, so kommt darauf freilich noch nicht viel an, wenn sie nicht im concreten Falle im gehörigen Maasse verwirklicht sind. Dieses aber fehlt uns, für die vorliegenden Lieder wie für die meisten, die uns im Laufe unserer kritischen Bestrebungen zu Händen kommen. Man möchte sie Portraits von allgemeiner Aehnlichkeit nennen, aus denen man zwar die portraitierte Person errathen muß, wo aber die Auffassung doch nicht so tief in die Charakteristik der Züge eindringungen ist, daß das nachgebildete Angesicht uns mit lebendiger Deutlichkeit und Aehnlichkeit entgegen träte. Es befindet sich unter den vorliegenden Liedern keines welches wir nicht mit einem gewissen Wohlgefallen gesungen hätten und in welches ein guter Sänger nicht einen ergreifenden Ausdruck zu legen vermöchte. Allein von jenen tiefen aufregenden, das Herz in innerster Wehmuth oder Lust erschütternden Momenten, wie ein wirklich schönes Lied sie durch die einfachsten und natürlichsten Mittel herbeiführt, von diesen findet sich freilich nichts in den vorliegenden Liedern. Aber wo fände man jetzt auch dergleichen? Unter zwanzig Heften der jetzt am meisten geltenden jüngeren Musiker treffen wir oft nicht ein einziges Lied an, welches wirklich musikalisch erfunden und dichterisch empfunden wäre. Alle diese Werke haben daher nur eine eohemere oder besser gesagt fast nur eine passive Existenz; auf diese können auch die vorliegenden Lieder Anspruch machen, und uns dünkt aus manchen glücklichen Zügen, der Verfasser dürfe bei größerer Strenge gegen sich selbst, und bei sorgfältig fortgesetzten Studien auch auf jene höhere Potenz des künstlerischen Lebens Anspruch machen.

Allegro passionato pour le Pfte. composé par Louis Schunke.  
Oeuv. 6. Wien, bei A. Diabelli et Comp. Pr. 1 Fl. C. M.

Der Verfasser dieses recht werthvollen Stücks ist nicht der in Paris lebende, als Klavierspieler bekannte Schunke sondern ein jüngerer Musiker dieses Namens. So sehr das Stück auch auf die Fertigkeit des Klavierspielers abht, so ist es doch recht eigentlich als Composition gedacht, nämlich mehr

für das Ohr als für die Finger geschrieben. In Beziehung auf die Thätigkeit der letzteren könnte man dem Componisten vielleicht den Vorwurf machen mehr eine Violin, als eine Klavierpassage geschrieben zu haben. Dies gilt jedoch nicht von dem zweiten Hauptsatz der nach einer Melodie in langen Noten dieselbe durch Oktavengänge begleitet bis er wieder in die Bewegung des ersten Satzes fällt. Im Verlauf des Stücks lehren diese Abschnitte natürlich wieder, aber wie sich von selbst versteht durch Ineinanderrückungen und sonstige Zuthaten bereichert, bis das Ganze in rollenden Passagen endet. Das Stück hat darin seinen Werth daß es einen festen Charakter ausprägt der fest, ja wild auftritt, ohne die wohlangemessenen Grenzen zu verlassen. Fährt der Componist so fort so dürfen wir viel Gutes von ihm erwarten.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Die berühmtesten Pianofortspieler, Hrn. Chopin, Hiller, Virsi, J. Herz, Hünten, Cramer, Moscheles, Kaibrenner u. m. a. haben sich vereinigt um ein „Album des Pianistes“ herauszugeben, dem ein großer Erfolg nicht fehlen kann. (Das ist die Frage; denn als Componist hat sich von allen diesen bis jetzt nur Cramer einen bedeutenden Namen gemacht; Moscheles und Kaibrenner zählen viel mehr als Spieler; Hiller hat zwar ein bedeutendes Talent gezeigt, ist aber damit noch lange nicht durchgebrochen. Von Chopins Berühmtheiten wird hoffentlich nur die verkehrte Welt in Paris betheört worden seyn; wer noch einen Funken gesunden Gefühls hat, den widert dergleichen an).

— Wien, den 25. Dec. Die Gebrüder Müller haben hieselbst drei Quartettsoireen mit dem außerordentlichsten Beifall gegeben. Sie kündigen jetzt noch 4 neue an, die muthmaßlich ungemein besucht seyn werden, da schon die 3. überfüllt zu nennen war.

— Berlin. Mit den musikalischen Ereignissen in dieser Festwoche war es mager bestellt. Außer einer neu einkudirten Aufführung des Opferfestes von Winter kam nichts der Erwähnung werthes vor. Hr. Wild sang die Rolle des Murenen, Hr. Zschiesche den Maffero, Hr. Hammermeister den Insa, Dlle. Böttiger die Elvira, und Dlle. Lenz die Morcha. Die letztere hatte hier Gelegenheit sich in einer durchaus vortheilhaften Rolle zu zeigen, und spielte und sang mit natürlicher Anmuth und Grazie. Nur die Verzierungen ihrer kleinen Arie: „Ich war wenn ich erwachte“ fielen nicht recht geschmackvoll aus. — So wenig uns indessen die Gegenwart geboten hat, so viel ist in der Zukunft zu hoffen. Mad. Wilder wird nämlich in der nächsten Zeit mehrere Gastrollen geben, die uns den Vortheil verschaffen werden Gluck's Opern wieder auf der Bühne zu sehen. Wie wir hören soll mit der Alceste der Anfang gemacht werden. — Noch mehr aber ist von den Monaten März und April zu hoffen, wo Mad. Schröder: De vrient auf 25 Gastrollen aus Dresden herkommen wird. Sie wird alsdann ebenfalls die großen Gluck'schen Parthien darstellen, die sich besonders für sie eignen, nämlich Iphigenie und Armide; auch werden wir Gelegenheit haben zu sehen, wie die Sängerin sich auch die neuesten Aufgaben der Gesangkunst (die wir freilich nicht die höchsten nennen wollen) zu eigen gemacht hat, und in Rossini's und Bellini's Opern das Erfahrenwürdigste leistet. — Ein junger Virtuose auf dem Cello Ludwig Lee ist hier eingetroffen und wird nächstens ein Concert geben. Wir machen das Publikum auf diesen jungen Künstler der bereits in mehreren großen Städten, unter andern jüngst in Kopenhagen mit größtem Beifall gespielt hat, besonders aufmerksam.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 2.**

Berlin, Freitag den 10. Januar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Rondino scherzando pour le Pfl. composé par H. Marschner.  
Oeuv. 71. Halle, bei Hellmuth. Pr. 16 gGr.

Den talentvollen und durchgebildeten Componisten erkennt man auch in Kleinigkeiten in der geschickten Handhabung und Abrundung anspruchloser Formen; es darf nicht immer eine Sinfonie oder eine Fuge sein um zu wissen ob man einen wirklich guten Musiker vor sich hat. In demselben Grade wie sich Herr Marschner als solchen in seinen größeren Werken bethätigt hat, finden wir ihn hier auch in dieser kleineren, anspruchloseren aber doch sehr ansprechenden Arbeit wieder. Es ist nicht blos eine Zusammenstellung von Passagen, wie wir diese in neueren Klaviercompositionen so häufig finden, sondern wir treffen wirklich Composition darin an. Freilich sind wir durch die fast ganz unkünstlerische Behandlung die sich in neueren Arbeiten findet in unseren Ansprüchen bedeutend herabgestimmt worden und vor einem Vierteljahrhundert würde man vielleicht die Behandlungsweise in diesem Rondino etwas locker genannt und gefunden haben, der Komponist hätte seine Gedanken inniger verschmelzen, kunstreicher verknüpfen, mehr Vortheil von seinem Thema ziehen sollen. Indessen unsere Zeit baut nun einmal anders und leichter und Niemand vermag sich ganz aus seiner Zeit heraus zu versetzen. Das ganze Rondino fließt angenehm dahin. Das Thema hat eine anmuthige Wendung der Melodie und weiß das Instrument auf pikante Weise zu nutzen.

Indessen wäre es uns lieber wenn es sich etwas entfernter von dem Rhythmus und der Bewegung des Walzers erhalten hätte, welches indeß bei dem einmal gewählten ¾ Takt freilich schwer zu vermeiden ist. Wir finden auf pag. 4 das Thema wieder variirt; es blickt gewissermaßen angenehm verschleiert aus den gebundenen Figuren hervor und bewegt sich jezo sanfter und anmuthiger. Thematische Andeutungen finden sich auch in dem folgenden Satz der sich hauptsächlich in Triolen-Passagen bewegt und den brillanteren Theil des Werkes bildet. Sehr melodisch, originell und doch natürlich ist das Minore; auch wird nachmals die melodische Hauptfigur desselben mit Glück benutzt, wiewohl nur vorübergehend. Das Rondo kehrt nun in sein Thema zurück und concentrirt die früheren Wendungen mit größerer Wirkung bis zum Schluß. So ist es organisch gut gegliedert, und erfreut uns als ein Ganzes. Wir dürfen das Werkchen daher, zumal da es sich auch vom Klavierspieler Dank gewinnt aufs Beste empfehlen.

Intermezzi per il Pfte. conscripti e dedicati al Signore Kallivoda, per R. Schumann. Leipzig, bei Hoffmeister. Heft I u. II. Preis jedes Heftes 12 gGr.

Wir haben schon öfter von diesem jungen Componisten der unstreitig ein sehr fertiger Clavierspieler seyn muß in diesen Blättern gesprochen. Aber immer hat er uns nur Aphoristisches, alle Form verlassendes gegeben. Diese Intermezzi, Etuden, Capriccios oder wie man sonst will, tragen denselben Charakter an sich. Bestrebte sich der Componist eben so das Natürliche zu erreichen, wie er sich Mühe giebt originell durch Seltsamkeit zu seyn, so müßten wir alle Achtung vor ihm haben. So aber glauben wir, und sagen es ihm gerade heraus, daß er auf einem völligen Irrwege ist. In seiner Arbeit behagt uns, und wie könnte es anders seyn, Einzelnes sehr wohl, allein das Ganze stößt uns durchaus zurück. Diese Art von Modulation, diese abgebrochenen Rhythmen, diese gesuchten Künsteleien der Finger, alles thut der Natur Gewalt an. Zugleich werden die Compositionen dadurch sehr schwierig, und der Verfasser verlangt also auch ein besonderes Studium für seine freudlose Arbeit von uns. Dies ist zu viel. Unstreitig mögen einzelne dieser Stücke überraschend und scheinbar fließend und gut klingen, wenn der Componist sie mit vollendeter Fertigkeit vorträgt. Allein dies würde nur eine Täuschung seyn, denn nicht der Componist sondern der Virtuose wäre es der uns unterhielte und ergözte. Sehen wir die Stücke wie sie sind, entblößt von dem Schein den ihnen die glänzende Execution leiht, so müssen wir zu unserm obigen Urtheil zurückkehren. Unser Wunsch ist, diese Worte möchten den Componisten nicht kränken, sondern bestimmen einen andren Weg einzuschlagen.

Begräbnislieder für vierstimmigen und Männerchor, in der Stadt und auf dem Lande von größeren und kleineren Chören zu ge-

brauchen. In Musik gesetzt von K. Ulrich. Breslau, bei Cranz. Pr. 10 Sgr.

Diese Lieder mögen einen ganz guten Zweck für das bürgerliche Leben haben, und wir wollen nicht in Abrede seyn, daß sie dem Gemüth und der Ansicht einer bei weitem größeren Menge zusagen dürften, als die ist, die den wirklich tiefen und ernsten Kirchengesang zu schätzen weiß. Allein für die Kunst bieten sie nichts was einer sonderlichen Aufmerksamkeit werth wäre. Der Componist entfernt sich von der Würde des Chorals, und sucht faßlichere Melodien zu geben, das heißt oberflächlichere. Eine wirklich schön geführte Melodie haben wir nicht in der Sammlung gefunden, wohl aber manches was sich natürlich singt und behält, und somit sein Publikum findet. Allein arbeitete der Verfasser darauf hin, so hätte er sich auch solcher mühsamen und schweren Modulationen wie gleich im ersten Takt des ersten Liedes, und so barbarischer Tonarten wie im letzten Liede enthalten müssen. Dilettanten pflegen bei solcher Vorzeichnung so unrein zu singen, daß uns bange ist der Todte im Grabe könnte noch Kopfschmerzen davon bekommen. Uebrigens wollen wir es zum Besten Aller wünschen, daß die Lieder des Verfassers so wenig wie möglich Gelegenheit zur Anwendung finden mögen. Denn leben und selbst singen ist wahrlich besser als sterben und besungen werden.

Le bijou, Adagio et Rondeau pour Flûte et Pfte. concertants par A. B. Fürstenau. Oeuv. 96. Prag, bei Berra. Pr. 1 Fl. 15 Xr. C. M.

Introduction und Polonaise für die chromatische oder Klappen-Trompete, mit Begleitung des Orchesters von Joseph Höffner. Prag, bei Berra. Pr. 1 Fl. 45 Xr. C. M.

Der enge Raum unsres Blattes hat uns bestimmt von diesem Jahrgange an, so weit es sich thun läßt, gleichartige Stücke mit einander in einer Beurtheilung zu vereinigen, und über minder bedeutendes möglichst kurz zu seyn. Die vorliegenden beiden Virtuosenstücke dürfen als solche, beide empfohlen werden. Fürstenaus Talent für sein Instrument zu schreiben ist zu bekannt, um noch erwähnt zu werden. Das Stück ist aber auch dankbar fürs Fortepiano, und nicht zu schwer. Nach Neuheit oder besonders hervortretender Schönheit der Erfindung, nach künstlerischer Gestaltung oder tieferer Bedeutsamkeit der Formen muß man freilich nicht fragen wollen. — Die Polonaise von Höffner wird unter den 10 Millionen von Polonaisen die man besitzt nicht den ersten aber auch nicht den letzten Platz einnehmen. Sie ist munter, fällt ins Ohr, und beweist was man durch den vervollkommenen Mechanismus der Blasinstrumente jetzt für dieselben setzen kann. So mögen denn beide Arbeiten dem betreffenden Publikum bestens empfohlen seyn.

Trois Marches pour le Pfte. composées par J. W. Kallivoda.  
Prague, chez Marco Berra. Pr. 30 Xr. C M.

Trois Polonaises pour le Pfte. composées par J. W. Kallivoda.  
Prague, chez Marco Berra. Pr. 30 Xr. C M.

Wir nehmen an daß der fleißige Componist diese Kleinigkeiten geschrieben hat, ohne einen besondern Werth darauf zu setzen. Sie werden sich unter der unzähligen Menge gleichartiger kleiner Piecen gewiß ganz gut ausnehmen, allein für die höhere Kunst ist freilich wenig darin gethan, da jeder nur einigermassen geübte Musiker unstreitig eben so gute Polonaisen und Märsche jeden Augenblick zu ertemporiren im Stande seyn wird. Nur die beiden Trios zum dritten Marsch haben einige pikante Wendungen aber wir müssen gestehen daß sie sehr nahe an eine Auber'sche Reminiscenz hinstreifen, wie denn überhaupt neufranzösische Wendungen mehr als uns lieb ist in den Werken zu bemerken sind. Sehr gern möchten wir die äußerst übel klingenden Quin-ten in den äußersten Stimmen, welche im ersten Takt des zweiten Theils des Trios *Nr 1* der ersten Polonaise stehn, für Druckfehler erklären, allein wir wüßten die Emendation die sich auf einen solchen Irrthum beziehen müßte in der That nicht zu machen, müssen also glauben der Componist habe einmal etwas zu flüchtig geschrieben: Wie dergleichen reine Schreiben vorkommen kann begreifen wir wohl; wie er aber diesen Fehler nicht hört, wenn er die Polonaise nur eine inigesmal gespielt hat, das ist uns weniger klar.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Am 17. wurde auf dem hiesigen italien. Theater eine neue Oper von Donizetti: *Gianni di Calais* (Johann von Calais), gegeben, ohne daß sie jedoch großen Eindruck gemacht hätte. Sie soll an musikalischem Verdienst hinter der *Anna Bolena* weit zurückstehen, und man hob nur eine *Barcarole*, die *Lamburini* sang, und ein Duett desselben Sängers, mit *Rubini*, heraus. Das Uebrige soll ungewöhnlich mittelmäßig seyn. Die Ouvertüre, von Hrn. *Tadolini* componirt, machte sich wenigstens durch den Stil, wenn auch nicht durch die Neuheit der Gedanken, bemerklich. *Mlle. Unger* hatte nur wenig zu singen und schien ihre Rolle nur aus Gefälligkeit übernommen zu haben. Die Direction hat die Oper vorläufig zurückgenommen, und scheint die Absicht zu haben, sie nicht eher wieder auf das Theater zu bringen, als bis Donizetti noch einige Stücke dazu componirt haben wird.

— Berlin. Am Mittwoch wurde Gluck's *Iphigenia* gegeben. Eine solche Vorstellung ist immer ein Kunst-Ereigniß von Wichtigkeit. Seit der Anwesenheit der *Mad. Schneider-Waagen* hatte diese Oper geruht. Die jetzige Veranlassung ihrer Darstellung war der Wunsch der *Mad. Wilder* sich einmal wieder hören zu lassen. Wir sind ihr in dieser Beziehung großen Dank schuldig geworden, wenngleich wir mit ihrer besondern Leistung, zumal gerade in dieser Rolle nicht einverstanden seyn könnten. Hr. *Wild* gab den *Orestes*; der Eifer des Künstlers ist zu loben, doch hat auch er unserm Erachtens nicht die richtige Auffassung für Gluck's Musik. Indessen ist diese so großartig, von so hinreichender Gewalt, daß sie dergleichen Hindernisse selbst bei denen völlig besiegt, die, wie der Ref., sehr aumerk-sam darauf sind. Der Abend gehört also dennoch zu den höchsten Kunstfesten die wir seit langer Zeit gehabt.

Gedruckt bei A. Petzsch.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 3.**

Berlin, Freitag den 17. Januar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Fantaisie pour le Pfte. sur un motif du Serment de D. F. E. Auber, composée par H. Karr. Op. 244. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl.

Fantaisie pour le Pfte. sur un motif du Serment d'Auber, par J. B. Duvernoy. Op. 54. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl.

Souvenir du Pré aux Clercs, Fantaisie pour le Pfte. sur les plus jolis motifs de cet opéra, par J. Kalkbrenner. Mainz, bei Schott. Oeuv. 119. Pr. 1 Fl. 12 Xr.

Also drei Phantasien auf einmal! Himmel stehe uns bei! Ich fürchte die Phantasie bricht ein wie eine Sündfluth, und ersäuft uns alle, uns trockne Leute ohne Phantasie. Indessen gemach! Drei Componisten von denen der eine ein halbes, der andere aber ein ganzes, der dritte gar über drittelhalb hundert Werke geliefert hat, und doch bringen sie alle drei zusammen nicht so viel Phantasie auf, um ein einziges Thema zu erfinden, sondern gießen nur ihr Variationenwasser auf Auber's und Herold's aufgetrockneten Thee. Wenn dieser zweite Ausguß eines an sich schon nicht spirituellen Getränks bebagt, der trinke ihn ins Henkers Namen in Quartflaschen. Für Theegesellschaften ist er auch wahrlich berechnet, und wir wüßten kaum ein Wort dagegen zu sagen. Allein vor dem Forum der Kunst stehen die drei Delin-

quenten Karr, Duvernoy und Kalkbrenner, gleich verurtheilt da, d. h. es absolvirt sie ab instantia und läßt sie laufen. Unterschiede sind zwischen allen Erbsen, Bohnen, Eiern, Hagelförnern, allein wer mag sie auffuchen? Der hauptsächlichste ist hier der, daß Kalkbrenners Phantasie um 12 Kr. theurer ist, als die der beiden anderen Herren. Ob sie dafür auch um 12 Kr. besser sey als die andern wollen wir nicht behaupten, aber sie ist für 12 Kr. schwerer und somit vielleicht dankbarer. Wer also eine Frachtfuhre Phantasieen bedarf, der lade diese drei auf, und fahre in Gottes Namen damit ab

Premier Divertissement pour le Pste. de Henri Herz. Oeuv. 15 arrangé à quatre mains par Fel. Val. Beutel de Lattenberg. Prague chez Marco Berra. Pr. 1 Fl. 15 Xr. C. M.

W. A. Mozart, Ouverture aus der Zauberflöte gesetzt für 2 Pste. auf (sic) 8 Hände von Fel. Val. Beutel von Lattenberg. Prag, bei Marco Berra. Pr. 1 Fl. 15 Xr. C. M.

Für Vieles verdient vielleicht der gegenwärtige Redakteur der Iris in die Hölle zu fahren, doch für nichts vielleicht mehr, als daß er hier die Ouverture von Mozart mit einem Divertissement von Herz zusammenkoppelt, und so eine Buhlerin mit einem Weisen (war aber Sokrates Ehe etwas Andres?) vermählt. Ich könnte auch sagen: daß ich wie jener Pächter Stier und Hippogryph an einen Pflug spanne, wenn Hr. Herz nicht zu basenfäßig leicht wäre für ein so edles Thier als ein Ochse, ich könnte behaupten Adler und Sperling in einen Bauer gesperrt, oder gerade weg die Ouverture aus der Zauberflöte an einen Schandpfahl gestellt, wenigstens ihr eine Eselsmütze aufgesetzt zu haben. — Doch alles dies muß der Hr. Fell, Wall, Beutel von Lattenberg (denn so lese ich den Titel) verantworten, der von der Arrangierwuth überfallen, damit wieder alles überfällt was ihm entgegen läuft. Ich möchte die Arrangierwuth mitunter der Hundswuth gleich stellen, wo man, selbst toll, alles andere toll macht durch anbeissen. Wie aber gewisse Personen nie den Verstand verlieren, weil sie nichts zu verlieren haben, und wahrhaft erhabene Geister ebenfalls darüber hinaus sind, weil ihre göttliche Kraft allem Irdischen widersteht, — man sieht wie sich die Extreme berühren — so geht es auch mit Herz und Mozart. Hr. von Lattenberg hat beiden nichts anhaben können, doch aus ganz verschiedenen Gründen. Sie blieben was sie waren, Herz ein Pariser Windbeutel, Mozart eine deutsche Rieseneiche, ein schwindelnd kunstreich gebauter Dom, kurz ein Wunder. Gegen die Arrangements ließe sich wenig sagen, wenn man ihre Existenz einmal zugiebt; aber weshalb sollte man nicht? Nur glauben wir, daß in dem der Ouverture zur Zauberflöte einige Schwierigkeiten erspart werden konnten, und dies scheint uns mit die Hauptaufgabe solcher Arbeiten. Wo sich also 8 Hände und 2 Fortepianos begegnen, siehe man nur immer darauf los. Und wer kein Herz hat, packe diesen Herz und herze ihn nach Belieben nicht nur mit allen zehn

sondern mit zwanzig Fingern, denn so viel gehören ja doch zu einer vollständigen Umarmung. Fiat! Viel Vergnügen.

Sonate für das Pfte. componirt von Eduard Thiele. Op. 1.  
Dresden, bei Wilhelm Paul. Pr. 16 gGr.

Duo pour Pfte. et Violon dédié à son maître M. Frédéric Schneider par Ed. Thiele. Oeuv. 3. Dresde, chez Guillaume Paul.  
Pr. 1 Thlr. 8 gGr.

Wir haben hier, wie man sieht, zwei Erstlinge eines jungen Mannes vor uns, der die künstlerische Laufbahn erst beginnt. Der Name seines Lehrers, welchen uns das zweite Stück kennen lehrt, bürgt uns dafür daß er dies mit ernstem Willen, und unter erfreulichen Auspicien thut, als es gewöhnlich der Fall zu sein pflegt. Die Sonate ist in einem anspruchlosen Stil geschrieben, aber die Gedanken sind natürlich, und nicht ohne Geschick aneinander gereiht. Zwar wäre es uns lieb gewesen, einen Versuch wirklicher Arbeit darin zu finden, allein es ist vielleicht besser daß sich ein so junger Componist dem freien Gange seiner Erfindung überläßt, und lieber wirklich schafft, wenn auch noch unbedeutend, als mühsam macht und rechnet. Indessen wollen wir ihm damit durchaus nicht gesagt haben, daß er etwa ernstere Studien bei Seite lassen dürfte; keinesweges. Allein es ist im Anfang gut, wenn es eben Studien bleiben, bis die gereifere Kraft der Erfindung und die geübtere der Behandlung, von selbst das kunstreiche und wissenschaftliche im Schönen erscheinen lassen. Daß der Componist ein Streben danach hat, sieht man aus Manchem; unter andrem daraus, daß er es liebt mit kleinen Figuren, die wenigstens den Schein einer Durcharbeitung geben, zu spielen. Freilich ist dies nur eine leichtere, rhythmische Kunst, allein sie führt zu der schwereren und bedeutungsvolleren. Das Duo scheint in einem größeren Charakter als die Sonate (welche etwa in dem Stil der Haydn'schen Quartetten, nur natürlich ohne die große Meisterschaft derselben, gehalten ist), angelegt zu seyn. Wir sagen scheint, da wir nur die Clavierstimme durchsehen konnten. Doch trafen wir manche erfreuliche Wendungen auch dort, vorzüglich in der Melodie. Wenn daher der junge Componist mit rechtem Eifer fortarbeitet, und sich die ernsteste Mühe nicht verdrießen läßt, so kann er dereinst wirklich gute Arbeiten liefern. Allein ohne Anstrengung erreicht sich nichts, zumal jetzt, wo die Kunst auf eine sich selbst zu übergipfeln beginnende Höhe gesteigert ist, die den gefährlichsten Sturz droht.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Die berühmte Sängerin Mad. Etodhausen ist hier angekommen; sie hat sich den Sommer über in der Schweiz aufgehalten. Mad. Etodhausen ist nicht Theater-Sängerin aber eine vortreffliche Virtuosin für das Concert, in welchem sie sich denn auch hören lassen wird.

— Rom. Die Theater sind diesen Winter hier sehr glänzend, wir haben drei Opern und ein Ballet, es werden in vier großen Theatern Vorstellungen gegeben, ohne die kleinen zu rechnen, und alle sind angefüllt, welches freilich zum Theil von den vielen in diesem Augenblicke sich hier aufhaltenden Fremden herrührt.

— Wien. Die Gebrüder Müller geben jetzt ihren zweiten Cylus von Quartetten der ungemein besucht ist, und jedesmal einen wahren Beifallssturm verursacht. Gegen die Mitte des Januar werden sie uns verlassen und direct von hier nach München gehen. Hr. Karl Müller und sein jüngerer Bruder sind bereits auch zweimal als Solo, Virtuosen im Kärnthner Thor-Theater aufgetreten.

— München. Die Heinesetter hat in ihren Engagements-Unterhandlungen mit der Königl. Preuss. Intendanz zu Berlin, obwohl daselbst sehr bedeutende Gagen gezahlt werden, so übertriebene Forderungen gemacht, daß die Intendanz sogleich alle Unterhandlungen abbrach. Diese allzugroßen Ansprüche machen es erklärlich, daß, aller angewandten Mühe und sehr großen Anerbietungen von Seiten der Königl. Bayerischen Hoftheater-Intendanz ungeachtet, die Anstellung der besagten Sängerin auch beim hiesigen Hoftheater nicht zu Stande kam. — Die liebliche Sängerin Kräutlein von Hasselt hat von J. M. der verw. Königin einen goldenen Schmuck, nämlich Haarkrone und Ohrringe, erhalten, zum Beweis Allerhöchster Anerkennung und Achtung. Kräutlein von Hasselt bleibt vorläufig Ein Jahr hier und hat deshalb neuerlich ein Engagement in Berlin mit 3500 Thlr. abgelehnt.

— Berlin. In vergangener Woche hatten wir nur wenige musikalische Neuigkeiten von allgemeinem Interesse. Am Freitag wurde endlich der zwanzigmal angekündigte Cortes gegeben, in welchem Hr. Rader nach acht Monaten zum erstenmale wieder auftrat. Verloren hat der Sänger an der Kraft, aber nicht an dem Wohlklang seiner Stimme; Parthien wie der Cortes müssen ihn zu Grunde richten, indeß wer nicht hören will muß fühlen. Ebenso Mlle. Grundbaum die sich täglich vor Dlle. Stephan wie vor einem Spiegel hinstellen sollte. — Am Sonnabend fand die Eröffnung des zweiten Cylus der Quartette statt, welche die Hrn. Kieß, Maurer, Böhm und Just veranstaltet haben. Diese fleißigen Künstler spielen sich immer mehr und mehr ein; nur einzelne schwierigere Stellen sollten sie üben bis sie recht vollkommen gingen. Darin gerade besteht der Vorzug der Gebrüder Müller, daß sie an solchen Stellen wo jederman fürchten mühte, daß sie unklar vorübergingen, alles mit der größten Ruhe und Meisterschaft ausführen. Ein gewähltes sehr aufmerksames Publikum gewährte den Künstlern dankende Anerkennung für ihre Leistung. — Am Sonntag trat eine fremde Sängerin, Dlle. Ackermann aus St. Petersburg, in der Rolle der Armantine in Molière's „Je t'olter je better“ auf. Sie besitz eine klare, reine Stimme, singt im Allgemeinen gut, und spielt gewandt. — Am Mittwoch fand beim Herrn Musik-Direktor Möser die gewöhnliche Versammlung mit Symphonien statt. Es wurde eine neue Ouvertüre von Onslow aufgeführt, welche nicht tief in der Erfindung, aber von guter factura und brillant zu nennen ist. Am nächsten 27. wird Hr. Möser das Geburtsfest Mozarts durch ein Concert feiern, in welchem nur Compositionen dieses Meisters aufgeführt werden sollen. Unser junger talentvolle Landsmann, Otto Nicolai, der seine Reise nach Rom über Leipzig und München angetreten hat, hat in diesen beiden letztgenannten Städten mehrere seiner Compositionen mit Beifall aufgeführt. In Leipzig wurde unter anderm sein Weihnachts-Oratorium, ein erstes aber ehrenwerthes Werk gegeben, und gefiel so, daß dasselbe binnen kurzem bei Breitkopf und Härtel im Verlag erscheinen wird. In München ließ sich Hr. Nicolai auch als Sänger hören, indem er einige seiner Lieder in einem Concert des Odeon mit lebhaftem Beifall vortrug. —

# Iris

## im Gebiete der Tonkunst.

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 4.

Berlin, Freitag den 24. Januar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### Zur Nachricht.

Da die direkten Zusendungen von Musikalien an den Redakteur der Iris sich wieder sehr zu mehrn anfangen, so bringt derselbe hiedurch in Erinnerung, daß die bei der Redaktion dieses Blattes festgestellten Grundsätze ihm nicht gestatten irgend etwas zu beurtheilen was ihm nicht durch die Verlagsbandlung zugekommen ist. Ausnahmen von diesem Gesetz haben zwar bisweilen statt gefunden, allein bei der stets anwachsenden Zahl direkter Zusendungen müssen dieselben von nun an gänzlich aufhören. Die Zeit des Redakteurs erlaubt ihm auch nicht die unzähligen Briefe desfalls zu beantworten und die Packete zurückzusenden. Diejenigen daher welchen unser Blatt so fremd ist, daß sie die Bestimmungen denen wir bei der Redaktion folgen, und die bereits mehrmals in demselben angezeigt worden sind, nicht kennen; haben es sich selbst zuzuschreiben wenn sie vergebliche Schritte thun. Die Einsendung der Exemplare an die Verlagsbandlung mit der einfachen Bemerkung: „Zur Beurtheilung für die Iris“ genügt vollkommen, wenn anders die Natur des eingesendeten Produkts von der Art ist, daß dessen überhaupt Erwähnung gethan werden kann, weil der beschränkte Raum dieses Blattes bei weitem nicht gestattet, alles was eingesandt wird, zu beurtheilen.

---

## I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Charakteristische Impromptu, erste Lieferung, „der Weihnachts-Abend,“ für das Pffe, von W. Taubert. Oeuv. 14. Berlin, bei T. Trautwein. Pr.  $\frac{1}{12}$  Thlr.

Wir kommen mit diesem Stück recht eigentlich post festum. Indessen da dasselbe sich so gut wie der Nachhall der Weihnachtsfreuden hoffentlich länger halten wird als für den einen Tag auf den es geschrieben ist, so wird man uns vielleicht die Verspätung vergeben. Der Componist, dünkt uns, hat Unrecht gethan sein Impromptu den Weihnachtsabend zu nennen, er hätte es Weihnachtsmarkt taufen sollen. Denn diesen, nicht jenen finden wir in seiner muntern, brillanten Composition wieder. Wir hören nämlich gleich zu Anfang das Schnurren der Waldeuse, und dazu die alte wohlbekannte Melodie „Jahni, wer kauft!“ Auf diese ist das Werk musikalisch hauptsächlich gebaut. Ob noch andere Weihnachtslaute darin sind, die Hr. Taubert etwa den Verkäufern und Verkäuferinnen abgehört hat, wissen wir nicht, da wir in der That nicht so genau auf die einzelnen Stimmen des tausendfach durch einander schwirrenden fröhlichen Weihnachtsgeräusches gemerkt haben, zumal in diesem Jahre, wo der Sturm alles verwehte, und der Regen betäubend gegen Antlitz und Ohr schlug. Hr. Tauberts Composition ist ein brillantes Clavierstück, vielleicht etwas zu schwer um der Mehrzahl derjenigen die gern ein Musikstück mit solchem Titel auf ihrem Weihnachtsstische sähen, zugänglich zu sein. Namentlich sind einige Passagen in der linken Hand sehr weitgriffig, so daß sie einer Dame schwer fallen müssen. Hr. Taubert sei künftig galanter und supponire daß die Damen kleinere Hände haben. — Gern hätten wir einen melodischen Satz der sich bestände in dem Werke gehört; es ist uns des brausenden und rollenden Passagenwerks fast zu viel, wie überhaupt eine Verkürzung, oder vielmehr eine Concentrirung der Gedanken auf einen dichterischen Kreis uns wohlthätig geschehen haben würde. Der Componist denkt noch eine Anzahl solcher Impromptus folgen zu lassen; für diese mögen die obigen Winke, welche für das gegenwärtige freilich zu spät kommen, ihm gegeben sein, wenn er sie der Benutzung werth hält.

Troisième Décameron musical, recueil de compositions amusantes pour le Piano à quatre mains, par Ch. Czerny. Oeuv. 252. Cahier V. Romance. Leipzig, chez Fr. Kistner. Pr. 12 gGr.

Troisième Décameron musical, recueil de compositions amusantes pour le Piano seul par Ch. Czerny. Cahier V. VI. VIII. Oeuv. 251. Leipzig, chez Fr. Kistner. Pr. 12 gGr. d. Cahier.

Es liegen also vier Hefte dieses Vocajischen oder Egerischen Werks vor uns über die wir vier vollwichtige Recensionen schreiben könnten. Allein

uns dünkt ein jedes hat mit  $\frac{1}{2}$  Recension genug, denn für 12 gr. ist wahrlich in der jetzigen musikalischen wie andern Litteratur nicht mehr zu verlangen. Wir können uns zuvörderst an einer recht artigen Romane in Es dur erfreuen und dieselbe à quatre mains spielen. John Field (der beiläufig jetzt im südlichen Frankreich und Italien reist), hat diesen Ton zuerst angestimmt, und alle Grasmücken zwitschern dieser Nachtigall nach. In der That bleibt ein ähnlicher Unterschied zwischen ihm und allen seinen Nachfolgern, denn bis jetzt hat ihn noch keiner erreicht. Entweder wollen sie zu viel thun, wie Hr. Czerny in gegenwärtiger Romane, oder sie streben nach seiner Einfachheit und werden dann steif, eintönig, trocken. Es ist nicht so gar leicht ein εἰδύλλιον zu mahlen, meine Herren! Indessen hat das vorliegende doch manches angenehme, und namentlich die thematische Melodie gefällt uns sehr wohl. — Nächstdem ergötzen wir uns an einem Rondoletto sur un thème favori de l'Opera „Il Pirato“ de Bellini, an einer Sonatine facile, und an einer Ecossaise variée; die letzten drei Stücke für das Pianoforte allein. Was wäre Hr. Czerny für eine treffliche Hausfrau geworden, müssen wir bei dem ersten ausrufen, da er sich so meisterhaft darauf versteht, die Ueberbleibsel eines Gerichts aufzujagen, und sie in einer neuen Form auf die Tafel zu bringen ohne daß sie dem Gaumen zuwider würden. Oder in einem andern Gleichniß: „Wie vortrefflich weiß er mit demselben Gewürz immer andere Dinge pikant zu machen!“ Was wäre Hr. Czerny für eine schlechte Hausfrau geworden, möchten wir aber ebenfalls ausrufen, da es niemand giebt der so in die Salons der Gesellschaft läuft und so dahin geht wie er! Immer Eleganz, ein wenig verführerischer Puz, Liebaugeln mit hübschen vis à vis; etwas Koketterie, kurz eine rechte Weltbame, dieser Hr. Czerny. Daher ist er auch so willkommen in der Welt, und vollends wird es das Decameron seyn. Wenn er nur uns grämlichen Recensenten den Gefallen thut wollte, nicht so in die höchsten Höhen hinauf zu schreiben und nicht so entsekenvoll vollzählig zu setzen, zumal in den vierhändigen Sachen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Die jetzige italienische Oper deren Sterne die Unger und die Geschwister Grisi sind, giebt fortwährend fast nichts als Bellini und Rossini. Doch soll jetzt der Don Juan neu einstudirt werden, auf den sich tiefere Musikliebhaber als auf eine wahre Erholung freuen. — Der junge abentheuerliche Componist Berlioz der die berühmte englische Schauspielerin Miss Smithson geheiratet hat, mache durch seine Werke großes Aufsehen. Doch kann man sie bis jetzt in der That nur Verirrungen nennen, die jedoch Spuren von großem Talent zeigen. — Der als Erfinder einer neuen musikalischen Sprache oft genannte Hr. Sudre macht jetzt wieder Aufsehen, da eine Commission von Musikern zu denen Berlon, Cherubini, Huber, Lesueur, Boieldieu und andere gehörten, seine Erfindung für vortrefflich erklärt hat. — Boieldieu findet sich leider in traurigen Umständen, indem er eine Halskrankheit hat, die ihn fast an aller Thätigkeit hindert.

Er bewirkt sich daher um eine Anstellung bei der musikalischen Bibliothek. Schande genug für Frankreich, daß es einen Mann der so lange, so geistreich für sein Verrügen gesorgt hat nicht über die Bedürfnisse des Vaters hinaus bedr.

— Oberitalien. Das Personal der Haupt-Theater hieselbst ist für diese Saison folgendes. Brescia: erste Sängerin Mme. Corri Vaitoni (dieselbe welche im vorigen Jahre in Verona sang), erster Tenor L. Alberti, erster Bass G. Vaitoni. Venedig, Theater Fenice: erste Sängerinnen Jud. Pasta, G. Grifi, E. Tadolini; erste Tenore D. Donzelli, G. Ronzi; erster Bass G. Cartagenova; Theaterdichter F. Romani; Kapellmeister Mercadante; Theater S. Benedetto: erste Sängerin A. Schiassetti, erster Tenor L. de Bezi. Triest: erste Sängerin A. Spick (im vorigen Jahre am Theater Valle in Rom), erster Tenor Peruzzi. Turin: erste Sängerinnen Mme. Schütz, Dido, E. Albertini; erster Tenor Genaro; erster Bass Barovisbet. Venua: erste Sängerin, E. Edwige, erster Tenor Bonfigli, erster Bass Caselli. — In Venedig hat man bei der Aufführung von Bellini's Capuleti e Montecchi eine Scene und Arie eines jungen Componisten, A. Galli, eingelegt, die großes Aufsehen hervorgebracht hat. Der Componist hatte sich noch vor Kurzem durch eine Symphonie demerklich gemacht, welche mit großem Beifall in der società Appollinea gegeben worden war. — In Mailand hat auf der Scala Donizetti's Oper, Lucetia Borga (i. Nr. 10 un. Zeit.) wenig gefallen. Man hatte, namentlich bei der trefflichen Fassung durch die Palande, die Brambilla und Pedrazzi (Tenor), sehr viel erwartet, allein diese Erwartung blieb sehr unbefriedigt. Nach dem sogenannten Vorspiel (prologo) wurden der Componist und Mme. Palande hervorgehoben, allein der Beifall nahm, im Laufe der Oper, immer mehr und mehr ab, so daß eigentlich nur eine Canzone der Brambilla, im zweiten Aufzuge der Oper, einigen Eindruck hervorbrachte.

— Danzig. Am 7. Jan. wurde hieselbst in der diebischen Cister die Mnette von Wile Heinefetter gegeben. Die Hälfte der Einnahme, für welche die Sängerin austrat, betrug 156 Thlr.

— Berlin. In dieser Woche gab es im Theater außer der Wiederholung des Fortes und der Jobigenia nichts Neues von Belang. Hr. Wild hat seine letzte Gastrolle als Orest mit großem Beifall des Publikums gesungen. — Im Saale des Hotel de Russie gab der junge Louis Lee, ein kleiner höchstens zwölfs-jähriger Cellist, ein Concert wodurch er sich den Beifall der Kenner und des Publikums erwarb. Desgleichen gab der Schüler des Hrn. M. D. Möser, Gustav Diebrecht ein Concert im Jagorischen Saale, wodurch er zeigte, wie große Fortschritte er seit dem vorigen Jahre auf seinem schweren Instrument, der Geige gemacht hatte. Beide junge Leute versprechen gute Virtuosen zu werden. — Am Mittwoch fand die gewöhnliche Quartett-Versammlung des Hrn. M. D. Möser statt; indessen wurde außerordentlicher Weise das Quartett in Cis moll von Beethoven durch die Herren Zimmermann, Konneburg, Richter und Griedel ausgeführt, welche dieses höchst schwierige Stück mit wahrhafter Meisterhaftigkeit vortrugen. — Nicht sehr erfreulich ist die Absicht des Könighädlichen Theaters durch Aufführung Beethovenscher Symphonien diesen ersten Meisterwerken ein größeres Publikum zu verschaffen. Noch haben wir zwar nicht Gelegenheit gehabt einer dieser Aufführungen beizuwohnen, allein wir hören allgemein das Beste davon.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

*No* 5.

Berlin, Freitag den 31. Januar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

- 1) Variations brillantes sur un thème original pour la Guitarre seule, composées par J. N. de Bobrowicz. Oeuv. 10. Leipzig, bei Breitkopf u. Härtel. Pr. 8 gGr.
- 2) Valses et Polonaise pour Flûte et Guitarre, par le même. Ebendaselbst. Oeuv. 11. Pr. 6 gGr.
- 3) L'impromptu, Variations pour la Guitarre seule, par le même. Ebendas. Oeuv. 12. Pr. 8 gGr.
- 4) Introduction et Polonaise pour la Guitarre seule, par le même. Ebendas. Oeuv. 14. Pr. 8 gGr.
- 5) Distraction, Rondeau brillant et facile pour la Guitarre seule, par le même. Ebendas. Oeuv. 17. Pr. 8 gGr.
- 6) Variations sur une Valse favorite, composées pour la Guitarre seule par le même. Ebendas. Oeuv. 18. Pr. 16 gGr.

Wie lassen hier vor dem Leser der *Iris* ein halbes Duzend Guitarren-Compositionen von einem uns neuen Autor in Reihe und Glied aufmarschiren. Der Componist ist, wie einige Titel besagen, ein Schüler des weltberühmten Giuliani. Obschon der Redakteur der *Iris* seine schmachthenden Seladons-Stunden so gut gehabt hat wie irgend einer — man sollte es einem Recen-

senten freilich nicht zutrauen, daß ihn die Schönheit rührt, — so ist er doch nie zu diesem Grade cultivirter Liebe gekommen, daß er mit der Eithar in der Hand durch die Welt, oder wenigstens Nachts vor des Liebchens Fenster gezogen wäre. Deshalb ist er ein schlechter Kenner dieses Instruments, zumal da, wo es nicht in den bescheidenen Grenzen des Accompagnements zu Liebesseuffern bleibt, sondern selbstständig das Herz rühren will, durch *Harreggios*, *Läufe*, *Staccatos*, *Legatos*, und *Passagen* aller Art. Doch, ohne Scherz, der barbarische Name *Pobrowicz* schrecke niemand ab; er hat italienische Art und Weise von seinem berühmten Lehrer *Giuliani* geerbt. Wer Geduld gehabt hat, der Guitarre die geheimen Kräfte bis auf den letzten Grad abzulauschen, der findet sich hier belohnt und kann die erworbenen Schätze verwirklichen. Denn brillant, freilich aber auch schwer, sind fast alle die vorliegenden Stücke, mit Ausnahme vielleicht von No. 5, der *distraction*, welche indessen immer einen Guitarrenspieler fordert, der mehr kann als ein Lied begleiten. Daß jedoch in dem beschränkten Kreise von Ideen, den die armen Mittel des Instruments zulassen, nichts eigentlich Schönes geleistet werden kann, und daß es uns daher am letzten Ende immer lieber bleibt, wenn die Eithar, Guitarre oder Laute, was wir hier einmal identisch setzen wollen, nicht über ihre Sphäre, den Gesang *ex tempore* im Freien zu begleiten, hinausgeht, dürfen wir kaum bemerktbar machen. Der größte Guitarrist wird kein Herz erwärmen, aber gewiß mancher Stümper, wenn er in mondeller Sommernacht, die Eithar romantisch umgehangen, sein *Triolen-Accompagnement* zu einem Liebestübchen unter dem Fenster einer im verstellten Schlummer lauschenden Schönen kimpert. Was dann ein zartes Herzchen empfindet, welche Ceuffer die Brust heben, wenn der leise Klang durchs halbgeöffnete Zimmer sich in das jungfräuliche Schlafgemach schmiegt, und das Ohr so verführerisch beschleicht, — das erlasse man einem Redacteur der kritischen *Iris* hier näher zu schildern, zumal einem der schon graues Haar mit der Zange ausrupfen könnte.

*Douze grandes études pour le Pste., composées par Frédéric Chopin. Oeuv. 10. Livr. I. u. II. Leipzig, bei Fr. Kistner. (Paris, bei Schlesinger.) Pr. 1½ Thlr. jede Lieferung.*

Es ist nicht gar lange her, daß ich dem Leser der *Iris* versprach, ihn einen Blick in meine Briefsammlung thun zu lassen. Jetzt scheint mir der günstige Augenblick gekommen, da ich sonst nicht wohl weiß, wie ich eine Recension über die Chopinschen Etüden anfangen soll. Ich war nämlich so frei gewesen, die Werke des obigen Autors nicht sowohl unter die genialen, als unter die ganz verkehrten und verdrehten zu stellen, die gleich denen mancher neueren, weil sie auf natürlichem Wege nichts Eigenthümliches und zugleich Schönes mehr zu erzeugen wissen, auf die Idee gerathen, das Unnatürlichste und Verzerrteste müsse deshalb etwas werth seyn, weil es eben ungewöhnlich ist. Sie thun damit freilich nichts als was Horaz in der *ars poetica*

als Beispiel des Wahnsinns aufstellt, d. h. *Humano capiti cervicem equinam jungunt et varias indocunt plumas, undique collatis membris ut turpiter — etc.* — Allein wie der Dichter rufen wir: *Spectatam admissi, risum teneatis, amici?* Je nun, wir lachten dann auch bisweilen und suchten die Leser der Iris gleichfalls dazu zu bringen. Dies aber schnitt den genialen Schöpfern der neuen Wunder in die tiefste Seele, und eines Tages, — ich glaubte der Donner erschläge mich, so gefesselt stand ich vor Entsetzen — erhielt ich folgenden Brief aus Leipzig durch Einschluß, den ich dem Leser hiermit vorlege, und ihn ernstlich um seine Ansicht darüber frage. Ich copire gewissenhaft wörtlich; es thut mir nur leid, daß ich kein *fac simile* geben kann, welches ebenfalls noch sein Interesse haben würde. Also gedachter Brief lautet\*):

P. P.

Sie sind doch ein recht schlechter Mensch, und nicht werth daß Sie Gottes Erdboden kennen (sic) noch trägt. Der König von Preussen hätte Sie sollen auf der Festung sitzen lassen; er hätte dann der Welt einen Rebell, einen Ruhestörer und einen schändlichen Menschenfeind entrückt, der wahrscheinlich noch einmal in seinem eigenen Blute erstickt wird. Eine Unzahl (oder Anzahl; das Manuscript ist unendlich) Feinde nicht nur in Berlin, sondern in allen Städten, die ich auf meiner Kunstreise in verflossenen Sommer berührt habe, habe ich bemerkt, besonders recht viel hier in Leipzig, wo ich Ihnen dies zur Nachricht schreibe, damit Sie künftig Ihre Gesinnung ändern, und nicht zu lieblos gegen andere Menschen handeln. Noch einmal ein schlechter, schlechter Streich, und es ist um Sie geschehn! Verstehen Sie mich, Sie kleiner Mensch, Sie liebloser und partheiischer Recensentenhand, Sie musikalischer Schnurbart, Sie Berliner Witzemacher etc.

Allerunterthänigster Chopin.

Daß dich die Pest! Der Leser kann sich denken, wie ich erschreckt zusammenfuhr und neunmal die Stunde verfluchte, wo ich mir einen so furchtbaren Feind geweckt hatte, gegen den Herr Spontini zu Nichts verschwindet. Ob Herr Chopin den Brief selbst geschrieben? Ich weiß es nicht, und werde es nicht behaupten, drucke das Altenstück aber hier ab, damit er es anerkennen oder widerlegen kann. Inzwischen ist es doch gut, daß der Leser erfährt, was ich eigentlich für ein Giftgeschwür bin für die Menschheit, und gut, daß ich selbst erfahre, wie mir die nächste Recension über Herrn Chopin mindestens den Hals kostet, wenn nicht mehr, da er mir zuverlässig entweder durch besagten Componisten selbst oder seinen Pseudonymus gebrochen wird. Denn wie gesagt, ich glaube noch kaum, daß Herr Chopin den Brief geschrieben, und glaube es nicht zu seinem Besten, da er wahrlich dem Schreiber stärkeren Abzug vom guten Ruf thut als dem Empfänger, der ihn ohne

\*) Das Original steht Jedem zur Ansicht bei mir frei.

Umstände bekannt macht. Was soll derselbe aber nun mit Hrn. Chopins Werken thun? Greift er sie an, so glaubt die Welt und Hr. Chopin es sei Rache, und er verliert gegen beide den Vortheil, sie wahrhaft von der Verfehrtheit der Opus Chopiniana zu überzeugen; lobt er sie, so sieht Jedermann aber, daß es aus Todesangst geschieht, denn der Brieffschreiber sagt, es sey um ihn, den Redakteur der Iris nämlich, geschehen, wenn er nicht von Stund an alles bewundere. Ein verfluchtes Dilemma, woraus sich der Henker helfe! Publikum, Du siehst hier die Recensentenfreuden! Du siehst was für Blumen uns armen Kritikern in der Stille blühen! — Doch kurz und gut. Wir sind entschlossen bei der Wahrheit zu bleiben. So wie Herr Chopin ein Wunderwerk, etwa einen neuen Don Juan oder Fidelio, oder Sinfonia eroica, oder eine Beethovensche Sonate in Cis moll liefert, so wollen wir ihn bewundern daß uns die Sprache zum Ausdruck unserer Gefühle fehlt. So lange er aber solche Mißgeburten ausheckt, wie obige Etüden, die ich allen meinen Freunden, und zumal den Klavierspielern, zur wahren Belustigung gezeigt, so lange wollen wir über diese eben so lachen, wie über seinen Brief. Eine Special-Accension der 12 neuen Apostel die Hr. Chopin in obigen 12 Stücken in die Welt geschickt hat, erlasse man uns jedoch, und begnüge sich mit der wohl nicht unnützen Bemerkung, daß, wer verrenkte Finger hat, sie an diesen Etüden vielleicht wieder ins Grabe bringt, wer nicht, sich aber sehr davor hüten und sie nicht spielen muß, ohne Herrn von Gräfe oder Dieffenbach in der Nähe zu haben, die überhaupt, wenn diese Art Klavierspiel in die Mode kommt, als Assistenten berühmter Klavierlehrer vielleicht eine ganz neue Art der Praxis bekommen könnten.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris, d. 20. Januar. Gestern hat in der Kirche zu Neuilly die Jahresfeier für das Andenken Heroïds statt gefunden. Eine Anzahl Künstler und Offiziere der Nationalgarde, nebst den Verwandten des Verstorbenen waren zugegen. Unter den Künstlern befand sich der Maler Gérard.

— Aachen, d. 21. Januar. Vorgestern ist Herr Ferdinand Ries hier angekommen, dem auch diesmal wieder die oberste Leitung des diesjährigen Winger-Musikfestes anvertraut worden ist. Die hiesige Liedertafel hat ihm eine Nachmusik gebracht.

— Berlin. Die vergangene Woche können wir fast so gut unsere große musikalische Woche nennen, als die Pariser ihre Juliuswoche so taufen. Denn in der Singakademie wurde am Donnerstag eines der reichsten und größten Werke von Händel, das Alexanderfest, aufgeführt, in dem Rieschen Quartett spielte man am Sonnabend die trefflichsten Sachen, und am Montag feierte man Mozarts Geburtstag. Der Zeus der Musik mit ewig klarer, hoher Stirn bligte wieder mächtig in unsre Seele hinein; aber er blüht und donnert wie der Heil verheißende Kronion aus ewig heitren Lüften. Die große Symphonie in C dur, das Quartett in G moll, das kleine Concert in C dur (von Herrn Taubert gespielt) und das Finale aus Così fan tutte waren die Hauptstücke des Abends. Nach dem Concert blieben die ausführenden Künstler und viele Verehrer Mozarts zu einem Abendessen beisammen, wobei die heiterste Stimmung herrschte, welche durch den Toast auf den unserselbstigen Meister erzeugt, und durch den Vortrag der ausserwähltesten Stücke aus Beimonte und Constanze, von den trefflichsten Künstlern gesungen, erhöht wurde.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

**Redakteur L. Kellstab.**

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 6.**

**Berlin, Freitag den 7. Februar 1834.**

**Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.**

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Prænumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Lieder aus Italien, gedichtet von Carl Alexander, in Musik gesetzt von Carl Bank, gewidmet allen Freunden des Südens.**  
Op. 1. Berlin, bei Trautwein. Pr. 1 Thlr.

**Lieder aus Deutschland, gedichtet von Carl Alexander, in Musik gesetzt von Carl Bank, gewidmet allen Freunden des Nordens.** Op. 1. Ebendas. Pr. 1 Thlr.

Diese beiden reichhaltigen Hefte Lieder gehören durchaus zusammen. Sie sind in vielfacher Beziehung merkwürdig zu nennen, und jedenfalls eine erfreuliche Erscheinung in der Kunst, so manches man dagegen zu erinnern haben dürfte. Wir geben eine historische Einleitung dazu. Dichter und Componist haben in den schönsten Jahren der Jugend gemeinsam eine Reise durch das romantische Italien gemacht; der Dichter, der noch unentschlossen scheint ob er dem Beruf als Maler folgen oder sich fest in den Sattel des Pegasus schwingen solle, sang seine Lieder unmittelbar von dem Hauch des Südens angeweht, und der Componist übertrug sie eben so auf frischer That in seine Sprache. In die Heimath zurückgekehrt, fasten sie diese in Vergleich mit fremden Zuständen inniger und tiefer wieder auf, und die schöne Thätigkeit erneute sich, oder ältere Erzeugnisse erwachten neu in der Brust, und wurden neu belebt. Diese Unmittelbarkeit des Schaffens giebt den Produktionen bei der eine Frische, deren manche andere entbehren; sie haben dadurch einen gro-

fen Vortheil voraus. Andererseits läßt sich freilich nicht läugnen, daß das Vollkommne lange reifen, still erwogen, gepflegt sein will. Von dieser Seite treffen wir in den Gedichten wie in der Musik daher wesentliche Mängel an; das Werk gleicht der Kunst der Improvisatoren, welche auch für den Augenblick durch eine gewisse Täuschung der Hörer diese stärker hinreißt als sonst tiefere Kunstwerke vermögen, nachhaltig aber freilich ihre hohen Versprechungen nicht erfüllt. Allein weshalb sollte sie auch? Hat der Augenblick nicht auch seine Rechte? — So diese Lieder. Ihre frische Erzeugung empfindet sich sogleich wieder und gebiert die beste Frucht des Kunstwerkes, die ähnliche Erwärmung. Kehrt man zu ihnen zurück, so sieht man freilich, daß sie nicht ganz das sind was sie scheinen. Deshalb sagen wir dies dem Leser voraus, und er empfindet, gefaßt darauf, die Wirkung vielleicht schwächer. Wir haben Gelegenheit gehabt dem Componisten über Einzelnes unsre Meinung aufrichtig zu sagen, und da das Detail einer Kritik für den flüchtigeren Leser stets verloren geht, nur dem der genau mit dem Werke vertraut ist, verständlich bleiben kann, überheben wir uns dessen hier, und ersuchen den Componisten nur zu glauben, daß dasjenige was wir bei der ersten Ansicht seiner Leistungen empfunden haben, sich auch jetzt nach genauerer Betrachtung bestätigt hat. — Allein wir können von dem Werke nicht scheiden, ohne der beiden Titelblätter zu gedenken, die vielleicht ein unicum sind. Unstreitig ist der Dichter, der zugleich Zeichner ist, der Erfinder derselben; seinen Werth als letzterer können wir nicht beurtheilen, daß er aber seine Kunst dichterisch auffaßt, daß seine Compositionen (wir meinen hier die malerischen) Gedichte sind, das ist aus jedem Zuge zu erkennen. Wir sahen kaum jemals eine reichere, und doch übersichtlichere, einfachere Zusammenstellung. Der Titel der deutschen Gesänge giebt Deutschland in seinem Volks-, Sagen- und Dichterleben, der der italienischen jenes Land des Südens getreu wieder. Auf dem von Göttern geförderten Schiffe glauben wir die beiden künstlerischen Wanderer selbst zu erkennen und irren uns schwerlich. So viel ist gewiß, daß schon allein der Titel die Lieder dem Käufer werth machen kann.

Sinfonie No. 6 (Cdur) von W. A. Mozart. Partitur. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 1 Thlr. 8 Gr.

Die berühmte Handlung hat sich schon längst vor vielen anderen das Verdienst erworben, Partituren in compendioseren Ausgaben zu liefern, und so deren Studium zu erleichtern. Die vorliegende Symphonie von Mozart ist nicht jene große, wunderwürdige in Cdur, deren Finale die vier Themata verbraucht eben wie sich die Welt aus den vier Elementen baut: sondern es ist eine der früheren Arbeiten des Meisters. Durch die Zahl möchte sie den wenigsten bekannt seyn, da es zu Mozarts Zeit noch nicht so Sitte war dem Publikum seine Werke in angestlicher Ordnung vorzuführen. Wir können nun zwar diese Arbeit nicht so hoch, so für die Ewigkeit geschaffen hinstellen wie die große Symphonie in Cdur, allein sie ist dennoch ein heiteres, frisches

Meisterwerk, das viele Eigenschaften für die lange Dauer in sich trägt; namentlich die klare und doch tiefe Form, die zwanglosen Wendungen, den leichten Fluß der Gedanken. So wollen wir uns denn der Herausgabe der Partitur, die mit höchster Sauberkeit und äußerst korrekt und übersichtlich gestochen ist, aufrichtig erfreuen, und wünschen daß unsre jungen Musiker es der Mühe werth halten mögen auch solche Partituren Mozarts zu studiren, in denen sie am meisten sehen können, bis zu welchem Grade der Verirrung wir jetzt nicht selten gezeihen.

Fest-Gesang, gedichtet von Kurals für 4 Männerstimmen in Musik gesetzt mit Begleitung des Pfte. von Ernst Köhler. Op. 40. Breslau, bei Cranz. Pr. 10 gGr.

Wir haben den Componisten schon aus mehreren andern Arbeiten recht theilhaft kennen gelernt. Doch glauben wir daß die strengen Formen, die religiöse Worte zu fordern pflegen, ihm besser zusagen, als die freien deren er sich hier bedient. Nicht daß wir zweifeln dieser Festgesang werde seine Wirkung, von einem guten und starken Chor vorgetragen, verfehlen; im Gegentheil, auf die Masse, zumal wenn Fest und Festgetränke sie ein wenig entzündet haben, wird er eine große Macht ausüben. Allein es ist mehr ein Bild mit brennenden Farben als mit schönen Gestalten, und die Kunst hält sich nur an diese. Freilich ist das Gedicht eben so formell und wortklingend wie seine unmotivirte Begeisterung für König und Vaterland. Wenn daher der Dichter nichts Prägnanteres zu liefern wußte, so konnte sich auch der Componist nicht wohl zu etwas Höherem angeregt fühlen. Doch wie gesagt, effektiv, brillant, können wir den Gesang nennen, und so mag er seinem Zweck ganz wohl entsprechen.

Methodik des ersten Unterrichts auf dem Pfte., besonders für Haus- und Privatlehrer geschrieben, von K. H. A. Frantz. Halle, bei Schwetschke u. Sohn. 1833.

Die Tendenz der Iris und die nothwendige Beschränkung welche sie sich auflegen muß, gestatten ihr eigentlich nicht sich über theoretische Werke zu verbreiten. Wenn wir daher dem vorliegenden geistreichen Büchlein eine Anzeige widmen, so geschieht dies nur weil uns dasselbe in Darstellung und Zweck so wohl gefallen hat, daß wir wünschen es möge bekannt werden. Ob jemand der es auswendig lernt, ja ob der Verfasser selbst dadurch ein guter Klavierlehrer sein wird, das ist freilich eine Frage die wir nicht bejahend beantworten können, weil nur das praktische Talent in der Praxis sich bewährt. Daß aber jemand der dieses hat, seiner Thätigkeit, Ordnung, Einheit, bestimmtere Richtung geben, daß er sich selbst bessere Rechenschaft von sich selbst ablegen wird, das möchten wir wohl behaupten, und weil es sonst guten Lehrern und Musikern gerade an dieser Bildung der Erkenntniß fehlt, so machen wir sie besonders auf dies Büchlein aufmerksam. — Bisweilen

geht zwar der Verfasser, vielleicht wie alle Theoretiker, zu sehr ins Enthistle, denn das Gesetz ist eine vollendete Wahrheit, die Ausführung nur eine Approximation an dieselbe; allein dies wird praktische Männer nicht irre machen, und unpraktischen hilft überhaupt nichts. Man tröste sich damit, daß es überhaupt auch nur Definitionen des Kreises u. s. w. giebt, und noch kein Maler darüber verzweifelt ist, daß er eine Länge ohne Breite nicht real darstellen konnte. In diesem Sinne verstehe man auch manches in diesem Buchlein, und man wird alsdann immer auf dem rechten Wege bleiben.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Die neueste Nummer der revue musicale enthält einen interessanten Aufsatz über eine, in der Bibliothek der Universität zu Gent befindliche, musikalische Handschrift, welche sich früher in der Bibliothek der St. Bayou's Kirche daselbst befand, und gegenwärtig in die der Universität übergegangen ist. Sie enthält unter mehreren andern musikalischen Aufträgen, die Vorrede zu dem Mikrologos des Guido von Arezzo, und eine merkwürdige Abhandlung: de diversis monochordis, tetrachordis etc. ex quibus diversa formantur instrumenta musicae c. fig. instrumentorum, von einem unbekannten Verfasser. Dieser Abschnitt enthält eine interessante Beschreibung des Claviers, mit einer Abbildung desselben, wie es damals ausah. Die siebente Abhandlung ist eine der interessantesten des Bandes. Sie führt den Titel: de arte musicae, ist in zwei Theile, einen theoretischen und einen praktischen, getheilt, und rührt von Johann, dem Karthäuser von Mantua, her. Die Abhandlung mag etwa im J. 1380 verfaßt seyn. — Eine Oper von dem verstorbenen Sohne des Componisten Berlon „le chateau d'Urubi“, in welcher Vondard, Mad. Pradher und Rébail sangen, scheint keinen besondern Eindruck gemacht zu haben. Eine Arie Vondards und ein Duett zwischen ihm und Rébail sollen das Beste darin seyn. — In Marseille wird nächstens Cherubini's Requiem von 400 Musikern (200 Sänger mit einbegriffen) aufgeführt werden. — Poieidien ist Professor der Composition am musikalischen Conservatorium geworden. Er bezieht dadurch ein Gehalt von 4000 Fr.

— Venedig. Donizetti's Faust hat auf dem Theater Genie sehr gefallen, was aber auch nicht Wunder nehmen kann, wenn man hört, daß die Pasta, Donzelli und Chartagenova darin sagten. — In Mailand hat Pacini's Oper „Joanhoe“ kein Glück gemacht. Sie war ursprünglich für Venedig geschrieben und mußte in Mailand sehr verändert werden.

— Breslau (verpätet). Am 12. Dec. führte Hr. M. D. Mosevius in dem herrlichen Saale der Aula Leopoldina die Jahreszeiten zum Vortrage der Choristen, Balleten auf. Chor und Orchester betragen an 350 Personen; beide waren ausgezeichnet zu nennen, obwohl die Musik zu den schwierigsten in der Ausführung gehört. Es hatten sich über 1000 Zuhörer eingefunden.

— Berlin. Im Königsstädter Theater wurde am Montag zum erstenmale Rossini's Zelmira in italienischer Sprache gegeben. Derselbe hat Beifall gefunden, und wird wahrscheinlich in der Art beliebt werden wie die Vorstellung der Edmirus durch Ditz. Heinesfetter hier war. Der H. d. d. hat jedoch noch nicht gehört. — Hr. Taubert hat zu dem Schauspiel „das graue Männlein“ von E. Devrient eine sehr gelungene Ouvertüre und Zwischenmusik componirt, die, so hoffen wir nächstens im Stich erscheinen werde.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 7.**

Berlin, Freitag den 14. Februar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

- 1) Duo concertant pour Violon et Vello, par L. Bartak. Prag, bei Berra. Pr. 1 Fl. 15 Xr.
- 2) Variations instructives pour le Violon, avec Accompagnement d'un second Violon, pour servir d'Etude des positions les plus en usage dans l'art de jouer le Violon, par C. Goetze. Troisième position. Oeuv. 20. Cah. IV. Leipzig, chez Breitkopf et Haertel. Pr. 20 gGr.
- 3) Collection d'Airs d'opéras favoris, arrangés pour le Violoncello avec Accompagnement de Basse, à l'usage des Amateurs et des Commencans, par J. J. Dotzauer. Cah. III. Leipzig, chez Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Wir fassen hier drei Stücke zusammen, die man eigentlich nicht gleichartig nennen kann, sondern die nur wegen der Instrumente für die sie componirt sind, zusammengehören dürften. Das erste ist für Violin und Cello, das zweite für zwei Violinen, das dritte für zwei Celli geschrieben. Das erste widmet sich ganz frei der Unterhaltung, und thut sich fast gar keinen Zwang an. Wir können, wie es bei Compositionen dieser Art zu sein pflegt weder Vieles dafür noch dawider sagen; sie sind mehr für die Ausführung als um ihrer selbst willen componirt. Dazu gehört denn aber auch daß sie ausgeführt werden und zwar gut; der Ueberblick den man aus der Ansicht der Noten

gewinnt, ist gegen die lebendige Wirklichkeit bei Virtuosenstücken immer nur trocken, und um so ungenügender als man hier nur die einzelnen Stimmen betrachten kann, da natürlich das Stück nicht in Partitur gestochen ist. Wenigstens aber läßt sich so viel sehen, daß dasselbe glänzend behandelt ist, und somit die Mühe der Spieler belohnen wird. — No. 2 ist unter einer angenehmen Form dem Studium gewidmet. In welcher Art, darüber spricht sich der Titel bereits aus. Der Red. der *Zeis* ist nicht specieller Kenner des Violinspiels genug, um über den technischen Werth den diese Composition als Uebung hat, entscheiden zu können, allein die Variationen gefallen ihm sehr wohl. Sie halten das Thema (die *Parfisieme*) kräftig fest, und bewegen sich in Passagen von entschiedenen Rhythmen. Die zweite Violine ist wirksam dazu gesetzt, und so zweifeln wir nicht, daß das Stück öffentlich gespielt von glänzender Wirkung sein könne. Der zweite Violinist geht übrigens auch nicht ganz leer dabei aus, und um Arbeit und Lehre gleichmäßig zu vertheilen, dürften sie ja nur abwechselnd die Oberstimme spielen. — Das dritte Stück ist eines jener wohlbekannten und vielbeliebten Concertstücke *Dozauers*, die sich stets durch eine angenehme, leichte Behandlung des Instruments auszeichnen, und diesmal ganz besonders für diejenigen eingerichtet sind, die sich noch nicht Meister auf demselben nennen können. Die Collection wird daher so gut ihre zahlreichen Freunde finden, wie die früheren, und verdient sie auch eben so.

**Miserere für zwei Sopran- und zwei Altstimmen, von Johann Adolph Hasse. Klavierauszug von Ludwig Hellwig. Berlin, bei Trautwein. Pr. 1½ Thlr.**

Hasse, dieser große, ernste, tief empfindende Componist, der zu seiner Zeit so berühmt und beliebt war, daß ihn die Italiäner (vielleicht aber auch eben so die Italiänerinnen wegen seiner Körperschönheit) *il divino Sassone* nannten, ist vielleicht weniger gekannt als irgend einer seiner bedeutenden Zeitgenossen, weil er seine Thätigkeit einerseits der italienischen Oper widmete, die wie das Institut der Oper überhaupt, nicht nur von vielen Zufälligkeiten abhing, die es im Laufe der Zeit umgestalteten (der Revolution die Glück und Nothart verursachten nicht zu gedenken), und weil er andererseits in Beziehung auf seine Kirchencompositionen das *Schicksal* aller derer hatte, die sich diese ernste Gattung wählen, nämlich weniger verbreitet zu werden. Nicht zu gedenken daß gewisse engherzige Gesetze, die noch jetzt in Dresden walten, auch damals die Verbreitung der Musiken der an der Dresdner katholischen Kirche angestellten *Maestri* hinderten. Deshalb giebt es dort noch so manchen vergrabenen Schatz, eben von Hasse, von Naumann, Maria v. Weber u. a. m. Wir haben deshalb das vorliegende *Miserere* mit großem Interesse betrachtet. Läßt sich gleich nicht verkennen, daß die Zeit und mit ihr die Kunst über diese Leistungen hinausgewachsen ist, so muß man auf der anderen Seite doch auch den Ernst, den tiefen Sinn der Ehrfurcht anerkennen, der diesem Werke als etwas Unvergängliches inwohnt. Am nächsten möchte es theils den

deutschen Graunschen Werken, theils dem italiänischen Meisterwerk Pergoleses verwandt seyn, mit dessen Stabat mater es in der Behandlung die meiste Aehnlichkeit hat. Allerdings treffen wir veraltete Formen und Wendungen, insbesondere Schlusssätze der Melodie an; unstreitig würde Vieles von neueren Musikern, selbst von denen die wir nicht einmal Meister nennen wollen, jetzt anders und besser gemacht werden. Allein dies ist das Fortgedeihen der Kunst, das stete Wachsen des Geistes überhaupt, wodurch allerdings alle, auch die größten einzelnen Erscheinungen in gewisser Beziehung dem Tode, oder der Vergessenheit (denn der Lethe ist ein Fluß der Unterwelt, und Vergessen und Streben sind in innerster Beziehung Eins) übergeben werden. Allein in diesem trüben Vergehen des Einzelnen gegen das Ganze liegt auf der anderen Seite auch der erhebendste Trost, nämlich die Unsterblichkeit und Wahrheit der Kunst und des Gedankens selber, in dessen Förderung jeder seinen Antheil an der Unsterblichkeit selbst hat. Wie diese allgemeine Fortbildung zuletzt auch die mächtigsten Genien, die ihr ganzes Zeitalter, ihr ganzes Jahrhundert brausend auf mächtigen Schwingen vorwärts rissen, überflügelte und so in dem großen unendlichen Meere begräbt: eben so dient ihr auf der anderen Seite auch die verkehrteste Einzelbestrebung, das zersplitterteste, ungeordnetste Walten der Kräfte, ja sogar das scheinbar rückwärts Flurhen der Strömung, und aus den tausend Vergänglichkeiten baut sich doch ein mächtiges Fundament für neue colossale Erscheinungen auf. Jeder Schritt in der Zeit vorwärts ist auch einer vorwärts in der Sache, und das Rückschreiten des Gedankens ist ein eben so scheinbares, als das vorübergehende Hinabsteigen in eine Schlucht, wenn man einen Gipfel erklimmen will, uns nur scheinbar weiter von der Höhe desselben entfernt. In einem anderen Gleichniß: „Selbst der stillstehende Schlaf unterbricht unseren Lebenslauf, unsre Thätigkeit nicht, sondern fördert sie nur, weil indessen die neuen Kräfte sich sammeln und wachsen.“ — Doch wohin hat uns die Betrachtung dieses Werkes geführt? Wer weiß aber ob diese Art der Kritik, auf die wir unwillkürlich geriethen, weil diese Gedanken sich uns so lange wir das Werk vor Augen hatten, fortwährend aufdrängten, nicht die richtigste ist. Denn was sollten wir nach hundert Jahren an der Leistung eines großen Meisters noch zu beurtheilen haben, als ihre Stellung zu damals, heut und künftig? Sollten wir dem der uns herangebildet, Lehren erteilen? — Wir glauben unser scheinbares Irren hat uns eben so auf den rechten Weg geführt wie das scheinbare Zurück in der Bahn des Geistes doch nur ein wirkliches Vorwärts, das scheinbare Vernichten nur ein wahrhaftes Verewigen ist.

XXXVI Nachspiele für die Orgel, componirt von Christian Heinrich Rink. Essen, bei G. D. Baedeker.

Des Verfassers Name ist überall ehrenvoll gekannt. Diese Arbeiten rechtfertigen ihn von neuem. Sie beweisen unter andern auch wieder wie viel ein strenger Stil für ein Werk thun kann. Denn ohne diesen möchte die

Aufgabe fast nicht zu lösen seyn, so vielen kurzen Stücken Interesse zu verleihen. Natürlich sind, quomodo semper in grege, schwächere und stärkere darunter, der ersteren aber nicht zu viel, der letzteren nicht zu wenig, und somit dürfen wir selbst bei viel fordernden Ansprüchen zufrieden seyn. Wenn uns daher die Herren Organisten statt ihrer gemeiniglich etwas grausamen eignen Phantasien diese Nachspiele von Rink geben wollten, so würden die Kirchgänger künftig vielleicht nicht mehr so eilig aus der Kirche drängen, ein Erfolg den man nicht genug schätzen könnte, da leider bisher die meisten lieber gehn als kommen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— St. Petersburg. Am 25. vergangenen Monats hatte hier im Pokase des neuen Alexandra-Theaters, bei einem gedrängt vollen Hause, die erste Aufführung von Huber's Stummen von Portici statt. Die Direction hatte zu ihrer prachtvollen Darstellung keine Kosten gespart; letztere sollen sich, wie man vernimmt, auf nahe an 60,000 Rubel Banco belaufen, wirklich waren auch die Decorationen, Kostüme und alle zu dieser schönen Oper erforderlichen Requisite auf das Trefflichste angeschafft worden, und ausdrücklich für diese Aufführung hatte man 14 Chor-Sänger — Männer und Frauen — aus Berlin hierher kommen lassen. Mehreren der ersten Opern-Darstellungen wohnten I. Kaiser, Majestäten in Ihrer Seiten-Loge bei. Dem ersten Sänger, Hrn. Holland, geruheten Höchstselben, zur Bezeugung ihres huldvollen Beifalles, einen kostbaren Brillantring zu verleihen. Die genannte Oper wird jetzt wahrscheinlich bis zum Anfang unserer großen Fasten mehrere Male wöchentlich aufgeführt werden, und sich jedes Mal eines sehr zahlreichen Zuspruchs erfreuen dürfen. — Die bekannte Sängerin, Dlle. Heinesetter, wird hier ehestens zur Eröffnung eines Cyclus von Gastrollen erwartet.

— Paris. Eine neue Oper eines neuen Componisten, Marliani, „il bravo“ ist mit großem Beifall gegeben worden. Man kann in der That sagen „gedeben“, denn es kommt bei diesen Opern, die gar keinen innern Kern und Inhalt haben, wahrlich nur auf die Ausführung an. Hätte eine minder treffliche Truppe, als die jetzige italienische Oper hier besitz, dies Werk gesungen, es würde völlig durchgefallen seyn. So hält sich Robert le Diable noch immer in der großen Oper, aber nur wenn Dlle. Taglioni hier ist und darin tanzt.

— Berlin. Die Oper ist noch immer vom Ballet unter die Füße getreten. Wer denkt auch jetzt an etwas anderes als an Tanzen! Allein die Fastnacht ist da gewesen, und wir dürfen nun auf etwas mehr freien Rhythmus für die Musik hoffen. — Am Sonnabend fand das Quartett des Herrn Ries statt; es wurden ein Quatuor von Fesca, eins von Haydn und ein Quintuor von Eöhr gepieft. — Am Mittwoch eröffnete Herr M. D. Möser den zweiten Cyclus seiner Quintett- und Symphonie-Versammlungen; derselbe wird sich durch Ausführung mehrerer der neueren Beethoven'schen Quartetten und der großen Symphonien in C moll, B dur und A dur auszeichnen.

## A n z e i g e.

Bei Ph. E. Ruprecht in Frankfurt a. M. ist so eben erschienen:

Bildniß der Sängerin, Madame Nina Cornega.

Von H. J. Fleuß auf Stein gezeichnet. Preis 1 Rthlr. 12 gr.

(Wird nur auf feste Rechnung versandt.)

Gedruckt bei A. Petsch.

# **J r i s**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 8.**

Berlin, Freitag den 21. Februar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Jris, welche für den Pränumerationspreis von 1 $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Le Pré aux Clercs (der Zweikampf), komische Oper in drei Acten, nach dem Französischen des Planard zur beibehaltenen Musik von Herold für die deutsche Bühne bearbeitet von dem Freiherrn von Lichtenstein. Klavierauszug. Mainz, bei Schott. Pr. 8 Thlr.

Es gab eine Zeit, wo gegenwärtiger Redakteur der Jris die Meinung nicht nur aufstellte, sondern auch verfocht, daß die wahre Kritik eines Werkes wenigstens dreimal länger seyn müßte, als dieses selbst, und er hatte in einem gewissen Sinne Recht, wenn es nämlich die Aufgabe des Kritikers wäre, Alles was ein Werk enthält, zu rechtfertigen oder in Frage zu stellen. Nur daß er dann statt 3mal getrost 30mal so lang seyn könnte und doch noch zu kurz kommen würde. Mit welchem innern Trost er sich aber jetzt sagt, daß diese Ansicht von der Kritik eine Jugend-Verirrung gewesen, und sein Gewissen nicht darunter leidet, wenn er sich jetzt kürzer und anders faßt, davon würde der Leser nur dann einen Begriff haben, wenn er eben so wie ich das ungeheure Werk Herold's vor sich hätte. Himmel, welch ein Klavierauszug! Die Olympia von Spontini ist beinahe ein Almanach dagegen! \*) Wenn ich

---

\*) So schüpe uns Gott vor einem Folianten Spontini's.

Anm. d. Seyers.

mich durch diesen Ballen durchgraben, und über jede Stimme, über jede Reprise, jeden Takt berichten müßte, wären nicht Sisyphus, Tantalus, die Danaiden, und alles was sonst in der Hölle sitzt, gefessen hat und sitzen wird, wahre Glückspilze gegen einen Iris-Redakteur? Dies frage ich denkende Leser! Zum Glück aber haben wir Herold's Oper unlängst gesehen und gehört, sie uns mit rechter Ruse vorspielen und singen lassen. Dies setzt uns in den Stand, uns mit einer Durchblätterung des vorliegenden Colosseums, wie ich den Folianten nicht ungeschickt nenne, zu begnügen, und wir ersparen die Mühe, in die Tiefe seines Tunnels hinabzusteigen. Das Resultat unseres Urtheils aber ist in wenigen Worten zusammenzufassen. Die Musik gleicht der neuen französischen Romanliteratur. Man möchte gern etwas Großes wirken, aber es doch auch mit der Masse nicht verderben. Daher ein Haschen nach grellen Effekten, sowohl im ernsten als im heiteren Genre; diese musikalischen und romantischen Maler stellen keine natürlichen Menschengesichte und Körper mehr auf die Leinwand, sondern alles tanzt und springt in Larven durcheinander, gräßliche und komische, satyrische und satanische, mit Bockshörnern und Teufelskrallen, u. s. w. Aber nicht selten sind auch die sogenannten eleganten Masken, und diese gerade treffen wir in unserem Werke an. Sie sind nicht eben natürlich, aber doch recht artige Hofdamen- und Prinzessinnen-Puppen. Mitunter singen sie niedliche Melodiechen, die zwar ein wenig das Gesicht verzerren, wenn von Liebe und Treue die Rede ist, aber doch mit ihren Lärwchen ganz artig kokettiren. Aber du Natur, klare, einfache, beseligende Göttin, wo bist du? — Was frage ich; wer sie sucht, der bleibe einsam, denn auf Märkten und Gassen, in den Theatern großer Städte findet er diese Schöne nicht. Und wo ein zaubernder Meister, wie Gluck, Mozart, Beethoven, sie doch einmal in diesen fremden Kreis gebannt hat, da fühlt sie sich bang und einsam, und sieht uns schwermüthig an, als wollte sie sagen: „Ich gehöre doch nicht hierher!“ Nun, die Welt macht sich's bequem; die reine Natur kann sie nicht vertragen; wie hilft sie sich? Sie hält sich flugs ein verzerrendes Glas vor die Augen und sieht so die edlen Gestalten in tausend Verrenkungen. Jetzt sehen sie dem ähnlich, was sie kennt und versteht, und sie ist froh, ihres Gleichen wieder bei sich zu haben. So sehen denn auch die Pariser Mozart und Rossini für gleiche Waare an, und bedauern uns deutsche Esel oder Bären, die wir einen Unterschied finden. Doch jam satis. Wer sich in den Zweikampf einlassen will, fechte; ich aber bin nicht sein Secundant.

Vier Lieder mit leichter Clavierbegleitung, in Musik gesetzt von Ferdinand Stegmeyer. Berlin, bei T. Trautwein. Preis  $\frac{1}{2}$  Thlr.

Auf den ersten Blick sieht man, daß der Komponist mehr von seiner Kunst, als von der der Dichtung versteht und fühlt. Wenn man die Melodien dieser Lieder überliest, ohne den Text dabei zu beachten, so erfreut man

sich ihrer gesunden Natürlichkeit, ihres leichten Flusses; Eigenschaften, die wir leider in den meisten hyperpathetischen und hyperpoetischen Kompositionen unserer Tage nur zu sehr vermissen. Einige dieser melodischen Sätze sind sogar schön, wenigstens anmuthig und grazios zu nennen; nur das dritte Lied hat einen etwas leiernden Rhythmus, der freilich nur durch das Versmaaß verschuldet ist. Wenn man aber nächstdem die Gedichte ansieht und ihren tieferen und jarteren Sinn mit dem musikalischen Ausdruck zusammenhält, so sieht man allerdings, daß der Komponist sie nur überhin aufgefaßt oder verstanden zu haben scheint. Theils verfehlt er ihre innere Bedeutung, theils hat er unmusikalisch gewählt. Das erste ist zumal mit Göthe's reizendem, eine ganz eigenthümliche Tragik verbergenden Liedchen „Heidenröslein“ der Fall, und das zweite mit dem Gedicht von Simrock: „Rothe und weiße Rosen“, das als ein mehr epigrammatischer als lyrischer Gedanke der Musik unzugänglich ist, ihrer wenigstens nicht bedarf. Um bei demselben beide Künste zu verschmelzen, müßte die Behandlung eine ganz eigenthümliche seyn, die den Charakter einer graziosen, leichten Darstellung annähme, gewissermaßen das Gedicht individualisirte und dramatisirte. Doch davon trägt die Auffassung des Komponisten keine Spur. Gelungen ist ihm dagegen das artige Gedicht von Göthe: „Der Goldschmidtsgeßell“, wo er durch den Rhythmus sehr glücklich theils das ganz eigene Versmaaß, und gewissermaßen auch die Geschäftigkeit der Werkstätte, wie des Mädchens und des Mädchens wo des Mädchens anmuthige Thätigkeit sich bewegt, ausgedrückt hat. Das vierte Lied bleibt, wie das Gedicht, ziemlich neutral. Wir glauben, man werde diese Lieder sehr gern nella camera singen.

Gustave, ou le bal masqué, musique de D. F. E. Auber. Overture, arrangée pour le Pfte. par V. Rifaut. Mainz, bei Schott.  $\frac{1}{2}$  Thlr.

Auber's ganze Opernmusik ist auf's Ballet berechnet; mehrere seiner Opern sind gar nichts anders als Ballette, und diese scheint auch hauptsächlich darauf hinauszugehn. Die Overture ist dann ein großes Balletstück, das aus lauter einzelnen Rhythmen von 4 oder 8 Takten besteht und niemals in Guß geräth, sich nie zu einem Strom gestaltet. Eine bunte Muschel ist an die andere gereiht, die Kette könnte halb, sie könnte doppelt so lang seyn, Nothwendigkeit der Form, und somit bildendes, gestaltetes Kunstgesetz ist nirgend zu treffen. Dagegen ist das Einzelne recht artig, pikant, wird uns aber zuletzt doch so überläßig, wie eine Menge einzelner Näscherereien. Damit wäre das Urtheil über die vorliegende Overture und über alle andere, die wir von Auber kennen, allgemein ausgesprochen. Was in dieser besonders Gutes und Schlechtes ist, läßt sich nicht wohl in Worte fassen, sondern das muß Jeder selbst sehen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Italien. In Rom macht Bellini's Sonnambula auf dem Theater Masse noch immer großes Aufsehen: die Tacchiniardi, Voggi und Ronconi singen darin, und sowohl die Solo's, als die Ensemblestücke werden mit dem größten Beifall aufgenommen. In Parma ist am 22. Jan. eine neue Oper von Savit, der Eid (Text von Ferretti), mit großem Beifall gegeben worden. Die Schobert, Lechner, die Rubini und der Tenor Moriani sangen darin. In Venedig wurde am 18. auf dem Theater Fenice Bellini's Straniera gegeben. Die Tadolini, Donzelli und Cartagenova sangen darin. Die Erstere erhielt großen Beifall und wurde mehrere Male gerufen.

— Paris. Die Zeitungen äußern sich ziemlich einstimmtig zum Lobe der schon erwähnten neuen Oper des Hrn. Marliani, eines jungen Componisten, der, in Folge der Bewegungen in Italien, nach Paris gekommen ist. Mlle. Grisi als Violetta, und Rubini als Bravo, erregen das Haupt-Interesse. Ferri hat zwei schöne Decorationen dazu gemalt: eine Ansicht der Piazzetta und des Innern des Palastes Tiepolo in Venedig. Die Originalität der Ideen der Composition scheint weniger hervortretend zu sein, als der Zuschnitt, und namentlich die Instrumentation des Ganzen.

— London. Eine deutsche Oper wird, wie man weiß, in den Monaten Mai und Juni hier ihre Vorstellungen eröffnen; welche Mitglieder dazu engagirt sind, ist noch unbekannt.

— Genua. Hier ist eine neue Oper von Donizetti „il Diluvio universale“ auf dem Theater Carlo fenice gegeben worden, hat aber wenig Beifall gefunden.

— Marseille. Am 27ten Februar soll das Requiem von Cherubini hier aufgeführt werden. Man spricht von einem Chor von 250 Personen und einem verhältnismäßigen Orchester, welches dafür verwendet werden soll. Die Unternehmer wollen durch diese Musikaufführung die großen Deutschen Musikfeste nachahmen. —

— Berlin. Die bedeutendste musikalische Neuigkeit dieser Woche war ein Singpiel in 3 Akten von Löwe, „die drei Wünsche“ wozu Kaupach den Text gedichtet. Er hat, dünkt uns, das geringste geliefert, denn außer einigen guten Versen, artigen Situationen und nicht üblen Scherzen besitzt das Gedicht wenig was die Seele ansprechen könnte. Namentlich fehlt dramatische Begeisterung, Leben und Gestaltung; mit einem Wort die Arbeit ist zu flüchtig gemacht, um das Nothwendige des Stoffes zu einer dramatischen Umformung zu bezwingen. Die Musik dagegen ist da, wo das Gedicht es zuläßt, sehr gelungen, sie bewegt sich schnell, natürlich, leicht. Dies rechnen wir dem Componisten um so höher an, da er in früheren Jahren auf Abwege zu gerathen schien, die nun und nimmer ein erfreuliches Resultat erzeugen können. Einige Stücke, z. B. die Overtüre, das Duett zwischen Eusemia und Hassan, den Chor des Völkern in der Wüste u. s. w. müssen wir vollkommen gelungen nennen. — Am Mittwoch wurde in der Soiree des Hrn. M. D. Didier eine neue Overtüre von Bährich zu dessen Oper „Der Freibeuter“ aufgeführt, die obwohl im modernen Stile geschrieben, doch viel Lothwerthes und namentlich schöne Effekte hat.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 9.**

Berlin, Freitag den 28. Februar 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Gesangschule von Alexis von Garaudé, Theil I. Heft I bis III.  
Darmstadt, bei W. E. Alisky. Subscriptions-Preis 45 Xr., oder  
13 Sgr. für das Heft.

Diese Gesangschule bildet recht eigentlich den Beweis, wie die Theorien immer der Praxis nachhinken und mit derselben irren und richtig gehn. Wir haben was der Verfasser Theoretisches über den Gesang in seiner Einführung in das Werk sagt, mit Interesse und Belehrung gelesen; es enthält im Allgemeinen gute Grundsätze, richtige Beobachtungen und Bemerkungen, und dürfte einem einsichtigen Lehrer (aber ums Himmels Willen nicht einem Schüler) zum nützlichen Leitfaden dienen. Denn neben dem Besten und Vernünftigsten finden wir auch das Thörichte, Verkehrte, und oft geradezu Unwahre. Nämlich der Verfasser hat seine Gesangsbildung nur aus dem, was vorhanden ist, aus dem, was der neuere Operngesang gewährt, entnommen; so viel ästhetische Einsicht und Kunstbildung besitzt er nicht, um sich auf einen freien Standpunkt zu stellen, wo ihm das absolut Schöne, oder das Wesentliche in dieser Kunst, abgesondert von dem, womit die Mode in ihrer Verkehrtheit sie entstellt, während sie dieselbe zu schmücken wähnt, erschiene. Alles was affectirte, unwahre Manier der Zeit ist, nimmt er in seine Lehre auf, und dadurch kommen die seltsamsten Theorien zum Vorschein. Wer z. B. hätte jemals geglaubt, daß es eine dreifache Tonbildung gebe, nämlich eine in der Brust, die zweite in der Kehle, die dritte — — man rathe! —

in den Stirnhöhlen!! Der Redakteur der *Zris* hat sich viel, und wie er hoffen darf nicht ohne Frucht mit Gesangsbildung beschäftigt, allein diese Erklärung gewisser eigenthümlicher Tonbildungen war ihm doch noch nicht vor- gekommen. Wie er denn aber leichter an sich als an Andern zweifelt, so fragte er demnach einen Arzt über diese seltsame Behauptung; aber als auch dieser sie für völlig grundlos und unmöglich erklärte, konnte ihm natürlich kein Zweifel mehr bleiben, als der an der Einsicht des Herrn Baraudé. Allein was meint derselbe damit? Er erklärt die sogenannten Kopfstimmen, die freilich sehr uneigentlich so heißen, da sie Kehlstimmen genannt werden sollten, auf diese Art. Ferner haben wir Alle die übermäßig hohen Töne geschmackloser Tenoristen, wie z. B. von Haizinger, Jäger u. s. w., die gewaltsam hervorgepreßt, einen durchdringenden, den Knabenstimmen ähnlichen Klang haben, gehört und abscheulich gefunden. Diese aber werden von einem gewissen Publikum, das in der Musik nur eine Art feinerer Sinnenwollust findet, unbeschreiblich reizend gefunden, also natürlich auch in Paris, wo unser Verfasser seine Studien gemacht hat. Von diesen Tönen behauptet er nun, daß sie sich in der Stirnhöhle bilden! Indessen giebt es keinen Irrthum ohne ein Körnlein Wahrheit, und diese besteht hier darin, daß allerdings die Töne dieser Art das ganze Kopfsystem in Bewegung setzen, indem sie sich in der Kehle gebildet, durch eine eigenthümliche Haltung der Zunge in das Innere zurückgedrängt, sehr viel stärker als die Brusttöne gegen den Gaumen drängen und dort eine Resonanz finden, welche den ganzen Kopf durchzittert. Alle Töne dieser Art haben daher auch keine so bestimmte Richtung als die aus der Brust gesungenen, sondern die Tonwelle verbreitet sich, wie bei Glockentönen, mehr ins Allgemeine. Ein Theil ihres Reizes mag darin liegen, weil jeder Ton, der eine ganz bestimmte Richtung hat, das Ohr auch auf eine ganz bestimmte Weise afficirt, während solche Klänge, die sich gewissermaßen wellenartig um uns her zu bilden scheinen, mehr das allgemeinere System der Gehörnerven in Anspruch nehmen. Daher jener sinnliche, wollüstige Reiz dieser Töne, welcher dem, der das Edlere in der Kunst, und im Gesange namentlich den bestimmten Ausdruck will, eben so widerstrebt, als er die Menge reizt. — Doch diese Betrachtungen führen uns zu weit von der Gesangsschule ab. Die praktischen Beispiele darin sind nicht übel, und werden den Sängern gute Dienste leisten; doch hat man auch schon eben so gute Solfeggien, die mehr innern musikalischen Werth haben, was durchaus nicht unbedeutend ist, da sich nur an gut gebauten Melodien der feinere und edlere Sinn für den Vortrag schärfen läßt. Wir wollen indeß, bevor wir uns entschieden aussprechen, die folgenden Hefte abwarten.

Passionsblumen, geistliche Gesänge für eine tiefe Singsstimme (Alt oder Bass) mit Begleitung des Pste., in Musik gesetzt von Friedrich Hieronymus Truhn. Op. 5. Berlin, bei Bech- told u. Hartje. Pr. 15 Sgr.

Das arme Kind, Gedicht von Otto Weber, für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte., von demselben. Op. 4. Ebendas. Pr. 7½ Sgr.

Der Componist ist ein Schüler Bernhard Kleins. Ein ernstes Streben nach wahrhaft musikalischem Ausdruck geht aus beiden uns vorliegenden Gesangscompositionen hervor: allein wie die meisten unsrer heutigen Componisten versäumte er es, sich genau genug Rechenschaft zu geben von dem, was das Gedicht im Ganzen und im Einzelnen will. In ersterer Beziehung, dünkt uns, hat er besonders bei der Romanze oder Ballade: „Das arme Kind“ gefehlt. Indessen ist das Gedicht freilich so seltsam, 'ald sentimental, bald in edlerer Anschauung gehalten, daß man nicht recht weiß, was man damit anfangen soll. Nur der Stoff (das arme Kind ist nämlich niemand anders, als der Herzog von Reichstadt, und schon der klägliche Titel verurtheilt das Gedicht, welches eine Nachahmung der bekannten Leichenparade des Herrn von Zedlig ist) konnte den Componisten verleiten, es in Musik zu setzen. Aber eben darin verlangen wir mehr Einsicht von unsren Tonsetzern, die ohne tiefere ästhetische Bildung indessen freilich nicht gewonnen werden kann. — Die geistlichen Lieder gefallen uns besser. Zum Vorbilde haben sie Bernhard Kleins Compositionen in dieser Gattung gewählt. Der Ausdruck ist oft schön zu nennen, doch bisweilen etwas weltlich, z. B. gleich in dem ersten Liede bei den Worten: „Gedenk in dieser seel'gen Nacht, die Dich zu uns herabgebracht“; die Gesangsfigur streift hier sogar an eine Instrumentalfigur hin. Trotz der gemachten Ausstellungen müssen wir uns aber der beiden Werken im Ganzen erfreuen, nur rathen wir dem Componisten wiederholt, es ernstlicher mit sich und der Sache zu nehmen, und unerbittlich gegen sich selbst zu seyn. Wenn er dies versäumt, wird er wahrlich nicht vorwärts rücken, sondern im Gegentheil rückwärts gehen, da die erste Jugendblüthe, gewissermaßen das Resultat des ganzen Kunststudiums, das beste zu seyn pflegt, was ein junger Künstler liefert, der nicht mit unablässigem Ernst weiter arbeitet, sondern hofft, die Zeit werde es ihm allmählig mitbringen. Aber die Zeit geht ihm voraus, er bleibt zurück, verliert Lust, Begeisterung, und leistet somit, wie wir schon bei Vielen gesehen, späterhin weniger als im Anfang, und nicht bloß verhältnißmäßig. Was wir bei Gelegenheit dieser Arbeiten des jungen Musikers hier gesagt, gilt übrigens nicht diesem allein, sondern Viele können es sich zu Herzen nehmen.

Air polonais varié pour la Clarinette avec accompagnement de l'Orchestre ou de Pfte., composé et dédié à Mr. Bärmann par C. Blum. Oeuv. 126. Leipzig, bei Breitkopf u. Härtel. Preis 2 Thlr. 8 gGr.

Die Recension kann kürzer ausfallen, als der Titel: „Ein brillantes Con-

certstück, dankbar für den Spieler, mit technischer Fertigkeit arrangirt." Das ist alles, was wir darüber zu sagen hätten. Wenn es uns einmal an Stoff für die Iris gebrechen sollte (bis jetzt fehlt es uns nur an Platz), hoffen wir dies einfache Thema eben so mit technischer Geschicklichkeit variiren und etwas in die Länge und Breite ziehen zu können, als der Componist das selbige. Für heut wollen wir uns aber hiermit genügen lassen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Sir George Smart kündigte am 15ten d. in einer Versammlung der Königl. Gesellschaft der Musik an, daß das große Musikfest in Westminster, welches Ende Junius gehalten werden soll, auf Befehl des Königs an Glanz und Aufwand alle jemals in diesem Lande gefeierten übertreffen soll, auch das Fest zum Andenken Handels im Jahre 1784. Zu diesem Zwecke sollten Compositores gebildet werden, die sich mit den verschiedenen Musikkorpsen auf dem Festlande in Verbindung setzen werden. Sir George Smart ist Direktor des Festes.

— Berlin. Diese Woche war sehr reich an musikalischen Ereignissen. Zuvörderst gedenken wir der letzten Soirée des Herrn Musikdirektors Möser, in welcher eine Ouvertüre von Gahrlich (Königl. Kapellmusikus) aufgeführt wurde, die zu einer von demselben componirten Oper „der Freibeuter“ gehört. Dies Werk war modern gehalten, aber voller glücklicher Erfindungen. Wann wir die Oper hören werden, ist eine andere Frage, da unsere Bühne es in der That hat, die Aufführung in die graueste Ferne zu verschlehen, immer zu versprechen, und so Hoffnung und Kräfte der anstrebenden Talente völlig dantederzuschlagen. Es ist wahrhaft empörend, mit welcher Gleichgültigkeit und Geringschätzung einerseits, und mit welcher Feindseligkeit und Kabbale andererseits junge Künstler hier zu kämosen haben. Da ist es freilich kein Wunder, daß nichts geleistet wird; denn wer mag die schon so schwierige Bahn der Kunst betreten, wenn einem noch solche Dornen in den Weg gelegt werden! — Zum Schluß der Soirée wurde Beethoven's Symphonie in C-moll mit Begeisterung aufgeführt und gehört. — Am folgenden Tage führte das Institut der Singakademie die Messe in H-moll von Sebastian Bach zum Theil auf. Das Werk hat im ersten Theil die Längen und leidet an alle den negativen Eigenschaften dieses alten würdigen Meisters; im zweiten dagegen findet sich großer Reichthum an herrlichen Sätzen, die besonders in der Harmonie erstaunenswürdig combinirt sind. Die Auffassung des Ganzen ist nicht im schwärmerisch, poetisch katholischen Sinne, sondern im protestantisch ernst durchdringenden, aber kälteren. Von einer eigentlichen Messe hat das Werk daher nur den Namen und die lateinischen Worte. — Am denselben Abend stiegen sich im Schauspielhause die kleinen Gebrüder Eichhorn, deren ältester 11 Jahr alt ist, als schon sehr geschickte und noch mehr versprechende Violinspieler hören; zugleich mit ihnen der Virtuos auf der Harfe, Herr Schaller aus Hamburg, ein sehr achtungswerther Künstler. Da uns im Orchester jetzt ein guter Harfenist fehlt, so läßt sich hoffen, daß Hr. Schaller bei uns bleiben wird. — Am Sonntag trugen die Herren Ries und Kollegen in ihrer Soirée ein neues Quartett von Onslow, klar, leicht, anmuthig gebaut, mit Meisterschaft vor. — Im Königl. Preussischen Theater fährt man in löblicher Weise fort, Componisten von Beethoven aufzuführen. — In der jüngsten Soirée des Hrn. Möser, am 26ten, wurde eine neue Symphonie von Kalliwoda, F-moll, aufgeführt; ein wackeres Werk, welches bei vielem Talent und originellen Zügen, sich in dem schönen Gange gemäßigter Formen hält, und durchaus die Verirrungen und das Halben nach Effekten nicht theilt, denen wir bei frühern Arbeiten des rühmlichst bekannten Componisten auch in diesen Blättern so oft polemisch entgegen getreten sind.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 10.**

Berlin, Freitag den 7. März 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Le serment ou les faux monnoyeurs, opéra en trois actes. Paroles de Mr. Scribe. Musique de D. F. E. Auber. Mainz, bei Schotts Söhnen. Pr. 7 Thlr, 8 gGr.

Wir bedauern es zweifach diese Oper nicht auf der Bühne gesehen zu haben; erstlich weil sich nach einem Klavierauszuge nur ein gar zu magerer und unsicherer Bericht über ein Werk von solchem Umfange erstatten läßt, zweitens weil es uns noch nie gereut hat eine Oper von Auber und Scribe ein oder einigemale auf den Brettern zu sehen und von dem Orchester zu hören, obwohl wir recht gut wissen was wir eigentlich davon haben. Eine deutsche Arbeit läßt sich viel eher aus dem Klavierauszuge beurtheilen als eine französische oder italiänische, nämlich in Beziehung auf die Wirkung die das Ganze thun wird. Beim Deutschen darf man nämlich voraussetzen, daß er mit Strenge der Wahrheit der Kunst getreu bleibt, daß er den Ausdruck seines Innern vor Allem zu geben sucht, und darüber vielleicht zu viel Aeußeres, was nur auf den Erfolg Bezug hat, vernachlässigt. Fast jedesmal ist man daher einen richtigen Weg gegangen, wenn man sagt, die Musik ist gut, ausdrucksvoll, aber man muß erwarten ob der Componist scenische Kenntniß und Einsicht in das Wesen des dramatischen Gedichts genug gehabt hat, um das Resultat seiner Thätigkeit auf der Bühne erst ins rechte Licht zu stellen; leider stellt er es gemeiniglich in den Schatten, und somit scheitert oft das Beste. Nicht so bei dem Franzosen und Italiäner; sie können wie ein Nichts

vor uns stehen, und auf der Bühne haben wir dennoch ein angenehm täuschendes Etwas. Der Italiener nämlich (i. B. Bellini) schreibt die trivialste Musik; aber er hat dieses oder jenes Sängerpersonal, diese oder jene berühmte Darstellerin fortwährend im Sinne gehabt, und so werden wir von der Bühne her durch eine andere Kunst über seine Puscherei wenn nicht getäuscht, doch in ein augenblickliches Vergessen gewiegt, und das Publikum vollends ist seelig und glaubt sich in allen Himmeln. Es küßt gewissermaßen den Becher aus dem es seinen süßen Most trinkt, als ob dieser in dem Gefäß erzeugt wäre und ihm als Frucht entquelle. Der Franzose auf der andern Seite, und namentlich Auber, versteht sich auf die dramatische Wirkung. Er ist in einer gewissen Art ein Dekorationsmaler, denn in der Nähe betrachtet sehen wir ein jämmerlich gestümpertes Gemälde, eine hölzerne Figur mit schlechten Glittern und Lumpen bedeckt; aber des Abends im Glanz der Lichter hat das Ding plötzlich ein Ansehn als sey es eine Art von Halbgöttin, wenigstens ein ganz stattliches, elegantes Frauenzimmer. Musikalisches Talent an sich darf man überdies ohne große Ungerechtigkeit dem Componisten durchaus nicht absprechen; auf gewisse Dinge versteht er sich so gut wie jemals einer. Eine Romange, einen Tanz, einen pikanten Chor weiß niemand so gut einzurichten als er. Seine Finales und Ensembles sind zwar (und zumal auch in der vorliegenden Oper) sehr dürftig zusammengesetzt, und man sieht darin nichts als ein Häufen aller möglichen Effekte; allein hier hat er wieder den Vortheil, die Bühne so gut zu kennen, sich aus eben diesem Grunde stets mit einem so geschickten und gewandten Dichter fürs Theater zu verbinden, daß Vieles, was uns auf Noten rein verkehrt, betäubend, ohne alle Wirkung erscheint, doch an Ort und Stelle seinen Werth bekommt, wenn gleich nicht einen absolut musikalischen. Was wir von Auber als Musiker an sich zu halten haben, daß er nämlich in Kleinigkeiten artige Galanterie-ware liefert, zu größeren Stücken aber keine Schwingen besitzt, und daher nur die Dinge auf und übereinander trägt und leimt, um ihnen eine gewisse Größe und Höhe zu geben, — das wissen wir alle längst, und er bleibt sich in dieser Beziehung in der vorliegenden Oper völlig treu. Wir finden es daher nicht nöthig, uns weder im Einzelnen noch im Ganzen besonders darüber auszusprechen. Ob er aber auch hier wie in der Stummen von Portici, in *Fra Diavolo* und einigen andern das Terrain so geschickt zu benutzen weiß — das können wir leider aus dem Auszuge nicht sehen. Unfre Kritik beißt sich daher wie die Schlange der Ewigkeit in den Schwanz, und kommt zum Schluß auf ihren Anfang zurück, nämlich das Bedauern, daß die Oper nicht gegeben worden.

Mein Röschen, vier Lieder für die Tenorstimme mit Begl. des Pffe.  
von Otto Nicolai. Berlin, bei Trautwein. Pr.  $\frac{1}{2}$  Thlr.

Artige Lieder, gute melodische Gedanken, nicht selten schön declamirt, — aber doch keine leichte Auffassung darin, kein bedeutsamer musikalischer Auf-

schwung. So muß der Kritiker urtheilen, der die Gesamtheit der Kunst, ihr Streben, ihre Fortbildung und Entwicklung vor Augen hat. Doch das Publikum wird diese Erscheinungen gern sehen; seinen Wünschen, Begehrnissen, Auffassungskräften sind sie gerade angepaßt. Die Singstimmen können sich breit, auf sich selbst ruhend darin geltend machen; ein gewisses Einschmeicheln für das Ohr wird dabei an manchen Stellen: z. B. im zweiten Liede, bei der: „Ihr süßer Mund berührte Dich,“ nicht fehlen. Kurz wir versprechen den Liebem Sänger, den Sängern Erfolg, und somit beiden ein Publikum. Die Kunst aber kommt dabei weder vor; noch rückwärts; eine Eigenschaft die sich freilich bei den meisten Produktionen des heutigen Tages findet.

**Ouverture zum Sommernachtstraum, Musik von Felix Mendelssohn-Bartholdy, für Harmonie arrangirt von Carl Meyer.**  
Leipzig, bei Breitkopf u. Härtel. Pr. 2 Thlr. 8 gGr.

Es ist das Schicksal ausgezeichneten Werke, daß man sie in allen Gestalten hören und haben will, wenn gleich sie bei der Verwandlung nicht gewinnen, und wie Achelous und Proteus, aus ihren göttlichen Naturen nur in untergeordnetere überzugehen vermögen. So muß denn auch die vorliegende Ouverture (die wir so ausführlich, als diese Blätter es zuließen, in denselben beurtheilt haben) offenbar durch das Arrangement für Blasinstrumente verlieren, namentlich an charakteristischer Färbung, da gerade die Instrumentation dabei so bezeichnend ist, und durchaus zu der Natur des Gedankens gehört; demungeachtet erfreuen wir uns dieses mannigfaltigen Auftretens des Werkes, weil es dadurch weiter in der Welt verbreitet wird, tiefer in *succum et sanguinem* des Zeitalters, dem ein guter Zusatz nichts weniger als Schaden kann, einbringt. Eben so erfreut sich jeder Autor einer Uebersetzung seiner Werke (selbst Schiller und Goethe), wenn er gleich überzeugt ist, daß dieselbe nur das Schattenbild des Originals ist.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Die Sänger Zucchi und Turloni sind bereits hier angekommen. Die Eröffnung der italien. Oper soll am 22. stattfinden. Wlle. Blasis wird in der ersten Oper als *prima donna* auftreten.

— Paris. In der großen Oper wird in diesen Tagen Mozarts Don Juan in franz. Sprache gegeben werden. Die Ausstattung der Oper wird des Namens des Componisten würdig seyn. — Der Organist der Kirche Notre Dame, Hr. Vacodre, Blin genannt, ist am 9. Febr. mit Tode abgegangen. Er war am 19. Juni 1757 in Beaune geboren. Sein Lehrer in der Composition war der Abbé Roze, der damalige Musikmeister der Stiftung des Innocens. Bei Hrn. Godefroi v. Villotantense hatte Blin sehr oft Gelegenheit, mit dem berühmten J. J. Rousseau Musik zu machen. Er war ein trefflicher Orgelspieler: bei den Aufführungen der Te Deum in der Kathedrale wurden in der Regel auch einige von seinen Compositionen gegeben.

— München. Am 22. fand hier die erste Aufführung von Meyerbeer's „Robert der Teufel“ statt, und zwar unter einem Zudrang von Seiten des Publicums, wie man sich dessen seit Jahren nicht mehr erinnert. Der Beifall des Publicums nahm mit jedem Acte zu, so daß nach dem zweiten Act Hr. Hasselt (Diabelli), nach dem vierten Act Hr. Bayer (Robert) mit jener, und nach dem fünften Act Alte gerufen wurden. (Zur Erklärung dieses Resultats ist zu melden, daß Glück in München nur langweilig gefunden wird, und seine Jphigenia völlig durchgefallen ist.)

— Berlin. Diese Woche war reich an verschiedenartigen Kunstgenüssen. In der Königsstadt wurde erstlich eine neue Oper, *Agnès Sorel*, gegeben, die man besser eine alte nennen sollte, da sie von dem alten Kapellmeister Gyrowetz her stammt, der besonders durch seine zahlreichen Ballettmusiken bekannt ist. — Ferner gaben die Herrn Gebrüder Ganz ein großes Concert, in dem wir nicht nur ihre Talente aus Neue anzuerkennen Gelegenheit fanden, sondern auch mehrere neue Musikstücke hörten, z. B. eine im glänzend modernen Stil gehaltene Overture von Krebs, eine zu der Oper: „Die Zigeuner“ von Taubert (die bereits seit einem halben Jahre bei der Königl. Intendantur liegt und besäubt) und mehrere Andere. — Ferner gab auch Herr Kammermusikus Belcke ein Concert, wo er sich zweimal auf der Posaune hören ließ; der Bläser verdient alle Achtung, vergeistert sich jedoch fast immer in der Wahi dessen, was sich für sein Instrument schickt. — Die kleinen Gebrüder Eichhorn bringen in der Königsstadt einen großen Zulauf zu Wege; das Königl. Theater hätte diese Einnahme ebenfalls haben können. — In der gestrigen Soiree des Herrn Möser wurden zwei Quintetten, das erste von Mozart, C dur, und das zweite von Beethoven, ebenfalls C dur, vorgetragen. Nachdem soieten die beiden vorhergenannten trefflichen Jünglinge des Herrn Möser das schwierige Quartett in A moll von Beethoven mit großer Meisterschaft. — Im Königl. Theater ließen sich an demselben Abend die Gebrüder Eichhorn hören, welche wirklich das Erstaunenswürdigste leisteten. Ein sehr geschickter Fiolist, Herr Fricke aus Breslau, welcher in Dresden und Weizsig schon mit dem größten Beifall aufgetreten ist, ist hier angekommen. Der Künstler nimmt einen doppelten Antheil in Anspruch, den für sein Talent und sein Unglück, da er leider blind ist.

Nach dem Verleger der Zeit ist so eben erschienen und für ½ Thlr., in Partien für ¼ Thlr. zu haben: J. A. Becker, Gesänge und Gesangsb. f. d. Jugend, Heft 4, enth. die Kunst zu treffen nach einem neuen erleichternden Verfahren mit Rücksicht auf allmähliche Stimmbildung und gleichzeitigen Unterricht hoher und tiefer Stimmen, II. Theil in 130 st. einstimmigen Gesängen (in F und G dur und A moll). Der Herr Verfasser hat in diesem Hefte dieselbe strenge Methode befolgt und dieselbe Sorgfalt auf richtige Declamation und angenehme Melodie gewendet, die dem I. Theil der R. i. tr. die Empfehlung der höchsten Unterrichtsbehörden und so vielfältige Anerkennung verschafft haben. Eine, wo es nöthig war, hinzugefügte Clavierbegleitung erleichtert den Gebrauch dieses Hefes, das wir zum Schul-, Privat- und Selbstunterricht bestens empfehlen.

Gedruckt bei A. Petsch.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 11.**

Berlin, Freitag den 14. März 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Abonnementspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Johann Sebastian Bach's noch wenig bekannte Orgelcompositionen (auch am Pffe. von einem oder zwei Spielern ausführbar), gesammelt und herausgegeben von Adolph Bernhard Marx. 1stes, 2tes und 3tes Heft. Leipzig, bei Breitkopf et Härtel. Preis à 18 gGr.

Diese Sammlung Sebastian Bach'scher Werke, welche der ehemalige Redakteur der Berliner musikalischen Zeitung, jetzt Professor an der Universität, Herr Marx uns hier vorlegt, macht uns mit einer Anzahl größerer Orgelstücke des alten Meisters bekannt, die bisher noch nicht im Stich erschienen waren. Wir glauben uns jedoch nicht zu irren, wenn wir diese Orgelsachen für dieselben halten, welche wir bereits vor acht oder zehn Jahren in einem sehr musikalischen Hause Berlins kennen lernten, wo ein jetzt berühmter Componist sie gemeinschaftlich mit seinem Freunde, der nun verstorben, zu sammeln angefangen hatte. Wenn wir uns nicht täuschen, so war die Quelle, aus welcher jene Verehrer Sebastian Bach's schöpften, theils die Bibliothek Zelters, welche so reich an Handschriften dieses Meisters war, theils die des Joachimsthalschen Gymnasiums, die ebenfalls einen großen Reichtum an Compositionen dieses alten Meisters besitzt. Im Grunde wäre es daher, falls diese Vermuthungen gegründet sind, die sich uns bei der Betrachtung der einzelnen Stücke immer lebhafter erneuern, hauptsächlich das Verdienst jener oben benannten Personen, diese Schätze aus ihrer Verborgenheit ans Tages-

licht gezogen zu haben, denn schon damals hatte man eine Auswahl getroffen und sie in sorgfältigen, von Fehlern gereinigten Abschriften gesammelt, ja der Redakteur der *Iris* hatte selbst einen kleinen Antheil an dieser Thätigkeit, indem man ihn ersucht hatte, einen Verleger für diese Compositionen herbei zu schaffen, welches aber damals nicht gelang, indem wirklich die Theilnahme der jetzigen Welt für Seb. Bach durch die Aufführung seiner großen Passionsmusik ungleich allgemeiner geworden ist, als sie damals war. So müssen alle Unternehmungen ihrer Zeit entgegen reifen, und Herrn Marx bleibt jezo wenigstens das Verdienst, die Herausgabe verwirklicht und unter den gesammelten Stücken die Auswahl getroffen zu haben. Wir dürfen diese weder eine glückliche, noch eine verfehlte nennen, weil wir nicht wissen können, was statt des Gewählten zurück geblieben ist. So viel ist indessen gewiß, daß in den vorliegenden drei Hefen sich mehrere höchst ausgezeichnete Stücke, die auch zugleich sehr glänzend für die Orgel sind, befinden, als z. B. die Phantasie in G-moll im ersten Heft, das Präludium in E-dur in demselben, und die Toccata in dem dritten. Dieses letztern Stück entsinnt sich der Redakteur ganz bestimmt als eines derjenigen, welche schon damals zur Herausgabe bestimmt waren. Es sey uns nunmehr willkommen, und wird auch von allen Orgelspielern und den Freunden der älteren classischen Musik willkommen heißen werden. Wir beschließen diese Anzeige mit einem Dank gegen den Herausgeber und Verleger, da beide wohl einige Opfer bringen mußten, und es jezo sehr selten ist, daß sich ein ernstes Interesse dieser Art für die Kunst findet.

Vier und zwanzig Choral-Vorspiele in drei und vierstimmiger Adagio, für angehende Organisten componirt von C. Geißler. Op. 4. Leipzig, bei Hoffmeister. Preis 10 gGr.

Drei Phantasieen mit Fugen für die Orgel, zum Gebrauch beim öffentlichen Gottesdienste als Vor- und Nachspiele componirt von C. Geißler. Op. 21. Leipzig, bei Breitkopf et Härtel. Preis 18 gGr.

Variations agréables et faciles sur un air Suisse pour le Pste., von demselben. Oeuv. 9. Ebendasselbst. Preis 12 gGr.

Emil Reinigers Soldatenlieder, für 4 Männerstimmen in Musik gesetzt von demselben. Op. 12. Ebendasselbst.

Wir fassen hier mehrere Werke desselben jungen Componisten zusammen, auf den wir in anderer Beziehung auch späterhin noch zurückkommen werden. Es ist zwar kein einziges darunter, welches eine hervorragende Anlage bekundete, aber es spricht sich darin ein guter, tüchtiger Wille, ein durch bessere Studien geldürter Sinn und eifriger Fleiß aus, der nicht ohne Kenntnisse aus Werk geht. — Die Orgelstücke sind dem Charakter des Instruments gemäß gehalten. Die drei Phantasieen sollten sich indeß einen mindere An-

sprüche machenden Namen geben, da sie in der That zu kurz sind, um auf diese Benennung Anspruch machen zu können. Die Tugen, die dazu gehören, fließen eben dahin, sind aber weder in den Thematn, noch in der Behandlung hervorstechend. Die Variations agréables sind ein angenehmes, spielbares Clavierstück, wie wir indessen schon viele haben. — Was die Lieder anlangt, so haben wir nur die Oberstimme derselben durchsehen können, und daraus entnommen, daß sie, was der Absicht vielleicht entspricht, zumeist in einem populären Tone gehalten sind. Doch wäre hie und da ein kühnerer Aufschwung wohl zu wünschen gewesen. Wir wölkten indessen mit unsrer Meinung darüber nicht vorgreifen, da sich ohne Partitur kein sicheres Urtheil fällen läßt. Im Allgemeinen möchten wir aber dem Componisten rathen, seine Kräfte nicht zu sehr an Kleinigkeiten zu zersplittern, sondern sie mit Ernst auf größere Leistungen zu wenden. Nur dann üben sich die Anlagen und bilden sich heraus; Felsen muß man wälzen, wie Sisyphus, um zu kräftigen Muskeln zu kommen, an kleinen Kieseln ermüdet man sich und wächst nicht in der eignen Kraft.

**Neues vollständiges Museum für die Orgel zum Gebrauche für Organisten in allen Theilen ihres Berufs und zur allseitigen Ausbildung für denselben herausgegeben von einem Verein vorzüglicher Orgel-Componisten. Meissen, bei Friedrich Wilhelm Goedsche. 1ster Jahrgang. Preis 2 Thlr.**

Es ist ohne Zweifel ein verdienstvolles und glückliches Unternehmen, welches die Verlagsbandlung hier begonnen hat, nämlich eine Sammlung von Orgel-Compositionen zu veranstalten, welche, heftweise erscheinend, nach und nach ein Werk bilden sollen, das den ganzen Beruf des Organisten umfaßt. Sobald ein solches Werk von einem Einzigen ausgeht, wird es immer einseitig werden; in der Hand Vieler dagegen bekommt es eine Vollständigkeit und Vielseitigkeit, welche den Nutzen unstreitig erhöhen muß. Die nothwendige Einheit, die Uebereinstimmung der Theile, kann durch eine gute Redaction dennoch erhalten werden. Diesem Geschäft hat sich hier der unmittelbar zuvor in diesen Blättern erwähnte Orgel-Componist Herr Geissler unterzogen, und verwaltet es, wie uns der Ueberblick lehrt, mit Sorgsamkeit und Geschick. Wir haben in dem vorliegenden Heft, wenngleich keine außerordentliche Compositionen (Denn woher sollten diese auch genommen werden), doch fast lauter tüchtige und achtbare Stücke gefunden. Nur bedünkt es uns, daß mitunter zu viele Stücke von dem einen oder anderen Componisten zu rasch auf einander folgen; eine mannigfaltigere Mischung der Namen würde eine größere Abwechslung erzeugen. Auch in Beziehung auf die Nach-eiferung ist es übrigens gut, wenn die Werke recht vieler und verschiedener Componisten neben einander stehen, und es wird so leicht Niemand eine stück-tige Arbeit in das Museum liefern, wenn er vermuthen darf, daß sie die

Nachbarin einer tüchtigen werden könnte. Endlich ist es ein Vortheil, den das vorliegende Werk hat, daß es in kleineren Heften erscheint, und somit den ärmeren Organisten die Anschaffung erleichtert wird.

Deux airs suisses, variées pour le Pfte. par J. B. Duvernoy.  
Oeuv. 34. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel. Pr. 12½ Sgr.

Es ist der wohlbekannte Alpenreihen: „Steh nur auf, steh nur auf, du Schweizerbub“ und noch ein anderer, der unsrem Ohr eben so oft vorgekommen seyn mag, wozu wir jedoch die Worte nicht anzugeben wissen, welche wir hier vereint finden. Die Variationen sind nicht schwer, aber auch nicht ganz leicht; sie gehören in ihrer ganzen Haltung zu jenen anspruchslosen Stücken, die eben darum recht wohl gefallen, weil sie nicht mehr seyn wollen, als sie wirklich sind. Wer sich seinen Platz in der Welt anzuweisen weiß, löst dieses Geheimniß allemal; es scheint so leicht und muß doch so schwer seyn, da es so selten ist. Um aber nicht unsrerseits den Fehler zu begehen, den der Componist vermieden hat, dürfen wir von diesen Variationen auch nicht mehr versprechen, ja nicht mehr sagen, als bisher. Es bleibe also dabei, und wer sie kaufen oder spielen will, messe seine Erwartungen nach unsren Aeußerungen ab, so glauben wir nicht, daß er sich täuschen werde.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— *Missa.* Unter den Personen, welche den Winter hier zubringen, befindet sich auch der Componist Meyerbeer. Am 11. Februar hat man hier eine Vorstellung seiner Oper Robert le Diable veranstaltet, wobei der Componist, der jedoch nicht zugegen war, eine allgemeine Huldigung erfuhr. Ein Kranz und Kerze wurden aus den Logen herabgeworfen und die Darsteller bekränzten, nachdem die Verse gelesen waren, eine Säule, auf der die Partitur der Oper lag, mit Blumen und legten einen Lorbeerkranz darauf. Der Künstler konnte deshalb nicht anwesend seyn, weil seine Gattin leider bedenklich krank darnieder lag.

— *Berlin.* Diese Woche war gesegnet mit Concerten. Am Donnerstag gaben die Geschwister Stern ein desgleichen im Saale des Hotel de Russie, wo sich Mlle. Julie Stern als geschickte Clavierpielerin besonders durch den Vortrag des Septetts von Hummel bewährte und der Knabe Julius Stern, noch sehr jung, sein bedeutendes Talent auf der Violine bekundete. Mlle. Stern hat indeß einen Fehler, den sie sich abgewöhnen muß; sie schlägt nämlich zu heftig auf die Tasten, so daß sie auch glücklich mehrere Saiten strengte. — Am Montag gab der wackere Künstler aus Hamburg, Herr Harjenski Schaller, ein Concert im Jagerschen Saale, in welchem er sich dreimal auf seinem Instrument hören ließ, indem er ein Concert von Bachs, die Sonate für Harfe und Violine (Hr. Zimmermann) von Eybler, und endlich Variationen von Eybler, mit großem Beifall vortrug. — Am Mittwoch gab der Virtuos auf der Streichzither, Hr. Peymayer aus Wien, ein Concert im Saale des Hotel de Russie und erhielt großen Beifall; doch ist seine Leistung mehr eine Geschicklichkeit als eine Kunst zu nennen. — In der Soiree bei Hrn. Moser an demselben Abende wurde als neu eine Symphonie von Maurer gegeben, deren erster und letzter Satz die besten zu nennen sind, obwohl der letzte ein wenig zu sehr nach dem Effect hascht.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

**Redakteur L. Kellstab.**

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 12.**

**Berlin, Freitag den 21. März 1834.**

**Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.**

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Motette zum Gebrauch bei der allgemeinen Todtenfeier. Gedicht von Geisheim für 4 Singstimmen mit obligater Orgel, componirt von Adolph Hesse. Op. 50. Preis 12 gGr. Breslau bei C. Cranz.**

Der durch seine Werke für die Orgel rühmlichst bekannte Componist giebt uns hier eines für den Gesang, jedoch von der Orgel begleitet. Auf richtig gestanden, will uns die Behandlung der Singstimmen in dieser Arbeit nicht recht zusagen. Sie ist steif, fast immer fällt Note auf Sylbe, nur selten wird von dem schönen Vorrecht die Töne gehalten durchklingen zu lassen, oder bedeutsame Figuren gegen einander zu führen, Gebrauch gemacht, ja das letztere ist eigentlich gar nicht der Fall, und findet selbst einmal bei der Fuge am Schluß, die sonst ein so gutes und wirkungsvolles Musikstück ist, statt. Die höchste Beweglichkeit, zu der der Componist sich erhebt, ist die, zwei Noten über ein Wort zu schleifen, welches grade alle Uebelstände des figurirenden Gesanges und dessen wo Note auf Sylbe schlägt, mit einander vereinigt, ohne die Schönheiten beider zu haben. Es ist uns im Allgemeinen immer auffallend gewesen, daß die deutschen Componisten, welche alles Wissenschaftliche in der Musik mit großer Gründlichkeit erlernen, grade das Studium des schönsten Mittels, den Gesang, so sehr vernachlässigen und da glauben, sie wären vollständige Meister in dieser Kunst, wenn sie nur treffen und roh in den Chor einbauen können. Dieser Mangel

an Studium eines Hilfsmittels, worauf sich eine ganze wesentliche Abtheilung der Musik stützt, hat eine nachtheilige Rückwirkung auf die ganze Composition, und der vorliegende Fall ist ein Beweis davon, indem ein Werk, was mit Talent und Fleiß geschrieben ist, aus Mangel an Ausbildung des Geschmacks in der Behandlung der Singstimmen als ein halb verfehltes erscheint.

Pot-Pourri tiré de l'Opéra: La Straniera de Bellini, arrangé pour le Pfte., à deux, mains par Fr. Mockwitz. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Preis 12 gGr.

Pot-Pourri tiré de l'Opéra: La Straniera de Bellini, arrangé pour le Pfte., à quatre, mains par Fr. Mockwitz. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Preis 16 gGr.

Pot-Pourri tiré de l'Opéra: J. Capuleti ed i Montecchi de Bellini, arrangé pour le Pfte. seul, par Fr. Mockwitz. Ebendaselbst. Preis 20 gGr.

Pot-Pourri tiré de l'Opéra i Capuleti ed i Montecchi de Bellini, arrangé pour le Pfte., à quatre, mains par Fr. Mockwitz. Ebendaselbst. Pr. 1 Thlr.

Rondeau pour le Pfte., composé par Auguste Baron de Danckelmann. Oeuv. 12. Berlin, bei F. S. Lisbke. Pr. 17½ Sgr.

Wir haben hier eine Anzahl von Compositionen zusammen gesaßt, von denen vier einem als geschickten Arrangeur bekannten Namen zugehören, und auch fast nur als Arrangements zu betrachten sind; die fünfte rührt jedoch von einem jungen Componisten her, der sich dadurch erst in die Oeffentlichkeit einführt. Wir haben über die vier ersten collective nur zu sagen, daß sie ganz im Geiste und Sinn sowohl der anderen Arbeiten gleicher Gattung dieses Verfassers als anderer, geschickter Arrangeure gefertigt sind. Er hat beliebte Thematata aus den benannten Opern herausgewählt und sie mit einem angemessenen Klavier: Accompagnement und leicht ausführbaren Klavier: Passagen untermischt, so daß sie zu angenehmen Unterhaltungsstücken für die Salons werden. Dieses ist das Band, wodurch wir sie mit der folgenden eigenen Composition verknüpfen, indem dieselbe sich ebenfalls die Aufgabe gestellt hat, ein brillantes Stück für den Gesellschaftssaal zu liefern. Als solches hat uns dasselbe recht wohl gefallen, nur finden wir dagegen auszu-  
setzen, daß es zu sehr darnach strebt, alle mögliche brillante Passagen, die an sich nicht neu sind, sondern in jedem modernen Klavierstück vorkommen, zu gleicher Zeit aufzunehmen, und zwar nur so nebenhin, als Fiorituren, nicht in den Bau des Ganzen verwebt. Dadurch bekommt das Stück, welches in seiner ganzen Fattura leicht ist, fünf oder sechs schwierige Stellen, wodurch es wahrlich nicht schöner wird. Diesen Fehler finden wir so oft in neuern Sachen, und er entspringt aus dem Glauben, ein Stück bedeute mehr,

wenn es schwerer zu spielen ist. Im vorliegenden Falle sind einige der Passagen zugleich unklaviermäßig, 1. B. pag. 3. Syst. 2. der Desjüngang, der eine verrenkte Handlegung erfordert, und Syst. 5. die Terzen-Passage mit Absätzen, die immer zerrissen erscheinen wird. Ein Componist kann zwar darauf sagen, man müsse sich üben bis man eine solche widerhaarige Stelle gelernt hat, allein ich erwiedere darauf, man übt sich nur einer schönen Erfindung zu Gefallen und der Componist habe sich zu üben neu, dankbar und doch bequem für die Hand zu schreiben. Im Uebrigen wird das Rondeau, wie die vier Stücke von Mockwitz den Klavierspielern durch manchen gräßlichen Satz willkommen sein, und wir wollen daher ihnen diesen Fingerzeig für das Vergnügen ihrer Finger recht angelegentlich gern gegeben haben.

Ouverture, componirt für das Musikfest zu Reichenbach, eingerichtet fürs Pfte. zu vier Händen von B. E. Philipp. Opus 17. Breslau, bei C. Cranz. Preis 1 Thlr.

Ein Musikstück, dem wir grade keinen hohen klassischen Werth zusprechen können, welches indessen so redlich und tüchtig gemeint ist, daß wir ihm dennoch unseren Beifallollen müssen. Es hat das Bestreben, eine gewisse würdige, halb kirchliche, halb weltliche Pracht auszudrücken, wie dies allerdings auch zu der Veranlassung paßt, der es gewidmet ist. Es war diese nämlich das im August 1833 gefeierte große Musikfest zu Reichenbach, über dessen Charakter sich öffentliche Blätter hinlänglich ausgesprochen haben. Wir wollen also dem Verfasser für sein racker gemeintes Werk den besten Dank sagen, und ihn zum Fortfahren ermuntern. Wünschenswerth wäre es jedoch, wenn er größeren Stücken eine strengere Durcharbeitung als in dem vorliegenden Statt findet, zum Grunde legen wollte.

Mehrstimmige Gesänge berühmter Componisten des sechszehnten Jahrhunderts. Für Singvereine und zum Studium für angehende Tonkünstler. Herausgegeben von C. F. Becker. Hft. 4. Dresden, bei Wilhelm Paul. Preis 4 gGr.

Wir haben dieser höchst schätzenswerthen Sammlung älterer Gesangstücke bereits in früheren Hesten der Iris gedacht, und müssen jetzt in derselben Weise darauf zurückkommen. Die Stücke sind von der würdigsten Gattung. Das erste Media vita in morte sumus von Jacobus Gallus, ist ein ausgeführter achtsimmiger Gesang für zwei Ebdre, die zwar theils responsorisch behandelt sind, indessen doch einmal in der Mitte und dann gegen den Schluß sich enger verflochten. Die Harmonik ist großartig, die Stimmführung streng und kunstreich. Als Anhang ist uns ein Incarnatus von Josquino gegeben, welches zwar nur zwanzig Takte hat, aber dennoch von großartig feierlicher Wirkung ist. Wir wünschen, daß die Sing-Akademie in Berlin ein aufmerksames Auge auf diese Sammlung haben möge.

Theoretisch praktisches Handbuch der Pianoforte - Baukunst mit Berücksichtigung der neuesten Verbesserungen, bearbeitet von Karl Kützing. Mit Kupfern. Bern und Chur, bei Dalp. Preis 1 Rthlr.

Also auch auf dieses Gebiet hat sich die Theorie jetzt gewagt! Wir unser Seits können, da wir nicht praktische Instrumentenmacher sind, das Büchlein nur anzeigen und Sachverständige darauf aufmerksam machen. Wenn uns einer derselben sein Urtheil darüber sagen wollte, so würde es uns sehr angenehm sein, denn wir haben schon mehrfach von geschickten Männern in diesem Fache den Wunsch aussprechen hören, daß es sehr gut sein würde, wenn sie der Feder so Herren wären wie des Lebers, und daher ihre Erfahrungen sammeln, aussprechen und einander mittheilen könnten. Hier ist der Anfang gemacht, also vorwärts!

## II. Heberblick der Ereignisse.

— Paris. Der Don Juan ist mit neuer ungemeiner Pracht hier in die Scene gesetzt worden, und zwar in der Académie royale. Er hat Furore gemacht. Indessen hat man auch in äußerer Beziehung alles gethan, was möglich war, um eine glänzende Wirkung zu erreichen. So waren z. B. neue Decorationen angefertigt, von denen einige von wahrhaft zauberischer Wirkung. Nourrit, Levasseur, Derivis, Dabadie, und die Damen Falcon, Damoreau und Gras-Dorus gaben die Hauptparthien. — Die Gebrüder Müller machen hier ein schwer zu beschreibendes Aufsehen. Ihre Quartettsoireen sind überdrangt gefüllt, und als Solospieler macht der älteste der vier Gebrüder das größte Glück. Er vereinigt die ausgezeichneten Eigenschaften fast aller jetzt hier lebenden berühmten Spieler in sich, Baillots Kraft und Feuer, Lafonts Grazie, Berliots tragenden Gesang und glänzende Fertigkeit. Die Gebrüder werden noch mehrere Soireen geben, bevor sie nach London abreisen.

— Berlin. Diese Woche war reich an mannigfaltigen musikalischen Ereignissen. In der Singakademie wurde ein Oratorium von Rungenhagen, Christi Einzug in Jerusalem, aufgeführt. Ein Werk, wie es uns schien, der Combination, des Fleißes, aber nicht des Talents. Der Componist hatte dadurch seine Fähigkeit als Direktor des Instituts, dem er jetzt so ehrenvoll vorsteht, bekunden wollen, und in dieser Beziehung verdient sein Streben alle Anerkennung. — Am Freitag wurde im Opernhause zum erstenmale die Oper des Freih. v. Lichtenstein: „die deutschen Herren in Nürnberg“ gegeben. Nicht nur die Musik, sondern auch der Text war von demselben genannten Verfasser; allein beide gleich arm an Erfindung, wiewohl man die große Mühe sah, die der Verfasser sich gegeben hatte, Wirkung hervorzubringen. Da das Werk wahrscheinlich ganz sourlos wieder verschwinden wird, wollen wir auch nicht näher darauf eingehen. — Am Montag gaben die Gebrüder Eichhorn ein Concert im Saale des Schauspielhauses, das überfüllt war. Sie erhielten den lebhaftesten Beifall. Ihre beidseitigen Talente sind schon gewürdigt worden. — Am Sonnabend hatte Mik Palblaw, eine wackere Klavierpielerin, im Saale des Hôtel de Russie ein Concert gegeben. — In der letzten Abonnements-Versammlung des Hrn M. D. Moser, die am Mittwoch statt fand, gab man eine Symphonie in D-dur von Haydn, und hierauf die zu früh vergessene, sehr würdig im Stuhl gehaltene Overture zu Tigranes von Nighini. Zunächst spielte, als hors d'oeuvre der kleine Ernst Eichhorn ein Concerte von Eöhr mit wahrer Meisterschaft und unter stürmischem Beifall. Den Beschluß machte die gewaltige A-dur Symphonie von Beethoven.



# **Fris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 13.**

Berlin, Freitag den 28. März 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Fris*, welche für den Abonnementspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Ouverture aux Hebrides (Fingals-Höhle) composée par J. Mendelssohn-Bartholdy, arrangée pour le Pste. à quatre mains par l'Auteur. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel. Pr. 1 Thlr.

Wir würden uns über dieses interessante Kunstwerk kaum ein Urtheil erlauben, wenn wir dasselbe nicht in seiner vollen und wahrhaften Gestalt, nämlich für das ganze Orchester, mehrmals gehört hätten. Sein würdiger Stil, nirgend ein gemeiner die Kunst in eine tiefere Epäre herabziehender Anflug, überall Wissenschaft und durchdachte Behandlung des Gedankens, einzelne sehr phantastische Momente, — dies sind die Eigenschaften des Werkes, wodurch es auf die Achtung aller Kunstfreunde im wahren Sinn des Wortes Anspruch machen darf. Jedemnoch fehlt demselben etwas, das es als ein freies Werk des schaffenden Geistes bezeichnen würde, nämlich die Frische der Erfindung und ein klarer Bau des Ganzen. Der Componist, dünkt uns, huldigt zu sehr einer irrthümlichen Ansicht der neuern Zeit, die von einigen musikalischen Schriftstellern bis zum lächerlichen Wahnsinn gesteigert worden ist, nämlich daß ein musikalisches Kunstwerk immer noch etwas andres bedeuten solle als eben sich selbst, daß eine allegorische dichterische Beziehung demselben nothwendig sey. Wir läugnen durchaus nicht, daß dies in einzelnen Fällen sehr schön und willkommen seyn könne, aber immer nur als ein Nebenmoment. Das musikalische Kunstwerk muß frei und selbstständig ohne weitere Erklärung desselben als ein Geschaffenes dastehen und darin seinen höchsten Werth sehen.

Der Componist hat in der vorliegenden Arbeit offenbar den Gedanken gehabt, die schauerliche Natur im Verein mit der dichterisch historischen Erhabenheit des Schauplatzes darzustellen, von dem sein Werk den Namen entlehnt. Dadurch ist er aber von der freieren Gestaltung desselben abgezogen worden, und es hat die bestimmtern Grenzen selbstgenügender Formen verloren; wenigstens sind sie verwischt. Als begleitende Musik zu einem Gemälde, zu einer Handlung auf jenen wunderbaren Inseln möchte vieles verständlicher, klarer werden, vieles seine ganz bestimmte Bedeutung erhalten; ohne diese Hilfe jedoch verlieren wir den Faden, und wegen einer zu monotonen Wiederholung, theils der harmonischen Wendungen und Ausweichungen, theils der sonst sehr charakteristischen Figur über die das Stück gearbeitet ist, auch oft den wärmeren Antheil. — Wir sagten, der Componist habe eine Neigung zu dieser Gattung, wobei der Musik ein andrer dichterischer Gegenstand, sey er aus dem Gebiet der Natur oder der Kunst entnommen, zum Grunde liegt. Eins seiner Quartette, und die uns bis jetzt als das beste seiner Werke bekannt gewordene Ouvertüre zum Sommernachts Traum, sprechen dies, wie die vorliegende Arbeit, unverhohlen aus. Bei der Ouvertüre zum Sommernachts Traum ist jedoch theils das Gegebene, worauf sie beruht, sehr bekannt, theils verflücht sich auch dort die allegorische Form mit der sich unabhängig bildenden des Kunstwerks an sich, auf eine meisterhafte Weise. Dennoch halten wir es für die höhere Aufgabe ein selbstständiges, nur auf sich und seine Gedankenfülle basirtes Werk zu schreiben, das im freien Reiche des Ideals sich ebenso bestimmte Form zu bilden weiß. Ein solches erwarten wir noch von dem so reich begabten Componisten.

Concerto en forme d'un Concertino pour Violoncelle avec accompagnement de l'Orchestre ou du Pfte., par J. B. Grofs. Oeuv.

14. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 3 Thlr.

Divertissement pour le Violoncelle avec accompagnement du Pfte., par J. B. Grofs. Oeuv. 8. Ebendaselbst. Preis 12 gGr.

Capriccio sur un thème de l'opéra Joseph en Egypte de Méhul, pour le Violoncelle, par J. B. Grofs. Oeuv. 6. Ebendaselbst. Pr. 12 gGr.

Wir haben hier eine größere und zwei kleinere Compositionen des schon oft in diesen Blättern erwähnten jungen und talentvollen Componisten zusammengefaßt. Alle drei sind vorthellhaft bekannten Cellisten gewidmet, die erste dem berühmten Merk in Wien, die zweite dem Hrn. Drews, die dritte dem Hrn. Moritz Ganz in Berlin. Leider ist von keiner einzigen eine Partitur oder ein sonstiges Arrangement vorhanden, wodurch man eine Uebersicht des Ganzen gewinnen könnte, und somit haben wir uns mit einzelnen Blicken, Ansicht der Hauptthemata u. s. w. genügen lassen müssen. Am vollständigsten ließ sich das Capriccio auf das Thema aus Joseph in Aegypten (à peine au sortir de l'enfance) betrachten, weil dort das Cello fast selbstständig ist,

und man sich nur den Grundbaß hinzuzudenken hat. Ohne selbst Cellist zu seyn, kann man doch aus der Arbeit entnehmen, wie vortheilhaft der Verfasser das Instrument zu behandeln wisse, da man so vielfache Wirkungen desselben sieht. Das Capriccio scheint uns auch überdies eine werthvolle Composition, und wünschten wir daher sehr, daß Herr Ganz das ihm dedicirte Werk einmal öffentlich vortragen möge. — Der Componist hat zwar in den zwei letzten Stücken nur leichtere, dem größeren Publikum zugängliche Arbeiten liefern wollen, allein sein Talent für schöne Erfindung, sein tieferer Sinn für die Kunst tritt dennoch überall erfreulich hervor. — Das Concert enthält ebenfalls sehr edle und doch sehr brillante Sätze; ob aber für ein so langes Stück gerade der Ton getroffen seyn möchte, den die Menge liebt (dieser muß so oberflächlich seyn als möglich), dies möchten wir nicht unbedingt, aber doch fast in Zweifel stellen, so weit wie dies aus einer gesonderten Ansicht der Klavierstimme, die uns nur über den harmonischen und rhytmischen Bau belehren kann, und aus einer der Celloparthie, die wir auch wieder für sich betrachten mußten, möglich ist. Doch wollte es uns bedünken als sey der ernstere Ton, den wir überhaupt in den Arbeiten des Componisten gefunden, auch hier vorhanden. Jedenfalls mögen die drei Werke der näheren Betrachtung des acht musikalischen Publikums hierdurch angelegentlichst empfohlen werden.

Second Concerto pour le Violon avec accompagnement de grand Orchestre ou de Pste., composé par Bernard Molique. Oeuv. 9. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel. Avec acc. 3 Thlr. Avec Pste. 2 Thlr.

Virtuosenfücke müssen, wie wir oftmals gesagt, gehört werden. Namentlich hält es schwer über sie zu urtheilen, wenn man den Componisten noch nicht als Virtuosen kennt und daher ungefähr zu berechnen vermag, in welcher Art er diesen oder jenen Zug aufgefaßt zu wissen wünschen dürfte, oder wie er diese Passage, jene Wendung der Melodie selbst hervorheben würde. Mit Molique, seinem Ruf nach unstreitig einem der ersten jetzt lebenden Geiger, sind wir fast in diesem Fall, da wir ihn nur einmal vor etwa zwölf Jahren gehört, und späterhin nur hie und da etwas von seinen noch nicht zahlreichen Compositionen gesehen. Wollten wir aber aus einem Concertino dieses Meisters urtheilen, welches wir einmal öffentlich vortragen hörten, so fordert dasselbe insbesondere eine feste und mehr charakteristische als ideale Behandlung seines Instruments. Er liebt ein dreistes Hinaufgehen in die höchsten Höhen, markirte Passagen und Rhythmen. Vergleichen finden wir auch in diesem Concert in reichem Maaße, so daß wir es sehr fertigen Spielern, die auch Schwierigkeiten mit Sicherheit vorzutragen wissen, anempfehlen müssen. Die Hauptthemata der drei Sätze gefallen uns sehr wohl, und zeigen neben der Kenntniß des Instruments von Erfindung. Ganz eigenthümlich ist das Thema des Rondeaux, welches anfangs ein wenig mit einer gewissen Wellenheit kokettirt, bis es freier in seinem originellen Rhythmus auftritt. Doch

wie gesagt, das Urtheil über die Wirkung des Ganzen suspendiren wir, bis wir das Stück wirklich vortragen gehört, wozu wir unsre diesigen Virtuosen für die nächste Gelegenheit ermuntern.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Es hat sich hier eine „Gesellschaft Britischer Tonkünstler“ gebildet. Alle Stücke in ihren Concerten müssen von Britischen Künstlern componirt seyn und ausgeführt werden.

— Brüssel. Seit 3 Tagen sind die von Lüttich fortrudenden Dissingencen mit Musikern angefüllt, welche Vaganini hören wollten. Vorgestern gab er hier sein zweites Concert; am Schlusse desselben wurde ihm eine Krone zugeworfen, die ihm der Chef des Orchesters, Hr. Enel, aufs Haupt setzte.

— Köln, den 18. März. Als einen neuen Beweis, wie sehr das Bestreben junger Männer, welche sich mit wahrem Verufe der Kunst widmen, von unserm erhabenen Monarchen gewürdigt und befördert wird, können wir unsern Lesern mittheilen, daß unserm Landsmann J. Klein für ein Et. Maj. allerunterthänigst überreiches Ehreniar seiner, auch hier mit verdientem Beifall aufgenommenen Ouvertüre zu Schillers Jungfrau von Orléans, ein gnädiges Kabinetsschreiben mit einem werthvollen Beschenke zu Theil geworden ist. Köln. 2.

— Leipzig, 22. März 1834. Die berühmte Hoffängerin, Mad. Schröder Devrient, gastirt gegenwärtig auf hiesiger Bühne, und bringt neues Leben in das theilweise schlafte Musiktheater. Gleichzeitig traf Fr. Schnel der hier ein, und führte sein neues Oratorium „Gideon“ (Text von Brüggemann) am 20sten d. im Saale des Gewandhauses auf. Ein werthvolles Werk, insbesondere der zweite Theil desselben, obgleich seinem früheren „Weltgericht“ und „Pharao“ die Palme gebührt. Der durch mehrere Klavierjahren bekannte Carl Kios hat hier eine Klavierschule, hauptsächlich für Pianofortespiel, errichtet. — Bei Hartmann erscheint eine neue musikalische Zeitung, von einer Gesellschaft Tonkünstler redigirt, die, dem Prospekt zufolge, interessant zu werden — verspricht. — Die stehenden Kirchenmusiken, des Sonntags abends und Sonntags durchs ganze Jahr hindurch, bringen theilweise Treffliches zu Gehör: die Concerte im Gewandhause und der „Euterpe“ nicht minder. Ein Einfluß gediegener Quartettunterhaltungen während des Winterhalbjahres, unter der Leitung des würdigen Concertmeisters Rathai, erfreut sich einer lebhaften Theilnahme. Zum Besten der Armen führte die Singakademie Cherudini's neue Messe auf.

— Berlin. Von dieser Woche haben wir mehrere Kunstereignisse von Bedeutung zu berichten. Einmal schloß Herr M. D. Möser den zweiten Cyclus seiner musikalischen Vorträge auf eine wahrhaft glänzende Weise durch Ausführung einer Symphonie von Haydn, der Ouvertüre aus Tigranes und der A-dur Symphonie von Beethoven. Ferner wurde am Palmsonntage Sebastian Bach's große Passionsmusik von der Singakademie höchst würdig und mit Eifer aufgeführt. Nachdem sich auch zwei weltliche Concerte ausgezeichnet: Erstens das des Herrn v. Herzberg, worin derselbe sich adernals als wackerer Klavierspieler bewährte, und ein Concert von Kalbrenner und die phantasiereichen Variationen von Ludwig Berger über das Thema: „Schöne Minka“ sehr lobenswerth vortrug; zweitens das der Gebrüder Eichhorn, deren außerordentliche Virtuosität, obgleich schon so oft gehört und anerkannt, doch immer wieder aufs Neue in Erstaunen setzt. In diesem letzten Concert spielte auch Herr Lauder ein Klavierconcert seiner Composition, welches wir für eins der besten Stücke halten, welche in neuerer Zeit in dieser Gattung geschrieben sind. Auch trug es der Virtuos vortreflich vor. — Die nächste Woche wird noch reicher an wichtigen musikalischen Ereignissen seyn, durch die Ausführung der Ostermusiken, der Norma von Bellini, und der Todtenfeier für Beethoven.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 14.**

**Berlin, Freitag den 4. April 1834.**

**Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.**

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Lebens-Unbestand und Lebensblume von Jacobi und Herder, für vier Solostimmen und Chor in Musik gesetzt von A. F. Anacker. Dresden, bei Wilhelm Paul. Pr. 1 Thlr.**

Herder und Jacobi, zwei solche Namen machen sehr gespannt, und wir waren in der That neugierig zu sehen, welche große musikalische Cantate diese Dichter geschrieben hätten, aus der ein so ansehnliches Gesangsstück erwachsen war. Allein was fanden wir? Zwei berühmte schöne Lieder, deren Titel wir vielleicht nur über ihren Inhalt vergessen hatten. Das erste ist: „Sagt wo sind die Weilschen hin?“ und das zweite: „Des Lebens Blume blühet schön, wenn sie der Morgen grüßt.“ — Dem ist namentlich das erste, so innig und tief in die Gemüther der Zeitgenossen eingedrungene Lied nicht bekannt und lieb gewesen? Wer hat es nicht nach einer einfachen Weise gesungen, und die sanft traurige Betrachtung still getheilt? Der Componist hatte unstreitig den besten Willen, da er dachte: Du mußt diese stille, trauernde Lyrik zu einem dramatischen Schmerz erheben, mußt die in dem Sinne des allgemeinen Gefühls ausgesprochenen Worte in eine personifizierte Darstellung durch einen Chor bringen. Denn natürlich, wenn jemand fragt: „Sagt wo sind die Weilschen hin?“ so müssen die Angeredeten, also ein Chor, antworten: „Diese Weilschen sind nicht mehr.“ Hätte aber der Dichter seine Worte so gesagt: „Sprich wo sind die Weilschen hin?“ so hätte er nur einen angerebet, und auch nur einer geantwortet, und Herr Anacker folglich ein Duett daraus

gemacht. Welch ein unermessliches Mißverständniß der innersten Seele des Gedichtes liegt hier zum Grunde! Man möchte es fast verschwören Verse zu schreiben, wenn der Musiker den Gedanken vergeißigen, das lyrische Gefühl erhöhen soll, beides so grob materiell potenziert. Er zeigt uns ein Mignatur- oder Genrebildchen der pariesten Ausführung vor einem Hohlspiegel, und meint, nun werde eine große Raphaelische Composition daraus werden; aber was wird es? ein Zerrbild, wo die kleinen Verhältnisse zu einer unnatürlichen Größe ausgedehnt, alle verrenkt und in die Caricatur gezogen werden. Der jarte Schmetterlingsflaub unter dem Microscop wird zu groben ungeschickten Federn, und ein goldenes Rosenkästchen zu einem schildbedeckten Ungeheuer! Das hätte der Componist bedenken sollen. Wir könnten ein Buch über dieses Verfehlen der Gattung, über dieses Mißverstehen des lyrischen Ausdrucks schreiben. Denn leider neigt sich jetzt die ganze Art und Weise der Composition sehr dahin, und das ächte, einfache Lied geht fast überall verloren in einem ungeschickten, hohlen Bombast breit ausgetretener Declamation und betäubender Accompanements. Der sonst so talentvolle Schubert ist hier bis zum Unbegreiflichen irre gegangen. An sich ist die Musik der vorliegenden Composition nicht ganz übel, ja mehrmals sogar recht gut. Aber was bleibt, wenn der innerste tiefe Ausdruck verloren gegangen ist? Freilich muß nun auch manche Stelle in der Musik an sich mit einer derben Schminke und bedeutungslosem Prunk auftreten, da alles hohl geworden ist, nachdem die Seele aus dem Körper geflohen war. — O Componisten! werdet doch erst Dichter, erst Menschen! Lernt ein Gedicht nur ein wenig fühlen, lesen, vortragen, bevor ihr daran denkt es durch die Musik in eine neue Kunstsbühne zu erheben. Die meisten heutigen Componisten erdrücken den jarten poetischen Keim, mit ihrem plumpen Ergreifen desselben, statt ihn zu einer höhern Blüthe zu entfalten. Nehmt Vernunft an, Ihr Nasenden! Ich beschwöre Euch! Amen!

- 1) Das Leben kein Tanz, Walzer, componirt und für das Pfte. eingerichtet von P. J. J. Wagner. Breslau, bei Leuckart. Pr. 7½ Sgr.
- 2) Der glücklichste Tag meines Lebens, Walzer für das Pfte. von demselben. Ebend. Pr. 10 Sgr.
- 3) Gesellschaftstänze im Wiener Geschmack auf das Jahr 1834 (3 Walzer, jeder von 4 Nummern mit Coda und 6 Galopps), für das Pfte. componirt von H. Hänsel. Dresden, bei Meser. Pr. 12gGr.
- 4) Tänze für die elegante Welt, für das Pfte. componirt von Ernst Bochmann. (VII. Jahrgang.) Dresden, bei Meser. Pr. 12gGr.
- 5) Sechs Walzer für das Pfte., componirt von Johann Rathsmann. Breslau, bei Leuckart. Pr. 10 Sgr.
- 6) Recueil de Danses par Eisner. Petersburg, chez Brieff.

Der Redakteur der Iris will die Leser heut durchaus einmal tanzen

lassen, und hat demzufolge aus allen Weltgegenden Walzer, Galopps, Contretänze u. s. w. verschrieben, die er in sechs Batterien aufmarschiren läßt. Er wird aber ernst unter sie treten, und wie Karl Moor fürchterlich Muckung halten! Zuerst No. 1 und 2, sollen gekoppelt vor mich treten! Hier ist der Richter in der größten Verlegenheit, weil Musikwerke keine Jahreszahlen tragen. Offenbar ist hier ein so unerhörtes Plagiat begangen worden, wie niemals eines in der Literaturgeschichte vorgekommen ist. Ob Leibniz von Newton, oder dieser umgekehrt von jenem die Integral- und Differenzial-Rechnung entwendet und für seine Erfindung ausgegeben habe, scheint mir von wenig Belang gegen den vorliegenden Fall, wo es entschieden werden soll, ob der berühmte Strauß seinen berühmten Walzer: „Das Leben ein Tanz“ aus Breslau von Herrn Wagner gemauset, oder ob umgekehrt dieser seinen Walzer: „Das Leben kein Tanz“ aus Wien herausgeschmuggelt und dem Strauß die Federn ausgerupft habe. Straußensfedern sind in der That ein köstlicher Schmuck, fünf verlängerte Finger werth. Doch wie gesagt, es läßt sich nicht entscheiden, wer der Dieb ist. Nur so viel ist gewiß, daß die absichtliche Titelähnlichkeit schwerlich eine zufällige Gedankengleichheit in den Walzern selbst präsumiren läßt. Laßt für Laßt finden wir die Verbindungen und Figuren, die wir aus Strauß berühmtem Walzer kennen, nur etwas verschlechtert durch triviale Verbindungssätze; ob aber nicht Strauß vielmehr der Dieb ist und seine Ideen aus diesen Walzern geholt hat, das muß, wie gesagt, in dubio bleiben, doch müßte man dem letzteren zugeben, daß er sie ansehnlich verbessert, wenigstens besser zu brauchen gewußt hat. Entscheide nun wer da mag; aber so viel ist gewiß, daß ich, wenn ich sachverständiger Schiedsrichter in einem deshalb einzuleitenden Plagiats- und Nachdruckprozeß wäre, einen (wen weiß ich nicht) zur nachdrücklichen Strafe verurtheilen müßte. — Die Gesellschaftstänze von Händel (No. 3) sind zwar nach Straußischen Schablouen zugeschnitten, aber doch mit eigener Schere und aus eigenem Stoff. Wir zweifeln nicht, daß dieser siebente Jahrgang großen Beifall finden werde, und wünschen allen, die danach tanzen, daß sie noch einen Cyclus von 7 Jahren munter danach umherhüpfen mögen, meinerhalben auch noch einen von 70 Jahren. — Auch von Ernst Bachmanns Tänzen (No. 4) wüßte ich den Lesern der Iris nur Erfreuliches zu sagen. Das schönste daran sind jedoch die Namen, denn die respectiven Contretänze heißen: Nezia, Emmeline, Euryanthe, Libella, Rosine u. s. w., kurz führen die Namen der gräßlichsten Opernheldinnen, wobei uns denn freilich nur wundert, daß sie nicht auf Melodien dieser Opern gefertigt sind. — Die sechs Walzer unter No. 5 von Johann Rathsmann müssen wir, was die musikalische Erfindung anlangt, fast die Ersten in unsrer Zusammenstellung nennen. Ob sie indessen den Weinen so behagen werden wie den Ohren, das wollen wir dahingestellt seyn lassen, da die ersten 2. B. Grandtour-Walzer sind, die unsren raschfüßigen Schönen viel zu großmütterlich vorkommen wür-

den. Uns ehrlich gesagt auch, denn mit muntren Mädchen muß man sich lieber rasch als langsam drehen. — Die letzte Nummer, le recueil etc. erregt uns in mannigfacher Weise Staunen und sogar Ehrfurcht. Erstlich ist es der erste Petersburger Verlagsartikel, den wir zu sehen bekommen, und man sieht wie hoch die Musikbildung in Rußland ist, da das Heft schon den zweiten Jahrgang Tänze bildet. Zweitens sind dieselben für die Soireen im Palais Anitschkoff von verschiedenen Componisten gesetzt (Herr Eisner scheint nur der Redakteur zu seyn), welches doch gar zu vornehm und prächtig klingt. Drittens endlich sind sie der Kaiserin Alexandra Feodorowna gewidmet, und müssen also doch einen ungemein hohen Standpunkt in der Kunst einnehmen. — Somit hätten die Leser der Iris denn eine Uebersicht dieses ganzen Rudels von Tänzen, und mögen nun walzen, Contredänze aufführen, galoppiren, kurz sich erlustigen so viel ihre Füße aushalten wollen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— *Napel.* Am 13. März ist Madame Malibran von hier nach Bologna abgereist, nachdem sie das hiesige Publikum durch ihre Leistungen in der Nachtwandlerin, der heimlichen Ehe, Semiramis, Barbier von Sevilla, ganz besonders aber in der herrlichen Oper von Bellini, Norma, im höchsten Grade entzückt. Die Neapolitaner, diese Musiker von Natur, wie Mad. de Staël sie nennt, sind gemacht dazu, die ganze Größe ihres proteusähnlichen Talents zu empfinden. In dem Zwischenakte der Commambrue ließen sich neulich die Herren Cedeimayer und Coop, der eine auf dem Contrabaß, der andre auf dem Fortepiano hören; auch sie ernteten rauschenden Beifall.

— *Rom.* d. 6. März. Madame Malibran ist auf der Durchreise nach Bologna, wo sie engagirt ist, hier angekommen. Diese gefeierte Künstlerin hat sich erboten, heute Abend in einem Concert zu singen, welches zum Besten einer verarmten Familie gegeben wird.

— *Italien.* Mercadante's neueste erste Oper: Emma di Aniochia, die auf dem Theater Venice in Venedig aufgeführt worden ist, hat, mit Ausnahme der Overture, sehr wenig gefallen. Für das Apollo-Theater daselbst schreibt M. eine neue komische Oper: il posto abbandonato\*) (der verlassene Posten). — In Mailand hat Ricci's neue komische Oper: un' avventura di Scaramuccia (ein Abenteuer des Skaramus), durch die Lebendigkeit der Composition und viele satirische Züge im Text (von Romani) sehr gefallen. Die de Merie hatte die Hauptrolle; neben ihr sangen die Brambilla, der Tenor Mariani, der Baß Gaili u. s. w. Orchester und Chor wurden sehr gelobt.

— *Berlin.* Am Charfreitage wurde in dem Saale der Sing-Academie von diesem Institut der Tod Jesu aufgeführt; die Soli waren, insbesondere der Sopran, aber so vortrefflich besetzt als zwei Tage zuvor bei der Aufführung desselben Oratoriums durch Hrn. Hansmann in der Garnison-Kirche. — Die Gebrüder Eichhorn gaben am 2. April ein drittes Concert. — Herr Möser hat zwar seine Soireen mit Beethoven's Todtenfeier geschlossen, wird jedoch am 14. April ein Concert im Saale des Schauspielhauses geben, worin ihn Mad. Schröder-Devrient unterstützen wird. Diese große dramatische Sängerin ist hier eingetroffen; möge sie sich nicht zu sehr von Hrn. Spontini umgarnen lassen, um nur dessen Opern zu singen, wie es leider den Anschein hat. — Zwei talentvolle Klavierspielerinnen sind hier angekommen, Mad. Dullen, geborne Louise David aus London, von Petersburg kommend, und Mad. Believille-Dury, deren Talent sich schon früher als trefflich bei uns bewährt hat.

\*) Hier scheint eine Verwechslung statt zu finden, denn es giebt schon eine ältere Oper dieses Namens von Mercadante, die schon 1823 in Turin gegeben wurde.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 15.**

Berlin, Freitag den 11. April 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

Unsere Leser erinnern sich, daß wir in No. 5. der Iris einen Brief, der angeblich von Hrn. Chopin an den Redakteur des Blattes geschrieben war, abdrucken ließen. Gleich damals äußerten wir, es sey uns fast nicht möglich zu glauben, daß derselbe von dem Componisten herrühre, der uns, wenn gleich wir seine musikalischen Ansichten nicht theilen, doch noch nicht die mindeste Veranlassung gegeben hatte, an seiner Ehrenhaftigkeit zu zweifeln. Wir gestehen, daß wir den empfangenen Brief in der That mit der Hoffnung publicirten, er werde von Hrn. Chopin förmlich verläugnet werden. Dies ist denn zu unserer Freude auch geschehen, und Hr. Chopin hat dem Redakteur der Iris in einem aus Paris vom 9. März datirten Briefe die Versicherung gegeben, daß derselbe niemals eine Veranlassung gehabt habe, an ihn zu schreiben. Wir tragen keinen Augenblick Bedenken, dieser Erklärung den vollsten Glauben zu schenken, und freuen uns, daß unser öffentlicher Schritt diese Folge gehabt hat. Der Brieffschreiber selbst aber, der, wer mag es errathen aus welchen Gründen, sich den bejammernswerthen Schritt erlaubte, mag in seiner feigen Anonymität die Strafe hinnehmen, daß er von Hrn. Chopin noch mit stärkerer Verachtung zurückgewiesen wird, als er uns einflößte. Möchten wir bei den ferneren musikalischen Bestrebungen des Künstlers uns eben so für ihn erklären, und ihm unsre Hochachtung bezeigen können, wie wir es bei seinem Benehmen in dieser Angelegenheit, das eben so ernst, als ruhig und Achtung fordernd gewesen ist, mit voller Aufrichtigkeit thun.

L. Kellstab.

## I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Allgemeine theoretisch praktische Vorschule der Musik, von F. D. Weber. Prag, bei Marco Berra. Pr. 2 Thlr.

Lehrbuch der Harmonie und des Generalbasses, von demselben. Ebendas. 1830. Pr. 2 Thlr.

Es liegt in dem beschränkten Umfang der Iris und in der gemessenen Zeit ihres Redakteurs, daß beide sich nicht auf ausführliche Beurtheilungen rein theoretischer Werke einlassen können. Indessen erfüllen wir gern die Pflicht darauf hinzuweisen, und thun dies auch in diesem Falle. Der Autor, dessen älteres und neueres Werk wir hier zusammenfassen, ist Direktor des Prager Conservatoriums. Ein Mann in einem solchen Wirkungskreise muß nothwendig Erfahrungen und Kenntnisse in hinreichendem Maße besitzen, um ein Werk der Gattung wie die obigen, würdig ausstatten zu können. Wir zweifeln daher nicht, daß Theoretiker, wenn nicht durchweg, doch wenigstens theilweise durch die Arbeiten des Verfassers zufrieden gestellt seyn werden. In der Theorie kann man sich ja überhaupt nicht von Einem allein belehren lassen, und selbst der Irrthum wird Lehre für den Sachverständigen. Wir empfehlen daher die Werke des so vortheilhaft bekannten Verfassers denen, deren Zeit ihnen ein näheres Studium derselben gestattet.

Jagdgesang (in grünbelaubter Heide) für eine Singstimme mit Begleitung des Pffe., componirt von Johann Rathsmann. Breslau, bei Leuckart. Pr. 5 Sgr.

Es giebt doch noch Poesie und poetische Gemüther in der Welt! Dies rief Ref. gerührt aus, als er diesen Jagdgesang durchsummte und dabei die schönen Verse des Dichters las:

Trag' ich in meiner Tasche  
Ein Trinklin in der Flasche,  
Zwei Bissen liebes Brodt;  
Brennt lustig meine Pfeife  
Wenn ich den Wald durchstreife,  
Da hat es keine Noth.

Es giebt doch noch Poesie — wie das liebe Brodt! Wahrlich, mit Nührung muß man es anerkennen! Und die Musil ist ganz auf gleicher Höhe. Es giebt doch noch Poesie! —

Handbuch beim Unterricht im Gesange für Schüler auf Gymnasien und Bürgerschulen, bearbeitet von Bernhard Hahn. Zweite Auflage. Breslau, bei Leuckart. Pr. 10 Sgr.

Ein brauchbares, faßlich geschriebenes Büchlein, welches wegen seiner Wohlfeilheit besonders für Schulen zu empfehlen ist. Es ist bei solchen

Büchern indessen immer ein guter, einsichtsvoller Lehrer zu suppliren, denn ohne diesen helfen sie freilich wenig oder nichts. Ein solcher aber weiß sich auch ohne Buch zu helfen, und da das Singen ein praktisches Ding ist, muß man auch häufig mehr den Augenblick wahrnehmen, als man methodisch lange vorher seinen Unterricht berechnen kann. Fast jedes Organ erfordert eine andre Behandlung. Indessen bleibt ein solcher Zeitsaden immer etwas Nützliches und Förderliches, und giebt auch dem Schüler eine Uebersicht von dem was er im Allgemeinen wissen muß. Wir wollen daher das Büchlein bestens empfohlen haben.

**Douzième Bagatelle pour le Pfte., sur la Ronde du Pré aux Clercs**  
(der Zweikampf) de Herold, composé par Henry Lemoine.  
Mayence, Schott et fils. Pr. 36 Xr.

Eine der vielen artigen Kleinigkeiten für den Salon, deren wir freilich in großen Massen haben, die aber auch eben so schnell verbraucht sind, und daher immer neu entstehen müssen. Sie gleichen den Glacé-Handschuhen, die man auch nur einmal anziehen kann, und die daher für 8 Gr. das Paar immer neu creirt werden müssen. Uebrigens hat diese Bagatelle den Vorzug vor vielen ihres Gleichen, daß sie wirklich auf ein sehr grazioses Thema gesetzt und selbst grazios behandelt ist.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Königsberg, am 28. März. Am 26ten wurde in der Domkirche hier selbst, unter Leitung des thätigen Musik-Direktors Herrn S ä m a n n, die Bach'sche Passionsmusik aufgeführt, und fand die allgemeinste und freudigste Theilnahme. Herr S. hatte zur Verstärkung des Cantus firmus, der Choräle und des Schlußchores mit dem Hauvchor, welches aus 120 Sängern und Sangerinnen bestand und von einem Orchester von 50 Personen unterstützt wurde, eine Auswahl der besten Sängers der drei Gymnasien und des Königl. Waisenhauses, welche von ihren Singlehrern trefflich geübt waren, in Verbindung gesetzt, so daß das sammtliche Personal mehr als 400 Personen betrug. Die Wirkung, die diese imposanten Kräfte hervorbrachten und die Tonmassen, die sie unter Begleitung der Domorgel in dem herrlichen gothischen Gewölbe entwickelten, waren eben so groß, als für Königsbergs Bewohner bisher unbekannt, und ließen bei allen Hörern einen tiefen Eindruck zurück. Der nicht unbedeutende Ertrag, nach Abzug der Kosten, ist zur Renovation der Denkmäler im Dom bestimmt.

— Breslau. Am Sonnabend vor Palmareum fand hieselbst eine Aufführung der Bach'schen Passion statt, nuncmehr die 5te, welche unser eifriger Universitäts-Musik-Direktor Herr Moserius veranstaltet hat. Das classische Werk erfreute sich, würdig ausgeführt, da namentlich die Parthie des Evangelisten sehr gut vortragen wurde, einer lebhaften Theilnahme, indem über 400 Zuhörer zugegen waren, von denen hundert sogar allen Proben beigewohnt hatten. Ein Beweis, wie sehr sich die Liebhaber an der ersten Kunst herausbilden, wenn ein thätiger Mann ihnen die Gelegenheit dazu verschafft.

— Berlin. Am Sonnabend ließ sich Mad. Belleville-Dury im Theater hören, und spielte das Pte-Concert in Es-dur von Beethoven, und nachstern Variationen von Herz, mit erstaunenswürdiger Fertigkeit, aber in den zarteren Stellen zu hart und manierirt, woran jedoch das in der That sehr schlechte, tonlose Instrument, dessen sie sich bediente, Schuld seyn mochte, da wir früher die Künstlerin auch in dieser Gattung des Vortrags ungleich vollkommener gehört haben. — Ihr Gatte, Hr. Dury, zeigte sich als ein ausgezeichnete Violinspieler im modernen Genre, denn er trug ein Concert von Beriot mit eingestreuten Vaganinians vortreflich vor. — Außerdem ließ sich Hr. Friebe aus Breslau, ein Künstler, der leider das Unglück hat, erblindet zu seyn, auf der Flöte mit Variationen von Drouet hören, die er mit wahrhaft erstaunenswürdiger Fertigkeit blies. Es ist wahrhaft zu bedauern, daß das Unglück dieses Künstlers der Direction nicht mehr Theilnahme für ihn einflößen konnte, als die, durch halbe Versprechungen hingehalten, nach vier Wochen endlich erfolgte Erlaubniß, unentgeltlich spielen zu dürfen, während doch an demselben Abende die erst vor wenigen Tagen eingetroffene Mad. Belleville-Dury nebst ihrem Gatten Honorar erhielt. Hr. Friebe hatte übrigens einen besondern Empfehlungsbrief an Hrn. Spontini, der jedoch dem blinden, deutschen Künstler nicht viel genutzt zu haben scheint. Wir würden dies nicht erwähnen, wenn Hr. Friebe nur ein hilfsbedürftiger Blinder wäre, denn die Tugend der Barmherzigkeit und des menschlichen Mitgefühls hat ein musikalischer Recensent weder voraussetzen noch zu fordern, allein Hr. Friebe ist auch ein ganz ansgeszeichneter Virtuose, und sich dessen annehmen ist Pflicht derjenigen, die an der Spitze einer Kunstanstalt stehen. Vermögen sie auch das nicht, so sollten sie wenigstens redlich und offen heraus sagen: „Wir können nichts für dich thun,“ aber nicht einen Unbemittelten vier Wochen lang hinhalten, und ihm die Kosten eines theuren Aufenthalts in Berlin umsonst verursachen. — Am Sonntag trat Mad. Schröder-Devrient als Julia in der Vestalin auf, und errang durch ihren außerordentlichen Gesang wie durch ihr meisterhaftes plastisches Spiel gleichen Beifall. — Am Dienstag gab Hr. Zimmermann nebst drei Quartettfreunden eine Soiree im Saale des engl. Hauses, woselbst sie ein Quartett in B-dur von Duflo, ein der gleichen in F-dur von Mozart, und in C-dur von Beethoven vortrugen. Das letzte nahmen sie im letzten Satz zu rasch, so daß es verunglückte. — Am Mittwoch trat Mad. Schröder-Devrient in der Rolle des Fidelio mit enthusiastischem Beifall auf. — Am Freitag (4. April) hat in Potsdam die Aufführung der Oper J. Capuleti e Montecchi durch das Personal des Königl. Theaters mit großem Beifall statt gefunden. Die darüber in die hiesige Voh. Zeitung eingesandte Recension ist mit E. N. unterzeichnet, rührt jedoch nicht von dem Redakteur der Iris her. —

Bei dem Verleger der Iris ist so eben erschienen:

Die 2te mit 1 Titel und 2 Liedern vermehrte und verbesserte Auflage von J. A. Lecerf, Gesänge und Gesangsübungen für die Jugend, 2tes Heft, enthält 10 Gesänge für 2 Sopran und 1 Alt. Pr. 10 Sgr. in Partituren 7½ Sgr.

Desgleichen:

Die Partituren zu dem 1ten und 2ten Heft desselben Werks jede à 2½ Sgr.

Berlin, gedruckt bei A. Petsch.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 16.**

Berlin, Freitag den 18. April 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Les trois belles Danseuses, Valse sentimentale, Polonaise et grand Galop pour le Pfte., par C. G. Reissiger. Dresden, chez Guillaume Paul. Pr. 12 gGr.

Rondo à la Polacca, comp. für das Pfte. von Johann Rathsmann. Breslau, bei Leuckart. Pr. 12½ Sgr.

Es giebt Tanztänze und Spieltänze, wie sich die jungen Damen in den Salons ausdrücken, d. h. solche die da componirt werden, damit man recht rasch und frisch wirklich darnach tanze, und solche, die nur durch ihren Rhythmus und andere Kennzeichen des Tanzes die Sehnsucht danach anregen, und somit gehört werden wollen, damit die Lust zu einem im Augenblick nicht ausführbaren Tanze recht gesteigert werde, und man also das Vergnügen wenigstens in Gedanken genieße. Zu diesen letzteren gehört z. B. der berühmte Sehnsuchtswalzer, und mancher andere, der nur den geschickten Musiker und Klavierspieler bekunden soll, aber für die praktische Anwendung nicht einfach genug ist. Herr Reissiger scheint sich uns bei seinen drei schönen Tänzerinnen ebenfalls mehr in der Gattung der Spieltänze gehalten zu haben, und wir sind überzeugt, daß wenn er seinen Valse sentimentale in Gesellschaft den jungen Damen vorgespielt hat, manch' eine gerufen haben mag: „Ein himmlischer Walzer!“ Dies ist die beste Kritik, und wir wollen sie statt der unsrigen gelten lassen. — Das Rondo alla Polacca von

Rathsmann ist nun erst recht ein Spieltanz, und der Begriff des Tanzes kommt dabei fast gar nicht mehr in Betracht. Der Componist setzt alle Eitelkeit bei um ein recht brillantes Klavierstück zu liefern, und oft segelt er auch mit dem besten Winde. Zuweilen sind indessen die Brillanten undicht, — doch was thut's, sie glänzen, zumal bei Abendschein. Also, schöne junge Mädchen, puzt Euch nur damit, da Ihr doch Allem in der Welt den letzten Zweck unterlegt, Euch zu ruhen, d. h. in irgend einer Art gefallen zu machen. Denn würde wohl Rossini, würde Bellini so gefallen, wenn er nicht gefallen machte? — Mit dieser höchst seltsamen und befremdlichen Frage bei einer Recension über Tänze von Reissiger und Rathsmann beschließen wir diese eben so seltsame und befremdliche Recension selber.

Symphonie von W. A. Mozart, für das Pfte. zu 4 Händen gesetzt von C. Klage. No. 1. Berlin, bei C. Klage. Subscr. Pr. 1 Thlr.

Es ist die große wunderwürdige Symphonie in G moll welche der bekannte geschickte Arrangeur, und seit einigen Jahren Musik-Verleger hier, in einer neuen Ausgabe erscheinen läßt. Wir dürfen diese sehr willkommen heißen, denn sie ist klar, übersichtlich, leicht zu spielen, und hält sich demnach von den Verirrungen frei, deren sich in neuerer Zeit namentlich Czerny bei den Arrangements der Beethoven'schen Symphonien hat zu Schulden kommen lassen, wo man im eigentlichen Verstande den Wald vor Bäumen nicht sehen kann. Denn durch das Bestreben alle Effecte des Orchesters in das Fortepiano zu bringen, keine Figur, keine Note, den Gang keines einzigen Instruments aufzugeben, ist das Ganze und die Theile verloren gegangen. Doch wir haben hier nicht Czerny's sondern Klages Arbeit zu beurtheilen, über welche letztere wir keine Klage führen, sondern vielmehr den Lesern der Iris anrathen, sich dieselbe anzuschaffen.

La Babillarde, Scène caprice pour le Violon avec accompagnement du Piano ou de Guitarre, par F. Mazas. Oeuv. 37. Mainz, bei Schott u. Söhnen. Pr. avec Quatuor 18 gGr.; avec Pfte. 16 gGr.

Eins der seltener vorkommenden Virtuosenstücke, die einen von dem gewöhnlichen abweichenden Charakter haben. Der Componist hat sich nach dem Titel gerichtet, und eine Composition in wahrhaft geschwätzigen Passagen, die eine Art von dramatischem Leben gewinnt, geliefert. Wird dieselbe durch einen so ausgezeichneten Spieler, wie man allgemein sagt daß Herr Mazas seyn soll, vorgetragen, und giebt er derselben nun noch allerlei kleine Färbungen und artige Züge, so muß sie in der That von großer Wirkung seyn. Wir wünschen daher sehr, daß einer unser hiesigen Virtuosen es übernehmen möge, das Stück einmal öffentlich vorzutragen. Es mag schwer seyn, Ref. versteht dies nicht genau zu beurtheilen, aber dankbar ist es gewiß, dafür darf er sich verbürgen.

**Grande Polonaise pour la Flûte avec accompagnement d'Orchestre ou du Pfte., par H. Enkhausen. Hannover bey Bachmann. Pr. 1 Rthlr. 20 gGr.**

Diese Polonaise sieht von außen aus, als stamme sie aus dem vorigen Jahrtausend, wenigstens Jahrhundert, auf so derbem Papier ist sie mit großem Druck und Notenschrift schwarz auf weiß gesetzt. Schon eine so lange Polonaise, selbst von dem größten Virtuosen, nur anzuhören, ist für den Red. der Iris schon eine Höllenstrafe mittlern Grades; vollends aber sie durchzulesen, und sich durch dieses Labyrinth von Contrepointen und Trillern zu arbeiten, die oft wie die Lerchen in unsichtbarer Höhe zirpen und schwirren, das reicht an den äußersten Grad der Qualen, die einem musikalischen Gemüth seiner Art aufgebürdet werden können. Und dennoch kann man die Polonaise gut finden, gut für das was sie seyn soll. Aber ist das nicht genug? Wäre nur jeder was er seyn soll, und wollte er nicht mehr seyn, so hätten wir weniger und Besserers zu recensiren. Das Unglück ist aber, daß so viele die da hätten Schuhmacher und Schneider werden sollen, Mozarte und Beethovens werden wollen, und vielleicht Recensenten die besser zu Profosen getauft hätten, Lessings und Schlegels in der Kritik. Den Letztern gebührt aber nur der Reim auf die Letzten zum Titel. Jeder denke sich dabei was er mag und kann, und der Red. der Iris weiß auch wo er sich zu fragen hat wenn's ihn juckt. —

**An ein schlafendes Mädchen, Gedicht von G. Ludwig, für eine hohe Tenorstimme mit obligater Begleitung eines chromatischen Hornes (oder auch Violoncello's) und des Pfte., componirt von C. G. Kupsch. Dresden, bei Meser. Pr. 12 gGr.**

**Une Bagatelle pour le Pfte., composée par C. G. Kupsch. Dresden bei Meser. Pr. 14 gGr.**

Der Componist ist gewiß nicht ohne Talent. Aber was so vielen heut zu Tage fehlt, Studium und Mangel an ästhetischer Bildung, fehlt auch ihm. Sein Lied an das schlafende Mädchen fängt sogleich mit einer Wendung an, die jeden Schlafenden aufwecken muß, und declamirt als Ausrufung und Wunsch, was in der Verbindung des Gedichts nur historisch ist. Die Worte lauten nämlich: „Sanfte Ruh bedeckt mit holden Träumen u. s. w.“, und unser Componist schreibt: Sanfte Ruh! Sanfte Ruh!! (gesteigert) nun weiter: „bedeckt mit holden Träumen u. s. w.“, so daß in den folgenden Zeilen gar kein Sinn mehr ist. Ein Gesangscomponist der so anfängt, ist aus der Schule gelaufen ehe er buchstabieren gelernt hat, aber freilich können die, die sich Meister nennen auch nicht viel mehr. Für uns existirt aber gar kein Gesang, (und vollends der Repräsentant des unmittelbaren Ausdrucks, das Lied,) ohne verständige Behandlung des Gedichts; denn wozu bedarf man sonst der Worte? Alle die sonst ganz artigen harmo-

nischen und melodischen Wendungen die das Lied hat, entschädigen uns nicht für eine solche Verpfuschung von Grund auf. — Die Bagatelle ist indessen ein recht glänzendes lobenswerthes Klavierstück, und eigentlich gar keine Bagatelle. Man sieht daraus daß der Componist Klavierspiel und Musik versteht weshalb also studirt er nicht den Gesang und das Kunstgesetz im allgemeinen, oder wenigstens das der Dichtung, wenn er sich daran macht in ihr Gebiet zu streifen? Sein schönes Talent ist der ernstlichen Ausbildung werth, wir müssen ihm daher den ernstlichen Rath geben, es auch ernstlich und gründlich zu bilden.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Petersburg. Die Sängerin Dlle. Heinesfetter ist hier eingetroffen.

— Kachen. Das auf Pfingsten bevorstehende Musikfest wird so glänzend werden, wie jemals eins gewesen ist. Der berühmte Componist Herr Ferdinand Ries hat die Direktion übernommen. Die auszuführenden Musikstücke sind folgende. Erster Tag: Ouverture zu Schillers Don Carlos von F. Ries. Hierauf: Deborah, großes Oratorium von Handel in 3 Abtheilungen, mit verstärkter Instrumentation von Friedrich Hiller. Zweiter Tag: Symphonie von Mozart aus Cdur mit der großen Fuge. Hymnus von Cherubini. Hierauf: der erste Satz der neunten Symphonie von Beethoven, und ein Theil des Weltgerichts von Friedrich Schöber.

— Berlin. Die Darstellungen der Mad. Schröder-Devrient im königlichen Theater, und die Aufführung der Oper Norma von Bellini füllten während das Opernhaus und das Theater der Königsstadt. — Am vorigen Donnerstag gab Miß Paldlaw aus Königsberg ein sehr beachtetes Concert im Saale des Schauspielhauses, in welchem die junge Künstlerin sich mit mehreren Stücken auf dem Fortepiano hören ließ. Unter andern spielte sie den ersten Satz des Amoll Concerts von Hummel mit vielem Talente und Einn für schönen Vortrag. Die junge Virtuosa reist auf 6 Monate nach London und Paris; möge sie dort den Unterrichts der daselbst lebenden Virtuosen für den äußern Glanz des Spiels, und nach ihrer Rückkehr hieselbst den für den innern Werth bei Ludwig Berger benützen, wie sie, wie wir hören, die Absicht hat. — Am Montag gab Herr Musikdirektor Möser ein Concert, worin sich dieser Veteran der hiesigen Violinspieler mit dem jüngsten derselben, Ernst Eichhorn, gemeinschaftlich hören ließ. Der Concertgeber äentete den Beifall ein, den ihm seine lange ehrenvolle Wirksamkeit in der Kunst sichert. Als ein neues Musikstück von Interesse wurde in dem Concert die Ouverture zu Ali Baba von Cherubini gegeben. Sie ist durchaus originell, kräftig rhythmisch, pikant melodisch, reich an harmonischen Combinationen, und vortrefflich instrumentirt; allein ein Ganzes gehalten sich nicht aus diesen vielen einzelnen, an sich so meisterhaften Sätzen. — Am Mittwoch Nachmittag führte Herr Kapellmeister Schneider in der Carolinikirche sein Oratorium Christi Geburt mit vortrefflicher Besetzung aus, indem alles was nur an ausgezeichneten Sängerinnen und Sängern in Berlin disponibel ist, dabei mitwirkte. — Herr Kramstad, ein norwegischer Virtuose auf dem Violen, Schüler von Kuhlau und Heinrich Herz in Paris, ist hier eingetroffen; er will ein Concert geben und sich als Lehrer hieselbst niederlassen.

---

Berlin, gedruckt bei A. Peters.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 17.**

Berlin, Freitag den 25. April 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Abonnementspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

- 1) *Pièces de Société, Six Trios pour deux Violons et Violoncelle, composés par Louis Maurer. Oeuv. 70. Liv. I. u. II. Leipzig, bei Breitkopf u. Härtel. Pr. 1 Thlr. 4 Gr. pro Lieferung.*
- 2) *Quatuor pour deux Violons, Viola et Violoncelle, par Louis Pape. Oeuv. 6. Ebendasselbst. Pr. 1 Thlr. 8 Gr.*
- 3) *Concertino pour le Cor de Chasse chromatique avec Acc. d'Orchestre, par Charles Meyer. Leipzig, ebendas. Pr. 2 Thlr. 12 Gr.*
- 4) *La Gaïeté, Ouverture à grand Orchestre, composée par C. Lobe. Oeuv. 12. Leipzig, ebendas. Pr. 1 Thlr. 16 Gr.*

Wir lassen hier vier opera in einer Section aufmarschiren, um über alle zugleich Bericht — halt! um über alle zugleich nicht Bericht zu halten, weil uns nicht vollständige Akten zum Spruch vorliegen. Das will für die Leser der *Iris*, die es nicht von selbst merken, so viel sagen, daß uns keine Partitur oder keine Form vorliegt, aus der wir das Ganze der Stücke übersehen könnten. Wir müssen uns also auf eine Anzeige beschränken, die wir jedoch auf gewisse Muthmaßungen, Kennzeichen und Indicien bauen können. Der Flügelmann der Section, No. 1, ist ein Doppelflügel, nämlich besteht aus zwei Heftern, die mit einander so congruent sind, daß wir sie fast für eines gehalten hätten. Die Trios lesen sich in der Violinstimme sehr

artig; wir werden sie vielleicht noch einmal zu hören bekommen, da der Componist, als berühmter Virtuose bekannt, sie für sich und seine beiden talentvollen Edhnen, deren der eine Violine, der andere Cello spielt, geschrieben zu haben scheint. Da er muthmaßlich mit denselben bald wieder eine Kunstreise unternehmen wird, so realisiert sich dabei vielleicht unsere Hoffnung. — No. 2 ist ein Quatuor, dessen Themata uns sehr wohl gefallen haben; manches läßt auch auf fleißige und geschickte Arbeit schließen. Im Scherzo haben wir sehr graziose und zugleich pikante Sätze getroffen. Wenn wir nicht irren, so ist uns der Componist, Herr Vapè, als ein sehr talentvoller und durchgebildeter Musiker bereits von einem sehr achtungswerthen Componisten gerühmt worden. Aus seinen Werken kennen wir ihn jedoch noch nicht näher. — No. 3, ein Horn-Concert, scheint wenigstens nicht von dem Clavierspieler Carl Meyer aus Petersburg zu seyn. Mehr dürfen wir von demselben vorläufig nicht sagen, bis uns das opus einmal vorgeblasen wird. Wir begnügen uns also, die Augen und Ohren der Hornisten darauf hinzulenken. — No. 4 endlich ist eine Ouvertüre, zu der wir des Componisten Hr. Lobe wegen Vertrauen haben. Schon im Jahr 1821 lernten wir ihn in Weimar durch eine Oper (Wittkeind) kennen, die, wenn gleich mit unreifer Hand begonnen, doch viel Talent verrieth. Inzwischen haben wir manches Gute von ihm gehört und gesehen, und schenken also auch (nach Christenpflicht sogar) diesem Werke Vertrauen, bis uns das Gegentheil durch gewichtige Ursachen angedrängt wird. Vornehmlich freut es uns, daß Herr Lobe seine Ouvertüre „la gaieté“ genannt hat, da er bisher nicht recht aus den schweren ernsten Formen, eine Tugend der deutschen Componisten, die aber gar leicht zur Untugend wird, herauszukommen gewußt hat.

Sonate fantastique pour le Pfte., par François Comte de Poggi.  
Leipzig, bei Breitkopf u. Härtel. Pr. 20 Gr.

Der Redakteur der Iris hatte von vorn herein zwei Präsumptionen gegen diese Sonate, und gesteht dies offenherzig ein; die erste war die, daß sie von einem Grafen, die zweite, daß sie gar von einem Italiäner herrührt. (Denn Grafen pflegen von der Kunst nur die oberste und flachste Oberfläche abzuschöpfen, die aber dabei keineswegs der Rahmen ist; und Italiäner haben einen abstoßenden magnetischen Pol in Beziehung zu dem Fortepiano.) Deshalb beschloß er (nämlich der Red. der Iris) den Examinanden nicht nach der oberflächlichen oder gräßlichen Beschäftigung durchfallen zu lassen, damit er ihm, falls er bestünde, ein recht glänzendes testimonium maturitatis geben könne. Aber die bösen Omina hatten recht, und der Redakteur hat sich weider im Grafen noch im Italiäner geirrt. Einer hat den andern im Stich gelassen. Denn der Graf hat nichts gelernt, der Italiäner dafür aber auch dem Fortepiano nichts abgewinnen können. Es ist eine gewisse dicke übelklingende Harmonie in der Sonate, und bei allem Bestreben nach Gelehrsamkeit (man sehe z. B. die Contrapunkte in der Quinte) doch eine offenbare

Schülerhaftigkeit; und dabei spielt sich das Ganze so bequem, als ob man nach zwei Tagen Regen durch einen lehmigen Sturz-Acker geht. Trotz allem ist uns diese Sonate lieber als viele neuere Quincaillerie von Herz, Hünten, Küssner und vielen anderen, denn so ungeschickt das Ding angegriffen ist, so sieht man doch einen ernsten Kunstsin. Der Componist hat offenbar etwas Gutes in einer guten Gattung machen wollen, und dafür wollen wir ihm Dank sagen. Möge er nun freundlich und wohlwollend gegen sich selbst seyn, und seine Anlagen und seinen Sinn durch Studium ausbilden. Er sey dessen eingedenk, was der große Alexander vom größeren Aristoteles als Lehre empfing: „Es giebt keinen königlichen Weg zu den Wissenschaften.“ Zu den Künsten auch nicht, setzt der Redakteur der Iris hiermit hinzu, und vervollständigt somit den Aristoteles.

Six airs favoris et un Entreacte d'une Comédie du Japon. Recueillis par Dr. de Siebold, arrangés pour le Pfte. par Jos. Küssner. Mainz, bei Schott Söhne. Pr. 12 gGr.

Vielleicht nennt der Ref. die Empfindung, mit der er diese Lieder betrachtet hat, schicklicher Verdacht als Andacht; denn obgleich er keine Eplbe vom Text versteht, und sie daher so gut für japanische halten kann als jede andere so hat ihn doch aus der Musik so ein gewisser anderer Hauch ange- weht, daß er sie nicht für echtes japanisches Porzellan halten möchte. Daß sie etwas Eigenthümliches in Rhythmus und melodischen Wendungen haben, ist zwar durchaus nicht zu läugnen, aber doch sind sie in der Art geschrieben, als ob sie den Charakter des Volkliedes nachahmen wollten. Dies mag in, dessen freilich in der modernen Begleitung liegen, die vor 50 Jahren, wenigstens vor 60 bis 80, noch Niemand in Deutschland so gesetzt hätte. Indessen dem sei wie ihm wolle; so viele Dinge gewinnen das Hauptinteresse erst durch das, was wir selbst hineinlegen, warum also diese japanischen Gesänge nicht?

Vier launige Gesänge für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte., componirt von W. Jähns. Berlin, bei Grubenschütz. Op. 12. Pr. 10 Sgr.

Wir wollen bei Gelegenheit dieser Lieder dem Leser der Iris ein Räthsel aufgeben. „Wo ist der größte Mangel beim größten Uebersetz?“ — Antwort: Auf dem deutschen Parnas, an Gedichten nämlich. Der Reflaskatalog verkündet uns alljährlich wahre Gebirge von neuen Gedichten. Jeder Schneider, der einmal verliebt gewesen, jeder Schornsteinfeger, der einmal von der Esse einem hübschen Mädchen ins Dachfenster geguckt hat, jeder Affe, Laffe, Narr und Faselhans giebt seine Gedichte heraus. Und was folgt daraus? Daß man in Reimen erstickt, und doch nirgend nur einen erfrischenden Vers erschnappen kann. Die Moral dieser Abschweifung ist, daß wir den Componisten aufrichtig bedauern, in Deutschlands ganzem Wardenhain keine

duftigeren Blüthen der Poesie aufgefunden zu haben, als diese vier vorlies-  
genden. Hätte er sie nur nicht auf dem Titel launige genannt, so wäre  
man wenigstens ohne Ansprüche daran gegangen, so aber wird einem die  
Laune gleich vorweg verdorben, wenn man auf etwas hofft und nichts findet.  
Den Componisten dagegen müssen wir loben; seine Behandlung ist so fein  
und artig, als sie seyn kann, bei diesen Scherzen ohne Salz, bei diesen pi-  
kant seyn sollenden Verslein ohne Pointe, die da stechen, reizen oder kitzeln  
könnten. Im Allgemeinen hält er sich sehr an Maria von Weber, doch  
sind directe Entlehnungen nicht anzuführen. Möge er sich aber doch an die-  
ses Vorbild in so fern halten, als dieser berühmte Componist fast immer sehr  
glückliche Texte gewählt hat, die, wenn sie auch bisweilen nicht sonderlich viel  
Werth in der Versifizierung hatten, doch gewiß immer irgend eine musikali-  
sche Beziehung darbieten, wodurch sie im Element der Musik erst recht leben-  
dig wurden. —

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Der Don Juan in seiner neuen Gestalt, d. h. in mancher mu-  
sikalischen Entfaltung, aber sinnlichen äußern Verschönerung durch Decorationen  
und andern Pomps zieht das Pariser Publikum noch immer an. Denken wir da-  
runn jetzt besser von demselben? Keineswegs. Denn wer Robert den Teufel hö-  
ren kann, kann den Don Juan nicht hören, und umgekehrt. So finden wir denn  
das herrliche Facit daß die Pariser von Beiden nicht hören, nämlich von dem  
ersten nicht das Schlechte, von dem letzten nicht das Gute, und nach Abzug dessen  
von beiden Werken bleibt real auch von beiden nichts übrig.

— Berlin. Mad. Schröder-Devrient setzt ihre Gastvorstellungen fort. In  
dieser Woche trat sie als Desdemona im Othello und als Donna Anna auf.  
Beide Rollen zieht sie in das Gebiet des Heroischen hinüber, wie sie überhaupt alles  
in eine edlere Sphäre der Kunst versetzt. Der zweite Akt ihrer Desdemona ist  
zugleich das schönste und edelste was man auf der Bühne sehen kann. Im dritten  
Akt ist die Künstlerin weiblich, rührend und vorzüglich, bis zu dem Moment wo  
sie das Lager besteigt. Da aber bemächtigt sich ihrer derselbe böse Geist der sich  
des Componisten bemächtigt hat, und aus dem Erhabenen wird durch einen Schritt  
zu weit, fast dessen Gegentheil. Was dies sei lehrt Jean Paul in seiner Aesthetik.  
Die Donna Anna der Künstlerin ist eine so großartige tragische Schöpfung wie wir  
nur, eine auf der Bühne gesehen. Die Künstlerin giebt die Anna schuldig nach  
Hoffmann's Ansicht. Dies ist kühn aber tief erschütternd. — Im Lauf der vorigen  
Woche trat auch ein Herr von Poissl als Joseph in Aegypten auf; der junge  
Sänger hat den Fehier gemacht, eher etwas leisten zu wollen als er etwas ge-  
lernt hat. Dies ist heutzutage nur zu gewöhnlich. — In der Königsstadt ist eine  
Mad. de Mérie aufgetreten. Sie hat dem Urtheil der Sachverständigen zufolge  
eine sehr schöne Stimme gehabt, doch dieselbe in der Weise verloren, daß sie  
große Lücken gerade in der Mitte hat. So konnte denn ihre Leistung auch keine  
Theilnahme erregen. Die Preuß. Staatszeitung die sich jetzt mit Kunst-Angele-  
genheiten abgiebt, spricht von ihr wie von einer der größten Erscheinungen in der  
Kunstwelt.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

**Redakteur L. Kellstab.**

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 18.**

**Berlin, Freitag den 2. Mai 1834.**

**Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.**

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1 $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Gustave, ou le bal masqué, musique de D. F. E. Auber. Ouverture arrangée à quatre mains pour le Pfte. par Ch. Rummel. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl. 12 Xr.**

**Le Serment, ou les faux Monnoyeurs, musique de D. F. E. Auber. Ouverture arrangée à quatre mains pour le Pfte. par Ch. Rummel. Ebd. Pr. 1 Fl. 12.**

**Le Pré aux Clercs, musique de Herold. Ouverture arrangée à quatre mains pour le Pfte. par Ch. Rummel. Ebd. Pr. 1 Fl. 12 Xr.**

Die Mainzer Handlung Schott und Söhne, oder besser Söhne des Herrn Schott, versorgt das moderne Publikum fortwährend mit seinen Lieblingserschüffeln. Wie man vom Rhein die frischen Salmen verschreibt, so verschreibt man jetzt auch die frischeste Opernmusik daher, indessen es will dem Ref. scheinen, als ob die Salmen besser wären als die Musik. Ohne auf diese schwer zu führende Untersuchung näher einzugehen, wollen wir uns mit den vorliegenden Ouvertüren absolut — nicht beschäftigen. Denn eine ist wie die andere, und alle sind sie wie die neueren französischen Ouvertüren überhaupt, d. h. ohne alle tiefere musikalische Wissenschaft, ja selbst ohne die Erhebung zu dem großartigen Stil der Ouvertüre. Nicht einmal Fluss ist darin, wenigstens kein Strom, der uns das Gefühl eines Ganzen gäbe.

Sondern es hängt sich Lakt in Lakt wie in einer Kette zusammen, höchstens kann man vier- oder achttheilige Glieder annehmen, aber wenn man in diesen Incisionen abschneidet, so ist das Stück zu Ende, wenigstens sind die Theile eben so organisch geblieben als das Ganze, wie bei einem Regenwurm, den man in Stücke theilt, und wo wir auf den zufälligen Kopf und Schwanz, den die Ouvertüre freilich auch hat, auch eben nicht sonderlich viel Gewicht legen. Indessen was ist zu thun; die Componisten schreiben nun einmal so, und die Welt findet es wunderschön. Die Welt irrt sich freilich, aber sie will irren, — *mundus vult decipi*, — *decipiatur ergo*. Aber wird sie denn getäuscht? Im Tiefsten freilich, aber obenhin gewiß nicht, da sie nichts anders erwartet als sie findet. Die musikalische Dilettantenwelt wird also die drei obigen Ouvertüren gewiß willkommen heißen, und wir wollen es ihr nicht wehren noch verkümmern.

*Tbème favori de la Norma de Bellini, varié pour le Pfte. par F. Kalkbrenner. Op. 122. Dresde, chez Meser. Pr. 16 Gr.*

Der berühmte Virtuose beschenkt die clavierspielende Welt hier wiederum mit einer neuen Arbeit. Wir können sie weniger eine Composition als ein Arrangement gewisser Gedanken für das Fortepiano nennen. Dies ist aber mehr oder weniger mit allen auf Virtuosität berechneten Stücken der Fall, und wollen wir damit dem vorliegenden durchaus nichts Uebles nachgesagt haben. Herr Kalkbrenner ist ein so ausgezeichneter Virtuose, daß wir, wenn er für sein Instrument schreibt, immer etwas zu erwarten haben, was von ganz besonderer Wirkung sein wird, und es kann uns gleich gelten, ob diese durch eine geschickte Benutzung der Mittel oder durch freie Erfindung im Gebiet der Musik erreicht wird. Nur eins ist uns auffallend gewesen bei den vorliegenden Variationen. Herrn Kalkbrenner's Schwierigkeiten liegen sonst so bequem in der Hand; hier aber findet sich Einiges, das ohne große Wirkung zu erreichen, doch sehr lange und ernste Uebung erfordern dürfte. Es sey denn, daß der Spieler die Variationen (namentlich die erste) langsamer nehme, als wir sie uns gedacht haben. Im Uebrigen variiren die Variationen auch in sich sehr, d. h. sie haben viel Abwechselung und sind deshalb sehr zu empfehlen, da Monotonie der Hauptfehler solcher Compositionen zu seyn pflegt.

*Tre Notturmi a due voci dal Angelo Ciccarelli. Dresden, presso C. F. Meser. III Hefte. Jedes Heft 6 gGr.*

Wer Blangini's zu ihrer Zeit so beliebte Canzonen, Duetten, Duettinen und Notturmen gekannt hat, der kennt auch die von Ciccarelli, mit dem Unterschiede, daß jene als freie leichte kleine Blüthen ganz artig, frisch und angenehm duftend erscheinen, diese als gemachte und nachgemachte Blumen ein wenig steif sind. Indessen wer gern tanzt, dem ist leicht gepfeifen, und wer gern singt, wird auch diese Notturmi gern singen. Man verlange nichts,

so wird man mehr finden, als man erwartete. Wer aber mit Erwartungen an die kleinen Dinger geht, der hat vorweg Unrecht, denn man soll sich ihrer ungefähr wie der Gänseblümchen nur so ihres ganz allgemeinen Daseins wegen erfreuen, nicht aber ihrer speciellen Existenz.

Troisième Décameron musical, Recueil de compositions amusantes pour le Piano seul, par Charles Czerny. Oeuv. 251 (thème italien varié). Leipzig, chez Kistner. Pr. 12 gGr.

Das Thema, welches der beliebte Componist aus Wien hier variirt, ist wegen seines leicht in's Ohr fallenden Gesanges und seiner anspruchslosen Wendungen glücklich zu dem Zwecke, dem es dienen soll, gewählt. Es variirt sich, wie man zu sagen pflegt, von selbst, und somit ist es denn Herrn Czerny auch gelungen, ein natürlich kieselndes, dem Ohr und gewissermaßen auch dem Auge wohlgefälliges Clavierstück zu schreiben. Dem Auge müssen die Passagen klar, übersichtlich in der Fingersetzung daliegen, und dem Spieler eine angenehme Lage der Hand vergönnen. Ueberhaupt wird dieser, wie fast mit allen Arbeiten Czerny's, sehr zufrieden mit der vorliegenden seyn, die ihn, ohne die Lösung übertriebener Schwierigkeiten zu fordern, doch mit Glanz auftreten läßt. — Wir reihen an diese kleine Composition gleich das

Troisième Decaméron musical pour le Pste. à quatre mains, Op. 252, von demselben Verfasser und ebendas. Pr. 16 gGr.

Auch hier finden wir Variationen auf ein Thema aus der Oper la Viollette von Caraffa. Dieselben haben ganz den Charakter der vorigen. Sie sind vielleicht noch mannichfaltiger in ihren Wendungen, obwohl uns bei jenem das Thema mehr zusagt. Doch hätten wir uns dabei gewünscht, daß der Componist auf die seconda voce mehr Rücksicht genommen, und sie nicht bloß accompagnirend gehalten hätte. Indessen entschuldigt ihn hier wohl eine Mode, die namentlich in Wien herrschend ist, daß nämlich die Schüler und Schülerinnen mit ihren Lehrern dergleichen Stücke spielen, jedesmal die Oberstimme ausführen, und folglich auch zu ihrer Uebung mancherlei darin antretfen müssen. Somit können wir denn dieses Heft wieder zu diesem Zweck ganz besonders empfehlen, und es wird Lehrern wie Schülern willkommen seyn.

Sonate pour Pste. et Violon par H. Enckhausen. Op. 35. Leipzig, chez Kistner. Pr. 1 Thlr. 4 Gr.

Ueber dieses Werk können wir kein vollständiges Urtheil abgeben, weil weder Paganini, noch Müller, noch Veriot, noch Ernst Eichhorn, noch sonst ein Violinwunder oder Violinspieler uns zu Gebote steht, mit dem wir es hätten durchspielen können. Allein so viel wir davon gesehen haben hat uns recht gut gefallen. Die melodischen Gedanken erscheinen natürlich; etwas sonderlich hervorstechendes ist uns zwar nicht vorgekommen, allein wir möchten sagen: „Gott sey Dank!“ Denn was wir in neueren Zeiten auffallendes in

den Musikstücken finden, gehört von hundert Malen neun und neunzig Mal mindestens zu den Verfehrtheiten, wo nicht zu den völligen Verrücktheiten unserer Kunst-Zeitgenossen. Diese Sonate ist was man solid zu nennen pflegt; sie geht auf zwar betretener, aber sicher und behaglicher Bahn fort, und schon daß eben die Form der Sonate in ihrer Vollständigkeit gewählt ist, müssen wir verdienstlich nennen. Wir haben von dem Componisten, obgleich uns schon sein 35tes Werk vorliegt, noch eben nichts von Bedeutung gesehen. Gleichet er aber in seinen andern Werken dem in Rede stehenden, so müssen wir uns seiner achtbaren Wirksamkeit erfreuen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Frankfurt a. M. Seit einiger Zeit befinden sich die Gebrüder Müller hieselbst und entzücken Alles durch ihre außerordentlichen musikalischen Leistungen. Sie haben bereits zwei Quartettsoirées gegeben, und für den 27. d. M. ist die dritte in dem geräumigen Saale des Weidenhofes angesetzt, welcher die Fülle der Zuhörer gewiß kaum lassen wird. Am 28. werden die Künstler noch an einem Concert, welches man für die in Dürftigkeit verbliebene Familie des plötzlich verstorbenen Schauspielers Ludwig angesetzt hat, Theil nehmen. Ihr biederer Sinn, ihre Bereitwilligkeit alles Gute ausführen zu helfen, und ihr Eifer für die wahrhaft schöne Kunst haben sie in unser Achtung hier eben so hoch gestellt als ihr außerordentliches Talent.

— Heidelberg. Der hiesige Musikverein hat die Gründung eines jährlich wiederkehrenden Musikfestes unternommen, um hierdurch den Musikfreunden einen ähnlichen Genuß zu verschaffen, wie sich der Niederrhein dessen schon erfreut. Die erste Feier dieses Festes wird am 15. Mai d. J., dem Namensfeste J. K. F. der Frau Großherzogin Sophie von Baden, Nachmittags, durch die Production des großen Oratoriums von Haydn, „die Schöpfung,“ unter der Leitung des akademischen Musikdirektors Herrn Bernhard Kreuzer, und zwar bei günstiger Witterung auf der durch ihre Lage und die sie umgebenden Naturschönheiten ausgezeichneten Heidelberger Schlossruine, bei ungünstiger Witterung in einem andern geeigneten Lokale, bezogen werden.

— Berlin. Die Kunstleistungen der Mad. Schröder-Devrient sind das Einzige, was von unsrer Opernbühne zu berichten ist; dies ist aber auch genug. In vergangener Woche sang die Künstlerin im Freischütz die Agathe und im Othello die Desdemona. Die Direktion ist wieder in großer Verlegenheit, was sie für Opern geben soll, da nichts vorbereitet ist. In der That ein Verwaltungssystem, welches Erstaunen erregt. Armide, Eurantke, Olympia und Romeo und Julia von Bellini sollen einstudirt werden. Aber ob nur die Hälfte davon wahr werden wird, das ist die große Frage, da nun eins das andre drängt und Herr Spontini eines so ungeheuer breiten Raumes für seine Olympia bedarf, daß der arme Gluck und Weber wohl davon erdrückt werden müssen. — Im königlichen Theater hat Mad. de Mérie einen bessern Erfolg in der opera seria als Semiramis (in italienischer Sprache) gehabt, als in der opera buffa als Nisetta. Inbessen hat die Stimme der Sängerin, die ehemals sehr schön gewesen seyn muß, doch sehr gelitten.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 19.**

Berlin, Freitag den 9. Mai 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Abonnementspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Fantaisie pour le Pfte. sur le Trio favori du Pré aux Clercs de F. Herold, par H. Karr. Op. 246. (!!!) Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl.

Fantaisie pour le Pfte. sur la Ronde du Pré aux Clercs de F. Herold, par J. B. Duvernoy. Op. 56. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl. 12 Xr.

Jemand (es ist eine bekannte Geschichte) einen halb verhungerten Hund vor einem Bauerhause liegen. Das Thier erkannte ihn und er fragte einen alten Bauer: „Was fehlt dem Hund?“ — Er frist nicht. — „Warum nicht?“ — Sie geben ihm nichts. — „Warum nicht?“ — Sie haben nichts. — — Nun war es freilich kein Wunder, daß das Thier so mager war wie ..... — Doch halt! ich könnte einen Proceß bekommen, wenn ich Jemanden mit einem magern Hunde vergleichen wollte. Indessen kann ich mir doch nicht helfen, die Geschichte auf die vorliegenden Phantasieen anzuwenden. Sie verkümmern vor Armseligkeit. „Warum?“ Weil ihnen Karr und Duvernoy nichts geben. „Warum geben Sie ihnen nichts?“ Weil sie nichts haben, denn Herold hat auch nichts. Wer bei Jemandem borgt, der nichts hat, und sein erborgtes Nichts auf Interessen legen will, kann freilich kein Rothschild werden. Und dennoch haben wir ganz ansehnliche, notenreiche Musikhefte vor uns, und aufrichtig gestanden, klingelt und

klingt das Zeug auch recht artig und wird tausend Ohren wohlthun. Aber es ist dennoch ein Nichts mal Nichts (wäre es nur wenigstens ein Ein mal Eins) wie es je eins gegeben hat; vorzüglich aber deshalb, weil von den zehntausend Schock Phantasieen, die in den letzten zehn Jahren auf Opern-themata erschienen sind, eine genau so aussieht wie die andere, und man so wenig Unterschiede an ihnen entdecken kann, als an einem Regiment Kalmuk-ken, wo auch alle Gesichter vom rechten bis zum linken Flügelmann nur dicke Backenknochen, Olohaugen, breites Maul, fahles Haar und grauen Leint als Kennzeichen aufzuweisen haben. Bei den vorliegenden Phantasieen ist die Färbheit jedoch etwas feiner und ein wenig geschmückt. Allein Unterschiede erblicke ich nicht, so viel ich mich auch bemüht habe. Doch halt, allerdings! Eben bemerke ich zwei sehr wesentliche. Die Phantasie von Duvernoy hat einen gelben Deckel, die von Karr einen braunen, und diese kostet nur 1 Fl., jene 1 Fl. 12 Kreuzer. Sie ist also unter allen Umständen (das *ceteris paribus* setze ich als Axiom voraus) 12 Kreuzer mehr werth als die andere. Dergleichen darf ein gewissenhafter Recensent dem Leser nicht verschweigen.

Lieder und Gesänge für eine Bass- oder Baryton-Stimme, mit Begleitung des Pffe. von C. G. Reissiger. Op. 81. (15te Liedersammlung, 3te Sammlung der Bassgesänge). Dresden, bei Wilhelm Paul. Pr. 16 gGr.

Diese abermalige Liedersammlung des beliebten Componisten gefällt auch uns ungemein wohl, und finden wir, daß er sich darin der natürlichen Schreibart sehr glücklich bedient, und das Lied (wenigstens in den meisten Fällen) mit derjenigen Einfachheit behandelt hat, die dieser Gattung zukommt. Nur einige ausgeführtere Gesänge sind darunter, indessen ganz kann ein Com-ponist dergleichen nicht vermeiden, da er dem Zeitgeschmack gewisse Opfer bringen muß, wenn er nicht von einem so eminenten Talent ist, daß er den- selben beherrscht und regiert. Auch läßt sich in dieser Weise wohl etwas musikalisch Gutes liefern, obgleich wir immer die Gattung des Liedes dieser Zwittergestalt zwischen demselben und der großen Arie vorziehen werden. Nur eins scheint uns zu bemerken nöthig; Herr Reissiger ist sehr fleißig, das ist richtig; das vorliegende Heft ist das funfzehnte Liederheft, welches wir seiner talentvollen Feder verdanken. Allein man darf besonders bei Lie- dern, die einen concentrirten Gedanken im kleinsten Raum ausdrücken sollen, nicht zu viel schreiben. Wir erinnern uns, daß Maria von Weber, als wir ihn zur Composition einiger Lieder aufforderten, uns sagte: „Ich kann nicht so gleich mehrere Lieder hintereinander schreiben; ein Lied componire ich nur, wenn mir ein Gedicht recht gefällt, und alsdann überlasse ich es noch der günstigen Stimmung des Augenblicks, und verwerfe zehn Compositionen davon ehe ich bei der eilften bleibe, die ich alsdann erst aufschreibe.“ Ich fasse hier nur in einigen Worten zusammen, was der Inhalt eines längeren Gesprächs war, verbürge mich aber für die Richtigkeit, d. h. Treue des Gedankens.

Aber auch für die Richtigkeit an sich; denn es ist nichts leichter als ein mittelmäßiges Lied schreiben. Jeder gebildete Musiker kann dies zu jeder Stunde, ja er kann es in jedem Augenblick extemporiren, und wäre eine Maschine zum Aufschreiben da, so würde nichts leichter sein, als in einer halben Stunde ein halbes Duzend Lieder zu componiren. Allein vielleicht nicht eins unter hundertem würde wahren Werth, wahre Bedeutung für die Kunst haben. So geht es uns auch mit der vorliegenden Lieder Sammlung; wir finden alle darin enthaltenen Lieder gut, sind völlig einverstanden damit, sie erfreuen uns. Doch wir glauben, der Componist könne, wenn er seine Gedanken sorgfältiger wählt, seine Kraft mehr concentrirt, noch ungleich Besseres leisten. Denn eine eigentlich schöne Melodie, die sich unter den vielen Tausenden von Zeitgenossen Bahn bräche, ist nicht darunter; und darauf kann es der Kunst und dem wahren Künstler doch nur ankommen. Im Uebrigen sind wir mit der Auffassung der verschiedenen Gesänge ganz einverstanden, auch mit der des kleinen Gedichts von uns selbst, was sich darin befindet. Nur die starke Accentuation der unbedeutenden Verbindungs Sylbe im drittletzten Takt, auf es, c, hätten wir anders gewünscht, da sie nur für den dritten Vers Bedeutung hat, und die Melodie hier auch einen an sich nicht schönen Sprung macht, weil er nicht motivirt genug ist.

Six Polonaises pour le Pfte., par Guillaume Hermann. Oeuv. 16. Berlin, chez Lischke. Pr. 17½ Sgr.

Wir haben neulich unseren Lesern eine ganze Reihe der Compositionen dieses eifrigen Componisten vorgestellt. Diese schließt sich den damals erwähnten an, und wir wollen daher auch in Beziehung auf unser Urtheil auf das damals Gesagte verweisen. Ars longa! Die Meister sind selten, der Jünger viele. Das Gute hat wenigstens auch die irrende oder halbvollendete Kunst, daß sie doch den erfreut, der sich ihr hingiebt, und ihm den Lohn für seine Arbeit in seiner Arbeit selbst giebt.

Choix d'Airs et Romances avec acc. de Piano ou Guitarre. Musique d'Amedée de Beauplan. No. 309—311. Mainz, bei Schott. Pr. à 5 Sgr.

Ganz französische Kleinigkeiten. Nichts Tiefes, Inniges, die Seele wahrhaft Bewegendes, aber grazioses Spiel mit Empfindung, allerliebste Koketterie, artige Schelmerei in Lust und Thränen, das ist es, was man von diesen Romanzen zu erwarten hat. Das Gute dabei sind hauptsächlich die Couplets, welche meist bei allen der vier vor uns liegenden Hefte geistreich oder doch wenigstens geschickt zu nennen sind. Oder sollten sie uns nur so scheinen, weil die fremde Sprache uns leichter besticht als die eigene? — Es ist für Abwechslung gesorgt in diesen Kleinigkeiten. No. 311 u. B. ist ein ganz artiges Duettchen, No. 310 ein Tyrolerliedchen u. s. w. Auf Einzelnes können wir uns hierbei natürlich nicht einlassen, allein wir dürfen versichern, daß

Liebhaber und zumal Liebhaberinnen der Gattung um ihre 4 Gr. oder 18 Fr., denn soviel kostet jede Romanze, nicht getäuscht seyn werden, zumal da jedes Heft noch mit einer ganz artigen Vignette in Steindruck verziert ist, die zu dem Inhalt der Romanze paßt. Die Kunst kann es Herrn Schott zum Vorwurf machen, daß er so viele Kleinigkeiten verlegt; allein das Geschäft wird sich gut dabei stehen, denn das Publikum liebt dergleichen, und somit sey es auch hier zu Gast und Kauf geladen; nämlich zu Gast bei dem Dichter und Componisten, zu Kauf bei dem Händler.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Der frühere Plan, die Direction der großen und der komischen Oper zu vereinigen, ist jetzt gänzlich ausgefallen worden. Veron behält die erste, und die zweite ist dem Meißbietenden, und zwar Hrn. Crosnier (dem ehemaligen Director des Theaters der Porte St. Martin) zugeschlagen worden. — Künftigen Dienstag wird das Justizpolizeigericht sich mit einer Angelegenheit beschäftigen, in der die berühmtesten Pianofortepieler als Zeugen auftreten werden. Es handelt sich von einer Klage des Herrn Herz gegen die Pariser musikalische Zeitung. Als Zeugen sind die Herren Lühr, Osborne, Püris, Chopin, Hiltner, Onslow u. a. vorgeladen. \*)

— Magdeburg. Die Freude und eifrige Theilnahme an großen Musikaufführungen hat die Musikfeste in den letzten Jahren ungemein vervielfältigt. In der hiesigen Stadt hat jedoch seit 9 Jahren keins dergleichen statt gehabt; deshalb ist beschlossen worden, ein großes Fest dieser Art am 28ten, 29ten und 30ten Mai zu begehen, zu welchem die ausgezeichnetsten Künstler der Umgegend nah und fern geladen sind. Am 28ten wird in der St. Johanniskirche das Oratorium Josua von Händel, am 29ten eine Osterhymne von Mozart, eine Composition des 24ten Psalm's von Fr. Schneider, Beethoven's Sinfonia eroica und eine Sinfonie von Kalikwoda aufgeführt werden. Der mittlere Tag wird zu einem Virtuosen-Concert verwandelt, welches bei der Anwesenheit so vieler ausgezeichneten Künstler höchst glanzvoll ausfallen dürfte. — Hr. Musikdirector Dr. Schneider aus Dessau hat die Leitung des Ganzen übernommen; die Mitglieder seines Gesangs-Instituts zu Dessau werden Theil an der Aufführung nehmen. Das Orchester wird aus 130, der Chor aus mehr als 200 Personen bestehen.

— Berlin. Die russischen Hornisten in Begleitung des Herrn Julius Müller sind hier angelangt, um uns ihre eintönige Hornmusik, in seltener Mechanik, hören zu lassen. — In der Königsstadt hat sich nichts musikalisch Neues von Belang ereignet. — Im königlichen Theater fährt Madame Schröder-Devrient in ihrem Gastrollen fort, jedoch sind keine neueren Opern von Bedeutung, nicht einmal solche gegeben worden, die dieser Künstlerin eine bedeutende Rolle darbieten. Amaili im Cortes wird von den Massen erdrückt; Nestä im Oberon hat nur eine dauhbare Scene für die Künstlerin. Nach Armide, Eurvanthe u. s. w. fragen wir bis jetzt vergeblich. Herr Spontini, dem der 16te Mai als Termin der Aufführung seiner Olympia gesetzt ist, kann, wie wir hören, bis dahin die Oper nicht herausbringen, weil Dile. Ponz (man sagt durch die zu anstrengenden Proben und Studien) zu angegriffen ist; dennoch opponirt er sich dagegen, daß unter diesen Umständen eine andere Oper früher einkudirt werde als die seinige. Wir überlassen es jedem Willigen zu entscheiden, ob man darin einen Eifer für die Kunst und für das Wohl des Instituts im Allgemeinen, dem er vorsteht, erkennen kann.

\*) Die Sache ist nunmehr bereits geschlichtet, d. h. Herr Schöfinger, wegen einer gegen Herrn Herz ausgesprochenen Anschuldigung zu 50 Frks. Strafe verurtheilt. Ob mit Recht oder Unrecht wollen wir ununtersucht lassen.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 20.**

Berlin, Freitag den 16. Mai 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Romeo, Scena ed Aria col accompagnamento di Pianoforte, composta da Fr. Curschmann. Berlin, bei Trautwein. Pr. 15 Sgr.

Der Componist hat die Gattung des Liedes, in der er sich so sehr auszeichnet, verlassen, und den Versuch gemacht, ein Werk in einem größeren Stile zu liefern. Vieles darin scheint uns gelungen, wiewohl wir gestehen müssen, daß wir ihn nicht in dem Maasse als ausgezeichneten Oper-Componisten wieder erkennen, wie er uns als trefflicher Lieder-Componist da steht. Wir wissen nicht, ob es genau dieselben Worte sind, die der Componist in Musik gesetzt hat, welche Bellini und Baccal für ihre Oper benutzt haben. Indessen ist es dieselbe Situation, nämlich Romeo im Grabgewölbe, wo die scheinentschlummerte Julie ruht. Ein Recitativ, welches mit den Worten beginnt: „Ecco la tomba“ etc. leitet die Scene ein. Es ist gut declamirt, indessen an manchen Stellen finden wir zwar starke Hervorhebungen des Ausdrucks, jedoch ohne daß derselbe recht innig mit den Worten verschmolzen wäre. Auch die Zwischenspiele dürften bedeutender seyn. Das Larghetto, welches diesem Recitativ folgt, hat eine schöne Cantilene, doch will dieselbe uns nicht recht frei werden. Der Componist scheint uns die Absicht gehabt zu haben, zum Theil etwas zu liefern, das sich der italiänischen Geschmacksweise nähern sollte, ohne jedoch die vielen Thorheiten und Abgeschmacktheiten derselben aufzunehmen. So ist er aber unversehens ein wenig unbehüllich geworden, und fällt in einen altern Stil zurück, ohne die Individualität dessel-

ben zu gewinnen, welche große eigenthümliche schaffende Meister, wie z. B. Haffé, darin hatten. Wir fürchten, moderne Sänger finden diese Parthie des Romeo nicht dankbar genug. Namentlich können wir das *Negro*, welches dem obigen *Larghetto* folgt, nicht gelungen nennen; und mit Stellen, wie die Seite 8 *Opem* 2 *Takt* 1, 2, wissen wir in der That nichts anzufangen. Sie scheinen uns geradehin eine Verirrung zu seyn, eine halbe Concession für den falschen italienischen Geschmack, wobei die Wirkung noch dazu ausbleibt, da sich der Sänger dabei nicht günstig produciren kann. Der Componist ist hier also zum erstenmale aus seiner Gattung herausgetreten. Er lasse sich aber dadurch nicht abschrecken die neue Bahn zu verfolgen, daß ihm der erste Schritt nicht völlig gelungen ist. Man will sich in jeden Stil erst hineinarbeiten, und muß sich lange Zeit darin bewegen, bevor man ihn mit Freiheit behandeln kann. Auch treffen wir einzeln vieles Schöne und Gelungene in dem vorliegenden Stück an, und vornemlich möchte es als eine leichter auszuführendes Gesangstück für eine größere Stimme, die noch nicht viel Selbstaufmerksamkeit hat, mit wenigen Ausnahmen einzelner Stellen, sehr gut zu brauchen seyn.

Collection progressive de Duos pour deux Violons, dédiés aux jeunes Elèves par F. Mazas. Oeuv. 38 u. 39. A. B. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Thlr. 4 Gr. das Heft.

Der berühmte Violinspieler hat hier der großen Zahl derjenigen, welche dieses Instrument erlernen, eine Anzahl von Stücken übergeben, die ihnen unstreitig eben so nützlich als angenehm sein werden, da sie auf geschickte Weise das Lehrreiche mit dem Behaglichen und Erfreulichen verbinden. Sie schreiben, wie schon der Titel anzeigt, vom leichtern zum schwereren fort, und sind mit besonderer Kenntniß des Instruments geschrieben, so daß, wo sich eine Schwierigkeit findet, auch eine Wirkung dafür zu erwarten ist. Wir haben bis jetzt wenig Gelegenheit gehabt, Werke von Mazas kennen zu lernen, da dergleichen Virtuosenstücke wirklich gehört sein wollen. Indessen haben wir uns unvermutheter Weise sehr über die mancherlei angenehmen und leichten Wendungen, die der Componist genommen hat, erfreut, und namentlich finden wir nicht nur die Themata an sich, sondern auch die Behandlung derselben sehr glücklich getroffen. Wir müssen die Leser nun noch mit dem besondern Inhalt der Hefte bekannt machen. Op. 38. Litt. A. Liv. I und II enthält zwölf ganz kleine Duetten, die nur für die erste Lage der Hand berechnet sind. Op. 39. Litt. B. Liv. I. und II enthält 6 Duette, die den Schülern gewidmet sind. Hier finden sich schon bedeutendere Schwierigkeiten, und die Hand wird auch in den verschiedenen Applicaturen geübt. Da die Hefte vereinigt werden, so ist auf diese Weise für das Bedürfnis jeder Gattung von Lernenden gesorgt, und dieselben werden, muthmaßen wir, in jeder Beziehung zufrieden gestellt werden. Es ist übrigens kein Hinderniß, daß es viele Sammlungen der Art von andern Componisten gibt, denn jeder

Virtuose hat seine Eigenthümlichkeiten, die man nur an ihm selbst studiren kann.

Der Choralfreund, oder Studien für das Choralspielen, componirt von Ch. N. Rink. IV. Heft. Mainz, bei Schott und Söhne.

Auch in diesem Heft gibt uns der berühmte Meister in Orgel-Compositionen einige sehr anziehende Stücke. Es sind zwei Choräle mit Variationen, die der Würde des Kirchenstils anpassend sind, welche uns vorliegen, nämlich der Choral: „Seelenbräutigam“ und „Aus der Tiefe rufe ich.“ Wie es der Gattung, für welche der Componist schreibt, angemessen ist, so sucht er, so viel es sich mit der Freiheit der Erfindung verträgt, die gelehrten Formen anzubringen. Wir treffen daher das gehaltene Thema in Begleitung contrapunktischer, z. B. canonischer Sätze in der Quinte, Oktave u. s. w. Der Canto fermo mit bewegter Gegenstimme in der Variation No. 3 des ersten Chorals ist von ausgezeichneter Wirkung. So könnten wir noch mehrere andere Einzelne herausheben, es muß uns jedoch genügen, die Arbeit im Ganzen zu empfehlen, da uns der Raum unseres Blattes zu sehr beschränkt, um Einzelheiten näher zu beleuchten.

Grande Overture et Marche triomphale, composée pour la fête musicale de Cologne de 1832, par Ferd. Ries. Oeuv. 172. Arrangée en grande harmonie militaire par Joseph Küffner. Mainz, bei Schott. Pr. 3 Thlr. 8 Gr.

Diese Ouvertüre hat auf dem Ebnischen Musikfeste damals großen Beifall gewonnen, wir müssen es daher für ein verdienstliches Unternehmen des Herrn Küffner halten, daß er sie für Militäarmusik arrangirt hat. Da wir indessen das Werk weder in seiner ursprünglichen Gestalt gehört, noch in irgend einer Form gesehen haben, woraus sich ein Ueberblick des Ganzen desselben gewinnen ließe (dies ist am wenigsten in der vorliegenden Gestalt möglich), müssen wir unser Urtheil darüber versparen, und können einstweilen nur die jetzt zu so großer Vollkommenheit gediehenen Regimentsmusikcorps auf das interessante Werk aufmerksam machen.

La Médecine sans Médecin, opéra comique en un acte, paroles de Mrs. Scribe et Bayard, Musique de F. Herold. Mainz, bei Schott. Pr. 4 Thlr.

Es ist, wie wir schon oft gesagt, schwer, ja fast unmöglich, aus dem Elavierauszuge einer Oper ein vollständiges Urtheil über das Werk abzugeben, in so fern dasselbe nicht durch die Bedeutung der Musik an sich zu den classischen gerechnet werden muß. Indessen sind die neuern französischen Opern einander in Charakter zu ähnlich, um ein sehr abweichendes Urtheil zu erzeugen, und somit dürfen wir denn auch von dieser Operette nach Durchsicht des Auszuges wohl vermuthen, daß sie in der Kategorie der übrigen steht,

d. h. eine angenehme Erscheinung auf der Bühne sein werde. Die Musik unterstützt dies, denn, obgleich nicht frei von der Affektation und Ueberladung, die sich Herold, außer in seiner Oper Marie (die wir für die beste, die er geschrieben, halten), überall zu Schulden kommen läßt, so fehlen ihm doch auch die Grazie und die pikanten Wendungen nicht, wodurch sich der Componist den Beifall des Pariser Publikums zu erwerben gewußt hat. Recht sehr würden wir, zumal da die Couplets sehr artig sind und das Ganze des Gedichts geschickt gemacht ist, die kleine Operette auf unserer Bühne zu sehen wünschen, da es bei den vielen Ballets sehr angenehm und zweckmäßig auch für das Repertoire ist, eine Anzahl einaktiger Operetten zu besitzen, die den Beifall des Publikums haben. Indessen wir sind gewohnt, in Betreff der Verwaltung der Königlichen Bühne Berlins stets vergebene Wünsche zu thun, wollen uns also auch hier resigniren, aber den Wunsch und die Meinung wenigstens für andere Theater ausgesprochen haben.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Vaganini gab am 29ten hier ein Concert, in dem er sich, nach einigen Violin-Stücken, zum erstenmale auf der Bratsche hören ließ; sein Spiel auf diesem Instrument scheint aber, nach den Zeitungen zu urtheilen, nicht so großen Beifall gefunden zu haben, wie das auf der Violine. Er soll die Griffe auf jenem nicht so in seiner Gewalt haben, als auf dieser.

— Wien. Hummel wird am 15ten seine erste, große musikalische Akademie geben. Mme. Velleville-Dury hatte am 1ten ihr Concert gegeben.

— Eiberfeld. Seit 1827, wo das große Niederheinische Musikfest in Elberfeld statt fand, entbehren die Kunstfreunde dieser Gegend größere musikalische Aufführungen. Mehrere thätige Musikfreunde des Wuppertbals vereinigten sich in dem Ersuchen an den Hrn. Musikdirector Schornstein, die Aufführung eines großen Meisterwerks der Tonkunst mit einem um das Doppelte verstärkten Orchester zu veranstalten. Hr. Schornstein erklärte sich bereit, diesem Ansuchen nicht nur zu geneigen, sondern auch eine solche größere musikalische Aufführung für seine Rechnung zu geben. Gemeinschaftlich wurde nun beschossen, am 1ten Juni d. J. in der angegebenen Weise von Beethovens „große Fest-Ouvertüre“ und „David“, Oratorium von H. Klein im Casino zu Eiberfeld zur Aufführung zu bringen.

— Berlin. Endlich scheint gewissermaßen die Ebbe in den musikalischen Ereignissen einzutreten. Mad. Schröder-Devrient fährt zwar in ihren Gastdarstellungen fort, hat aber in der letzten Woche gar nicht gesungen, weil vor den Proben der Olympia nicht dazu zu kommen ist. Zum Sonnabend ist diese Oper eudisch angelegt; ob sie herauskommen wird, ist indeß noch die Frage, da es wenigstens das erste Mal wäre, daß eine neu einstudirte Oper Spontini's an dem Tage gegeben würde, zu dem sie angezeigt ist. — In der Könighadt fährt Mad. de Méric fort Gastdarstellungen zu geben. Am Montag ließ sich der junge Klavierpieler Theodor Stein, den wir schon als talentvollen wiewohl nicht gut geleiteten Knaben gekannt, im Schauspielhause hören. Er hat sehr an Fertigkeit gewonnen, doch ist sein Vortrag eintönig, sein Anschlag ohne Energie. Er müßte bei einem großen Meister, wie L. Berger, Unterricht nehmen, wenn er wirklich ein Künstler werden will. Seine freie Phantasie war nur ein halb gelungener Versuch. — In demselben Concert ließ sich auch Hr. Fürstenau noch einmal hören, und fand mit Recht den lautesten Beifall.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**No 21.**

Berlin, Freitag den 23. Mai 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Fünf Lieder für eine Singstimme mit Begleitung des Pffe., componirt von Fr. Curschmann. Op. 5. 5tes Heft der Gesänge. Berlin, bei Trautwein. Pr. 20 Sgr.

Wir müssen mit einer Entschuldigung vor das Publikum treten, daß wir dieses Heft der Lieder des in dieser Gattung mit Recht so beliebten Componisten erst jetzt, fast ein Jahr nach dem Erscheinen zur Anzeige bringen, nachdem sie uns schon längst vertraut geworden sind. Aber wie man sich bisweilen eben über das nächstliegende täuscht, weil man es mit zu sicherer Gewissheit voraussetzt, so ist es uns auch hier ergangen, indem wir uns in der That selbst überredeten, wir müßten eine Meinung, die sich in uns längst festgestellt hatte, auch schon ausgesprochen haben. In diesem Gesandnis liegt gewissermaßen schon die Kritik, die wir für diese Lieder in Bereitschaft haben, da nämlich dieselben auf eine so natürliche Art zum Eigenthum des Hörers werden, daß er sich leicht völlig damit identificirt. Aus der heiligen Fünfzahl dieser Lieder heben wir indessen die noch heiligere Dreizahl, nämlich das erste, dritte und fünfte, als besonders hervorstechend durch Innigkeit der Auffassung und Schönheit des musikalischen Gedankens heraus. Zuvörderst loben wir die glückliche Wahl der Texte, die der Componist getroffen hat; wer sich erinnert, wie oft wir in dieser Beziehung über Unverständigkeit der Componisten geklagt haben, wird begreifen, wie erfreulich uns das Gegentheil ist. Das Lied No. 1 von Wilhelm Müller ist

eins der anmuthigsten, das dieser reiche Liebersänger jemals gedichtet. Der Componist hat es in seiner ganzen Frische aufgefaßt und durch seine leicht gegliederte, anmuthige Melodie auf diejenige höhere Stufe erhoben, die die Musik immer der Dichtung verleihen soll. Die Musik ist, um es in eine Sentenz zu bringen, die Verkörperung des Gedichts. Das dritte Lied, aus Uhlands bekannten Frühlings-Gesängen gewählt, hat ganz jenen schwärmerischen Frühlingshauch, der das Lied so reizend macht. Auch die musikalische Erfindung ist an sich schön zu nennen in diesem Liede, zumal an der Stelle, wo es heißt: „Nun armes Herze sey nicht bang,“ wo sich Melodie und Harmonie durch gleiche Schönheit und Eigenthümlichkeit auszeichnen, und dabei dennoch den Charakter der Einfachheit behalten, der uns für das Lied unerläßlich ist. — So sehr uns indessen diese beiden Lieder gefallen, so stellen wir das No. 5, „die stillen Wanderer,“ doch noch höher. Dieses halten wir für so meisterhaft und reizend, daß es sich den besten Leistungen der Gattung an die Seite stellen darf. Der Ton des schönen Gedichts (von Fr. Höpfer) ist auf das vortrefflichste wiedergegeben, und das charakteristische Accompagnement verschmilzt sich so natürlich und frei mit der Melodie, obwohl beide sehr selbstständig sind, daß man auch in dieser Hinsicht das Lied als ein wahres Muster aufstellen kann. — Die zwei Mittellieder 2 und 4 sind gelungen, aber stehen bei weitem nicht so hervor, als die obigen. Es sind also diesmal die ungeraden Zahlen, die wir vorzugsweise empfehlen müssen, so sehr uns sonst alles Ungerade verhaßt ist.

Recréations musicales, Rondeaux, Variations, Fantaisies pour le Pste., composés sur 24 thèmes favoris, par H. Herz. Oeuv. 71. divisé en quatre suites. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Thlr. 4 Gr. das Heft.

Der Redakteur der Iris wird jetzt ohne Scheu vor allen seinen Lesern seine abscheulichsten Eigenschaften enthüllen, namentlich einen Hang zum Neide, der mehr als verwerflich ist. Er beneidet fast Alles, was mit obigen recreations in Berührung kommt, erstlich diejenigen, die sich daran recreiren, zweitens die Verleger die sich daran bereichern, und drittens Herrn Herz, der dasselbe thut. Aber soll man nicht neidisch werden? Erstlich wenn man andere Leute Früchte mit wahren Entzücken genießen sieht, die einem selbst nur wässerig schmecken, zweitens wenn man aus den immer neu sich folgenden Oeuvres de Herz entnehmen muß, daß die Herren Schott in Mainz immer neues Geld dabei erwerben, während ein armer deutscher Autor an seinem Dintensaf mit lahm geschriebnen Fingern fast verdurftet und verhungert, und endlich, daß dieser Herz sechs Verleger findet, während bessere Leute (der Redakteur mit sich selber) mit genauer Noth einen einzigen aufreiben? Sechs Verleger, wie so? höre ich fragen. Ja, meine werthen Leser, sechs, ich wollte sie aber anfangs aus Neid auf dem Titel unterdrücken, denn außer Herrn Schott verdienen auch noch die Herren Troupenas in

Paris, Goulding u. Dalmaine in London, Diabelli in Wien, Berra in Prag und Richter in St. Petersburg ihre Millionen daran. Soll man darüber nicht versten vor Neid? — Das beste Mittel wäre freilich, recht hinterlistig zu recensiren, um sich zu rächen; allein was würde es uns helfen? Wir wollen also nur bei der Wahrheit bleiben, und von den *recreations* sagen, daß sie in meist leichter, und dennoch glänzender und sehr dankbarer Form eine Anzahl beliebter Themata in verschiedenartigen Aufstufungen und Aufschmückungen vor das Publikum bringen, das sich der artigen, galanten Sächelchen gewiß erfreuen wird. Wir wollen also allen lieblichen Fingern, die sich an die *recreations* machen wollen, alles mögliche Vergnügen dabei nicht nur wünschen, sondern auch versprechen, und es ihnen nicht beneiden.

*Douze Etudes pour l'Hautbois dans tous les tons majeurs et mineurs, composés par E. A. Schmitt.* Liv. I. u. II. Leipzig, bei Breitkopf u. Haertel. Pr. 12 Gr. jedes Heft.

Der Verfasser hält in dem Werke selbst dem Titel Wort, d. h. er liefert eine Auswahl der angeedeuteten Uebungsstücke, und geht darin durch alle Tonarten einfacher Bezeichnung. Doch stellt er nur *Dur* und *Moll*, nicht *Es dur* und *nur F dur*, nicht *Ges dur* dar. Es ist aber die Frage, ob auch diese Tonarten nicht schon ein Ueberfluß sind, dessen man nicht bedarf, und wozu mehr *Materialismus* als *Idealismus* der Kunst gefordert wird. Die obigen Uebungen als solche näher zu beurtheilen, liegt außer unserer Sphäre, da dazu ein Oboebläser vom Fach gehört; wir begnügen uns also damit, die Existenz derselben dem musikalischen Publikum anzuzeigen, und wollen es den Künstlern und Liebhabern, d. h. Dilettanten auf dem Instrument (deren werden freilich bei der großen Schwierigkeit desselben nur wenige seyn) überlassen, nach eigener Einsicht sich die Arbeit des Hrn. Schmitt als *Studium* zu Nuzze zu machen oder nicht.

*Due Canoni a tre Voci, coll' accompagnamento di Pianoforte, composti da Fr. Curschmann.* Berlin, bei Trautwein. Pr. 12½ Sgr.

Bei der Beurtheilung von Werken, die sich eine schwierigere Aufgabe in der Form gestellt haben, muß man billig gegen den Componisten seyn. Die Freiheit der Erfindung wird selbst bei den größten Meistern einigermaßen dadurch beschränkt und gebunden, und die erhöhte Wirkung entsteht hauptsächlich daraus, daß uns eben das wissenschaftliche der Form strenger anzieht und fesselt. Aber die freiere Schöpfungskraft entwickelt sich freilich nur in freieren Formen, und keine Fuge, selbst von Seb. Bach, Händel oder Mozart, ist so ungehemmt in der Erfindung, wie z. B. ein Beethovenscher Symphoniesatz. Wenn daher die vorliegenden beiden Musikstücke nichts eben hervortretend Schönes in der Melodie haben, so darf man dennoch sehr zufrieden mit denselben seyn, da sie die Eigenschaft besitzen, daß die Melodie natürlich fließt und sich angenehm abrundet. Auch ist das zu berücksichtigen, daß sie leicht sangbar ist, und somit den Freunden und Freundinnen der Gesangkunst behagen wird. Wir wollen ihnen daher dieses Werk empfohlen haben.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Rossini hat einen Proceß gegen die Censurliste eingeleitet, und diesen mit Unkosten und Altem gewonnen, so daß die ihm von Carl X. bewilligte jährliche Pension von 6000 Frs. (mit dem Titel eines ersten Componisten des Königs und Gen.-Inspector des Gesanges), die ihm gestrichen worden war, nach wie vor ausgezahlt werden muß. Hr. Dupin war der Anwalt des Klägers, und hat diesem auch die Bezahlung der Rückstände erwirkt. Die französl. Zeitungen erinnern den berühmten Tonkünstler aber auch, mit Recht, daran, daß er nun arbeiten möge, „da ihm ja die Fülle von Ideen, die sich seit der Composition des Tell in seinem Kopfe angesammelt haben müßte, selbst zur Last werden dürfte.“

— London. Am 14. Mai eröffnete das hiesige deutsche Opernpersonal seine Darstellungen mit der Zauberflöte. Die Zeitungen rühmen die Aufführung. Das Haus war jedoch nicht sehr voll.

— Heidelberg, den 15ten Mai. Zur Feier des heutigen Musikfestes sind seit den letzten Tagen so viele Fremde hier eingetroffen, daß die vielen Gasthäuser vorgestern schon damit überfüllt waren und mehrere Privatwohnungen requirirt werden mußten. Das schöne Wetter begünstigt ihren Aufenthalt, und heute ist in der Stadt und der ganzen Umgebung die Kühlekeit wie in einer der größten Haudestädte. Das große Concert wird heute Nachmittag um 4 Uhr im Schloßhofe des ginnen, wozu bereits viele Abonnements genommen sind.

— Aachen. Das große niederheinische Musikfest wurde mit Genehmigung Sr. Maj. des Königs in diesem Jahre an den beiden Pfingsttagen hieselbst gehalten. Am Sonntag Abend wurde die Ouvertüre aus „Don Carlos“ von Riet und „die Deborah“ von Händel ausgeführt. Am folgenden Tage Abends die Symphonie aus Cdur von Mozart, mit der großen Fuge, eine Hymne von Cherubini, der erste Satz der Symphonie No. 9 von L. van Beethoven und „das Weltgericht“ von Schneider. Am Dienstag Abend sollte ein großer Ball stattfinden. — Das Musikcorps des früher in Aachen, jetzt in Coblenz stehenden 19. Infant. Regts. hat 41 Thlr. für die Hinterbliebenen der Verunglückten in der Kohlengrube Goulag eingesandt.

— Magdeburg. Eingetretener nicht zu beseitigender Hindernisse wegen muß das auf die letzten Tage des Mai hieselbst angesetzt gewesene Musikfest bis auf unbestimmte Zeit verschoben werden.

— Berlin. Am 17ten Mai fand nach langjähriger Zurücklegung im königlichen Theater die Aufführung der Oper Olympia statt, welche bisher aus Mangel an Mitteln unmöglich war. Es fehlt nämlich, wie wir leider wissen, durchaus an Sängern für die große Oper, und zumal an solchen, die solchen, fast alle Kräfte übersteigenden Anforderungen gewachsen waren. Was nun die Oper Olympia anlangt, so hätten wir freilich nicht viel verloren, wenn diese für ewig aus dem Reiche der Kunst abgeschieden wäre, zumal da sie doch nur ein durch äußere Mittel hervorgerufenes Scheinleben besitz. Wirkliches Leben kann auch ein Kunstwerk, welches solche Bestrebungen enthält, nun und nimmermehr gewinnen. Indessen gewinnt es diesmal Interesse durch die sehr großartige Darstellung der Statira durch Mad. Schröder-Devrient. Delle, Lenz war für die Olympia viel zu schwach; sie kann sich durch solche Versuche nur um ihre Stimme bringen, ja vielleicht hat sie es schon gethan. Auch in Beziehung auf die ganze übrige Darstellung sah man, daß Berlin zwar vereint Mittel gehabt hat, die solchen Unternehmen gewachsen waren, daß dieselben sich aber auch eben dadurch zu frühzeitig erschöpfen haben. Denn ohne diese damals so unendlich oft wiederholten, alles Maas überschreitenden Darstellungen würde Hr. Bader gewiß noch bei voller Frische der Stimme seyn, und wahrscheinlich auch Mad. Wilder und Mad. Schulz das Theater noch nicht zu verlassen nöthig gehabt haben.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 22.**

Berlin, Freitag den 30. Mai 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Trio pour le Pfte., Violon et Violoncelle, composé par J. G. Töpfer. Oeuv. 6. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 1 Thlr. 16 Gr.

Ein ausgebehnteres Werk, wie sie jetzt selten geschrieben werden. Es hält indeffen schwer, darüber ein bestimmtes Urtheil zu fällen, da Violine und Cello sehr wesentliche Bestandtheile desselben zu bilden scheinen, und uns nur die Clavierstimme vorliegt; auch gesehen wir, von dem Componisten noch nichts anderes gesehen zu haben, so daß wir etwa gewissermaßen nach einer Analogie urtheilen könnten. Ja wir wissen nicht einmal, ob der Verfasser dieses Werks ein und dieselbe Person mit dem als Cellist sehr brauchbaren Mitgliede der Berliner Kapelle ist. Dem sey wie ihm wolle, so hat schon die Form, die der Componist gewählt, etwas Ehrenwerthes. Nach der Fluth von Divertissements, Arrangements, Fantaisies (sie sind aber auch danach) Potpourris u. s. w., die uns täglich vorAugen kommen, stärkt man sich schon an dem Anblick einer solideren Kunstform, zu deren Beherrschung wirklich Studium und Heranbildung des Geschmacks an dem vorhandenen Meistershaften gefordert wird. Bei der Durchsicht fanden wir die Themata des ersten Allegros zwar nicht eben ausgezeichnet, aber doch wohlklingend und Zeugnis für guten musikalischen Sinn abgebend. Die Passagen sind fast zu häufig, wenigstens hört die Bewegung selten auf; das Werk ist für den Clavierspieler keinesweges leicht, hat jedoch bisweilen unnöthige Schwierigkeiten, die in einer

dem Instrument nicht recht angemessenen Behandlung liegen. Im Adagio hätten wir gern eine Melodie angetroffen, aber den Einleitungssatz, der die thematische Grundlage zu bilden scheint, können wir nicht für wirklich melodisch erklären, obwohl ihm gefangvolle Wendungen nicht fehlen. Wir vermuthen, die Streichinstrumente werden diesem Mangel abhelfen, wenigstens läßt sich aus dem Accompagnement der Clavierstimme abnehmen, daß sie melodisch geführt sein müssen. Der Schlusssatz hat ein originelles und grazioses Thema; über die Durchführung läßt sich jedoch ohne das Werk in seiner Vollständigkeit gehört und gesehen zu haben, nicht urtheilen. Der Stich ist sehr klar und schön, und namentlich die Notengruppen übersichtlich geordnet, was leider nicht eben oft statt findet, so scheinbar sorgfältig auch das Äußere der meisten musikalischen Produkte ist.

Mélange pour le Pfte. sur des Motifs du Serment (der Schwur oder die Falschmünzer von D. F. E. Auber), composé par A. Adam. Op. 81. Mainz, bei Schott. Preis 16 Gr. oder 1 Fl. 12 Xr.

Mélange pour le Pfte. sur des Motifs du Pré aux Clercs (der Zweikampf von Herold), composé par Adam. Mainz, bei Schott. Op. 83. Pr. 18 Gr. oder 1 Fl. 18 Xr.

Zwei Musikstücke, die wir so gut koppeln können, wie je ein Paar Rebhühner, Tauben, Kutschperde oder sonst etwas gekoppelt worden sind. Denn wie es der subtilsten Kritik möglich sein sollte, spitzfindige Unterschiede zwischen einer Mélange aus dem Schwur und einer aus dem Zweikampf auszustellen, wenn beide sich noch dazu dieselben Zwecke für die Unterhaltung und die Arbeit des Musikliebhabers dabei stellen, das möchten wir einem Lessing oder Schlegel auszuführen spottend überlassen; sie würden gesehen müssen, es sey unmöglich, und folglich darf ich's a fortiori. Mathematiker verstehen mich; die Leser der Iris hoffentlich auch, ohne die Classificationen der Argumentationen zu kennen. Den letzteren habe ich indessen über die Mélanges noch zu sagen, daß sie beide ganz schmackhaft gemischt sind, und nicht übermäßige Kräfte, ja nach unserm heutigen Maassstabe nur spielende fordern, um sie — eben zu spielen. Da wir jedoch unmöglich wie der scholastische Esel zwischen zwei Bunden Heu stehen bleiben können, ohne uns für das eine oder das andere zu entscheiden, so wollen wir der Mélange aus dem Schwur den Vorzug geben, weil uns die Thematata besser gefallen, ohne uns jedoch dem Geschmack des Lesers geradehin zu widersetzen, der die zweite Mischung vorzieht. Denn ob Kaffee oder Thee und somit Kaffee- oder Theezeitvertreib vorzuziehen sey, das bleibt der Individualität der Zunge überlassen, und nicht einmal eine Majorität hat hier definitiv zu entscheiden.

**Neue Leipziger Zeitschrift für Musik; herausgegeben durch einen Verein von Künstlern und Kunstfreunden. Erster Jahrgang. Pr. 2 Thlr. 16 Gr.**

Von dieser neuen kritisch-ästhetischen Unternehmung, welche das Gebiet der musikalischen Journal-Litteratur auf erfreuliche Weise bereichert, liegen uns vorläufig die ersten sechs Nummern vor. Aus einer solchen Probe den Werth einer ganzen Zeitschrift voreilig beurtheilen zu wollen, hieße nicht viel anders, als aus dem mit Früchten beladenen Zweige eines Baums die Fülle des ganzen Stammes ermessen zu wollen. Was uns vorliegt, ist meist gut, einsichtsvoll, ja genial; und besonders erfreulich ist es uns, daß dieses neue Blatt sich nicht den engen Winkelraum der grammatischen Kritik allein anweist, sondern sich frei in allen Gebieten der Kunstanschauung, also auch in denen der Poesie und des Humors, zu ergehen beabsichtigt. Denn nur so kann die Kritik etwas Lebendiges werden, das mit der Kunst blüht und wächst; unser Zeitalter hat diese Gewisheit vor früheren Jahrzehnden voraus, während wir diesen den Ruhm lassen müssen, das äußere, wichtige Geseß der Kunstformen als feste Grundlage unter den Bau des Schönen gebreitet zu haben. Also wie gesagt, was wir bis jetzt von der Zeitschrift gesehen, behagt uns in mannichfaltiger Weise. Allein bei einem solchen Unternehmen ist die Dauer, das feste Nachhalten der Kräfte, das immer neue Herbeiziehen frischer tüchtiger Elemente das eigentlich schwierige und wichtige, da selbst die mittelmäßigsten Köpfe selten eine Zeitschrift schlecht anfangen werden. Wir wollen also auf die Fortsetzungen warten, und sehen ob diese unsern jetzt so erfreulich angeregten Hoffnungen entsprechen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Bei dem großen Musikfest in der Westminster-Athen wird folgende Anordnung beobachtet werden. Am 24. Juni werden Haydn's Schöpfung und einige Stücke aus Händel's Samson gegeben. Am 26. mehrere Stücke aus Mozart's, Haydn's, Beethoven's u. s. w. größeren Werken und Händel's Judas Maccabäus und andern geistl. Compositionen; am 1. Juli, auf besondern Befehl J. M. der Königin: Händel's Messias.

— Paris. Die neue Dotation des Conservatoriums der Musik, so wie die Deputirtenkammer sie festgesetzt hat, beträgt 140,000 Frs. (37,338 Thlr.). Für die Musikschulen in Lille und Toulouse, so wie für die des Hrn. Choron in Paris, sind zusammen 18,000 Frs. bewilligt. (Die letztere hatte früher allein 60,000 Frs.)

— Mailand, den 16. Mai. Mad. Malibran ist gestern hier mit ungeheurem Beifall in der Norma von Bellini aufgetreten.

— Warschau, den 20. Mai. Vorgestern traf der berühmte Violin-Virtuose Karl Pjotinski aus Lemberg hier ein.

— Aachen, den 22. Mai. Am 18ten hat das Musikfest begonnen. Ein von dem ganzen Chöre vorgetragenes Festlied, dessen Melodie (Heil Dir im Siegerkranz) der Gelegenheit entsprechende Worte untergelegt worden waren, und nach dessen Schluß die ganze Versammlung voll Begeisterung in den dreimaligen Ruf: „es lebe der König!“ ausbrach, weihte die Feier ein. Nach einer glänzenden Overture des

Hrn. Ries nahm den Rest des Abends das Oratorium Deborah von Händel ein, das alle Zuhörer tief ergriff. Von Interesse dürfte die Bemerkung seyn, daß es in diesem Sommer gerade hundert Jahre sind, wo Händel in den Nachener Bädern die Herstellung seiner geschwächten Gesundheit suchte und auch fand. Von hier aus eilte er wieder nach London zurück, und fing, nachdem er bisher sich nur mit dem Theater beschäftigt hatte, erst jetzt an, den bewundernswürdigen Eclat seiner Dramen zu eröffnen, die einen so großen Einfluß auf die Bildung der Musik gehabt haben. — Am 19ten hatten Beethoven und Mozart zweien der besten unter den lebenden Componisten die Hand gereicht, um den letzten Abend des Musikfestes würdig zu begehen. Die große Symphonie in Cdur von Mozart wurde, besonders im Adagio und in der wunderbar gewaltigen Fuge, mit hoher Vollendung vorgetragen und erwarb sich den allgemeinsten Beifall, der in nicht geringerm Grade von dem ersten Satz der neunten Symphonie von Beethoven getheilt wurde, und bei dem — ursprünglich zur Todesfeier des Herzogs von Berry componirten — Requiem von Cherubini und den besten Nummern aus Schneiders Weltgericht immer höher und höher stieg. In lauten Jubel brach die Stimmung des Publikums aus, als am Schluß der Aufführung Hr. Ries von einigen der mitwirkenden Damen mit Blumen bekränzt und ihm ein, ihm zu Ehren gedichtetes Sonett überreicht wurde. — Am 21sten wurde das Fest durch ein glänzendes Gastmahl im Gläserbrunnen geschlossen, welches Ferd. Ries zu Ehren veranstaltet worden war. Hr. Ries dankte mit herzlichsten Worten für die freundliche Ausnahme, die er jetzt und früher in Nachen gefunden, und sprach schließlich den Wunsch und die Hoffnung aus, daß es ihm vergönnt seyn möge, alle Fingerringe in unserer Mitte verbringen zu können.

— Jüterbogk. Das Gesangsfest zu Potsdam, welches sich zum Beginn des künftigen Monats erneut, hat auch schon andere Früchte getragen, als seine eigene Reproduktion. Einer der Töchter-Bereine für den Männergesang nämlich, die zu jenem Feste mitwirkten, hat bereits am verwichenen 20sten Mai ein eigenes Gesangsfest, und zwar zu Jüterbogk veranstaltet. Dasselbe begann mit einer von dem Herrn Organisten Hönnicke aus Potsdam vorgetragenen Einleitung auf der Orgel, der sich der Choral: „Eine feste Burg ist unser Gott,“ von Bernh. Klein, für vier Männerstimmen gesetzt, angeschlossen. Hierauf folgte der Psalm: „Wie lieblich sind deine Wohnungen,“ von demselben Componisten. Demnächst trug Hr. Girschner aus Berlin eine Fuge für die Orgel vor, und sodann schloß der erste Theil des Concertes mit dem Hymnus: „Der Herr ist Gott“ von Berner. — Den zweiten Theil begann eine Einleitung auf der Orgel, welche Hr. Organist Bötticher aus Potsdam vortrug. Ihr folgte der Psalm von Bernh. Klein „Der Herr ist mein Hirt,“ sodann Orgelvariationen ebenfalls von Hrn. Bötticher gespielt, und demnächst der Psalm „Herr unser Gott“ von Schnabel. Das letzte Gesangsstück war wiederum ein großer Choral, dem sich ein Schlußsatz für die Orgel, von Hrn. Hönnicke dem Sohn, Organist in Dahme, angeschlossen.

— Berlin. Wie wir hören, ist der Dlle. Grünbaum, der einzigen guten jungen Sängerin beim Königl. Theater, der Contract aufgekündigt; dies soll auf das Gutachten des Hrn. Spontini geschieden seyn, daß Dlle. Grünbaum für die große Oper nicht brauchbar sey. Für die große Oper ist diese Sängerin allerdings nicht brauchbar, und wir haben es ihr z. B. immer widererathen, die Amazilia im Cortes zu singen. Aber sie ist sehr brauchbar für die Operette und romantische Oper, deshalb hoffen wir, daß der Graf Redern dieses Gutachten nicht beachten, sondern Dlle. Grünbaum wieder engagiren werde. Wenigstens würden wir rathe, sie nicht eher zu entlassen, bis man eine andere hat. Und wo wäre eine brauchbare für die große Oper? Etwa Dlle. Lenz, weil sie jüngst die Olymnia zu singen versucht hat, was sie vielleicht theuer büßen muß?



# **Fris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 23.**

Berlin, Freitag den 6. Juni 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Fris*, welche für den Prænumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Grand Concerto pour le Pste. avec Acc. d'Orchestre ou de Quintuor ad libitum, composé par Friedr. Chopin. Oeuv. 11. Leipzig, chez Kistner. Pr. avec Orchestre 4 Rthlr. 15 Sgr.; avec Quintuor 3 Rthlr. 10 Sgr.; sans acc. 2 Rthlr.

Auf dem Titel dieses Concertstücks steht gedruckt: Executé par l'Auteur dans ses Concerts à Paris. Es scheint daß man das hinzusetzen mußte um zu beweisen daß es Jemand giebt der sich so viel Mühe ohne Resultat geben kann. Das vorliegende Werk ist nämlich unbedingt das schwierigste was wir jemals gesehn, so daß alle von Kalkbrenner, Moscheles, Hummel u. s. w. da gegen nur als ein Spielwerk erscheinen. Allein die Schwierigkeiten sind von der Art, daß sie nach unserer Einsicht weder das Instrument weiter fördern, noch dem Spieler größeren Dank bei den Hörern verschaffen, zwei Eigenschaften die im Grunde genommen freilich dasselbe bedeuten. Man muß immer erst förmlich berechnen ob eine Passage wie Hr. Chopin sie schreibt, schwer ist oder nicht. Niemand kann mit dem Ohr in solcher Schnelligkeit combiniren ob gewisse Tonverbindungen den Fingern große Hindernisse in den Weg legen oder nicht, ob man z. B. den vierten Finger über den kleinen setzen muß u. dgl. mehr. Fast alle Schwierigkeiten in dem vorliegenden Concert reduciren sich also auf eine höchst unbequeme Lage der Passagen in der Hand, und meist wäre mit sehr einfachen Mitteln die Sache nicht nur leichter son-

bern sogar leicht gemacht, ohne daß man der Wirkung etwas schade. Daß man hier und da eine Kleinigkeit gewinnt, dadurch daß man die Schwierigkeiten von Hrn. Chopin buchstäblich nimmt, wollen wir nicht in Abrede seyn; allein es ist die Frage ob die Ausbeute der Mühe lohnt. Wer auf einen Thurm steigt um nur drei Schritte weiter zu sehen als wenn er aus seinem Fenster schaut, der begeht eine Thorheit, und so scheint es uns daß man in den meisten Fällen eine Thorheit begehen wird, sich Chopins Passagen einzüßeln, die nicht geschrieben sind, weil sie so oder so erfunden worden und vorzüglich klingen, sondern die der Componist erfand, weil sie auf diese Weise schwerer sind als andere. Daß dergleichen zu spielen ist, daß auch andere Leute es spielen lernen können, unterliegt keinem Zweifel. Sogar nur ein mittlerer Spieler brauchte nur ein halbes Jahr an das Einkubiren eines solchen Concerts zu wenden, und er würde es vortragen können. Allein er würde in dieser ganzen Zeit der Uebung in seinem Spiel überhaupt nicht vorwärts gerückt, sondern nur im Besitz einer Menge von zufälligen Combinationen seyn, die er nirgend anders gebrauchen könnte. Wir sind fest überzeugt, daß Herr Chopin trotz aller Studien dieser Art, ein Concert von Beethoven oder Mozart, ja auch Duffek und Hummel nicht schöner spielen wird als so mancher unserer vaterländischen Klavierspieler. Was ist also der Gewinnst dabei? Nur die Schwierigkeiten, die die Kunst des Virtuosen oder das musikalische Gebiet an sich wesentlich erweitern, heißen wir gut. Darum sind Paganini's vielstimmige Sätze vortrefflich, und verdienen geübt zu werden, seine Flageolettstücke dagegen meistens ganz unbrauchbar. — Was nun das Concert selbst als Composition anlangt, so müssen wir zugeben daß es nicht ohne Sinn für edlere Gedanken und Auffassungen in der Musik geschrieben ist. Allein wie sich so oft aus den Ausschweifungen nach einer Seite die umgekehrten erzeugen, so scheint die triviale Weichlichkeit der italienischen Musik den Componisten zu dem Gegensatz geführt zu haben, und er vertieft oder besser verirrt und verwickelt sich in ein Uebermaß harmonischer Combinationen, daß einem ganz krank und weh dabei zu Muthe werden kann. Indessen sehen wir dergleichen Dinge doch mit einigem Trost an. Dem Menschen ist nämlich ein gewisses Maas gegeben über das er weder im Bösen noch im Guten, im Verkehrten noch im Wahrhaften hinaus kommen kann. Und wie kein Bildhauer den Phidias, kein Dichter den Sophokles an Adel zu überbieten vermag, so muß auch der Zeitpunkt solcher Verirrungen seinem Ende nahe seyn, wie die welche wir vor uns haben. Schon hat sich in der theatraischen Kunst das Melodram am Gräßlichen und Widernatürlichen erschöpft, und muß zur Wahrheit und Natur zurückkehren, weil hier das Gebiet zu Ende ist; eben so hoffen wir werde sich die Musik einerseits in Flachheit (Rossini, Mercadante u. s. w.), andererseits in der Ueberreizung (Chopin und seine Nachahmer) tod und kumpf gearbeitet haben. Auch Hr. Chopin fühlt dies vielleicht bald selbst und kehrt auf den Weg der Einfachheit und Wahrheit zurück.

Vingt quatre Préludes, composés pour le Pfte. par J. C. Kefler.  
Oeuv. 31. Breslau, bei Cranz. Pr. 20 Sgr.

Bagatellen, für das Pfte. componirt von demselben. Op. 30. Ebend.  
Pr. 12½ Sgr.

Wir haben oft geklagt daß die jungen Componisten der neueren Zeit keine eigentliche Lehrer der Compositionen hätten, kaum einen des Generalbasses, und sie daher ohne Führung und Studium wild darauf los componirten. Wir dachten was schon daraus für ein Unheil entsünde. Allein es kommt noch ganz anders. Jetzt haben sie nicht nur keine Unterweisung im Guten, sondern förmliche Unterweisung im Schlechten und aus der Verfehrtheit wird ein Studium gemacht. Offenbar haben Chopins neueste Compositionen diesem jüngern Talent zum Vor-, oder Irrbilde gedient. Schon bei diesem mußten wir uns in die schärfste Opposition setzen; allein dennoch ist seine Weise ungleich besser weil sie eine eigenthümliche ist, weil er aus eigener Individualität diesen Weg den wir nur einen Abweg nennen können, wandelt, wobei stets eine originelle Konstruktion des Geistes sichtbar wird, und man nur beklagen muß daß die Kraft nicht eine bessere geregelte Richtung erhalten hat. Wer aber ohne durch eine innere Bestimmung dazu getrieben zu sein, dergleichen nachahmt, wie der Componist dessen Werke vor uns liegen, der begeht den doppelten Irrthum. Wir fragen Herrn Kefler was von seinen Präludien übrig bliebe wenn sie nicht schwer wären? Und eben so von den Bagatellen, obgleich diese nicht eben einen Heldenmeister zur Ausführung fordern. Allein was an ihnen nicht ganz gewöhnlich ist, ist nur eine gesuchte Schwierigkeit, irgend eine mühselige verrenkte Accordlage oder Fortschreitung die kein anderes Motiv hat, als den Fingern etwas aufzugeben. Also dahin geht die Tendenz, etwas zu erzielen was auf dem Instrument unerhört ist, sei es noch so trivial und verbraucht im musikalischen Gedanken. Leider sehen wir daß sich eine ganze Schule für Irrungen bildet, wie wir jüngst an Chopin, dann an Schumann, und andern, und jetzt auch an diesem jungen Componisten wahrnehmen konnten. Es ist dies aber nicht eine Schule die einem Meister folgt, sondern eine, die unausgebildete Schüler nach einem selbst Schüler gebliebenen, wiewohl mit Anlagen ausgestatteten Vorbilde zu constituiren wagen.

VI Tafellieder für IV und V Männerstimmen mit und ohne Begleitung des Pfte., in Musik gesetzt von Ernst Richter. Partitur und Stimmen. Op. 4. Breslau, bei Cranz. Pr. 1 Rthlr. 10 Sgr.

Wenn der Verfasser guten Wein zu seinen Liedern giebt, daß die Gesellschaft hübsch lustig wird, ungefähr so wie es in dem Liede No. 3 heißt:

Bruder 's ist Fastnachtszeit  
Drum sind wir all nit g'scheit,

dann werden sie ohne Zweifel aller Welt unglaublich gefallen. So lange man sich aber etwas g'scheit hält, wird es schwer halten. Die Sache läßt

eine herrliche Auskunft zu; man trinke erst wacker und singe dann, so macht man aus einer Composition die weder viel Poesie noch Prosa in sich trägt alles was man will. Es kommt ja immer nur darauf an, unter welchem Lichte man die Dinge betrachtet. Uebrigens sind die Lieder umfassender als irgend welche der Art, die uns bisher vorgekommen, und das von dem Dammmeiser Jürge ist sogar dramatisch. Wie gesagt, wer guten Wein hat, der kann sich mit bestem Erfolg daran machen, an den Wein und die Lieder.

Drei Lieder aus Robert und Aennchen von Tiedge, componirt von C. G. Kupsch. Op. 14. Dresden, bei Meser. Pr. 5 Sgr.

Der Componist hat diese Liederchen dem Dichtergreis Tiedge zu seinem 81sten Jahr zum Geburtstag geschenkt; jetzt schenkt er sie der Welt. Das erste war sehr freundlich, das zweite hätte unterbleiben können. Vielleicht unser Urtheil auch, aber es steht nun einmal und wir wollen es nicht austreichen aber auch nicht verlängern.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. In dem bevorstehenden Musikfest in der Westminster-Abtei werden mehrere Musiker mitwirken, welche schon bei dem letzten, welches vor 50 Jahren an derselben Stelle gefeiert wurde, thätig waren. — Aus Drford wird gemeldet, daß Paganini 1000 Pfd. verlangte, um sich auf dem Musikfeste bei der Installation des Herzogs v. Wellington als Kancler hören zu lassen.

— Neapel. Madame Malibran hat hier den allgemeinen Enthusiasmus so erregt, daß sie bei einer Vorstellung der Oper Norma von Bellini zehnmal mit unerhörtem Jubel herausgerufen worden ist. Die Engagements der Mad. Malibran in Italien sind so, daß sie bis zum Ende des Monat Mai 1835 keine acht Tage Ruhe hat. Neapel giebt ihr 80,000 Fr. und 2½ Venetiz für 40 Vorstellungen. Sinigaglia, Pucca, Turin, Padua rufen sie zu den gleichen Bedingungen. Mailand bewilligt ihr für 12 Abende 36,000 Fr.; das Engagement ist unterzeichnet. (Ihr Ausreten das selbst haben wir schon gemeldet.)

— Genf. Das Comité der Schweizerischen Musikgesellschaft macht bekannt, daß die Musikgesellschaft in Schaffhausen an diejenige von Genf den Wunsch gelangen ließ, in letzterer Stadt das Helvetische Musikfest zu feiern, was bereitwillig angenommen worden. Der Tag zur Aufführung des großen Concerts ist nun auf den 21sten Juli angesetzt. Unter den bezeichneten Gegenständen kommt auch eine Hymne vor, der Helvetischen Musikgesellschaft gewidmet von Carl Maria v. Weber.

— Warschau. Unser Landsmann der Violinvirtuose Karl Lipinski ist im Begriff von hier aus den westlichen Theil von Europa zu besuchen, und wird sich namentlich in Paris und London hören lassen. Zuvor wird er hier einige Concerte geben.

— Berlin. Am 2. Juni gab der junge Virtuose auf der Violine, K. Märten ein Concert im Jagorischen Saale; bei fortgesetztem Fleiß kann dieser Knabe recht brauchbar werden. — Am 4. fand zum Venetiz der Mad. Schröder-Devrient eine Aufführung von Bellini's Romeo und Julia statt. Die Künstlerin war vorzüglich, aber die Oper bleibt ein wahres Jammerwerk. — In der Königsstadt fährt Mad. Méric fort Gastrollen zu geben.

(Hierzu eine Beilage.)

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 24.**

Berlin, Freitag den 13. Jani 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

La Tendresse, la Plainte et la Consolation, trois Nocturnes caractéristiques pour le Pfte. par Ch. Ed. Hartknoch. Oeuv. 8. Leipzig, chez Kistner. Pr. 12 gGr.

Six grandes Valses, composées et arrangées pour le Pfte. par le même. Oeuv. 9. Ebendas. Pr. 16 gGr.

Der Componist der vorliegenden Piecen ist unsres Wissens ein Schüler Hummels und lebt jetzt in Moskau. Für die Composition scheint er in dem ziemlich langen Zeitraum, da er der musikalischen Welt bereits als Klavierspieler bekannt ist, wenig gethan zu haben, wie man aus den Nummern seiner Werke vermuthen muß. Die Nocturni sind, wie alle die uns bisher zu Gesicht gekommen, eine Nachahmung der Fieldschen. Sie suchen mehr Effect als diese und finden weniger, doch ziehen wir sie den Chopinschen bei weitem vor, denn sie sind wenigstens natürlicher. Den Charakter, den ihre Ueberschriften angeben, drücken sie zwar nicht bestimmt und überall, aber doch im Allgemeinen aus. Die Walzer dagegen scheinen uns ganz mißlungen zu seyn. Schwerlich möchten unsre Damen gern danach tanzen wollen. Es fehlt ihnen das heitere Leben, das der Tanzsaal fordert, ja auch oft der Rhythmus des Walzers. Man möchte daraus vermuthen, daß der Componist selbst nicht tanzt. Dagegen muß er ein Freund von Menuetten (nach dem Zuschnitt der Kammermusik und der Symphonie) seyn, denn in den Charakter dieses Mu-

stücks, das mit dem Balzer nur den 3. Takt und etwa die achttaktigen Theile gemein haben soll, fällt er sehr oft.

Missa von C. J. Köhler. (Partitur.)

Concordia von demselben.

Ouverture zum Schauspiele „Iphigenie“ von Goethe, componirt von Fr. Ed. Wilsing. (Partitur.)

Wie wir schon früher erwähnt haben, so setzt uns unser Verhältniß zu jüngeren Componisten in den Stand, bisweilen (zum Gebrauch können wir es aus Mangel an Raum nicht werden lassen) über noch ungedruckte Arbeiten einige Worte zu sagen. Die oben angezeigten Musikstücke liegen im Manuscript vor uns, es wäre indessen zu wünschen, daß sie bald in irgend einer Form vor die Oeffentlichkeit treten möchten. Was die Messe anlangt, so ist sie allerdings nicht ganz in jenem ernsten strengen Kirchenstil geschrieben, der den Arbeiten dieser Art zukommen sollte, und in dem sie von älteren Meistern gehalten wurden; allein sie bewegt sich doch in strengeren Formen, und Fleiß in der Ausführung ist überall sichtbar. Im Ganzen scheinen Haydn's Arbeiten in diesem Fach dem Componisten am meisten zum Vorbilde gedient zu haben, wiewohl freilich die frische Erfindung dieses Meisters nicht darin anzutreffen ist. Ueberhaupt haben wir mehr die Arbeit eines gebildeten Mannes von Kunstgeschmack vor uns, als das Werk eines selbstständigen Talents. Allein es ist noch die Frage, durch wen der Kunst mehr Vortheil gebracht wird, ob durch Jemand, der sich ihrem durch die Meister herangebildeten Gesetz gehorsam unterwirft, oder durch Jemand, der dasselbe nubeschreiben ändern oder erweitern will, und auf einen Gewinn neuer Irrthümer einschwärzt. — Auf gleiche Weise, wie von der Messe, würden wir von dem „Concordia“ benannten Notenheft des Componisten sprechen, nur daß der Gegenstand freilich ein ganz anderer ist. Dasselbe enthält nämlich eine Anzahl geselliger Lieder, deren Mehrzahl für Männerstimmen, oft nur für den Unifono-Gesang, eingerichtet ist. Doch hat der Componist, ungefähr so wie in der Methfesselschen Sammlung, leichte Begleitung zum Mitspielen oder Mitsingen hinzugefügt. Da nun überdies die meisten Texte bekannte gesellige Lieder sind, so glauben wir, daß durch die Herausgabe des Heftchens, wiewohl die Lieder selten auf mehr Anspruch machen können, als durch leicht faßliche Melodie ins Ohr zu fallen, dem Publikum ein erfreulicher Dienst geschehen würde. — Das dritte Manuscript, die Ouverture zu Goethe's „Iphigenia“ von Wilsing, hat eine größere Bedeutung für die Kunst. Der Componist derselben ist ein junger talentvoller, musikalisch sehr gründlich gebildeter Mann, von dem uns ebenfalls in schriftlicher Partitur bereits eine Messe und zwei Trio's vorgelegen haben; er lebt zu Wesel \*) und hat unseres Wissens

\*) Seit einigen Tagen befindet er sich in Berlin, welches der Red. der Zeit jedoch erst erfuhr, nachdem sein Aufsatz bereits in die Druckerei abgeliefert war.

noch keinen öffentlichen Wirkungskreis erlangen können. Sein Stil ist ernst, es scheint sogar, als fiele es ihm schwer, seinen Gedanken eine gewisse Leichtigkeit und freie Anmuth zu geben, wodurch sich bei dem Hörer bisweilen das Gefühl einer gewissen Unbehüllichkeit in den Wendungen erzeugt. Dagegen finden wir den Sinn für das Edlere in dem jungen Componisten so streng und richtig ausgebildet, daß sich uns nirgend ein Verstoß dagegen gezeigt hat. Dabei schreibt er mit Leichtigkeit in strengen Formen, führt seine Stimmen selbstständig, instrumentirt klar ohne Ueberladung und doch wirkungsreich. Da wir wissen, wie schwer es ist, daß ein junger Mann, der vorzugsweise die Eigenschaften eines deutschen Componisten hat, d. h. ernst und innig zu schreiben versucht, sich zu einer Anerkennung im Publikum durcharbeitet, welches immer durch wohlgefälliger Weise angelockt seyn will, so hielten wir es für Pflicht, hier auf dieses in einem entfernten Winkel Deutschlands lebende Talent aufmerksam zu machen. Zugleich sind wir überzeugt, daß der Componist seine Mängel am besten durch das öffentliche Hören seiner eigenen Sachen ablegen würde; wenn er aber vollends unter den Augen eines größeren Meisters arbeiten könnte, der ihm seine Vergehungen gegen das höhere Kunstgesetz (das der todten Formen hat er vollkommen inne) bemerkbar zu machen wüßte, so würde dies von größtem Vortheil für ihn seyn.

Grand Trio pour le Piano, Violon et Violoncelle, arrangé pour le Pfte. à quatre mains par Fréd. Mockwitz, composé par H. Herz. Oeuv. 54. Leipzig, bei Kistner. Pr. 1 Rthlr. 12 gGr.

Wir haben nicht Gelegenheit gehabt, dies Werk in seiner Originalgestalt kennen zu lernen, und müssen uns daher mit dem, was uns die Durchsicht des Arrangements gestattet, begnügen. Nach diesem ist das Epitheton „brillaut“ dasjenige, welches wir der Arbeit beilegen können. In die Tiefe geht sie nicht, wohl aber mitunter etwas in die Breite, wobei auf pikantes oder graciöses Spiel gerechnet ist, um das Interesse zu erhalten. Ohne sehr gute Ausführung möchte dasselbe auch wohl sehr rasch erkalten. Indessen ist uns Herz in denjenigen seiner Arbeiten, die nur Virtuosenzwecke haben, lieber; wo er gründlicher seyn will, kommt das Unvermögen gar zu oft zu Tage.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Auf dem Operntheater wird Rossini's Belagerung von Korinth gegeben werden, in der die Sgra, Grisi mit Rubini, Giubilei, Tamburini und Ivanof auftreten wird. — In der italienischen Oper ist eine neue Sängerin, Mlle. degli Antoni aufgetreten, und zwar in Rossini's Donna del Lago als Malcolm Graeme. Sie soll klein und stark seyn, aber eine sehr angenehme Stimme haben.

— Paris. Das ehemalige Theater des Nouveautés, das gegenwärtige Local für die komische Oper, ist in dem sehr kurzen Zeitraum von 20 Tagen aus einem unangenehmen, finstern, feuchten Saale in einen schönen, freundlichen, wohlthunenden Raum umgeschaffen worden. Dieses Wunder haben die Herren Fenchères und

Desplechin, beide als geschickte Decorateure wohlbekannt, hervorgebracht. Das Theater wurde in dieser neuen Gestalt mit Ruber's und Escribe's neuer Oper *Le stocq*, eingeweiht, deren Sujet sich auf die bekannten Vorgänge bei der Thronbesteigung der Kaiserin Elisabeth, der Tochter Peters des Großen, deren Leibarzt *Le stocq* war, gründet. Die Musik soll, im Vergleich mit den letzten Opern des genialen Componisten, ungleich sorgfältiger und fleißiger als diese gearbeitet sein; als ganz besonders gelungen werden die Ouvertüre, der erste Chor, ein Trink-Gesang, der ganze zweite Aufzug mit einem schönen Finale, ein schönes Duett im dritten und ein vortrefflicher Chor im vierten Aufzuge bezeichnet.

— Wien. Mlle. Maschinka Schneider, K. Sächs. Hofsängerin und Tochter des K. Kapellmeisters G. A. Schneider in Berlin, ist hier auf dem Kärnthner-Theater in Rossini's *Barbier von Sevilla* als Rosine aufgetreten, und hat, sowohl wegen ihres schönen, kunstgerechten Gesanges, als ihres lebhaften, natürlichen Spielers, den allgemeinsten Beifall der Kenner und Musikfreunde erhalten. Sie hat vorläufig 6 Rollen zu geben übernommen, z. B. die Isabella in Meyerbeers *Robert d. L.*, die Julia in Bellini's *Montecchi* u. s. w.

— Potsdam. Das zweite märkische Gesangsfest, dessen Stifter Herr Seminarlehrer Schärtlich ist, wurde am 5ten und 6ten Juni mit großem Erfolge gefeiert. — Am ersten Tage wurden in der Garnisonkirche von den zu 400 versammelten Sängern, meistens Schullehrern der Provinz, eine Anzahl Kirchenstücke vorgetragen, worunter drei Motetten von Bernhard Klein, ein Hymnus von Friedrich Schneider (der selbst beim Fest zugegen war), ein dergleichen von Schärtlich, eine Motette von Marx und ein Kirchenstück von Heithardt. Am Mittag dieses Tages speiste die ganze Gesellschaft, 450 an der Zahl, im Garten der Foge Teutonia unter einem Gezelt. Am folgenden Tage wurden mehrere weltliche Gesänge und Instrumentalstücke im Freien, auf einem dazu aus dem Tornow erbauten Orchester ausgeführt. Es waren Compositionen von Spontini (der am ersten Tage dem Fest gleichfalls beizuohnte), von Friedrich Schneider, J. P. Schmidt, Girschner, Schärtlich u. s. w. Ueber 3000 Zuhörer hatten sich dazu eingefunden, so daß auch von dieser Seite das Fest glänzend genannt zu werden verdient. Dank den wackern Veranstaltern und den zahlreichen Theilnehmern!

— Berlin. Im Theater ereignete sich wenig Neues. Mad. Schröders Devrient trat als Romeo in den *Capuleti* und *Montecchi* auf und fand und verdiente sich den außerordentlichsten Beifall; die Oper selbst ist jedoch das elendeste Nachwerk, was man hören kann. Acht Tage später wurde Marichners *Templer und Jüdin* wieder gegeben, worin Mad. Schröders-Devrient die Rebecca mit gleicher Meisterschaft spielte. Aber warum hören wir keinen Stuck? warum nicht wenigstens eine *Iphigenia*, wenn zur Armide nicht Zeit ist, nachdem sich Zeit für die elendesten Nachwerke gefunden hat? — Ein von dem Musiklehrer G. Märtenz im Jagerschen Saale veranstaltetes Concert hatte lebhaftest Theilnahme gefunden. Eine Ouvertüre von der Composition des Hrn. G. Märtenz war recht wirksam instrumentirt und natürlich. Der junge Albert Märtenz zeigte Talent und bereits wohl geübte Fertigkeit auf der Violine. — Der gegenwärtig hier anwesende Ober-Organist, Hr. Kochler aus Breslau, hat sich vor mehreren Kennern und Freunden des Orgelspiels in der Garnison- und Werderischen Kirche hören lassen, und dabei den vortheilhaftesten Ruf bewährt, welcher diesem geschickten Künstler zugeht. Sowohl in Fugen von J. S. Bach, als Präludien, Phantasien, Variationen entwickelte Hr. v. Kochler Gründlichkeit und Geschmack in der Ausübung seiner harmonischen Kunst, neben einer bedeutend fertigen Technik in der verschiedenartigen Benutzung der Manuale, Wahl der Register und dem Gebrauch des Pedals.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Rellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 25.**

Berlin, Freitag den 20. Juni 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Prænumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Erinnerung an Teplitz. Vier Lieder von L. Rellstab und von W. Marsano mit Begleitung des Pffe. in Musik gesetzt von Joseph Wolfram. 5te Liedersammlung. Dresden, bei Wilhelm Paul. Preis 12 gGr.

Diese Lieder fingen sich sehr angenehm, nur möchte man sie nicht Lieder nennen, sondern es sind meistens alle ausgeführte Gesänge. Daß der Redakteur der Iris eben kein Freund dieser Gattung ist, sondern sie nur in seltenen Fällen billigt, weil der Charakter des Liedes als Gedicht dabei völlig zu Grunde geht, hat er schon mehrmals ausgesprochen und näher zu motiviren gesucht. Indessen ist es sehr gut mit einander verträglich, der Gattung im Ganzen entgegen zu seyn, und doch das einzelne Beispiel gut zu heißen. Dieser Fall tritt mehrentheils hier ein. Das erste Lied, Text von Marsano, gefällt uns in seinen Accentuationen sehr wohl, obwohl wir gleich gegen die erste Phrase einzuwenden hätten, daß der Klimax verkehrt angelegt sey, indem die Worte: „Euch ihr Blumen, liebe Blumen“, statt sich zu steigern, in der Melodie abfallen. Ferner behagen uns die Fermaten mit den theatralischen Cadenzen nicht, weil grade hier die Gattung des Liedes nicht nur ohne, sondern sogar mit geschwächter Wirkung verlassen wird. Eben dahin gehört auch der Satz in F-moll (pag. 3.), hinter welchem sich jedoch der Eintritt der Melodie in As-dur sehr schön ausnimmt. Wir haben absichtlich dieses Lied genauer betrachtet, weil die anderen Texte von uns selbst herrühren und

man uns dabei einer Partheilichkeit zum Guten oder Bösen zeihen könnte. Wir wiederholen daher nur, daß uns die größte Einfachheit in der Auffassung die liebste ist, und wir das Componiren auf eine Strophe schon deshalb vorziehen, weil wir als Dichter uns die größte Mühe geben, übereinstimmende Accentuationen, Wendungen u. dergl. in die verschiedenen Strophen des Liedes zu bringen, nicht gerechnet, daß eine Melodie, die hierbei auch ihre Schwierigkeiten zu überwinden hat, zu etwas ungleich Selbstständigerem wird, als eine, die sich gewissermaßen der Freiheit ungebundener Rede überläßt. So hat uns denn in der Behandlungsweise das „Verlangen“ überschriebene Lied am besten, das „Herbst“ betitelte am wenigsten gefallen; die „Liebesbotschaft“ aber sagt uns in Beziehung auf die musikalische Auffassung am meisten zu.

Variationen für die Orgel über das Volkslied „Heil dir im Siegerkranz etc.“, componirt von August Ritter. Leipzig, bei Robert Friese. Pr. 8 gGr.

Ein nicht umfangreiches, aber ehrenwerthes Werkchen, aus dem sich entnehmen läßt, daß der Componist Talent und Fähigkeiten zu größeren Werken besitzt. Obwohl wir grade in den vorliegenden Variationen nicht auf besonders hervortretende musikalische Erfindungen oder neue Behandlung der Formen stießen, so ist doch vieles darin mit großem Geschick gemacht, und frappirt wenn nicht als neu, doch als gut und geschmackvoll, welches mehr ist als jenes. Mehrere einzelne Variationen haben uns sehr wohl gefallen und zumal die Schlußvariation, worin das Thema zwar nur frei und leicht, aber doch mit vielem Geschick fugirt ist, so daß der Fluß der Erfindung nicht durch den engen Damm der Formen gehemmt wird. Sehr glücklich hätte der Componist aber hier das musikalische Kunststück der Verlängerung des Themas anbringen können, indem sich dasselbe in feierlich gehaltenen Noten, zumal für die Orgel, ungleich imposanter ausnimmt, als im Allegro. Wir wünschen schließlich dem Verfasser Glück zu dieser Arbeit, aber dem Publikum auch, da es noch auf mehr Gutes hoffen kann.

Regina coeli laetare; Salve Regina; Pater Noster; Salve mundi Domina; für vier Singestimmen und Orgel von J. B. Gordigiani. Partitur und Stimmen. Prag, bei Marco Berra. Pr. 24 Xr.

Vier kleinere Kirchenstücke, die wir doch deswegen nicht unbedeutend nennen wollen, sondern die uns vielmehr beim Durchlesen große Freude gemacht haben. Und wäre es nichts als die Gattung, so ist in einer Zeit, wo alles sich auf das Triviale, Nüchterne, Leere, oft geradehin Verwerfliche wendet, schon diese geeignet, dem ernstern Kunstfreund Muth und Hoffnung zu geben. Aber der löbliche Voratz ist auch zugleich mit Ernst durchgeföhrt, und wir finden einen Componisten, dem es auch um die strengeren Formen zu thun ist, obwohl wir in mancher Einzelheit Abweichungen davon finden,

die wir nicht gut heißen können. Allein dafür finden wir einen Musiker, der sich in den heiligen Beruf vertieft und aus dessen Werk ein acht frommer Sinn hervorgeht. Kleineren Gesangsvereinen sind daher diese nicht sehr schwer auszuführenden Kirchenstücke bestens zu empfehlen. Doch noch eine praktische Bemerkung erlauben wir uns, nämlich die, daß es nach dem heutigen Gebrauch förderlicher für den Verkauf gewesen seyn würde, sich nicht der vier bekannten Schlüssel für die Singstimme zu bedienen, sondern für die Sopran- und Altstimme den Violinschlüssel anzuwenden.

**Variations brillantes pour le Pfte. seul, sur un Mazourka de Chopin, composées par Fréd. Kalkbrenner. Oeuv. 120. Leipzig, chez Kistner. Pr. 20 gGr.**

Das Thema von Chopin ist vielleicht nicht das beste an den vorliegenden Variationen, wiewohl dasselbe gewisse originelle Rhythmen hat, die, wären sie zu einem natürlichen Ganzen der Melodie verbunden worden, uns sehr wohl gefallen und ein in der That glänzendes Stück bilden würden. Doch lassen wir jetzt Hrn. Chopins Antheil an dem Werke bei Seite. Hr. Kalkbrenner hat sehr viel dafür gethan, denn es ist ihm gelungen, auf das seltsame Thema sehr hübsche pikante Variationen zu machen, die die Schwierigkeit der Ausführung vollkommen belohnen. In den Compositionen für das Instrument zeigt sich dieser nach gewissen Seiten hin so höchst ausgebildete Spieler in seiner ganzen Größe als solcher. Er weiß mit kleinen, oft nicht einmal schwierigen Wendungen dem Instrument die größten Vortheile abzugewinnen, und kommt mit seinen durchaus handrecht und natürlich gelegten Passagen ungleich weiter, als der Componist, dem er dies Thema entnommen hat, mit allen seinen mühselig zusammengesuchten Ton-Combinationen. Wir dürfen daher diese Compositionen den Klavierspielern vorzugsweise empfehlen, können aber nicht umhin, alle diejenigen, die sich in der modernen Spielart zu vervollkommen wünschen, wiederholt auf Kalkbrenners Klavierschule aufmerksam zu machen, die so ungemein zweckmäßige Uebungen für die Spieler enthält. Und da man einmal als Virtuose die Fertigkeit besitzen muß, das spielen zu können, was in der Zeit erscheint, indem man seinen Rang als Spieler aufgibt, sobald man vor irgend einer Aufgabe, die ein Zeitgenosse gelöst hat, zurücktreten muß: so ist Kalkbrenners Klavierschule Allen erspriesslich, die sich mit Klavierspiel abgeben, und wir bedauern es, daß mehrere junge Spieler unserer nächsten Nähe, die sonst einen ganz tüchtigen classischen Sinn besitzen, vor der kleinen Schwierigkeit der Uebung zurückschrecken, und sich, da sie sonst Allen voraus seyn würden, dafür Vielen nachgesetzt sehen müssen, denen sie im Wesentlichen weit überlegen sind.

**Huldigung der Freude. Sammlung ausgewählter Modetänze für das Pfte. No. 90. Leipzig, bei Kistner. Pr. 3 gGr.**

Ein eleganter Titel, ein Tyrolerwalzer nach bekannter Volksmelodie (auch

die Worte sind hinzugefügt), ein anderer Matzer — voilà tout. Wir glauben nicht, daß diese Huldigung sonderlich aufgenommen werden möchte, und falls die 89 Vorgänger derselben nicht besser sind, so verzichten wir in Zukunft sehr gern darauf.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Italien. Mad. Malibran ist gegenwärtig die Sängerin, welche von den Theater-Unternehmern am meisten gesucht wird. In Neapel wurde sie bei der letzten Vorstellung, in Bellini's *Norma*, nachdem sie im Laufe der ganzen Oper, ungeachtet der Anwesenheit des ganzen Hofes, enthusiastisch deklattirt worden war, zehn Mal heraufgerufen, und immer mit neuem Beifall überhäuft. „Nie“, heißt es in einem Schreiben aus Neapel, „hat das Theater S. Carlo dergleichen Ausbrüche eines Enthusiasmus gesehen, der die „divina donna“ bis in ihren Saalhof versetzte, wo sich die dilettanti, die Zeugen ihres Triumphs im Theater, abermals bereit hielten, sie zu empfangen.“ (Vergl. die früheren Nachr. in diesem Bl.)

— Paris. Die Akademie der schönen Künste hat ihr Urtheil über die musikalischen Compositionen, die zu der großen Preiskbewerbung eingereicht sind, abgegeben. Den ersten Preis erhielt Hr. Elwart, ein Schüler Lesueur's, den zweiten Hr. Colet, Etienne Verconsin; den dritten Hr. Boisselot, den vierten Hr. Placet, beide gleichfalls Schüler Lesueur's.

— Elberfeld. Der 1ste Juni war für unsere Stadt ein Tag, welchen wir in Hinsicht auf Kunst den Lichtpunkt dieses Jahres nennen können. Die Aufführung des Oratoriums „David's“ komponirt von Bernhard Klein, hat im reichen Maasse das bestätigt, was wir vorher Rühmliches davon mittheilten. Es ist wahr, daß dieses Tonstück zu dem gelungensten und würdigsten gehört, was die neuere Zeit hervorgebracht hat. Die Ausführung kann man ebenfalls gelungen nennen. Das Orchester, wie der Chor, wirkten mit Liebe und Begeisterung, mit Sicherheit und Kraft. Ueber die Solovorträge sprach sich in manchen Partien das Auditorium mit hohem Beifall aus. Wir können nicht umhin, bei dieser Gelegenheit allen Mitwirkenden von Hagen, Düsseldorf, Schwelm und Barmen unsern innigsten Dank zu bezeugen für die treue und liebevolle Unterstützung, welche sie uns gewährt haben.

— Berlin. Leider hat uns die vergangene Woche an Kunstschelungen nichts Neues von Bedeutung gebracht. Der vereinigten Trägheit und Unlust dreier Partheien ist es denn glücklich gelungen, die Zeit der Anwesenheit der Mad. Schröder-Devrient verstreichen zu lassen, ohne daß eine Oper von Glück auf die Bühne gebracht worden wäre. Auch Webers *Euryanthe* ist nicht zur Ausführung gekommen und kommt nicht dazu. Freilich haben wir statt dessen Bellini's Wunderwerk der Trivialität gesehen, und alle Petitmaitre's, Gehirne von Berlin sind darüber erstaunt, die Seelen aller Puffmacherinnen davon gerührt worden. — Gegen das Urtheil der Gegenwart sind die Führer unserer Kunstanstalten gleichgültig, ja mehr als das, völlig stumpf. Indessen in die verhärtetste Natur dieser Gattung bohrt sich doch das allmählig tröpfelnde Urtheil der Nachwelt (d. h. so weit unser Theater-Nutzen überhaupt auf die Nachwelt kommt) ein, und wir geben gewissen Herren das heiligste Versprechen, diese soll sie ernstlicher bezeichnen, als die Gegenwart darf. Besingung hat seinen kenntniß-, kopf- und herzlosen Gegnern die Schande der Unsterblichkeit verliehen; diese verheißten wir den nostratia von Berlin auch. — Am Mittwoch gab Hr. Spontini seine *Olympia* für das Publikum des Volkmarkts und der Wettrennen, welches auch das Haus anfüllte und beim Tanz und bei den Gespensten sogar lebhaft wurde. — Der hiesige Musiker und Componist Julius Nieß ist nach Düsseldorf als erster Musik-Direktor des dortigen Stadt-Theaters berufen worden.

# Iris

## im Gebiete der Tonkunst.

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 26.

Berlin, Freitag den 27. Juni 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Abonnementspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Die Kinder am See, Romanze von J. Förster, in Musik gesetzt mit Begleitung des Pfte. von Carl Eckert. Berlin, bei T. Trautwein. Pr.  $\frac{1}{12}$  Rthlr.

Eine ganz lobenswerthe Arbeit des noch sehr jugendlichen Talents. Ob es indessen gerathen ist, mit dergleichen überhaupt öffentlich aufzutreten, ist eine andere Frage, die wir nur nach Umständen bejahend oder verneinend beantworten würden. Das Gedicht ist einer kindlichen Ansicht adaptirt; eine Nachahmung des Erlkönig, oder gewissermaßen auch des Fischerliedes für Kinder. Dem Märchen wohnt das Eigenthümliche bei, daß es den geheimnisvollen Reiz für die Jugend wie für das Alter besitzen kann, und beiden gleich bedeutsam wird; der Jugend im Gefühl, in der Ahnung, dem reiferen Verstande (wir sollten lieber sagen dem reiferen Gemüth) in der Erkenntnis. — Wenn man aber eine solche musikalische Erscheinung betrachtet, ohne die näheren Beziehungen, unter denen sie entstand, zu kennen, so muß man nothwendig in vieler Hinsicht ein ungünstiges Urtheil aussprechen. Man würde mit der Wahl des Gedichtes, mit dem Verstandniß, der Auffassung und vielen anderen Dingen unzufrieden seyn müssen, und demnach das Werk für das eines sehr geringen Geistes halten, während es doch nur das eines unreifen ist, der dereinst schöne Früchte verspricht. So äbel ist es, mit Produktionen vor das Forum der Oeffentlichkeit zu treten, die ihre Geltung nicht rein in sich selbst tragen. Man macht schon jungen Autoren den Vorwurf,

daß sie die Erstlinge ihrer Muse in die Welt befördern, und doch sind diese nur in Beziehung auf die Kunst unreif; der Mensch aber ist wenigstens ein ausgewachsener, und hat sich bis zu dem vollen Maas der Empfindung hinangelebt. Wo aber Kinder erzeugen wollen, da ist auch die menschliche Kraft unreif, und wir haben es nicht bloß mit einem unausgebildeten Künstler, sondern mit einem unausgewachsenen Menschen zu thun. Deshalb würden wir im Allgemeinen sehr dafür seyn, daß die Leistungen solcher talentvollen Kinder nur als Studien betrachtet würden, und vor keine andere Augen als vor die des Lehrers kämen.

Begräbnislieder für vierstimmigen Männerchor, in der Stadt und auf dem Lande von größeren und kleineren Chören zu gebrauchen. In Musik gesetzt von H. Ulrich. No. 12. Breslau, bei Cranz. Pr. 10 Sgr.

Freilich in der Stadt und auf dem Lande zu gebrauchen, denn man stirbt an beiden Orten, und der wo es nicht geschieht ist noch nicht ausgemittelt. Im übrigen haben wir uns über diese Lieder schon bei einem früheren Hefte ausgesprochen, und weisen die Leser der Iris darauf, falls sie es der Mühe werth halten sollten, nachzuschlagen. Uebrigens haben sie das Gute, daß die denen sie gewidmet sind sie nicht hören, und so werden sie die Todten weder beunruhigen noch entzücken. Falls sie den Lebenden nicht gefallen, so mögen diese sich selbst anklagen, denn wer zwingt sie, sie zu singen?

Hannchen vor Allen, Gedicht von W. Gerhard, Musik von Julius Schneider, für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte. arrangirt vom Componisten. Berlin, bei Trautwein. Pr.  $\frac{1}{2}$  Rthlr.

Sechs Lieder für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte., in Musik gesetzt von Julius Schneider. Berlin, ebendasselbst. Pr.  $\frac{1}{2}$  Rthlr.

Wir haben hier zwei Gesangscompositionen desselben jungen Componisten vor uns, der sich schon durch mehrfache Arbeiten vortheilhaft ausgezeichnet und sein Talent gerade in der Gattung des Liedes bewährt hat. Das erste der genannten Werken, „Hannchen vor Allen“, ist ursprünglich für 4 Männerstimmen, d. h. einen Solo-Tenor, der von Drummstimmen begleitet wird, gesetzt, und hat sich in dieser Gestalt den allgemeinsten Beifall erworben, was zum Theil wohl auch auf Rechnung des vortrefflichen Sängers Herrn Mantius zu setzen ist, der es unzählige Male bei frohen Vereinen vortragen mußte. Es wird daher den Freunden des Gesangs angenehm seyn, das beliebte Lied auch in dieser Form zu besitzen. — Die Liedersammlung enthält eine Anzahl von recht artigen Compositionen, in denen wir es besonders rühmenswerth finden, daß sie dem Charakter des Liedes getreu bleiben. Dagegen aber sind wir mit der Aus-

wahl der Gedichte keinesweges zufrieden, denn neben einigen wahrhaft schönen befinden sich andere, die doch fast zu trivial sind, um sie durch den Druck zu vervielfältigen, wenn gleich einiges als geselliger Scherz hingehen möchte. Dahin gehört das noch dazu etwas frivole Stelldichein (Nr. 4.) und das letzte Lied, Frühlingsliedchen benannt. Als Beweis geben wir einen Vers, den dritten: „So komm denn mein Schätzchen und siehe die Rätzchen am Haselgestrauch, und gieb mir sogleich ein Schmädzchen!“ Wahrlich treffliche Poesie, schade, daß sie nicht von Elamer Schmidt in Werneuchen herrührt. Solchen Texten hilft auch keine Musik auf. Sehr gut haben uns dagegen das Wiegenlied (obwohl auch kein Meisterstück von Poesie) und Göthe's tief inniges „Schäfers Klage“ gefallen. Das letzte dürfte man in der Composition sogar schön nennen.

**Duo concertant pour deux Trombones de Basse ou deux Bassons, composé par Fr. Belcke. Oeuv. 55. Leipzig, bei Breitkopf et Härtel. Pr. 16 gGr.**

Von diesem Stücke können wir weiter nichts sagen, da es uns nur in Stimmen vorliegt, als daß wir die Hoffnung haben, es werde, von geschickten Virtuosen ausgeführt, sehr gut klingen, zumal wenn der Componist, der sich eines so ausgezeichneten Rufes auf seinem Instrument erfreut, selbst dabei thätig ist. Es möge also den betreffenden Virtuosen aufs Beste empfohlen seyn. Vielleicht kommen wir einmal darauf zurück, wenn uns die Gelegenheit geworden ist, es öffentlich zu hören.

**Introduction et Rondeau brillant pour le Pfte., composé par Jacques Schmitt. Oeuv. 112. Leipzig, chez Kistner. Pr. 20 gGr.**

Der Componist ist als sehr fertiger Clavierspieler (irren wir nicht, so lebt er jetzt in Hamburg) bekannt; allein ehrlich gestehen wir, daß das vorliegende von seinen 112 Werken das erste ist, welches uns zu Gesicht kommt. Indessen dürfen wir uns desselben erfreuen. Es bleibt zwar nur in der Sphäre eines glänzenden, schwierigen Klavierstücks, allein es ist doch mit deutschem Sinn für gute Harmonik geschrieben und überschreitet das Maas nicht. Nur die Melodie vermissen wir, einen melodischen Satz, der nicht auf Rossini's Weise das Ohr fogle, sondern auf Mozarts oder Beethovens ihm wirklich wohl thue. Allein die Melodie ist freilich jetzt so selten in der Welt geworden, daß man sie mit Steckbriefen verfolgen möchte. Das *pia mosso* am Schluß (pag. 18.) ist von sehr guter Wirkung. Doch gehört zu dem Ganzen ein tüchtiger, namentlich ausdauernder Spieler.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Wir erwarten binnen Kurzem Mad. Malibran und Herrn de Veriot. Nur dürfte es zu spät seyn, wenn sie Engagements für die Herbst-

fest zu finden hoffen. — So eben hören wir, daß Mad. Mailbran bereits eingetroffen ist.

— Paris. Eine neue Oper von Hrn. Labarre (dessen „beide Familien“ auf dem Berliner Operntheater sehr geräuschlos vorübergingen) „der Seeladler“, die auf dem Theater der komischen Oper aufgeführt worden ist, scheint kein sonderliches Glück gemacht zu haben. Das Talent des Componisten dürfte sich mehr zu der anspruchsvollen, leichteren Composition der Romaneen, als zu der von größeren gebieterischen Werken hinneigen. Pouchard und Mad. Casimir hatten in der Oper die Hauptrollen.

— Neapel. Mad. Mailbran, die in den ersten Tagen künftigen Novembers hieher zurück erwartet wird, ist von dem Herzoge Visconti in Mailand, dem malmigen Unternehmer des dortigen Theaters della Scala, für die ungeheure Summe von 450,000 Fr. für 185 Vorstellungen, nämlich 75 im Herbst und Carneval 1835 — 1836, 75 im Herbst und Carneval 1836 — 1837, und endlich 35 im Herbst 1837 engagiert worden. Nach einer ziemlich wahrscheinlichen Berechnung wird diese große Künstlerin wenigstens eben so viel in den ihr übrig bleibenden Jahreszeiten gewinnen. (Vergl. die früheren Nachrichten über ihre diesjährige Wirksamkeit.)

— Wien. Der ausgezeichnete Violin-Virtuose, Hof-Kapellmeister und Professor Vott aus Oldenburg, hat sich hier bereits dreimal, am 10., 21. und 31. Mai, hören lassen, und ehrenvolle Anerkennung seines kurz zuvor auch in Dresden und Prag geltend gemachten schönen Talents sich erworben. Ein Schüler Kieffers wetters und Ervohrs, sind es vorzugsweise die höchst schwierigen Violin-Compositionen dieses letztern Meisters, welche der junge Künstler zu seinen öffentlichen Vorträgen wählte, durch deren Ausführung er aber auch Zeugniß von dem eifernen Fleiß abgelegt hat, den er den zugleich an musikalischen Schönheiten so reichen Ländchen Ervohrs widmete. Auch in Concertstücken von Haydn, Paganini, so wie im Vortrage eigener Compositionen, zeigte sich Vott als Meister, und seine Leistungen fanden eine um so ehrenvollere Würdigung, da man in denselben ein in jeder Beziehung vollendetes, durch Klarheit und Einheit ansehnliches Gesamtbild erblickte, ohne auf Manier zu stoßen. Bei solchen Vorzügen, die ihn zu den gebieterischen Violinviolinisten unserer Zeit erheben, ist man mit Recht auf seine ferneren Leistungen gespannt.

— Warschau. Lipinski wird in diesen Tagen zunächst nach Posen und Danzig adressen.

— Hannover. Als ein erfreulicher Beweis des sich jetzt auch in unserm Königreiche immer vermehrenden Sinnes für schöne Künste kann auch das Musikfest betrachtet werden, welches am 1ten d. M. in der sehr geräumigen Kirche zu Zelleried am Harz aufgeführt wurde. Aus einem Umkreise von 6 Meilen hatten sich Künstler und Kunstliebhaber in großer Anzahl versammelt, und zu allgemeiner Befriedigung wurde durch ein Orchester und Gesangs-Periponal von etwa 300 Personen Rombergs Glocke, Beethovens C-dur-Symphonie und der 24ste Psalm von Schmeisler ausgeführt. Die Anordnung des Festes und die Direktion der Musik wurde von dem in der musikalischen Welt schon hinreichend bekannten Musikdirektor Nothe zu Clausthal besorgt.

— Berlin. Mad. Schröder-Devrient hat im Verfolge ihrer anziehenden Gastspiele den Romeo in Bellini's Cavalletti und Montecchi, die Statira in Spontini's Dignia und die Donna Anna in Mozarts ewigem Don Juan wiederholt. Wieselach von besonderer Stelle dazu gedrängt, sang sie auch die Isabella in Robert der Teufel, aber diese Parthie, und das letztmal die Olympia, vor fast leerem Hause. So wenig begehren diese Opern dem Publikum jetzt.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 27.**

Berlin, Freitag den 4. Juli 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Eutonia, eine hauptsächlich pädagogische Musik-Zeitschrift für alle, welche die Musik in Schulen zu lehren oder in Kirchen zu leiten haben, oder sich auf ein solches Amt vorbereiten. Herausgegeben von Joh. Gottfr. Hientzsch, Director des Schul-lehrer-Seminars zu Potsdam. Neunten Bandes erstes Heft. Im Selbstverlage des Herausgebers. Berlin, 1834, bei T. Trautwein. Pr. des ganzen Bandes 1 Rthlr.

Schon mehrmals haben wir auf diese interessante und nützliche Zeitschrift, an welche der Herausgeber und seine Mitarbeiter ihre Kräfte so redlich und meist völlig uneigennützig setzen, in den Blättern der Iris aufmerksam gemacht. Eine Recension ist bei unsrem beschränkten Raum nicht zu geben, wohl aber eine kurze Hindeutung auf die Leistungen des Journals. Durch eine Wohnort- und Amts-Veränderung des Herausgebers, wie wir vermuthen, unterbrochen, da derselbe von Breslau nach Potsdam gezogen ist, erscheint die Eutonia nunmehr auch an einem anderen Druckorte. Das aufgesammelte Manuscript hat ein verstärktes Heft erzeugt, es wird aber dieser Band nunmehr nur aus zwei Heften, statt wie sonst aus dreien, bestehen. Der Zweck der Zeitschrift ist im ausführlichen Titel derselben ausgesprochen. Sie erreicht denselben auf mannigfaltige Weise, theils auf theoretischem Wege, theils durch sachkundige Kritik, theils auch durch historische, anregende Mittheilungen. Der Inhalt des gegenwärtigen Heftes ist im Wesentlichen folgender:

Einen bedeutenden Raum nimmt ein Versuch über die Modulationslehre von Ferdinand Koch, Organist zu Havelberg, ein; ein zweiter theoretischer Aufsatz von dem Herrn Cantor Kalbig in Jena spricht über Kirchenmusik. Demnächst folgen kritische Berichte, über den Versuch einer rationellen Construction des modernen Tonstufensystems, von Dr. Wölflje, und über Gottfried Webers Versuch einer geordneten Theorie der Tonsetzkunst. Eine zweite Abtheilung der Kritik beschäftigt sich mit neuen Gesanglehren und dahin einschlagenden Werken von Breidenstein, Lecerz, Gerstbach, Hahn u. s. w. Die übrigen kritischen Aufsätze behandeln praktische Erscheinungen im Gebiete der Musik, d. h. insbesondere die Gesangs- und Orgel-Compositionen. Den Beschluß machen nachrichtliche Mittheilungen, die, wie wir schon oben bemerkten, hier am besten geeignet sind, durch das lebendige Faktum Anregungen zu bewirken. Man sieht, wie auf diese Art die Zeitschrift ihre ehrenwerthen Zwecke nach verschiedenen Richtungen auf abwechselnden Pfaden verfolgt, und somit auch unterhaltenden Stoff zu dem bildenden fügt. Wir können sie daher dem Publicum, für welches sie berechnet ist, nicht genug empfehlen.

Trois Romances Françaises avec accompagnement du Piano. 1) J'ai prié (musique de Panseron). 2) Le Klephte (musique de Labarre). 3) Au revoir Louise (musique de Panseron). Berlin, chez Trautwein. Pr. 10 Sgr.

Das Talent der französischen Componisten für die Romanze ist allgemein bekannt. Insbesondere ist es Panseron, der sich in der neueren Zeit in dieser Gattung nicht nur einen Namen erworben, sondern auch wirklich ausgezeichnet hat. Was den Reiz dieser kleinen Arbeiten erhöht, ist der glückliche Tact, mit welchem die Musiker ihre Gedichte zu wählen wissen. Eine Romanze, die nicht auf ein artiges Gedicht gestützt wäre, würde aber auch niemals in der schönen Welt von Paris Glück machen. So sind denn auch in den drei vorliegenden die drei Gedichte sehr glückliche Einfälle, angenehme Idyllen in der ursprünglichen Bedeutung des Wortes, nämlich kleine Bildchen, Genrestücke; die Musik dazu ist, wenn nicht außerordentlich, doch ganz angemessen, und somit mögen sie denn der schönen Welt zum Singen und Spielen empfohlen seyn.

Acht Romanzen für die Physharmonica oder Orgel, componirt von Carl Geissler. Op. 11. Leipzig, bei Kistner. Pr. 8 gGr.

Nicht recht artige Musikstücke, wiewohl von sehr geringem Umfange. In dessen auch im kleinsten Rahmen läßt sich das Vortreffliche leisten. Dies wollen wir gerade nicht von den vorliegenden Compositionen gesagt haben, aber man darf sie doch im Allgemeinen gut heißen. Nur muß uns der Umstand auffallen, daß Hr. Geissler seinen Arbeiten die Alternative zwischen Orgel und Physharmonica stellt. Das erste Instrument ist nämlich eben so mächtig, als das andere schwächlich, wenigstens wenn der Red. der Iris nach dem

urtheilen darf, was er einmal gehört. Denn dies hatte einen zwar angenehmen, aber doch sehr dünnen Ton, und war höchstens den seit einigen Jahren so modernen Blasinstrumenten, die den Ton durch Metallfedern angeben, zu vergleichen. Wie kommt aber das zur Orgel? Es heißt Zephyr und Boresas paaren. — Indessen kann man die Stücke auch mit Wirkung auf dem Fortepiano spielen.

Rondeau à la Mauresque, arrangé pour le Pfte. seul par Fréd. Mockwitz, tiré du troisième Trio pour Pfte., Violon et Basse de J. P. Pixis. Oeuv. 95. Leipzig, chez Kistner. Pr. 12 gGr.

Ein originelles Thema, und nicht übel behandelt. Das Stück ist etwas schwer zu spielen und nicht immer im angemessenen Grade dankbar, weil sich die begleitenden Instrumente mit der Klavierstimme verschmelzen lassen mußten. Indessen lohnt es schon der Mühe, und die Dilettanti der Pianofortes müssen Hrn. Mockwig, diesem fleißigen Arrangeur, für dies neue Geschenk dankbar seyn. Ob die Musiker gerade Ursach dazu haben, ist freilich eine andere Frage.

Alte und neuere Choral-Melodien der evangelischen Kirche, für Bürger- und Landschulen, zwei- und dreistimmig bearbeitet von Christoph Gottlob Schramm. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 12 gGr.

Ein sehr nützlichcs Werkchen, und im Ganzen recht zweckmäßig eingerichtet; nur wünschten wir, daß die Choral-Melodien nicht so häufig das System überschreiten möchten, da schon die Töne e und f im Sopran für Kinder meist zu hoch sind, und vollends das so oft vorkommende g; abgerechnet, daß solche Töne herausgeschrien, nicht mit dem sanften Ansatze des frommen Vortrages gesungen werden. Man muß bedenken, daß man ehemals alle Gesangsstücke im Sopranschlüssel schrieb, wodurch sie eine volle Terz tiefer zu stehen kamen, und daß das Gesez, das System nicht zu überschreiten, in jener Zeit gemacht ist, wo man also d und e als die Grenzen der Choralstimmen im Sopran für die zweckmäßigsten hielt. Und mit Recht, zumal aber für Kinder; denn der bei weitem größeren Mehrzahl ungeübter Stimmen wird es sehr schwer, einen höher liegenden Ton rein und natürlich anzugeben, sondern sie quälen sich mit verzerrten Gesichtsmuskeln und drücken und säkuliren die grausamsten Töne heraus. Aber es ist auch anderweitig nur gar zu sehr eingerissen, daß man alles für außerordentliche Kräfte und Mittel berechnet.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Gestern war der erste Tag der Feyer des großen Musikfestes in der Westminster-Abtei. Schon um 9 Uhr begannen die Hörer sich zahlreich einzus-

finden, doch fand, da alle Thüren offen standen, kein Gedränge statt. Nach 12 Uhr erschien Sr. Maj. der König, und bald darauf begann die Musik mit dem Krönungshymnus von Händel auf die Worte: „Zadock der Priester und Nathan der Prophet salbten Salomo zum König, und alles Volk freute sich und rief: Gott erhalte den König, lange lebe der König, er lebe für immer. Hallelujah! Amen!“ Dieser Hymnus machte einen unbeschreiblichen Eindruck, da Chor und Orchester ungemein zahlreich waren. Als die Worte kamen: „Gott erhalte den König“, bemerkte man eine ungewöhnliche Bewegung in der Versammlung. Viele Damen waren nahe daran, ohnmächtig zu werden, andere brachen in Thränen aus. Es war dies der gewaltigen Masse der Chöre und des Orchesters zuzuschreiben \*), welche der Emotion der Freude diesen Ueberreiz gaben. Hierauf folgte die Aufführung der Schöpfung von Haydn, deren großartige Chöre sich wunderbar schön ausnahmen, und zum Schluß einige ausgewählte Stücke aus Händels Samson. Die vorzüglichsten Sänger und Sängerinnen, welche mitwirkten, waren Graham, Bellani, Vaughan, Philipps, Mad. Carradori, Mad. Stockhausen, Miss Stephens, Miss Clara Novello und mehrere andere. Es waren 2700 Zuhörer zugegen, von denen 1500 auf geschlossenen, 1200 auf allgemeinen Sitzen saßen. Um 4 Uhr war die Feier des Musikfestes zu Ende.

— Aachen. Die Kräfte, welche zum hiesigen Musikfest vereinigt waren, waren außerordentlich zu nennen. Der Chor bestand aus 81 Sopranistinnen, 80 Altistinnen, 86 Tenören und 95 Bässen; das Orchester aus 52 Violinen, 15 Violas, 17 Cello's, 10 Contrabässen, 5 Oboen, 5 Fagotten, 4 Klarinetten, 7 Clarinetten, 8 Hörnern, 6 Posaunen, 4 Trompeten, 1 Pauker, in Summa 470 Excutanten, die von 36 Städten gesendet waren.

— Berlin. Das wichtigste Ereigniß der vergangenen Woche war die Wiederbelebung der Oper Euryanthe, welche von allen denen, die tiefer in den Bau eines umfassenden Kunstwerkes einzudringen vermögen, von jeder für Webers bestes Werk gehalten worden ist. Mit wahrer Freude haben wir wahrgenommen, daß diese Verständniß nach einer Reihe von Jahren auch der Masse des Publikums ausgegangen ist, daß sich während dessen an den schranken, oberflächlichen oder wüsten, unformlichen Produkten des Irthums aller Art gewissermaßen überfättigt hat, und nun ganz erstaunt ist, ein Kleinod zu finden, das es so lange verkannt hat. So viel liegt in der Hand derjenigen, die an der Spitze eines großen Kunstinstituts wie das unsrige stehen; so viel können sie thun, um den edleren Geschmack zu bilden. Denn ohne eine erste That, die dieses Stück jetzt wieder ins Leben gerufen hat, wäre es vielleicht zurückgelegt worden, bis die Zeit, die immer weiter und weiter schreitet, selbst bei den scheinbaren Rückschritten, die sie thut, an demselben vorübergegangen wäre. Und alsdann wäre dem Componisten der geistige Lohn der Anerkennung, auf den der Deutsche bei dem äußerlich so kümmerlichen Erfolg seiner Thätigkeit fast allein angewiesen ist, verloren gegangen. Dank sey also der trefflichen Künstlerin, die uns das Werk wieder auf die Bühne geführt hat. Sie hat, wie man fürchtet, mit dieser, vielleicht ihrer großartigsten Darstellung, Abschied von uns genommen; doch ist noch eine Hoffnung da, daß sich die Kunstgenüsse, die sie uns gewährt hat, erneuern werden. Auch die Preis will an ihrem Theil den Vater der Götter um Erfüllung dieses Wunsches bitten, und hofft, daß er seinem leichten, farbig beflügelten Kinde die Bitte nicht versagen werde.

\*) Leider giebt der Berichterstatter die Stärke nicht an.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 28.**

Berlin, Freitag den 11. Juli 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Fünf Lieder für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte. componirt von Tr. Curschmann. Op. 9. 6tes Liederheft. Berlin, bei Trautwein. Pr. 20 Sgr.

Wir finden in diesen mit seinem Gefühl und Geschmack componirten Liedern durchaus den Componisten wieder, der sich in dieser Gattung schon einen so ausgezeichneten Namen gemacht hat, wenn gleich wir nicht verhehlen wollen, daß vielleicht unter diesen fünf Liedern keins ist welches sich so hervortretend beim Publikum geltend machen dürfte, als einige ältere desselben Componisten, wie z. B. „Bäblein laß dein Rauschen seyn“ oder „die stillen Wanderer“ u. dgl. Allein wir wollen deshalb nicht sagen, daß die vorliegenden jenen eben an musikalischem Werth nachstünden; nur vereinigen sich Gedicht und Musik nicht so glücklich, zumal nicht so glücklich im Sinn und Geschmack des zahlreicheren Publikums. Gleich das erste Lied „Morgengruß“ ist ungemein zart aufgefaßt, und fein ausgeführt, und auch als Gedicht dem Inhalt nach zu loben; allein die Ausführung der Worte ist etwas schwerfällig, daher dürfte der Eindruck geschwächer seyn. In ähnlicher Weise müßten wir fast von den sämtlichen fünf Liedern sprechen, die uns bei aller Freude welche sie uns gemacht haben, doch fast alle auch das Bedauern erregten, daß der Musiker seine schöne Gabe, mit der er für seinen Theil so sorgfältig umgeht, daß er uns nur das Ausgewählteste und Geprüfteste giebt, zu leicht an die Mittelmäßigkeit andrer Talente verschwendet. Nicht oft ge-

nug dürfen wir es den Musikern wiederholen, daß ein Lied welches sich weit verbreiten, allergreifend und ansprechend seyn soll, auch eines glücklichen Gedichtes bedarf. Es ist nicht immer nöthig, daß es ein schönes sey, aber es muß irgend eine Seite, einen Keim des Poetischen in sich haben, wodurch es sich eine volkstümliche Gültigkeit gewinnt, selbst wenn es die Probe der Kritik nicht bestehen könnte. Man betrachte alle Lieder die berühmt geworden sind, immer hatte das Gedicht seinen Antheil daran, selbst wenn es nur als eingreifend in eine temporaire Neigung der Zeit, die bisweilen sogar eine Krankheit genannt werden mußte, erscheint. Dahin gehörte z. B. das berühmte Lied von Himmel, „Hebe dich, in sanfter Feier,“ dessen allerdings zu keiner poetischen Lebendigkeit sich erhebende Worte doch ganz in die Matthissonsche Periode schildernder Sentimentalität eingriffen, der sich das damalige Publikum so ausschließlich hingegeben hatte. Dieses Mahlen mit Mondschein, Duft, Sternenglanz, Blüthenschimmer u. s. w., was jene Periode als die höchsten Leistungen der lyrischen Dichtkunst betrachtete, findet sich durchaus in dem Liede vor, und daher sein, wir möchten sagen europäischer Erfolg. Herr Eurschmann hat dies auch an sich selbst erfahren: denn so viele anmutbige Lieder er geschrieben, keins hat sich so breiten Boden der Anerkennung erkämpft, als das beliebte: „Kauschendes Bächlein,“ welches an Wilhelm Müllers geistreichem und anmutbigem Gedicht einen so mächtigen Verbündeten hatte. Und so wird unser musikalischer Freund überall finden, daß der Erfolg seiner Leistungen sich an den seiner Dichter streng knüpft, und mit dem Werth der Gedichte wächst und fällt. Es ist wahr, eine schöne Musik kann ein mitleidmäßiges oder gleichgültiges Gedicht heben, aber dennoch wird sich dies immer wie Blei an die Flügel der Töne hängen, und nach einer gewissen Zeit diese überwinden und zur Erde herabziehen, wo sie mit tausend andern Dingen begraben und vergessen werden; umgekehrt dagegen verdoppelt der Schwung der poetischen Gedanken auch die Flugkraft der musikalischen, und so gepaarte Kräfte dauern einen langen Zeitraum aus. Möge der Componist dies doch jedesmal bedenken, wo er seine schöne Gabe an ein undankbares Vermögen zu verschwenden in Gefahr ist. — Wir wollen aber damit nicht sagen, daß dies bei diesen Liedern durchweg geschehen sey, sondern nur daß die Auswahl nicht in dem Grade glücklich gewesen ist, um das Verdienst und den Eifer des Musikers durch recht verbreiteten Erfolg zu belohnen.

Acht instructive Orgelstücke, sowohl zum Studium als zum Gebrauch beim Gottesdienste, componirt von Adolph Hesse.  
Op. 51. No. 29. der Orgelsachen. Breslau, bei Cranz. Pr.  
10 Sgr.

Der Componist verdient zuerst das Lob des Fleißes; denn noch in so jungen Jahren schon über ein halbes Hundert Werke in die Welt gefördert zu haben, und zwar meist ernste, würdige, mitunter auch umfassendere, ist allerdings keine Kleinigkeit. Allein es giebt einen zwiefachen Fleiß, den des

viel und den des angestrengt Arbeitens. Diesen letzteren müßten wir (wenn auch nicht in Beziehung auf die vorliegende Arbeit) dem Componisten in mehrerer Beziehung wünschen. Die kleinen Stücke in Frage sind so gut als man es auf diesem beschränkten Territorium des Raumes und der vorgezeichneten Zwecke nur irgend erwarten darf. Ja einige derselben gefallen uns besser als manche der größeren Orgelarbeiten des Componisten. Sie sind oft pikant in Gedanken, dabei natürlich geschrieben, und suchen die gelehrte Form, die als gesuchte auch nur eine todte und oft entsetzlich leberne ist, nicht auf, bedienen sich ihrer aber da wo sie dem Gedanken von selbst entgegentritt mit Freiheit und Beherrschung. Zumal hat uns das kleine Stück in Amoll (No. 2.) und das in Gmoll (No. 4.) sehr wohl gefallen, obwohl das letztere, besonders da der Gedanke leicht verführt es ein wenig *agitato* zu nehmen, von dem eigentlichen Orgelspi abweicht. Auch das kleine Andante No. 8. ist ein sehr angenehmer, sanfter Satz, dessen melodisch geführte Mittelsstimmen von besonders guter Wirkung für die Orgel sind.

Religiöse Gesänge für 2 Tenor- und 2 Bassstimmen nebst obligater Orgelbegleitung, comp. von Ernst Richter. Partitur und Stimmen. Op. 7. Breslau, bei Carl Cranz. Pr. 20 Sgr.

Von diesen kleinen Arbeiten, die wir mit großem Vergnügen durchgelesen, können wir nichts als Gutes sagen. Gleich in den ersten Tacten ließ sich wahrnehmen, daß der Componist mit Einsicht und Sinn verfähre; wir glauben zu bemerken daß Bernhard Klein's würdiges Vorbild ihm zur Aufseherung gedient habe. Aber nicht daß er von ihm entlehnte, sondern nur indem er von ihm gelernt hat, und die schöne Bahn die dieser tiefe Genius eingeschlagen, verfolgt. Die Gesänge sind leicht ausführbarer Art, kleine Motetten. Die Behandlung des Textes ist demselben angemessen, die der Singstimmen sehr zweckmäßig und vernünftig. Aber der Componist ist auch ein guter Musiker, der die strengen Formen fließend zu handhaben weiß, und seine Stimmen ohne ihnen Gewalt anzuthun selbstständig führt. Wir sind zwar nicht auf besondere Eigenthümlichkeiten der Erfindung gestoßen, allein das Vorhandene verräth doch so viel musikalische Bildung, so viel richtigen Geschmack, und ist nicht selten so glücklich in einzelnen Verwechselungen, Benutzungen, Wendungen u. s. w., daß man sich sehr daran erfreuen kann. Wir wollen daher diese Gesänge den jetzt so zahlreichen Gesangsvereinen von Männern, die sich fast ausschließlich dem Kirchenstyl widmen, recht angelegentlich empfehlen haben.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London, den 2. Juli. Das hiesige Musikfest dauert nun schon fünf Tage hintereinander fort. Der Engländer ist wie in den Formaten seiner Zeitungen, auch hier gewissermaßen für das Gigantische. Eine solche Aufführung dauert biswessen 5—6 Stunden und besteht aus zahllosen Stücken. Am ersten Tage gab

man die Schöpfung. Am 27. Juni wurden zuerst einige Stücke aus Hand's Jahrzeiten, dann eine Auswahl von Stücken aus dem Judas Maccabäus, dann verschiedene Gesangsstücke mehrerer Meister, als Mozart, Pergolesi, Händel, Beethoven (aus dem Oratorium Christus am Oelberge), Hummel und Purcell, einem einheimischen Componisten aufgeführt. Eine außerordentliche Menge von Sängern und Sängerinnen, zum Theil des berühmtesten Namens, nahmen Antheil daran. Wir nennen nur die Damen Grisi, Carradori Allan, Seymour, Miß Wagstaff, Miß Chambres, Mad. Bishov, Mad. Stockhausen, Miß Eloud, Miß Clara Novello u. s. w., und die Herren Graham, Vaughan, Lamburini, Ivanoff, Chapman, Goulden, Phillips, Bellamy und viele andere, welche sämmtlich als Solisten austraten. — An der Regel waren thätig Hr. Adams und der berühmte Musikgelehrte Dr. Erich, der schon in seinem dritten Jahre als musikalischer Wunderkind bekannt war. — Das glänzendste Concert fand gestern zum Schluß statt. Bei dem großen Musikfest im Jahre 1784 betrug die Zahl der Sänger 275, die der Spieler 251, also die Gesamtzahl 526, diesmal aber waren 402 Vocalisten und 231 Instrumentalisten, in Summa 633 gegenwärtig. Als Gegenstand der Aufführung war der Messias von Händel gewählt, eine Musik, die den Vortheil hatte, daß sie den meisten Hörern bekannt war. Auch im Jahre 1784 machte der Messias den Schluß des fünfjährigen Musikfestes und zwar eben so auf den Befehl der Königin Charlotte wie jetzt auf die Veranlassung J. M. der Königin. J. M. wohnten dieser Aufführung in Begleitung der Prinzessin Auguste, des Herzogs von Cumberland, der Herzogin von Kent, der Prinzessin Victoria, des Prinzen Georg von Cambridge, des Herzogs von Sachsen-Meiningen, und des Prinzen und der Prinzessin von Hessenlohe bei. Auch außerdem war die Versammlung äußerst glänzend, und man zählte unter andern den Herzog von Wellington und den Lord-Kanzler in derselben. — Die Aufführung war durchweg vortrefflich, nicht nur daß die Soli sämmtlich ungemein schön vorgetragen wurden, sondern auch die Chöre thaten in ihren Mäßen eine großartige Wirkung. Zumal war es das Hallelujah, dessen Wiederhall in den ehrwürdigen Hallen der Westminsterabey den feierlichsten Eindruck machte. Jedenfalls war dieser letzte Tag des Musikfestes auch der bedeutendste für die Kunst. An eine Fortsetzung desselben, auf die man noch gehofft hatte, ist nicht mehr zu denken, da der Dechant und das Kapitel ihre Erlaubniß auf das bestimmteste versagt haben. So haben sich denn die Musikliebhaber von London vereinigt, um Greter Hall zu diesem Zwecke zu mietzen. Die Aufführung soll den bisherigen nicht nachstehen, dagegen die Entreprense ermäßigt werden, um auch minder bemittelten Kunstfreunden den Genuß zugänglich zu machen.

— Paris. Herr Choron, der sich so sehr verdient um die Ausbildung des Kirchengesanges gemacht hat, ist gestern hieselbst gestorben. — Paganini ist hier angekommen. Man glaubt aber, daß er sich nicht lange aufhalten wird. — Derselbe hat ein neues Instrument erfunden. Seit langer Zeit suchte dieser Virtuoz Töne hervorzubringen, welche Ähnlichkeit mit der menschlichen Stimme hätten. Er glaubt, daß ihm dießs vermittelt des neuerfundenen Instruments, welches er die Contraviola Paganini nennt, gelungen ist.

— Stettin. Se. K. H. der Kronprinz hat dem Musik-Direktor Dr. Löwe hieselbst für seine musikalische Leistungen eine goldene Medaille mit dem Bildniß des Kronprinzen und der Inschrift: „dem Musik-Direktor Löwe,“ ausstellen lassen, auch bei seiner Anwesenheit in Königsberg einer von ihm befohlenen Aufführung des von Löwe componirten Oratoriums „die Siebenschläfer“ beigewohnt.



# Iris

## im Gebiete der Tonkunst.

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 29.

Berlin, Freitag den 18. Juli 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Caecilia, eine Zeitung für die musikalische Welt, herausgegeben von einem Vereine von Gelehrten, Kunstverständigen und Künstlern. Heft 59 u. 60. S. Pr. zu suppl. Pr. à Heft 12 Gr. sächs.

Es ist nicht das erste Mal das wir dieser geschätzten und schätzenswerthen Zeitschrift in diesen Blättern gedenken. Diesmal aber führt uns nicht deren Inhalt im Allgemeinen auf dieselbe, so manches Interessante wir darin gefunden, sondern ein bestimmter Aufsatz, auf den wir schon vor längerer Zeit aufmerksam gemacht worden sind. Es ist dies die geistvoll geschriebene Abhandlung von R. Stein „Versuch über das Komische in der Musik.“ Indessen setzt uns derselbe in Verlegenheit. Man hat uns (der Redakteur der Iris spricht wie ein gekränktes Haupt gern im Plurali von sich selber) aufgefordert ein Gutachten, nicht nur über diesen Aufsatz, sondern auch über eine Kritik, worin derselbe scharf angegriffen wird, zu geben. Das letztere können wir nicht, weil uns die Kritik noch nicht zu Gesicht gekommen ist; zu dem Ersteren fühlten wir uns aber wohl im Stande, weil wir viel über diesen Gegenstand nachgedacht, obwohl nicht so viel studirt haben, wie der Verfasser der Abhandlung. Allein wie wäre es möglich, selbst bei der schärfsten Concentrirung der Gedanken, auch nur im mindesten gründlich das was man sagt zu rechtfertigen, in dem kleinen Raum dieser Blätter? Und ist ein ungerechtfertigtes Resultat bei Gegenständen die zu so scharfen Untersuchungen

auffordern nicht fast mehr als eine Anmaßung? Dennoch wollen wir es zu geben suchen, aber ganz apboristisch. Des Verfassers Ernst, Fleiß, Bemühung sind sehr achtungswerth. Er hat vollkommen Recht, wenn er alle die angeführten Definitionen des Komischen unzulässig und unzulänglich findet. Doch er hat nicht Recht die scharfsinnigste Abhandlung darüber, die in Jean Pauls Vorschule der Aesthetik, ganz unbeachtet gelassen zu haben. Des Verfassers eigne Erklärung genügt uns aber auch nicht. Sie lautet: „Das Komische beruht in einer überraschenden und ergötzlichen Abweichung vom Vernünftigen, Zweckmäßigen und Gewohnten, welche von uns mit dem beglücklichen Gefühl unsrer Ueberlegenheit wahrgenommen oder vorgestellt wird.“ Einmal paßt diese Erklärung nur auf gewisse Fälle, und zweitens setzt sie das zu Erklärende gewissermaßen als erklärt voraus, wenn er sagt das Komische besteht in einer ergötzlichen Abweichung. Was ist aber eben das Ergötzliche dabei? Was ist ergötzlich überhaupt? Eine Definition, die von meinem Geschmacksurtheil abhängig gemacht wird, ist keine scharfe. Man kann in der Anwendung der Definition auf concrete Fälle abweichen; diese selbst aber muß wie jedes Gesetz klar und unumstößlich seyn. — Die musikalischen Beispiele sind oft sehr treffend, gegen einige aber hätten wir vieles einzumenden. Jedenfalls wird sich das Komische in der absoluten Musik (wir bezeichnen die, welche sich nicht mit dem Wort verbindet, so) sehr schwer nachweisen lassen, und namentlich scheint uns das meiste was der Verfasser in dieser Beziehung von Beethoven anführt, völlig mißverstanden. Besonders die Hindeutung auf den Schlusssatz der 9ten Symphonie, in welcher wir niemals auch nur einen komischen Zug, wohl aber das sprudelndste Leben gefunden haben. Soll ich zum Schluß dieser Apboristika noch meine eigne Ansicht über das Komische in der Musik geben, so ist es die, daß dasselbe in der absoluten Musik unmittelbar nicht zu finden ist, sondern nur durch eine Verstandescombination, die sich oft unbewußt auf Vergleiche stützt, hinein kommt. Ueberhaupt hätte der Verfasser es zur Basis annehmen müssen, daß der Verstand die Komik richtet und bestimmt, während die Musik ihr Urtheil durch das Organ des Ohrs unmittelbar von der Gefühlswelt fordert. Nur durch die Wissenschaft in der Musik wird das Komische möglich, und zwar als Umkehrung des wahren Gesetzes, obgleich nicht jede Umkehrung, jede Verirrung davon eine komische ist. Doch genug der Apborismen. Wündlich möchten wir besser mit dem Verfasser, dessen verdienstvolle Arbeit so vieles durch andere Beschäftigungen in den Hintergrund gedrängte wieder in uns aufgeregt hat, fertig werden, wo man jeden Satz gleich unmittelbar beim Schopf fassen und ihn wie ein Douanenbeamter visitiren kann, ob er keine Contrebande bei sich führt. Jedenfalls bleibe des Verfassers Bemühung sehr achtungswerth, sehr schätzbar, und wer auch noch so sehr sein Gegner wäre müßte doch Vieles in ihm anerkennen. Die Wahrheit kommt aber nicht durch einen Einzigen an den Tag, sondern die Kräfte der ganzen Menschheit fördern ihr leuchtendes Gold aus verborgenem Schacht hervor. Darum

verdient jeder der nur wacker arbeitet die ehrenvollste Anerkennung, selbst wenn er bisweilen in eine taube Ader einschlägt.

Ouverture, Gesänge und Zwischenakte aus Göthe's Egmont, von L. v. Beethoven, für das Pfte. zu 4 Händen eingerichtet von V. Wörner. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 2 Rthlr.

Da leider, eine wahre Schande für Deutschland, Göthe's Egmont fast von den meisten Bühnen verschwunden ist, so ist Beethovens größtentheils so überaus reizende und meisterhafte Musik zu diesem schönen Dichterwerke viel zu unbekannt geblieben. Die Ouverture, die als eins der trefflichsten Musikstücke des Meisters berühmt ist, möchte davon allein eine Ausnahme machen. Und dennoch ist diese Musik so reich an zarten Beziehungen zu den Schönheiten des Gedichts, ist so mannigfaltig und neu in der Erfindung. Ganz an der Zeit, und gewiß sehr willkommen, ist daher das Arrangement des Ganzen zu vier Händen, wodurch manche Schwierigkeit in der Ausführung gehoben wird. Bei den componirten Liedern ist die Einrichtung getroffen, daß die Singstimme in der prima und seconda parte zugleich abgedruckt ist, so daß von zwei Spielern jedesmal der beste Sänger dieselbe übernehmen kann. Möchte diese Unternehmung der durch so vieles Gute bekannten Handlung dazu beitragen, der trefflichen Musik eine rechte Ausbreitung zu verschaffen.

Variations faciles et agréables sur le Théma favori de l'Opéra Hans Heiling von H. Marschner „So wollen wir auf kurze Zeit“ pour le Pfte. à 4 mains, par F. L. Schubert. Oeuv. 24. Leipzig, bei Breitkopf und Härtel. Pr. 16 gGr.

Der Contronist hat ein sehr glückliches Thema gewählt, indem dasselbe eins der graziossten nicht nur von Marschner, sondern der überhaupt in neuerer Zeit componirten ist. Die Variationen sind mit Geschick gemacht und erfüllen das Versprechen des Titels, d. h. sind leicht ausführbar und fallen angenehm ins Ohr. Wir dürfen sie daher als sehr ansprechend bestens empfehlen.

Zehn Lieder eines wandernden Malers, von Z. Lyser. Leipzig, bei Schaarschmidt. Preis: Textbuch nebst Musikheft 1 Rthlr. 16 gGr.

An diese zehn Lieder haben sich sieben Componisten gemacht und daran componirt, nämlich die Herren Becker, Dorn, Poley, Raffelli, Krug und die Damen Friederike Hesse und Clara Wied. Wir könnten also auch 7 Recensionen darüber schreiben, oder allenfalls 7 Recensenten dabei anstellen. Dergleichen Collectivprodukte fordern aber eine zu detaillirte Kritik, als für die Blätter der Iris möglich ist. Wir wollen uns also mit der kurz

zen Anzeige und dem apodiktischen Wort begnügen, daß uns Einiges darunter recht wohl gefallen hat.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Das englische Opernhaus wird mit einer neuen Oper: *Murdschabad*, eröffnet werden, wozu Hr. Arnold (der Eigenthümer des Theaters) selbst den Text verfaßt und Hr. Loder die Musik komponirt hat. Die Proben haben auf dem Drurylane-Theater stattgefunden. Eine junge, sehr hübsche Sängerin, Miss Healy, tritt darin auf.

— Magdeburg. Das hiesige Musikfest ist glücklich beendet; die Aufführungen fanden am 2., 3. und 4. Juli statt. Das Orchester und der Chor waren zusammen über 500 Personen stark. Viel berühmte Künstler aus den umliegenden Städten, als Friedrich Schneider, die Gebrüder Müller und andere waren dazu eingetroffen. Händels Josua ergriff durch die unvergleichliche Pracht seiner Chöre und die treffende Charakteristik aller einzelnen Sätze alle Zuhörer auf tiefste, und rechtfertigte vollkommen die von diesem Werke gehegten Erwartungen. — Die am zweiten Tage auftretenden Virtuosen und Künstler gewährten einen Genuß, von dem man hätte wünschen mögen, ihn nicht in dem Uebermaße aufsaufen zu müssen, sondern sich etwas davon aufsparen zu können für die Folgezeit. — Der dritte Tag gab endlich mehr als früher angesagt war, und gewiß hat Jeder mit lebhaftem Dank die herrliche Ouvertüre Glück und das gewaltige Hallelujah von Händel, als eben so unerwartete als willkommene reiche Zugabe entgegen genommen. Was die damit verbundenen Festlichkeiten betrifft, so war besonders die Wasserfahrt nach dem Herrenkrug sehr fröhlich, und nicht minder hat die Versammlung im Friedrich Wilhelm's Garten angesprochen. Hier wurden gemeinschaftlich die vier Lieder, welche eigends für das Musikfest von Schneider und Mühling komponirt waren, vorgetragen. Zum Schluß ward den fremden Künstlern und Sängern im Saal der Harmonie ein Festmahl gegeben, wo abwechselnde Gesellschaftsgesänge erklangen und besonders die geachteten Künstler Mantius und Zschiesche aus Berlin des Ergößlichen gar manches zum Besten gaben. Sonnabend den 5. Juli schied alles wieder; aber die Erinnerung an diese herrlichen Tage wird nie scheiden bei denen, welchen Kunst und wahrer Lebensgenuß etwas gilt.

— Berlin. Seit der Abreise der Mad. Schröder, Devrient steht das Opernhaus verödet, obwohl Dlle. Großer in einigen Rollen dieser großen Künstlerin aufgetreten ist. Vor derselben möchte man sich dies haben gefallen lassen; nachher ist es unbegreiflich von der Direktion und kaum erträglich für das Publikum. Ueberhaupt hat die ersert wieder finanzielle Meisterstücke gemacht; vier additionelle Gastrollen in würdigen Opern wurden der Mad. Schröder, Devrient abgeschrieben, weil die Kasse die Ausgaben nicht tragen könne, und jetzt giebt man den Don Juan so daß er vor ganz leeren Bänken gesungen wird, und bezahlt da bei doch noch eine Gastspielerin!!! — In der Königsstadt ist als Neuigkeit eine Operette von Girschner, der Wetter aus Bremen, nach Theodor Körner's Lustspiel, zum großen Theil mit Beibehaltung des Dialogs desselben, gegeben worden. Derselbe hat ganz artige Musik und wurde artig gespielt und gesungen. Das Königsliche Theater hätte die Kleinigkeit auch geben können, sieht es aber alles auf die lange Bank zu schieben.

## Musikalienverkauf.

Eine aus nahe an 2000 Piecen bestehende Sammlung von Musikalien soll jedes Stück für den vierten Theil des Ladenpreises verkauft werden. Kataloge darüber sind auf portofreie Briefe zu erhalten beim Hofbuchhändler F. A. Eopel in Sondershausen.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 30.**

Berlin, Freitag den 25. Juli 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Trois Nocturnes pour le P<sup>te</sup>. composés par Fr. Chopin. Oeuv. II.  
Leipzig, chez Breitkopf et Härtel. Pr. 16 gGr.

Wir sind mit Chopin's Arbeiten in der That in einiger Verlegenheit, denn sie bleiben einander in gewisser Beziehung so ähnlich (in andrer sind sie freilich, dies darf man nicht abläugnen, sehr abweichend von einander), daß wir immer nur dasselbe wieder darüber zu sagen hätten. Wir hatten diese Notturnos für nicht besser als diejenigen, über die wir vor etwa einem Jahre in einem so zelotischen Zorn ausbrachen, und doch werden wir jetzt diese Sprache nicht erneuern, obwohl unsere Ansicht dieselbe geblieben ist. Denn damals eiferten wir gegen die Verkehrtheit des betretenen Weges überhaupt, und fühlten den Beruf die Welt darauf aufmerksam zu machen; da seitdem diese Richtung eine allgemeine wird, so daß wir sie, wenn freilich nicht *de jure* doch *de facto* anerkennen müssen, so ist dieser Kampf ein vergeblicher. Wir haben daher jetzt die Sattung im Allgemeinen zuzugeben und ihr ihre Rechte einzuräumen, müssen uns aber über die einzelnen Erscheinungen in denselben auslassen. Diese nun, sobald man den allgemeinen Tadel absorbiert; sind häufig ganz achtungswerth. So diese drei Notturnos. Zwar sind uns Fields klare, selbsterfundene, graziöse kleine Romanzen, auf denen Herr Chopin die feinigsten gründet, er mag so gesucht davon abweichen als er will, uns tausendmal lieber als die vorliegenden; dennoch läßt sich nicht verkennen, daß ein edler musikalischer Sinn darin vorherrscht, und zugleich das

Bestreben obwaltet, etwas anderweitig neues in der Kunst zu erfinden, als was den Fingern neu ist. Des letzteren ist aber wieder so unendlich viel, es erfordert selbst für geübtere Spieler eine solche Mühe, das herzustellen was Herr Chopin beabsichtigt, daß wir zweifeln ob das Resultat der Anstrengung werth sei. Zwar haben eine Menge Klavierspieler angefangen Chopin's Sachen zu spielen, und mit Recht, denn der Virtuose muß auch dergleichen Bahnen wenigstens versuchsweise betreten, allein durch diesen momentanen Erfolg lasse sich der Componist nicht täuschen. Jetzt reizen Neuheit und sogar Schwierigkeit, denn jeder Spieler setzt eine Ehre darin, eine schwere Aufgabe die ein anderer gelöst gleichfalls zu lösen; wenn aber diese Reizmittel aufhören, dann muß der Inhalt wesentlichen Werth haben, oder es ist um den Erfolg geschehen. Die vorliegenden Nottornos dürfte man allerdings dem Publikum nicht günstig empfehlen, wenn sie nicht eben so schwierig wären. So aber muß man sagen, daß man in unzähligen Klavierstücken mit halb den Mitteln die gleichen und in vielen sogar größere Erfolge erreicht. Wenigstens wird sich jeder Dilettant lieber mit einem Stück von Herz und Kaltbrenner Mühe geben um zu glänzen, und jeder Musiker lieber an eine Sonate von Beethoven seine Kräfte setzen, um etwas Würdiges zu fördern, als daß man bei Chopin doppelte Anstrengung für verminderte Erfolge nach beiden Richtungen verwendet. Herr Chopin hat nun hinlänglich Dinge geschrieben die äußerst schwer zu executiren sind, wo es uns von Kreuzen und Beenen vor dem Auge flimmert. Ist er jetzt auch im Stande etwas Schönes und Gutes mit leichten Mitteln zu schreiben, dann wollen wir ihn gern als Componisten anerkennen. Wer aber vielen äußeren Apparats, sey es an Ausdehnung der Form, an Gelehrsamkeit derselben, an Instrumenten oder Fingern bedarf um etwas von dem Gewöhnlichen Abweichendes darzustellen, der schafft nicht, bricht nicht neue Bahnen, sondern verläßt nur das Hergebrachte, womit, wenn kein größeres Ziel auf dem Wege erstrebt wird, mehr verloren als gewonnen ist.

Duo en forme de Sonate pour Pfte. et Violon ou Flûte composé par C. G. Reissiger. Op. 94. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 1 Thlr. 15 Sgr.

Ein Werk dessen wir uns wahrhaft erfreut haben, wiewohl uns Einzelnes darin nicht befriedigt. Es ist indessen im Ganzen in einem Stil geschrieben der aus einer edlen Geschmacksbildung hervorgeht, und der Componist dürfte vielleicht nur seine Kraft mehr concentriren, einige Werke weniger und die andern dafür mit desto größerem Eifer schreiben, um sie auf einen Standpunkt zu heben wo selbst die strengere Kritik ihm stets Beifall zurufen müßte. Nachst dem hat es auch die Eigenschaft dankbar für den Spieler zu seyn, wenigstens für den Clavierspieler; ob der Violinist eben so für den Glanz gesorgt findet ohne zu viel Schwierigkeiten überwinden zu müssen, vermögen wir als Nichtspieler des Instruments nicht so gewiß zu entscheiden, obgleich es uns

wenigstens so aussieht. Für den gelungensten Satz halten wir den letzten, der indessen, weil er nächst dem Scherzo immer die schärfste Physiognomie haben darf, auch den meisten Componisten am leichtesten wird. Hier ist er aber ganz besonders gelungen, und sowohl das Thema als dessen geistreiche Behandlung (gelehrt wollen wir sie gerade nicht nennen) fesseln auf sehr angenehme Weise. Kurz wir gewinnen durch die Composition ein sehr angenehmes Geschenk für die Kammermusik, und wünschen nur daß wir es diesen Winter in einem der gewiß zu erwartenden Abonnements von einem Meister-Paar ausgeführt hören mögen.

**Neueste Berliner Lieblings-Tänze componirt und arrangirt für das Pfte. von Neithardt, Weller, etc. 36stes Heft. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 15 Sgr.**

Welcher Leserin der Iris wären neue Tänze nicht willkommen? Und wir hoffen diese sind es doppelt, weil alle Proceres von Berlin in der Tanzkunde und Tanzmusik daran gearbeitet haben. Denn das breite u. s. w. hinter den im Tanzsaal eben so berühmten als beliebten Namen Neithardt und Weller, verbüllt die trefflichsten Tanz-Componisten, worunter sogar welche von Adel. Allein einer dieser letztern vergebe es uns, wenn wir glauben er habe den reinen Stammbaum seiner Ahnen mit etwas fremdem Blut vermischt, denn wir entdecken in dem Trio eine Ader von Strauß — freilich keine unrühmliche Oculirung aber doch eine — und deshalb können wir den Walzer keinen reinen Vollblut-Walzer nennen. Dagegen verdient der Prinzessinnen-Galopp von N. Gernlein diesen Namen gewiß, und vielleicht noch Erhöheres. Den Gipfel aber machen offenbar die Contredänze aus der Oper Ludovic von Herold, arrangirt von Tolbecque, nebst Angabe der Tanztouren. Höheres ist kaum zu erschwingen für den Tanzsaal und der Dank schöner Augen mag der verdiente Lohn der Componisten und Arrangeurs werden. Um einen Dank vom Redakteur der Iris werden sie sich wenig kümmern, er will ihn indessen doch gesagt haben im Namen vieler tanzlustigen Freundinnen, deren gierliche Füße er im künftigen Winter nach diesen Rhythmen hüpfen zu sehen hofft.

**Acht deutsche Lieder mit Begleitung des Pfte. von Moritz Ernemann, Op. 10. Pr. 15 Sgr.**

Wir haben schon früher einige kleinere Arbeiten von diesem Componisten zur Anzeige gebracht, und uns der glücklichen Folge der Erfindung welche dieselben enthalten, erfreut, aber auch zugleich unser Bedauern ausgesprochen, daß sich nicht ein dem Talent entsprechendes Studium vorfindet, sondern man im Gegentheil noch oft auf grammatische Fehler stößt. Wenn der Componist sich entschließen kann, das auf diese Weise versäumte nachzuholen, so glauben wir, daß er dereinst recht etwas Gutes zu leisten im Stande seyn wird. Die vorliegenden Lieder sind stellenweis sehr gelungen zu nennen, doch gehn sie nie

so tief ein daß die ganze Individualität des Gedichts sich darin ausdrückte, sondern es werden nur einzelne Züge derselben glücklich aufgefaßt. Auch von dem Red. der Iris finden sich zwei componirte Gedichte darin, die er zum Theil gelungen nennen muß. Aber was ist mit allem diesem Halben in der Kunst gewonnen? Gar nichts. Denn Lieder von diesen Verdiensten muß zuletzt jeder schreiben lernen, der nur die Feder anzusehen vermag und die nothdürftigen musikalischen Kenntnisse besitzt. Daher bringen wir mit stetem, und immer wiederholtem Eifer darauf, daß man in diesen kleineren Compositionen niemals ruhe und raste, bis man den strengsten Forderungen Genüge geleistet hat. Denn, wie gesagt, mittelmäßige Waare ist hier wie in der Kunst überhaupt die dürftigste von allen, da sie sich nicht selbst verderbt, wie die ganz schlechte, sondern theils durch die Masse der Produkte, theils durch die Halbheit des Publikums sich immer eine Zeit lang geltend macht, und so dem Genius die freiere Bahn hemmend beschränkt. Was wir hier gesagt gilt übrigens, wie wir oft bemerkt, nicht dem in Rede stehenden Componisten allein, sondern allen denen, von welchen wir bei ihren Liedercompositionen Aehnliches sagen mußten. Möchten sie es beherzigen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Das große Musikfest in der Westminster-Abtei hat einen Ueberschuß von 8000 Pfund ungefähr gebracht, der unter vier musikalische Institute vertheilt wird. — Julie Grift hat in Bellini's Sonnambula, die am 10. Juli auf dem großen Operntheater gegeben wurde, als Aulina furora gemacht, und ist mit Recht, daß den Erfolg sang (den Bellini ausdrücklich für ihn geschrieben hat) vorausgerufen worden. Als beide erschienen, hat ein starker Sturm auf das Theater (eine, in England sehr ungewöhnliche, Ehrenbezeugung), den Kubini seiner schönen Kunstgenossin auflegte, worauf beide, unter dem enthusiastischen Beifallklatschen des zahlreichen Publikums, sich entfernten. — Am 14. wurde das neue englische Operntheater eröffnet, jedoch nicht, wie wir früher gemeldet, mit der Oper *Neuroschabad*, sondern mit drei kleinen Stücken. Die diesen Zusätzungen zur Oper haben die Aufführung derselben am Eröffnungstage verhindert, und sie wird an einem der nächsten Abende aufgeführt werden.

— Warschau. Die Sängerin Dem Karl ist auf ihrer Reise von Petersburg nach Neapel hier eingetroffen, und wird sich öffentlich hören lassen.

— Berlin. Donnerstag den 24. Juli fand in der Dreifaltigkeitskirche ein geistliches Concert statt, in welchem der ambrosianische Hymnus von H. B. Marx, eine Tuge von Handel, auf der Orgel vorgetragen von Hrn. Organisten L. Haupt, eine Vesper, für den akademischen Chor componirt von Felix Mendelssohn-Bartholdy, und ein Oratorium aus der Schrift, *Joanne's der Täufer*, von H. B. Marx, aufgeführt wurden. Das Nähere darüber behalten wir uns vor. — Wir haben den Lesern der Iris eine sehr erfreuliche Nachricht mitzutheilen. Die mancherlei Schwierigkeiten und Bedenkslichkeiten die sich der Herausgabe der wichtigsten *Bernh. Klein'schen Partituren* entgegenstellten hatten, sind zum Theil beseitigt, und die Hofmeister'sche Verlagsbandlung in Leipzig wird mit Nachstem die Partitur des Oratoriums *David* herausgeben. Wie ewig schade ist es jetzt, daß die schon gestochenen Platten zum ersten Theil vom Zephra wieder eingeschnitten werden mußten, weil damals alle Hoffnung der Herausgabe verloren schien.



# Friss

## im Gebiete der Tonkunst.

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 31.

Berlin, Freitag den 1. August 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Friss, welche für den Präs. numerations-Preis von 1 $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Onzième Nocturne composé pour le Pste. par John Field. Berlin, chez A. M. Schlesinger. Pr. 12 $\frac{1}{2}$  Sgr.

Wir gestehen, daß wir die obige kleine Composition mit einer Art von gespannter Erwartung in die Hand nahmen, weil wir uns der reizenden älteren Geschwister des Werlkens erinnerten, deren Anmuth und Grazie uns oft bezaubert hat. Aber ist es daß wir gealtert sind, oder daß der berühmte Erzieher und Componist seinen Arbeiten die schöne Jugendlichkeit, die er selbst per injuria temporum verlieren muß, nicht mehr mittheilen kann, allein die Composition wirkte auf uns wie die Gestalt eines schön gewesenen Mädchens, die den vorgerückten Jahren durch mühsame Kunst abtrotzen möchte, was sonst die holdselige Göttin der Jugend von selbst und freigebig bot. Es sind offenbar noch Spuren der früheren Anmuth und Grazie vorhanden, und einzelne Bewegungen und Wendungen der Gestalt erscheinen uns sehr reizend; dagegen ist anderes wiederum offenbar mühsam vorbereitet, sorgsam ausstudirt um eine Wirkung zu thun, und „man merkt die Absicht und man wird verstimmt.“ Dennoch sagt uns die Arbeit unendlich besser zu als alle Nachahmungen die wir von der durch Field geschaffenen Gattung kennen, und namentlich ist sie eine wahre Erquickung, wenn man sie nach einem Chopinschen Notturmo spielt. Sollen wir unsern Tadel technisch ausdrücken, so finden wir erstlich nicht mehr jene Frische der Melodie und Anmuth der Verzierungen, die namentlich in den sechs ersten Notturnos so reizend erscheint, und zweitens eine

gewisse Mäßigkeit des Baues. So liegt z. B. der Anfang des Stücks auf einem unendlich langen Orgelpunkt, und dann wird der Gedanke es so zu bauen ganz verlassen. Wir glaubten anfangs Fiedl habe sich darauf gesetzt das Stück so durchzuführen zu wollen, und dies möchte als Caprice hingehn, so nimmt dieser Anfang aber nur einen großen Theil des Ganzen ein ohne sich in Harmonie dazu zu setzen. Einige Accordfolgen sind mehr gesucht als gefunden, mehr seltsam als neu zu nennen; gegen den Schluß tritt eine vielleicht unwillkürliche aber doch schlagende Erinnerung an Spohrs Romaze „Rose, wie bist du so reizend und hold“ aus Agor und Zemire hervor. Indessen muß man einräumen, daß das Stück im Ganzen doch immer sehr viel Reizendes und einige höchst anmuthige und originelle Züge hat, so daß es uns gewiß als sehr gut auffallen würde, wenn Fiedl nicht als sein eigner Vorgänger bereits das viel Bessere geleistet hätte. Von einem solchen Meister nehme man indessen um einzelner Goldförner willen, die sich immer darin finden, auch die minder reichhaltigen Erzfusen hin, und so sey ihm denn auch für diese kleine Gabe gedankt.

System der acht Kirchentonarten nach P. Mortimer, entworfen von G. A. Dreschke. Berlin, bei Reimer, 1834.

Wir halten es für Pflicht nicht grade das musikalische Publikum, aber doch diejenigen, die sich dem ersten Studium dieser Kunst widmen, (wobei der Erwerb völliger Sicherheit im Kirchenstil jeder Art unerlässlich ist), auf dieses Werkchen aufmerksam zu machen, welches einen viel besprochenen aber doch noch Vielen unklaren Gegenstand der Tonlehre behandelt. Nach des Verfassers eigenem Geständniß ist dasselbe gewissermaßen nur als eine Vorschule für das größere Werk von Mortimer (das ebenfalls bei Reimer erschienen ist) zu betrachten, in welchem der Gegenstand umfassender in jeder Beziehung behandelt wird. Aber grade eine solche Vorschule ist ungemein nützlich, denn um sich in einem so sehr zusammengesetzten, zum Theil auch noch verworrenen Gebiet der Tonlehre zurechtzufinden, das so bedeutend von dem was uns die Gewohnheit zur andern Natur gemacht hat, abweicht, ist es allerdings wichtig, erst einige Haupt-Orientirungspunkte sicher zu haben, gewissermaßen das Triangulations-Netz für die vorzunehmende genauere Aufnahme des Landstrichs zu legen. Dies hat Hr. Dreschke hier gethan, und sich dadurch nicht nur vom Redakteur der Iris einen Dank für dessen Belehrung erworben, sondern wird denselben noch hoffentlich von vielen Musikern danken, die Studien der Art nur zu häufig ganz bei Seite setzen, weil es ihnen zu schwer wird, sich durch weitläufige, zum Theil noch dunkle Werke hindurchzuarbeiten. In der Welt der Gelehrsamkeit ist es einmal nicht anders; es muß Arbeiter geben, die mit Aufopferung und Mühe die Bahn durch unwegsame Gegenden brechen, damit ihre Nachfolger im Spazierengehen die Gipfel erreichen, an deren Erklommung jene oft ihre ganze Lebenszeit und Kraft gesetzt haben.

**Neuer Frühling, Liederkreis in zwölf Gesängen von H. Heine, für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte. componirt von Ferdinand Hiller. Op. 16. Abthlg. 1 u. 2. Leipzig, bei Hofmeister. Pr. 16 gGr. die Abtheilung.**

Man weiß wie schwierig der Redakteur der Iris mit den Compositionen von Liedern ist; nichts will ihm gefallen, an Allem hat er zu tadeln, stets verlangt er mehr Einfachheit im Ausdruck und mehr Combination in der Auffassung des Gedichts, und noch tausend andere Dinge. Dies alles könnte er mit vollem Fug und Recht auch wieder bei den vorliegenden Liedern sagen, und dennoch muß er erklären, daß ihm seit längerer Zeit wenige so gefallen haben. Es ist wahr, er ist mit der Auffassung fast keines Einzelnen derselben ganz einverstanden, und könnte, wenn er sich auf Kritik der Einzelnen einlassen wollte, bogenlange Philippiken dagegen schreiben, jedoch in allen hat er auch etwas Originelles, nicht Gemachtes, sondern Gefundenes in der Verständniß angetroffen, welches das Gedicht unter einem neuen Licht erscheinen läßt. In allen fand er ferner sehr glückliche musikalische Gedanken, überraschende Wendungen, tiefes Gefühl, kurz alle Elemente, aus denen ein, sein Talent mit Klarheit beherrschender, Künstler das Trefflichste bilden könnte. Aber diese Klarheit fehlt leider, und will es uns scheinen, als mangle es dem jungen Componisten, der, wenn wir nicht irren, in Paris lebt oder lebte, an einer gewissen Vollendung der künstlerischen Erziehung, sowohl in dichterischer als musikalischer Hinsicht. Ihm vor Vielen thäte es Noth, sich an einen wirklichen Meister anzuschließen, den Umgang gebildeterer Kunstverständiger zu suchen. Dadurch müßte ihm bald klar werden, was ihm fehlt, und er hat Kraft dies zu ergänzen. Er ist fast der Einzige, bei dessen Werirungen wir ausrufen möchten: „Schade, sehr Schade!“ denn bei den Andern merkt man es nur zu gut, daß ihnen, wenn man ihnen das nimmt, was sie irrthümlich haben, gar nichts übrig bleibt. Hier aber ist ein Fundament, auf welches sich ein edler Bau aufführen ließe. Dies beherzige der Componist doch ja. Als nebensächlich wollen wir bemerken, daß er die Gewohnheit hat, die einzelnen Wortpbrafen viel zu oft zu wiederholen, zumal für ein Heinesches Gedicht, welches fast immer auch ein ironisches oder epigrammatisches, kurz ein Versandeselement hat, und folglich rascher übersehen seyn will; ferner setzt er seine Harmonieen nicht selten übelklingend voll und sucht eckige, harte Fortschreitungen. Doch dies Alles ließe sich ja so leicht abstreifen, wenn nur die Hauptrichtung eine echt künstlerische Wendung nehmen wollte. Dies wünschen wir mit wahrhaftigstem Eifer.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Bei der Einweihung des neuen englischen Opern-Theaters fand noch eine besondere Feierlichkeit Statt. Zu Ende des ersten Stücks überraschten die sämtlichen Schauspieler und Sänger den Eigenthümer des Theaters, Hrn. Arnold,

durch die Ueberreichung einer zierlichen, silbernen Vase, welche sehr geschmackvoll mit getriebener Arbeit verziert war. Die Inschrift bezog sich auf die münchische Entschlossenheit, mit welcher Hr. N. den Untergang seines Vermögens (durch den Brand des Theaters) ertragen, und auf die Ausdauer, mit welcher er, trotz aller Hindernisse, das neue Unternehmen in das Leben gerufen hat.

— Paris. Hrn. Gide's Oper: „das Angelaa“, die auf dem Theater der Com. Oper aufgeführt worden ist, scheint weniger gefallen zu haben, als seine Musik zu dem großen Ballet: la tentation. Dagegen hat die Wiederauführung von Boizel dieu's Kothfäppchen, in welchem ein junger Sänger, Hr. Couderc, als Rudolph zum ersten Male mit Beifall auftrat, großes Vergnügen gewährt. Mlle. Massi sang die Rosa. Man hat diese hübsche (in Berlin mit Unrecht vergessene) Oper seit dem schon einige Male bei geklümmtem Haupte wieder gegeben.

— Brüssel. Seitdem Hr. Fetis, heimgekehrt vom dreißigjährigen Musikfest auf Aachen, dem Minister des Innern von dieser kolossalen Leistung berichtet, seitdem wurde mit Eifer daran gearbeitet, ähnliche Feste in Belgien zu organisiren, ja sie noch in diesem Jahre zu eröffnen. Die Septembertage, die mit großer Feierlichkeit begangen werden sollen, bieten die erste und beste Gelegenheit, und wirklich ist Alles bereits eingeleitet.

— Berlin. Im Königl. Theater ließ sich ein Hr. Weiskler, Mitglied der Oper zu Riga, als Sarastro in der Zauberflöte hören. Derselbe besitz eine gute Stimme, die ehemals sogar schön gewesen seyn mag, hat aber nicht das mindeste zur Ausbildung derselben gethan. Wenn daher der mus. Ref. der Spenerischen Zeitung seinen Vortrag lobt, so können wir nur annehmen, daß derselbe vor hohen Ohren mehr Gnade finde, als vor gewöhnlich organisirten, wie denn überhaupt das Ohr dieses Kunststrichers seltsam gebaut seyn mag, da er auch lautes Rischen für Beifallklatschen genommen hat. — In der am 26. in der Königsstadt gegebenen Oper: „des Adlers Horst“ erschien Mad. Schodel als Rose zum letzten Male vor ihrem Abgange vom Königl. Theater. Frühere Contract-Verhältnisse nöthigten sie, im Herbst d. J. nach Wien zurückzukehren. Die beiden nächsten Monate wird sie zu Gastrollen in Hamburg und auf dem hiesigen Hoftheater benutzen. Mad. Schodel gehört zu den Sängern, welche sich weniger auf den ersten Augenblick, als durch biteres Hören, geltend zu machen wissen. — Ueber das Concert in der Dreifaltigkeitskirche, welches Hr. Prof. Marx veranstaltet hat, haben wir nur noch nachzutragen, daß dasselbe leider (wegen des wohlthätigen Zweckes) sehr wenig besucht war, so daß wir kaum glauben können, die Kosten setzen durch die Einnahme gedeckt. Allein mit dergleichen wohlthätigen Zwecken ist es auch eine ganz eigene Sache. Im Hintergrunde liegt als wahres Motiv gewöhnlich nichts als der Wunsch, eigene Compositionen bei Ausführung zu bringen, wie z. B. die Herausgabe von Gedichten u. s. w. bei großen Unglücksfällen zum Besten der Verunglückten meist ganz dasselbe Motiv hat. Man läßt nämlich unter der Maske der Wohlthätigkeit dasjenige auf Kosten der beisteuernden Barmherzigkeit drucken, was man sonst auf eigene hätte drucken lassen müssen, und so kommt auf die Beförderung des Dichters etwas zu, auf die Wohlthätigkeit kaum 1 pCt. Nicht ist unsere Ansicht im Allgemeinen, ohne sie auf diesen speziellen Fall anzuwenden zu wollen; daher kann man sich aber auch nicht verwundern, wenn das Publikum nicht allzu eifrig ist, wo es so oft schon in die Karte blickte. Ueber den Werth der aufgeführten Stellen, und die Ausführung selbst, enthalten wir uns in Berücksichtigung des wohlthätigen Zweckes jedes Urtheils.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 32.**

Berlin, Freitag den 8. August 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Zwei Motetten für sechsstimmigen Männerchor von Adolph Bernhard Marx. Partitur. Op. 4. Berlin, bei Trautwein. Pr. 1 Rthlr. (Diese Motetten sind auch in ausgesetzten Stimmen zum Subscriptionspreis von 2½ Sgr. pro Bogen und jede Stimme in beliebiger Anzahl zu haben.)

Wir haben früher einige Versuche dieses Componisten als so völlige Irrungen von dem Wege nicht nur der Schönheit sondern auch der Wichtigkeit angreifen müssen, daß wir uns diesmal wahrhafte Mühe gegeben haben, das Gute darin herauszufinden. Aufrichtig aber müssen wir gestehen, daß alle unsere Mühe vergebens ist. Der Charakter der Motetten ist ein Versuch sich theils dem ältesten Kirchenstyl zu nähern (mit Anwendung einer Weise des heil. Ambrosius), theils die Formen Sebastian Bach's zu reproduciren. Schon diese letztern an sich aber sind meist die sterbliche Seite von diesem großen Meister; vollends aber wenn sie ohne aus innerem Geist erzeugt zu werden als eine todte Nachahmung, wohl zu merken ohne daß der Componist die technische Ausbildung zu einer solchen Behandlungsart besitzt, aufzutreten, dann können sie nur den unerfreulichsten Eindruck erzeugen. So wirken denn auch diese beiden Compositionen, die man deshalb nicht eigentlich beurtheilen kann, weil auf gar keine Basis des Guten und Vernünftigen zu fußen ist, sondern schlechthin alles oder gar nichts angegriffen werden muß. Der Componist mag der letztern Ueberzeugung seyn, wir sind der erstern, und wollen

daher das unterfreuliche Werk, in dem wir weder Religion, noch Kunst, noch unbefangene Natur finden, lieber bei Seite legen, als uns mit einer Bekämpfung von Dingen abmühen die sich selbst am besten bekämpfen.

Ouverture aus der Zauberflöte von W. A. Mozart für — — —  
eingrichtet. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl. 30 Xr.

Ja, wofür eingerichtet! Wofür? Wofür? Wer das errathen kann!! „Nun, für's Fortepiano!“ „Kein Gedanke.“ „Für die Guitarre?“ „Weit vom Schuß.“ „Für zwei Violinen?“ „Gott bewahre!“ „Für eine Violine?“ „Noch viel abgeschmackter!“ (d. h. das Arrangement nicht das Rathen.) „Für eine Flöte etwa!“ „Noch nicht dumm genug.“ „Für einen Contrabaß!“ „Fast; muß aber neben der Verkehrtheit auch widerwärtig seyn!“ „Nun meinethalben für den Dubelsack!“ „Immer noch Schmeichelei!“ — So will ich denn heraus sagen, was ich sechsmal las und die Brille sechsmal dazwischen abwischte, und noch nicht glaubte, — für vier Männerstimmen! Das ginge noch. Allein der Arrangeur hat auch Text untergelegt, dessen Anfang bei dem Allegro lautet: „Jeder Narr hat seine Weise, darum sing' ich auch zum Preise von Rossini, Wenzel Müller, beide machen schöne Triller,“ u. s. w. — Wir verkennen die Absicht nicht; der Arrangeur hat gewiß geglaubt Mozart in seiner Weise zu ehren, wie man z. B. aus dem Text, der dem Adagio untergelegt ist, sehen kann. Allein unter den Händen wird aus dem ganzen Unternehmen die widerwärtigste Karrikatur und alle Ironie des Textes gegen Wenzel Müller, Rossini, Spontini u. s. w. geht unter in der Parodie des edelsten Kunstwerks selbst. Der Verfasser gleicht dem Bären, der seinem Wohlthäter, dem Eremiten, eine Fliege abwehren wollte und dieselbe mit einem solchen Felsstück zerschmetterte, daß der Schädel mit entzwei ging; nur macht er's schlimmer, denn er jagt das summende Insekt von Mozarts Götterstirn dadurch hinweg, daß er dem Erhabenen ein Gefäß mit Koth über das Haupt stürzt. — Wem also der gemeine Scherz behagt, der lasse sich (wir können aber nicht sagen in Gottes Namen) darauf ein; gebildeter Kunstsinne wendet sich mit Widerwillen davon ab.

Das große Halleluja von Klopstock für vier Singstimmen mit Begleitung der Orgel oder des Pfte. componirt von August Michel. Op. 6. Gotha, bei Lampert. Pr. 16 gGr.

Ein Kirchenstück welches beweist daß der Componist sich wenigstens in der Gattung umgesehn und Geschmac dafür gewonnen hat. Wir können zwar nicht behaupten daß eine hervortretende eigene Erfindung darin sichtbar werde, sondern das, was uns gegeben wird ist nur Auswahl und Anordnung aus dem zum Gemeingut gewordenen musikalischen Material; allein es ist immer sehr viel gewonnen wenn man dies zu gebrauchen weiß. Wer nicht durch neue Kunstschöpfungen ein neues Kunstgesetz zu bilden vermag, der bleibe bei dem

alten und erfülle dieses, so leistet er was der Billige fordern darf. In diesem Sinne müssen wir das Werkchen loben, und dürfen es den Singvereinen auch wegen seiner nicht schwierigen Ausführbarkeit empfehlen.

Schifferlied von Ludwig Storch, in Musik gesetzt für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte. von Adolph Lübcke. Gotha, bei C. Lampert. Pr. 8 gGr.

Es giebt gewisse Leistungen, die, wenn sie den Redakteur der Iris übler Laune antreffen sehr grob von ihm angefahren und fast hart behandelt werden, dagegen aber, finden sie ihn gut gestimmt, ganz freundlich willkommen gesessen sind. Dazu gehört obiges Lied, welches der gemischten Bestandtheile des Guten und Verfehlten so viele hat, daß die Kritik rein nach Launen geschrieben wird. Ich wette der Verfasser findet dies höchst unbillig falls ich bei schlechter Laune wäre und ihn somit etwas kausete, ist aber nicht ungehalten wenn schönes Wetter in meinem Kalender steht, was ihm gleicherweise die freundlichsten Worte verschafft. Zum Unglück ist schlechtes Wetter — sehr häufig bei dem Redakteur, diesmal aber gutes. Er sagt daher dem Componisten daß ihm sein Lied recht gut gefallen hat, daß es musikalisch ansprechende Wendungen besitz, die uns überraschen und doch nichts weniger als unnatürlich sind, daß z. B. der Vers wo die stürmende See und der Muth des Schiffers ausgedrückt sind, von ihm besonders des energischen Rhythmus wegen, sehr gut getroffen ist, u. s. w. Wäre aber schlechtes Wetter so hätten wir ihn gar derb anlassen wollen, wegen schlechter Wahl des unpoetischen Textes (d. h. nicht im Gedanken sondern in der Form), wegen unpassender Wiederholungen einiger Worte (z. B. Vers 3: „Sein Haus,“ und späterhin „Gefast,“ wo das letztere nicht einmal den imperativischen Sinn hat, sondern fortgefahren wird „sind wir auf ewige Raß“), und wegen vieler andern Dinge; aber wie gesagt es ist schön Wetter und wir sagen nichts als ganz friedlich „Bravo!“ — „Kann aber bei Studium und Bildung noch viel besser werden!“

Etudes musicales composées pour le Pfte. à quatre mains, par Henry Bertini (jeune). Oeuv. 97. Leipzig, bei Breitkopf. Pr. 1 Thlr. 8 gGr.

Der Verfasser hat bei seiner Arbeit den Zweck gehabt, die Schüler vorzüglich im Takt, im Rhythmus, und in der Erkennung des Zusammenhangs einer musikalischen Phrase zu üben. Von dieser Seite betrachtet müssen wir die Uebungen auch sehr zweckmäßig nennen, und dürfen sie den Clavierlehrern bestens empfehlen. Allein wie sich dies fast nicht vermeiden ließ, so sind sie dafür auch ganz ungemein trocken geworden, und es wird schwer halten die Theilnahme der Zöglinge dafür zu gewinnen. Dies ist die Schattenseite des Werkchens. Man kennt nun beides und prüfe selbst durch versuchte Anwendung ob mehr Schatten oder mehr Licht dabei ist; wir glauben daß dies schon

mit durch die Eigenschaften des Schülers bedingt werden müsse, halten also dafür, die Uebungen seyn cum grano salis anzuwenden.

Collection complète des Quatuors de Joseph Haydn. Livr. I.  
Berlin, chez T. Brandenburg. Pr. 1½ Rthlr.

Es giebt zwar bereits eine große Sammlung (wir glauben sogar zwei Ausgaben) der Haydn'schen Quartette, aber so viel wir wissen keine ganz vollständige, so daß sogar noch Streit obwaltet, ob einige dieser fehlenden Quartette von Joseph oder Michel Haydn herrühren. Dies bei Seite gesetzt, wird doch jede neue Sammlung willkommen seyn, und somit auch diese, die mit Sorgfalt veranstaltet zu werden scheint. Möge der Erfolg beim Publikum die Unternehmung begünstigen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Berlin. Zum Geburtstag des Königs wurde eine bei uns neue Oper von Reissiger, „die Felsenmühle von Estalier's“ gegeben, die wir bereits in diesen Blättern aus dem Klavierauszuge beurtheilt haben. Auf der Bühne hat das Werk einen sehr guten Eindruck auf uns gemacht, wiewohl es in der Handlung etwas schleppend erscheint. Von der Musik dagegen können wir, insofern sie nicht durch das Gedicht leidet, nur Gutes sagen. Sie ist, wie wir Reissiger's Sachen bisher kennen gelernt haben, frei, natürlich, fließend, wohlklingend. Besonders gefällt uns die Instrumentation, wiewohl sie stellenweis sehr an Weber's Weise erinnert. Reminiscenzen kommen mitunter vor, doch weniger directe, als Anklänge, die der Componist, zeitig darauf aufmerksam gemacht, leicht hätte vermeiden können. Wie gesagt, im Ganzen können wir demselben zu seiner Arbeit nur Glück wünschen, und hoffen daß er sich nächstens an ein neues Werk machen werde, wobei wir ihm nur wünschen wollen, daß demselben auch ein wahrhaft dramatisches Gedicht zum Grunde liegen möge.

In unserm Verlage ist erschienen und erscheint mit Eigenthumsrecht:

- Erfurt, C., 3 leichte Rondo's über Motive der Oper: der Schwar v. Auber, für das Pianoforte. Op. 30. . . . . 12½ Sgr.  
— Sonatine für Pfte. u. Vclle. Op. 31. . . . . 20 Sgr.  
Magdeburger Favorit-Tänze für das Pfte. Lief. 2. (über Thema's der Opern Zampa, Robert d. Teufel, Templer u. Jüdin, der Gott u. die Bajadere) . . . . . 7½ Sgr.  
Kupsch, C. G., Grufs an Magdeburg. Ein Blumenkranz aus Terpsichore's Garten (6 Tänze f. d. Pfte. Op. 18.) . . . . 7½ Sgr.  
Ruprecht, L., 12 Walzes instructives, progressives et doigtées dans tous les tons majeurs p. le Pfte. à 4 mains. Oeuv. 7. (Sehr empfehlenswerth!) . . . . . 15 Sgr.  
— 4 Danses brillantes p. le Pfte. . . . . 7½ Sgr.  
Magdeburg, im Juli 1834.

Lehmann u. Wagner.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 33.**

Berlin, Freitag den 15. August 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Zeits, welche für den Prænumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Requiem für vier Singestimmen und Chor, mit lateinischem Texte und der deutschen Uebersetzung vom Professor Clodius, in Musik gesetzt von A. F. Haeser. Klavierauszug. 34tes Werk. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 2 Rthlr. 8 gGr.

Missa pro defunctis. Seelenmesse für vier Männerstimmen componirt von A. F. Haeser. Partitur und Singestimmen 35tes Werk. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr. 12 gGr.

Wir haben hier zwei Kirchenstücke derselben Gattung, nur mit verschiedenen Mittel behandelt, vor uns. Mehr oder weniger hat Mozarts unsterbliche Arbeit allen neueren Compositionen als Vorbild des Stils gedient, und auch nicht selten findet man ihn in einzelnen Wendungen wieder. Dies ist ganz natürlich, ja unvermeidlich, und gewissermaßen loblich; denn ein so kolossales Werk stellt, wie es die Schöpfungen eines solchen Meisters im Ganzen thun, auch für eine einzelne Richtung einen bestimmten Charakter der musikalischen Zeit-Epoche fest, in der sich jeder bewegen muß, dem nicht die Götterkräfte des Genius gegeben sind um ein neues Zeitalter schaffend zu erzeugen. So schrieben die Zeitgenossen Sebastian Bach's Fugen in seiner Weise, wiewohl schwächer, ohne unsterbliches Element, und diejenigen, welche von dem Vorbilde des Meisters willkürlich abzuweichen suchten, haben gewiß Dinge von minderem Werth geliefert. Freilich aber wäre es gut, wenn

der unbewusste Einfluß eines solchen die Zeit beherrschenden Genius, auch zu einem bewußten würde, und man den Ernst seiner Studien nachahmte; sich nicht allein mit demjenigen begnügte, was er uns unwillkürlich abgiebt, sondern auch das zu erlangen suchte, was man ihm abringen muß. Wir wünschten, der Componist, dessen Werke vor uns liegen, hätte dies mehr beherzigt; alsdann würde seine Arbeit, der wir jetzt manches Gute einräumen müssen, z. B. edlen Geschmack und Auffassungsweise, vielleicht eine vortreffliche geworden seyn, weil man die tiefe Wissenschaft des großen Vorbildes darin wieder gefunden hätte. So aber, wir gestehen es frei, schreibt uns der Componist zu sehr im einfachen reinen Satz für ein Kirchenstück; die Stimmen geben zu gleichmäßig und bedeutungslos neben einander hin, als daß sie Interesse erregen könnten. Zwar kommt zum Schluß eine fließend geschriebene Fuge mit untermischtem achtstimmigen Satz, der ganz löblich gearbeitet ist; allein theils ist ein solches Stück zu wenig, für eine so ausgedehnte Arbeit, theils hält es sich auch zu sehr in den gewöhnlichen Formen, und giebt dadurch die Ansprüche auf Erfindung und Eigenthümlichkeit auf. — Was die *Missa pro defunctis* für vier Männerstimmen, insbesondere anlangt, so sind dies eben auch nur einfache vierstimmige Sätze, auf die sich unsere allgemeinen Bemerkungen mit beziehen; was sich aber im Satz für vier Männerstimmen in der angeregten Art leisten läßt, das hätte der Componist aus Verubard Klein's vortrefflichen Arbeiten dieser Gattung erblicken können. Nebenbei bemerken wir noch, daß uns die Wahl so schwieriger Tonarten wie der Componist sie getroffen, sehr unnöthig und unzweckmäßig erscheint. Im Uebrigen läßt sich auch in diesem Werk ein ernster edler Sinn für das Bessere nicht verkennen, der heut zu Tage schon an sich des Dankes werth ist.

*Impromptu sur une Romance de Clara Wieck pour le Pfte., composés par Robert Schumann. Oeuv. 5. Leipzig, bei Hofmeister. Pr. 18 gGr.*

Es geht mir seltsam. Als ich heut am 13. August obige *Impromptu* öffne, finde ich einen Brief vom 13. Januar darin, den der Componist an mich richtet. Ich führe dies den Lesern der *Zeis* an, weil der Verf. des obigen *Impromptu* ebenfalls dazu gehört, und somit er und viele andere daraus erblicken können, weshalb ich häufig nicht antworte. Das *Impromptu* besteht aus Variationen, die mit Fleiß gemacht sind, wenigstens giebt sich der Componist Mühe, in einer jeden eine bestimmte Idee durchzuführen, indem bald das Thema einen Basso ostinato fest hält, bald sich mit künstlich in einander verschrankten Figuren um den Gang der Melodie her windet. Es ist viel einzelnes Glückliche in diesen Variationen zu treffen, nur das Eine, Beste, glückliche Natürlichkeit des Gedankens finden wir nirgend. Möchten doch unsere jungen Componisten, denen Geist und Bildung nicht abzusprechen ist, einsehen lernen, daß auf dem Wege, den sie gehen, in der Kunst nichts erreicht wird. So glänzend, und das Ohr überraschend daher auch manche

dieser Variationen klingen, wenn der Virtuose sie vorträgt, ja so schön manche einzelne Gedanken sind, — das Ganze, entkleidet von den Zufälligkeiten der Ausführung hat nur ein Scheinleben und wird nie ein wirkliches in der Kunst gewinnen. Recht erfreuen sollte es uns, wenn unser kritischer Zügel den künstlerischen Heißsporn mehrerer jungen Talente auf eine richtigere Bahn zu führen vermöchte, so daß künftig beide Hälften (um wie ein Stallmeister zu reden) unnütz würden, und der Pegasus seinen natürlichen Flug und Gang nähme, der stets der schußte bleibt.

**Douze Divertissemens progressifs pour le Pianoforte composés par**  
**Wustrow. Oeuv. II. Heft 1 und 2. Leipzig, bei Breitkopf**  
**et Haertel. Pr. 16 gGr. das Heft.**

Der Componist hat schon einige kleinere Arbeiten ans Licht gebracht, die ihm Ehre machen, und er vermehrt jetzt die Zahl derselben durch die beiden vorliegenden Hefte. Unserer Ansicht nach sind es indessen weniger Divertissements, als Übungsstücke, die er dem Spieler liefert, die er jedoch, vielleicht damit Niemand vor dem verhassten und in neuerer Zeit auch bis zum Ueberdruß in Cours gesetzten Namen „Etuden“ zurückbeben soll, mit dem milderen, ja anlockenden Titel „Divertissements“ versehen hat. Wer das gute liebt, wird sich aber auch dabei unterhalten, wenngleich ihm ziemlich ernste Zumuthungen gemacht werden. Die Übungen, welche untermischt mit melodischen Sätzen vorkommen, sind zweckmäßig und berücksichtigen gewöhnlich beide Hände. Wir wollen sie also bestens empfehlen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— **París.** Nach einem langen Schreiben ist der Componist der Griseida, der Camilla, des Sargino, der Agnese, und so vieler anderer Opern, Pär, wieder mit einem Werke aufgetreten, das, seines bereits ziemlich vorgerückten Alters \*) ungeschadet, noch von ungeschwächter Productionskraft zeugt. Es ist eine kleine einactige Oper: *Un caprice de femme*, die vor einigen Tagen auf dem Theater der komischen Oper mit großem Beifall gegeben ward. Die Hauptrollen hatten die Damen Casimir und Boulanger, und die Art und Weise, wie die erstere ihre Rolle gab, ließ deutlich bemerken, daß der Componist einen großen Antheil an der Ausführung derselben habe. Lemonnier sang die Männerrolle der Oper und zeichnete sich in einem sehr hübschen Duett mit den beiden Damen besonders aus.

— **Mailand.** Die Herbst-Opernzeit wird diesmal schon am 15. August beginnen. Es werden 7 Opern gegeben, worunter 2 ganz neue, eine komische von Ricci und eine von Mercadante. Die Sänger und Sängerinnen sind Mme. Malibran, welche vom 15. September bis zum 15. October wenigstens 10 Mal singen wird, die Damen Ruiz, Manzocchi und Demerit, und die Herren Voggi, Reina, Cartagenova, Negri, Marini und Galli. In Lucca singt Mme. Malibran vom 15. August bis zum 15. September in fünf Opern.

— **München.** Als im verfloßenen Jahre der Kapellmeister Nublinger eine Reise nach Italien unternahm, erhielt derselbe von Sr. Maj. dem Könige den Auf-

\*) Pär wurde im Jahr 1774 in Parma geboren, ist also gegenwärtig 60 Jahr alt.

trag, zur Vervollständigung der berühmten Musikalienammlung der Münchener Hof- und Staats-Bibliothek, die Meisterwerke der Italiensichen Componisten des 16. und 17. Jahrhunderts zu sammeln. Diese Sammlung ist jetzt auf der Königl. Hof- und Staats-Bibliothek zur öffentlichen Benutzung aufgestellt, und enthält, unter vielem Andern, die Meisterwerke eines Palestrina, Casali, Cacciolini, Carissimi, Allegri, Alessi, und Dom. Scarlatti, Vee, Durante, Potti, Luca Marenzio, Majo, Petri, Marcello.

— Jena. Am 14. August werden sich die im vorigen Jahre verbundenen Singvereine wieder zu einem Gesangsfeſte zusammenfinden, wo von einer Zahl von mehr als 400 Sängern Vormittags in der Stadtkirche geistliche Gefänge für Männerchöre, unter denen einige besonders von Häſer, Naue, Löwe, Zink für dieses Feſt componirt wurden, Nachmittags im Freien Gefänge von Schneider, Seyfried und Andern ausgeführt werden ſollen.

— Berlin. Die hiesige Sing-Akademie beging das Geburtsfeſt des Königs durch eine einfach würdige Nachfeier am Dienſtag den 5. Auguſt. Der ſchöne Saal war in der Mitte frei von Sitzplätzen geſaſſen, und den Zuhörern blieben beide Seitenräume zur Benutzung. Nur dem erhöhten Mittelraume beſand ſich im Hintergrunde die Biſt des verehrten Monarchen aufgeſtellt, und mit einem Kranze geſchmückt. Der Geſang begann mit einem kräftigen Choral von Zelter, woran ſich ein wirksam durch den Stimmenwechſel geſteigertes „Domine ſalvum fac Regem“ von C. F. Kungenhagen anſchloß. Der Direktor des Inſtituts ſprach hierauf einige Worte des Danks für die der Akademie von des Königs Majestät, durch früher geſtattete Benutzung des Lokals der Akademie der Künſte und den jetzt gewährten eignen Grund und Boden erzeigte Huld und Gnade, und ſchloß mit dem Ausruf: „Heil, heil, heil!“ welcher durch den Preußiſchen Volks-Geſang: „Heil Dir im Siegerkranz.“ von vollem Chor mit inniger Emofionung bekräftigt wurde. Händels treffliches Tedeum zur Utrechter Friedensfeier beſchloß das harmoniſche Feſt.

In unſerm Verlage iſt erſchienen und erſcheint mit Eigenthumsrecht:

- Erfurt, C., 3 leichte Rondo's über Motive der Oper: der Schwur v. Auber, für das Pianoforte. Op. 30. . . . . 12½ Sgr.  
 — Sonatine für Pſte. u. Vclle. Op. 31. . . . . 20 Sgr.  
 Magdeburger Favorit-Tänze für das Pſte. Lief. 2. (über Thema's der Opera Zampa, Robert d. Teufel, Templer u. Jüdin, der Gott u. die Bajadere) . . . . . 7½ Sgr.  
 Kupsch, C. G., Gruß an Magdeburg. Ein Blumenkranz aus Terpsichore's Garten (6 Tänze f. d. Pſte. Op. 18.) . . . . 7½ Sgr.  
 Ruprecht, L., 12 Walſes instructives, progressives et doigtées dans tous les tons majeurs p. le Pſte. à 4 mains. Oeuv. 7. (Sehr empfehlenswerth!) . . . . . 15 Sgr.  
 — 4 Danses brillantes p. le Pſte. . . . . 7½ Sgr.  
 Magdeburg, im Juli 1834.

Lehmann u. Wagner.

Berlin, gedruckt bei H. Poesch.

# **Fris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 34.**

Berlin, Freitag den 22. August 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Fris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

La belle Polonaise, Rondeau pour le Pfte., composé par J. L. Schubert. Oeuv. 18. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 12 Gr.

Variations brillantes, sur le thème favori de l'Opéra: le Templier et la Juive „Brüder wacht, habet Acht.“ Pour le Pfte. par J. L. Schubert. Oeuv. 13. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 Gr.

Zwei brillante Klavierstücke, die noch dazu den Vortheil haben, nicht sehr schwer zu seyn. Das erste ist la belle Polonaise betitelt, ohne jedoch eine Polonaise zu seyn; weshalb der Componist den in doppelter Hinsicht verführerischen Titel gewählt hat, wissen wir nicht, wohl aber so viel, daß wir Anfangs selbst den  $\frac{3}{4}$  Takt seines Stücks als  $\frac{2}{4}$  Takt lasen, weil wir ein Polonaisen-Thema präsumirten. Erst als es gar nicht mehr weiter wollte wegen des widerhaarigen Rhythmus kamen wir von unserem Irrthum zurück. Doch seltsamer Weise wollte der  $\frac{3}{4}$  Takt nachher auch nicht recht stecken, als der Componist auf der zweiten Seite Maria v. Weber etwas auffallend zu kopiren anfang. Jedoch wollen wir diese Stelle keinesweges für falsch im Rhythmus, sondern nur für gesucht erklären. Wir können uns aber desfalls beruhigen, da im Uebrigen das Stück fließt und natürlich geschrieben ist, wiewohl eine Vorliebe für den schon genannten Meister auch noch fernerhin sichtbar bleibt.

— Die Variationen über das Thema von Marschner aus dem Tempel und der Jüdin, haben uns nicht so gefallen als die Polonaise. Zum Theil ist daran das Thema selbst Schuld, welches wir erstlich als eine etwas ins Dersbere gehende Weber'sche Nachahmung nicht sonderlich lieben, und zweitens auch nicht für geeignet zur Variirung halten. Indessen wird vom Spieler nicht viel Mühe gefordert und derselbe doch durch manche gute Wendung und manche brillante Stelle erfreut. Besonders gilt dies von der Schlussvariation, welche ein recht dankbares, wiewohl in seinen Theilen etwas willführlich verbundenes Klavierstück bildet.

Acht Gesänge für eine Sopran- oder Tenor-Stimme mit Begleitung des Pffe., componirt von A. J. Wustrow. 14tes Hest. Berlin, Wagenführ's Buch- und Musikalienhandlung. Pr. 25 Sgr.

Es ist eine eigene Sache mit der Lieder-Composition. Die Form ist gar zu leicht, das Wesen gar zu schwer. Jeder nur einigermaßen gewandte Musiker wird, wie Löhne es schon öffentlich gethan, jedes vorgelegte Lied sogleich extemporeiren können. und bisweilen vielleicht besser, als wenn er es niedergeschrieben hätte. Aber dennoch ist ein schönes Lied so äußerst selten. Die meisten Lieder, die zu unsrer Ansicht kommen, sind gut; d. h. sie gefallen uns, wenn sie gerade gut gesungen werden; denn es ist nichts Wesentliches dagegen einzuwenden, die Gedichte sind meist gut gewählt, und Löhne sind überhaupt ein so schönes Material, daß sie in regelrechter Verbindung unser Ohr immer erfreuen müssen. Aber fragen wir nachher nach dem was uns bleibt, so ist dies freilich gar wenig, und man hätte uns eben so gut das Lied in zehn andern Weisen als dieser, vorsingen können. Was ich hier allgemein gesagt habe, findet auch bei den vorliegenden Liedern statt; sie sind gut, lobenswerth, bis auf wenige kleine Ausstellungen in der Declamation richtig, wohlklingend, was die Gedichte anlangt, gut gewählt — aber sie haben sich aus dem allgemeinen Gesez für die Physiognomie des Liedes kein individuelles Antlig zu gestalten gewußt. Am glücklichsten ist in dieser Beziehung Nr. 3 Beim Siegesmahle „von Etieglitz“ aus dessen Bildern des Orients, gelungen, obwohl nach unserer Einsicht die Accentuation in der letzten Zeile nicht ganz richtig ist, wenigstens hätte sie jedenfalls für die dritte Strophe geändert werden müssen.

An die Natur. Cantate für Sopran, Alt, Tenor und Bass, componirt von J. H. D. Lohmann. 2tes Werk. Wolfenbüttel, Verlag bei Hartmann. Pr. 14 gGr.

Text und Musik dieser Cantate sind etwas steif gerathen, wiewohl man in die Worte Stollbergs berühmtes Gedicht „Eise heilige Natur“ eingeschaltet hat. An dieser Stelle gefällt uns auch die Musik, wiewohl sie etwas monoton im Rhythmus ist, ganz wohl. Indessen will es uns doch bedünken, als habe der Verfasser sich zu wenig in der neueren Kunstwelt umgethan, um sich mit Freiheit in den jetzt üblichen Formen bewegen zu können. Gellert war

unstreitig ein trefflicher Stilist seiner Zeit und man muß noch heut vieles an ihm sehr hoch schätzen. Dennoch dürfte man sich jetzt seiner Wendungen nicht mehr bedienen. Das eigentliche Element des Componisten, nämlich dasjenige wo er sich zu Hause fühlt, geht erst im Schlussfuge an, wo er eine Fuge schreibt, die wir gerade nicht schön nennen wollen, und die auch nicht gelehrt gearbeitet ist, da die Eintritte nur ganz leicht und frei erfolgen, so daß das Ding mehr wie eine Fuge aussieht als eine ist; aber sie darf doch den Charakter dieser Form annehmen und dabei fällt uns eine etwas großväterliche Weise nicht sehr auf. Im Uebrigen ist das Werkchen recht brauchbar für Gesangsvereine, und es wäre ihnen zu wünschen, daß diese Rücksicht darauf nähmen.

Wechselgesänge für den Männerchor. VI. Sammlung.

Wechselgesänge für den gemischten Chor.

Wechselgesänge für den vierstimmigen weiblichen Chor oder unbrochene Knabenstimmen. III. Sammlung.

Dichtung und Composition von Hans George Nägeli. Zürich, bei H. G. Nägeli. Pr. à 12 gGr.

Wir haben hier wiederum eine Anzahl der so höchst verdienstvollen Arbeiten des fleißigen, gelehrten Nägeli vor uns, die zwar das Gebiet der Kunst an sich nicht erweitern, aber für ihren Zweck unschätzbar sind. Sie dienen nämlich zur Uebung für den vierstimmigen Volks- oder Schulgesang; und was der Componist in dieser Beziehung für die Ausbildung des Volkes gethan, das ist weltbekannt. Vielleicht aber doch nicht so bekannt, als es seyn sollte, denn neuere Reisende versichern uns, daß die Gesangslehre in der Schweiz durch Nägeli's Bemühungen so ausgebreitet sey, daß man wahrhaft darüber erkennen müsse. Jedes Dorf fast bringt seinen guten Chor zusammen, so daß, wie man uns erzählt, in einem einzigen Dorfe des Kantons Zürich, sich zwanzig Abnehmer für diese neuesten Gesangshefte gefunden haben. Darin bestehn denn auch unsere Empfehlung derselben; viele Gedichte und Compositionen dürften schöner seyn; so zweckmäßig aber, und zugleich so lohnend durch die Verständniß, sind äußerst wenige. Eine Partitur liegt uns zwar nicht vor, doch wäre sie auch unnöthig. Wir beschließen also diese Zeilen mit herzlichstem Dank gegen den wackeren Mann, der so vieles Gute im Volke gewirkt hat, und wünschen seiner Thätigkeit ferneres Gedeihen.

Variations sur un air russe pour le Violoncelle avec Accompagnement de 2 Violons, Alto et Violoncelle ou de Piano forte composés par Maurice Ganz. Oeuvre 17. Leipzig, bei Fr. Hofmeister. Pr. av. Quatuor 14 gGr. Pr. av. Pfte. 10 gGr.

Der bekannte Virtuose auf dem Cello liefert hier den Freunden seines Instruments eine Anzahl Variationen auf ein sehr artiges russisches Thema, bei welchem nur der zweite Takt etwas hart ins Ohr fällt, indem jedermann

den Leitton eis statt c zu hören verlangt; indessen räumen wir ein, daß c eigenthümlicher klingt. Die Variationen selbst sind sehr wohlklingend mit geschickter Benützung des Instruments und nicht zu schwer geschrieben; dennoch bleiben sie brillant. Somit wäre das ganze Geheimniß der Virtuosen-Composition gelöst und wir dürfen dem Verfasser aus voller Ueberzeugung unsere beste Anerkennung jollen. Die Klavierbegleitung, welche das Orchester ersetzen soll, ist ebenfalls leicht und natürlich.

Stimmen der Elfen.

No. 1. Die Wald-Elfen. No. 2. Die Blumen-Elfen. No. 3. Die Thurm-Elfen. Drei Duetten für Sopran und Alt, mit Begleitung des Pianoforte, componirt von C. Loewe. 31stes Werk. Berlin, bei H. Wagenführ. Pr. 12½ Sgr.

Der rühmlichst bekannte Componist liefert uns hier drei sehr artige Musikstücke, die besonders wegen der eigenthümlichen Charakteristik, welche sie durch den Text erhalten, Werth für uns gewinnen. Der Gedanke selbst, die classifisirte Schaar der Elfen singend auftreten zu lassen, ist sehr glücklich für die Musik im Allgemeinen, und besonders glücklich für das Talent des Componisten, der so viel Hang zum Romantischen hat. Mit wahrer Freude bemerken wir übrigens, daß derselbe immer mehr und mehr von den unschönen Verirrungen zurückkommt, denen er sich im Anfang seines Auftretens, z. B. bei der Composition der Ballade „Erlkönig“ überließ. Er gewinnt die richtige Einsicht, daß das höchste Ziel der Kunst Einfachheit und ruhige Schönheit ist, so viel greller auch der Effekt aller aufgeregten Leidenschaften seyn mag. Nicht daß wir diese ganz verbannen wollten, aber wir wollen sie unter ein höheres und bedeutames Gefäß stellen, so wie die ewigklare Sonne hoch über dem sturmbelegten Wolkenhimmel steht. Wir müssen also diese drei kleinen Musikstücke, welche uns zu der gegenwärtigen Betrachtung Anlaß gegeben haben, dem musikalischen Publikum aufs angelegentlichste empfehlen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Hamburg, den 17. August. Mad. Schobert hat nun die leider zu kleine Zahl ihrer Gast-Vorstellungen vollendet und den ihr vorangegangenen Ruf auf das Glänzendste gerechtfertigt.

— Aus dem Haag. Im October wird hier selbst ein großes zweitägiges Musikfest gefeiert werden. Man wird Meisterwerke der größten Componisten ausführen, so daß das Fest mit den Deutschen Musikfesten wetteifern kann. Die angesehensten Damen werden Antheil daran nehmen und die Maatschappijne (Gesellschaft) für die Beförderung der Kunst schließt sich dem Unternehmen an. Die große Jakobskirche wird dazu eingerichtet und zweckmäßig verziert. Die Anzahl der Liebhaber ist so groß, daß die Commission nicht allen Theilnehmern Billete geben kann. Man vermuthet, die Gräfin Rossi werde die Sopransolo's singen. Herr Ludeck wird die Leitung des Orchesters übernehmen.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 35.**

Berlin, Freitag den 29. August 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Vollständige Guitarren-Schule von Ferd. Carulli. Neue durchaus umgearbeitete Ausgabe von J. N. de Bobrowicz. Mit französischem und deutschem Texte. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr.

Wir haben des Verfassers bereits öfter in diesen Blättern als eines der fruchtbarsten Componisten für das Instrument erwähnt, zu dem er hier eine nähere Anweisung giebt. Nur jemand, der selbst Guitarrenspieler ist, vermag ein gründliches Urtheil über den Werth dieser Arbeit abzugeben. Den Redakteur der *Iris* leitet indessen für den vorliegenden Fall erstlich der große Ruf Carulli's, als Guitarrist, zweitens der Ruf des schon in einer früheren Ausgabe erschienenen Werkes, drittens die verständliche Uebersicht, Anordnung und Ausdrucksweise, welche wir in der ganzen Arbeit finden, und wodurch wenigstens bewiesen wird, daß der Verfasser im Stande ist, sich über dasjenige belehrend auszudrücken, was er weiß. Um nun auch dem Guitarrespielenden Publikum anzudeuten, was es zu erwarten habe, und ob es mit der Vollständigkeit der Anweisung zufrieden seyn könne, geben wir hier den Inhalt des Werkes. Dasselbe wird in zwei Theile getheilt. Im ersten wird behandelt: 1) von der Art das Instrument zu halten, 2) von der Art es zu stimmen, 3) von Tonleitern und Accorden, 4) vom Quergriff oder von der Bedeckung, 5) verschiedene Uebungen, 6) von gebrochenen Accorden,

7) Zwölf fortschreitende Lektionen. Der zweite Theil handelt: 1) vom Abstoßen der Töne, 2) von gebundenen oder geschleiften Noten, 3) von Verschlagen und Manieren, 4) vom kurzen und langen Triller, 5) von den Lagen oder von der Applikatur, 6) Tonleitern und Uebungen in allen Lagen, 7) Tonleitern in Terzen, Sexten, Octaven und Decimen, 8) von Flageolettönen; 9) von der Art, zwei Partien zugleich zu spielen. — So hat denn der Leser einen Ueberblick; den näheren muß er selbst in das Werk thun.

Sechs vierstimmige Gesänge und Lieder für Sopran, Alt, Tenor und Bass, in Musik gesetzt von Carl Zöllner. 2tes Heft. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr. 8 gGr.

Diese sechs Gesänge sind etwas seltsame Sangvögel, die mitunter wie die Staarmähe und Sperlinge zwitschern. Wir müßten lügen, wenn wir behaupten sollten, daß uns niemals etwas das Herz stärker gerührt hätte, als diese Lieder. Nicht einmal mit der Ecossaise (Nr. 4.) kann uns der Componist beikommen, obwohl sie ganz artig klingt, denn wahrlich einen trivialeren Text als diesen haben wir noch niemals componirt gesehen. Indessen müssen wir dem Componisten zugestehen, daß seine Musik bisweilen recht wohl klingt. So z. B. der Duett Nr. 6., der in natürlicher Melodie und originellem Rhythmus gehalten ist. Eine edlere Anschauung des Lebens wie der Kunst kommt zwar nirgends zum Vorschein, indessen scheinen die Lieder auch nur für einen geselligen Kreis bestimmt gewesen zu seyn, worüber sie aber auch nicht hätten hinausgehen, d. h. besser, ungedruckt bleiben sollen.

Adagio tiré et arrangé pour le Pfte., de la première Sinfonie de J. W. Kalliwoða. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 12 gGr.

Ein nicht umfangreiches aber sehr wohlklingendes, ja schönes Klavierstück, welches zwar ursprünglich für Orchester gedacht, jedennoch dem Instrument vortrefflich adaptirt ist. Vorzüglich erfreut uns der natürliche und doch dabei edle Gang der Gedanken, und die schöne Harmonik; auch sind die Passagen, deren jedoch nur im gemäßigten Tempo vorkommen, so daß sie mehr in die Klasse der Figuren zu rechnen sind, gesangvoll, und liegen bequem in der Hand. Das einzige, was manchem Klavierspieler unbequem seyn könnte, wäre die Tonart Des-dur. Indessen gehört sie hier wesentlich zum Charakter des Stücks. Wir empfehlen daher dasselbe allen Klavierspielern, welche etwas mehr als den frivolsten Modetand wollen.

Variations brillantes pour le Pfte. sur le Rondeau favori: „Je vends des Scapulaires“ par Fred. Chopin. Oeuv. 12. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Zwar ist dieses Werkchen keinesweges frei von den gesuchten Fehlern über die wir schon so oft bei den Arbeiten des Componisten geirrt haben: jedennoch gefällt es uns sehr wohl. Wir erinnern uns noch der ersten Ar-

beit, die wir von Chopin sahen; es war ein Trio in Es-dur, in welchem wir ebenfalls, sowohl die Hauptmotive als vieles andere loben durften. Dies führen wir aus dem Grunde an, damit man sehe wie keinesweges ein blinder Parteigeist uns geleitet hat, sondern jedem unserer Urtheile eine genaue Durchsicht des Werkes und reifliche Ueberlegung vorangegangen ist. Eben diese bestimmt uns auch, die vorliegenden Variationen für eine sehr gelungene Arbeit zu erklären. Einmal ist das Thema glücklich gewählt, indem es sich mit seinen originellen und doch natürlichen Wendungen sehr zur Variirung eignet. Zweitens müssen wir aber auch die Variationen selbst loben, welche originell, sehr voneinander verschieden und doch, (mit geringer Ausnahme einzelner Stellen,) in natürlichem Fluß geschrieben sind. Gleich die erste Variation hat darin vollkommen unseren Beifall, noch mehr aber die zweite, welche zwar sehr schwer ist, aber auch schön gespielt, von reizender Wirkung seyn muß. Die letzte Variation ist die brillanteste, enthält aber auch am meisten von gesuchten Schwierigkeiten, wiewohl im Ganzen, gegen Chopins übrige Werke gehalten, doch ein mildes Maas derselben beobachtet ist.

**Fünf vierstimmige Lieder für Sopran, Alt, Tenor und Bass von J. H. D. Lohmann. 1stes Werk der mehrstimmigen Gesänge. Wolfenbüttel, Verlag und Eigenthum der Hartmannschen Kunst- und Musikhandlung. Pr. 6 gGr.**

Diese Lieder sind ursprünglich für die Töcherschule zu Wolfenbüttel gearbeitet worden, was indeß die Behandlung im Ganzen nur insofern modificirt zu haben scheint, als der Componist die Melodien populär zu halten gesucht hat. Ob man übrigens so gefällig gegen die Töchter der Töcherschule zu Wolfenbüttel ist, daß man ihnen stets einen Tenoristen und einen Bassisten, deren diese Lieder bedürfen, zugesellt, das wissen die Götter, aber nicht der Redakteur der Iris. Dieser will sich auch gar nicht darum bekümmern, sondern nur um die Lieder, welche ihm, obwohl bisweilen etwas veraltet in der Form, doch sehr wohl gefallen. Sehr schön besonders in der Harmonik ist das Schlußlied: „Mag auch die Liebe weinen“, obwohl uns ein Fehler im Rhythmus darin zu seyn scheint, indem die erste Hälfte statt mit drei Vierteln Auftakt unserer Meinung nach, mit einem Viertel Auftakt geschrieben seyn sollte. Wie es jetzt steht, hat das Lied neun Takte, und doch keine dreitheilige Rhythmen, so daß sich in der Mitte ein Gefühl der Rückung erzeugt. Indessen thut diese Kleinigkeit wenig zum Ganzen und die Lieder bleiben uns nach wie vor lieb.

**Ouverture en Harmonie composée par Ed. Ulrich. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr 1 Rthlr. 8 gGr.**

Nach christlicher Ansicht glauben wir von dieser Ouvertüre, da wir nichts schlechtes von ihr wissen, das Allerbeste. Da sie nämlich nur in Stimmen gestochen ist, läßt sich kein genügender Ueberblick über dieselbe gewinnen. Wir

notificiren also hiedurch nur ihr Daseyn, und wollen ihr durchaus keinen kritischen Paß oder Steckbrief ausfertigen.

Rondeau avec Introduction pour le Violon avec accompagnement de l'Orchestre composé par Le Comte Charles Soltyk. Oeuv. 2. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr. 8 gGr.

Der Graf Soltyk ist uns ein neuer Componist, wir wünschten daher wohl, daß er uns ein Stück geliefert hätte, aus dem wir Gelegenheit fänden, uns genauer über die Eigenthümlichkeit seines Talents zu unterrichten. Wir können nämlich nichts thun, als die Prinzipalsstimme dieses Rondeau's durchsehen, aus der wir dann freilich lernen, daß wir ein sehr schwieriges und glänzendes Violinstück vor uns haben, wie man dies auch nicht anders erwarten kann, da es dem berühmten Virtuosen Carl Lipinski gewidmet ist. Bei solchen Arbeiten pflegt überhaupt die eigentliche Composition Nebensache zu seyn und der Raum, den man der Virtuosität einräumt, den wesentlichsten Theil des Ganzen einzunehmen. Es kann uns somit auch nicht Wunder nehmen, daß dieses in dem vorliegenden Werk gleichermaßen der Fall sey, so viel sich wenigstens aus der Prinzipalsstimme erkennen läßt.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Brüssel. Gestern hat die Jury den von dem Minister des Innern eröffneten musikalischen Concours entschieden. Den ersten Preis erhielt Hr. Buschop aus Brügg, den zweiten Gruet aus Ghent. Es waren im Ganzen 36 Compositionen eingesandt.

— Danzig. Hr. Urban kündigt ein Gesangsfest an, welches er in den Tagen des 25. und 26. Septembers hier zu veranstalten gedenkt.

— Berlin. Nach dem Todenschlummer, in dem die Oper seit mehreren Wochen gelegen, wacht sie jetzt endlich ein wenig auf, durch die Ankunft zweier Gäste, der Dlle. Jenny Luger und des Herrn Pöck aus Prag. Der Letzte trat zuerst auf, und zwar als Figaro im Barbier von Sevilla; er zeigte ein außerordentlich klangreiches, indessen mehr starkes als schönes Organ, wiewohl dasselbe bei milder Behandlung auch diese letztgenannte Eigenschaft erwerben kann. Der Sänger besitzt äußerlich eine sehr gute Fertigkeit, doch hat er noch eine zu schwerfällige Zunge und etwas Dialekt in der Aussprache. Jedenfalls kann er bei ernstem Studium, und durch einen tiefer eindringenden Kenner der Kunst und Gesangskunst geleitet, etwas Außerordentliches werden. — Dlle. Luger trat als Desdemona in Othello auf. Sie besitzt eine große Geläufigkeit in guter Schule erworben; spricht deutlich auf, und legt wenigstens keinen unnützen, harten, doch meist einen angemessenen Ausdruck in ihren Gesang. Nur im Adagio war sie bisweilen zu kühl, und das Recitativ auch nicht schmelegsam genug. — Am Mittwoch trat Mad. Schöbel auf dem Königl. Theater als Pamina in der Zauberflöte mit Beifall auf. Diese Sängerin ist indessen dem Publikum bereits so bekannt, daß wir wenigstens größere Parthien von ihr abwarten wollen, bevor wir unser Urtheil öffentlich über sie vernehmen lassen.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 36.**

Berlin, Freitag den 5. September 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Ouverture de l'Opéra: Ali Baba à grand Orchestre composée par L. Cherubini. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 3 Rthlr.

Wir würden über dieses höchst merkwürdige Werk in der That nichts sagen können, da uns nur die Stimmen vorliegen, wenn wir nicht zum Glück dasselbe namentlich bereits schon vor längerer Zeit vom vollen Orchester gehört hätten. Es ist uns indessen weniger die Sache als unser Urtheil darüber im Gedächtniß geblieben. Diesem zufolge ist die Ouverture ein Werk voll sprudelnder Genialität, in dem der alte Cherubini alle die neueren Mittel aber mit einem so überwiegenden Geschick angewendet hat, daß dieselben unter einem ganz neuen Lichte erscheinen. Kühnheit und Frische der Rhythmen, tiefe und doch mit der Leichtigkeit des Meisters beherrschte harmonische Combinationen, vortrefflicher Fluß des Gedankens in den einzelnen Abschnitten, dies sind die hervorragenden Züge, deren wir uns jetzt noch erinnern; als eine Einzelheit ist uns eine besonders originelle Kunst in der Föhrung der Bassen erschienen. Dagegen bestand uns das Werk aus zu vereinzeltten Sätzen, unter denen gewisse Abschnitte die beim erstenmal sehr überraschend erscheinen, in der Folge zu oft wiederkehren. Beklagenswerth ist es übrigens, daß wir die Oper hier noch nicht gehört haben, denn möchte dieselbe sein wie sie wollte, eine Oper Cherubini's wird immer so viel enthalten, daß jeder Gebildete sie einige Male mit Interesse hört; und wo man die werthlosen Produkte von Bellini, Meyerbeer, und in letzterer Zeit auch

von Spontini giebt, da hätte man wohl die Verpflichtung, nachdem man die Masse gespeist mit dem Futter was der Masse am besten behagt und bekommt, auch für den feineren Geschmack zu sorgen.

Variations instructives pour le Violon avec accompagnement d'un second Violon pour servir d'Etude des positions les plus en usage dans l'art de jouer le Violon par C. Goetze. 1ère, 2de et 3ème Position. Oeuv. 20. Cah. V. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 20 gGr.

Variations instructives pour le Violon u. s. w. u. s. w. Quatrième Position. Von eben demselben und eben daselbst. Oeuv. 20. Cah. VI. Pr. 20 gGr.

Trois Morceaux sentimentaux pour le Violoncelle avec accompagnement du Pfte. composée par Charles Laseck. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 8 gGr.

Wir wollen hier wie man sich so oft im Leben bestrebt, das Nützliche mit dem Angenehmen zu verbinden suchen, d. h. die Studien für die Violine von Göge, der so viel wir wissen, ein ausgezeichnete Violinist der Weimarschen Kapelle ist, auf eine Waagschaale der Kritik mit den drei sentimentalen Stücken für das Violoncelle von Laseck legen. Die Composition pflegt bei solchen Studien die Nebensache zu sein, indessen müssen wir gestehen, daß in diesem Falle der Componist wenigstens recht viel gethan hat, um dem Schüler das Studium zu einem angenehmen zu machen. Dies geschieht besonders dadurch, daß er häufig beliebte Thematata aus bekannten neueren Werken, wie z. B. aus Beethoven's Pastoral-Symphonie, aus Robert dem Teufel (Beethoven vergeblich die Sünde der Zusammenstellung), aus Wilhelm Tell von Rossini u. s. w., wählt, und diese als Divertissements, Variationen oder dergleichen ausführt. Wir hüpfen jetzt auf das Angenehme, d. h. zu den drei sentimentalen Stücken von Laseck, die uns auf dem Cello vorgetragen werden, über. Die beiden ersten umfassen zugleich eine Uebung in etwas fremden Tonarten, indem sie in Des-dur und Cis-moll geschrieben sind. Sie sind am besten etwa mit den Notturmo's von Field zu vergleichen, wiewohl freilich nicht so überaus schön in der Melodie wie diese, allein dennoch, besonders das in Cis-moll, sehr lobenswerth zu nennen. Dabei haben sie den Vortheil, daß sie für das Klavier, welches sie begleitet, ungemein leicht sind, für das Cello ungemein leicht scheinen; ob sie es nämlich wirklich sind, können wir nicht mit Zuverlässigkeit bestimmen, da wir das Instrument nicht genau genug kennen. Sind aber bedeutende Schwierigkeiten darin, so liegen sie sehr versteckt. Wir wollen also die Studien von Göge den Violinisten zur unterhaltenden Uebung, die sentimentalen Stücke von Laseck den Klavieristen und Cellisten zur üben den Unterhaltung bestens anempfehlen.

Der Liebe Wohl und Weh, Walzer für das Pfte., von P. J. P. Wagner. No. 32. Breslau, bei C. Cranz. Pr. 6 gGr.

Deux Masurka's pour le Pfte., composées par Edouard Wolff. No. 24. Breslau, bei C. Cranz. Pr. 4 gGr.

Souvenir de Warmbrunn, cinq Valses brillantes pour le Pfte. composées par Edouard Wolff. No. 23. Breslau, bei C. Cranz. Pr. 6 gGr.

Schon gestern hatte ich mir's geschworen, daß ich meinen heutigen Tag lustig anfangen wollte, deshalb fischte ich mir aus dem Ocean neuer Musikalien gerade die obigen Walzer und Masurka's heraus, um lustig in den schönen Sommermorgen hineinzutangen. Unschlüssig bin ich nur, ob ich mit den beiden Masurka's oder der Erinnerung aus Warmbrunn oder gar mit der Liebe Wohl und Weh anfangen, oder meinet halben mit allen zugleich. Ich würfle. Vertheufelt! der Würfel ist auf Liebesweh gefallen, was mich so schon genug im Leben verfolgt hat und noch verfolgt. Verstehe ich den Componisten, Herrn Wagner, (ich weiß nicht ob es der wohlbekannte Arzt in Berlin ist,) verstehe ich ihn also recht, so drückt seine Introduction in C moll der Liebe Weh aus, welches er künstlich noch zu Ohrenweh erhöht, indem er einen Tact zu viel in den Rhythmus geschoben hat, so daß man unentschieden bleibt, ob seine Geliebte hinkt oder bucklicht ist; jedenfalls ist irgend etwas zu kurz oder zu lang an ihr, folglich die Symmetrie der Schönheit und somit des Glücks, gestört. Keiner konnte es ein Componist nicht ausdrücken, was sein Herz quäle, dies wird mir jeder Gebildete zugeben. Nachmals wechseln die Walzer in dur und moll, d. h. in Wohl und Weh der Liebe, und wir würden selbst ganz verliebt in sie werden, wenn uns nicht der auf fallende Schmuck mit Straußenfedern etwas zuwider wäre, da wir von jeher Feinde eines so fremdartigen Putzes gewesen sind. Die Erinnerungen aus Warmbrunn müssen auch wohl Erinnerungen des Glücks und der Schmerzen der Liebe seyn, da sie in ganz verzweifelten Tonarten umher moduliren. Fürchterliche Dornenwege muß der Componist gewandelt seyn, sey es nun auf dem Kynast, oder an den Schneegruben, oder wie wir fast am stärksten vermuten, auf dem Prudelberg, daß er so oft in Des-dur und Ges-dur dars an gedenkt; indessen lächelt ihm auch bisweilen die Sonne recht artig und man kann ihn sich vorstellen, wie er auf der Promenade zu Warmbrunn lust wandelt, oder im Hirschberger Thal, oder am klaren Zuckersall. Indessen habe ich nicht Zeit alle die Spaziergänge mit zu machen, sondern muß geschwind noch die beiden Masurka's von Eduard Wolff (gleichfalls ein berühmter Arzt Berlins, aber doch schwerlich dieser selbst,) durchsehen. Mein Urtheil lautet: Für 4 Gr., alles was man verlangen kann, und Demoiselle Rathilde Landsberg, der sie dedicirt sind, ist gewiß eine allerliebste Tänzerin.

Rondeau brillant et facile pour le Pfte. composé par A. Krollmann. Oeuv. 27. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 10 gGr.

IV Pièces faciles pour le Pfte. à 4 mains composées par A. Krollmann. Oeuv. 26. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 12 gGr.

Zwei leichte Stücke, sowohl was ihr Kunstgewicht, als was die Ausföhrung anlangt. Indessen machen sie auch keine Ansprüche und spielen sich ganz munter weg, zumal das Rondeau; die Stücke à 4 mains sind für Anfänger ganz brauchbar und dürfen wir jedem Klavierlehrer rathen, sie seinen beginnenden Schülern und Schülerinnen zur Uebung im Takt, wie auch zur Erweckung der Lust vorzulegen, sonst wird freilich nicht viel dadurch erweckt werden, aber man kann heut zu Tage schon froh seyn, wenn man nur nicht eingeschlüfert wird.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Das Ital. Theater wird den 2. Octbr. eröffnet werden, und die Saison 6 Monate, d. h. bis zum 31. März 1835, dauern. Bis jetzt sind von Sängern und Sängerninnen angezeigt: die Herren Rubini, Tamburini, Lablache, Ivanoff, Santini, und die Damen Julia Grisi, Fink-Boos und Schult. Drei neue Opern von Bellini, Donizetti und Ghabussi sind zur Ausföhrung bestimmt. Das Orchester wird Hr. Parisini dirigiren, welcher früher das (sehr gute) Orchester des Theaters della Pergola in Florenz, anführte.

— Riga, den 27. August. Die Gebrüder Eichhorn sind von Mitau hier angekommen. Sie werden einige Concerte hier geben.

— Brandenburg. Am 5. und 6. September wird hiersebst ein großes Musikfest stattfinden, zu welchem außer den geachteten Künstlern Bertins auch Künstler und Discretanten der hiesigen Stadt und umliegenden Gegend, als: Potsdam, Rathenow, Magdeburg und Dessau mitwirken werden. Am ersten Tage soll Haydn's Schöpfung, am zweiten mehrere Gesänge für Männerstimmen aufgeföhrt werden. Die combinirten Regiments-Musiken hiesiger Garnison bilden das Orchester. Die große Bereitwilligkeit von Seiten der Herren Commandeure das von Hrn. Justizrath Steinbeck angeordnete Fest zu unterstützen, muß auf das dankbarste anerkannt werden.

— Berlin. Hr. Pöck, Dlle. Lucher und Mad. Schodel setzen ihre Gastdarstellungen fort, wodurch wieder einiges Leben in die ganz ins Stocken gerathene Oper gekommen ist. Am Freitag wurde Don Juan gegeben und Hr. Pöck sang den Don Juan, Dlle. Lucher die Anna, beide mit Beifall der zum Theil auch sehr wohl verdient war. Hrn. Pöck können wir es nicht genug wiederholen, daß er das Capital seiner schönen Stimme zum vierfachen Werth steigern kann, wenn er gründlich und bei einem Meister der auch wahre Einsichten in das Schöne der Kunst hat, singen lernt. Dlle. Lucher ist eine vortreflich ausgebildete Sängerin; sie hätte nur Rath für Einzelnes, und große Vorbilder zu benutzen. Am Sonntag traten in der Belagerung von Korinth wiederum beide Gäste auf; Dlle. Lucher war vortreflich, Hr. Pöck in dieser Rolle weniger hervortretend. Am Dienstag wurde Zampa gegeben, welche Rolle eine der glänzendsten für Hrn. Pöck seyn soll; uns ist er darin am wenigsten angenehm gewesen, weil er die schon großen Effecte noch schroffer hervorgehoben hat. Mad. Schodel als Camilla war vortreflich.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 37.**

Berlin, Freitag den 12. September 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Ouverture de l'Opéra: Ali Baba, par Louis Cherubini, arrangée pour le Pfte. à quatre mains par Charles Czerny. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 20 gGr.

Dieselbe für das Pfte. allein, ebendasselbst. Pr. 12 gGr.

Durch einen Zufall sind uns diese Arrangements erst einige Wochen später zu Gesicht gekommen, als die Ausgabe für das volle Orchester. Glücklicherweise kam uns damals die Erinnerung zu Statten, so daß wir ein Urtheil aussprechen konnten, welches wir jetzt durch den Anblick dieser übersichtlich gefaßten Auszüge nur bestätigt finden. Schade, daß dieses schöne in seinen einzelnen Theilen so geniale Werk zu einem, wir wollen nicht sagen lockeren, sondern vielmehr eigensinnig zerstreuten Ganzen verbunden ist, welches keinen rechten Mittelpunkt darbietet, sondern wie die disjecta membra eines kolossalen und zugleich schönen Körpers umher liegt. Indessen erfreut man sich wahrhaft des Anblicks dieser energischen Gliedmaassen, und besonders von dem presto an reißt uns nicht nur der Schwung der Gedanken mit sich fort, sondern der so oft stoßende Strom überwindet hier endlich alle Hindernisse, und stürzt mit vollem Brausen der Wandung zu. Jedenfalls überragt der antike kolossale Cherubini das flüchtige, flatternde, nachgewachsene Geschlecht wie ein geharnischter Ritter eine Schaar Hofsunker mit Salanterie-Degen.

Balletstück, componirt und für das Pfte. eingerichtet von Wilh. Richter. 13tes Werk. Leipzig, bei Breitkopf und Haertel. Pr. 8 gGr.

Introduction et Polonoise pour le Pfte. à quatre mains composée par Charles Nicolai. Oeuv. 4. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Wir haben diese beiden Compositionen zusammengezogen, weil sie beide einem ähnlichen Bedürfniß, wiewohl auf verschiedenen Wegen, entgegen zu kommen suchen. Beide sind nämlich nicht höheren musikalischen Zwecken, sondern mehr der geselligen Unterhaltung gewidmet. Doch erfordert die Polonoise von Nicolai, (der beiläufig nicht mit dem bereits durch mancherlei gelungene Compositionen bekannt gewordenen Otto Nicolai, welcher sich jetzt in Rom befindet, verwechselt werden darf,) bereits eine ganz andere Vorbildung in der Virtuosität, indem dieselbe, wenn auch nicht außerordentlich schwer, doch keinesweges leicht zu spielen ist, welches man von dem Ballet sagen kann. Auch die Composition scheint uns besser in der Polonoise, wiewohl das Ballet für seine Zwecke ganz leidlich geschrieben ist. Wer daher nicht zu viel fordert und erwartet, wird mit beiden Stücken zufrieden seyn.

V Lieder, gedichtet von Hoffmann (von Fallersleben), componirt für vier Männerstimmen von B. E. Philipp. Op. 19. Breslau, bei C. Cranz. Pr. 12 gGr.

Diese Lieder würden uns ganz wohl gefallen, wenn, um mit Nephtisophes zu reden: „Wenn Eure Weine nur ein bißchen besser wären;“ d. h. Eure Gedichte. Allein dieselben haben immer nur so einen Anstrich von Zusammenhang des Gedankens, und nur selten gelingt es dem Poeten, dasjenige, was er eigentlich meint, rein durch die Zoll- und Barriere des Verses und des Reimes zu bringen. Daher kann trotz der Mühe des Componisten keine rechte Freude und Frische in die Lieder kommen; wiewohl sie sich bei einem guten Glase Wein ganz artig singen lassen mögen. Am besten gefällt uns No. 2. „Hoffe nicht, harre nicht,“ welches auch als Gedicht passieren mag, wenngleich die beiden letzten Zeilen eine verunglückte Antithese sind, welche zwar etwas pikantes sagen möchte, beim Lichte betrachtet aber eigentlich nichts sagt.

Der Choralfreund oder Studien für das Choralspielen componirt von Ch. H. Rinck. Vtes und Vites Hest. Mainz 1833, in der Hofmusikhandlung von B. Schott's Söhnen.

Schon über die früheren Hefte dieses fortlaufenden Werkes von dem berühmten Orgelspieler und Componisten, haben wir uns hinlänglich ausgesprochen, als daß wir jetzt darauf zurückkommen müßten. Wir erfreuen uns nur daß das Werk so rüstig fortschreitet, und nehmen mit Vergnügen wahr, daß

die Hefte an Mannigfaltigkeit und zweckmäßiger Erweiterung der Uebungen zunehmen, und überall der echte Stil für die Orgel beibehalten wird, so daß die Arbeit auch zur Geschmacksbildung der jungen Organisten dienen kann.

**Trio pour le Pfte., Clarinette et Viola, par W. A. Mozart, arr. pour le Pfte. à quatre mains par X. Gleichauf. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr.**

Dieses Trio (Es-dur) hat seiner Zeit gewiß zu den bekanntesten und beliebtesten Werken Mozarts gehört; jetzt mag es freilich durch den Strom der nachfluthenden Erscheinungen verdrängt worden, und wenigen bekannt seyn. Zum größten Theil liegt dies darin, daß jetzt ganz andere Forderungen an die Virtuosität gemacht werden, die sich allerdings aus diesem älteren Werke nicht befriedigen lassen. Hier aber erscheint dasselbe in einem neuen Gewande ohne Ansprüche auf öffentlichen Vortrag, (die ein Trio sonst wohl macht,) nur mit dem Zweck, zur Unterhaltung für zwei gebildete Spieler zu dienen. Diesen wird es zuverlässig auf das vollkommenste erfüllen, zumal da es wie alle Mozartsche Arbeiten, neben der reizendsten Natur der Erfindung die tiefste Kunst der Arbeit entwickelt. Dem Arrangeur sey daher der beste Dank gesagt.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Rossini und Meyerbeer sind in diesem Augenblick hier beisammen; Gossini ist von Bologna angekommen; Meyerbeer hält sich nur wenige Tage in Paris auf und geht dann nach Vologne, um das Seebad zu brauchen. — Aus Bordeaux wird gemeldet, der berühmte Componist Boieldieu, der wenige Tage zuvor um ins Bad zu gehen, durch diese Stadt gekommen war, ist plötzlich so krank dahin zurückgekehrt, daß man für sein Leben fürchtet.

— Marseille. Wir haben jetzt hier eine Italienische Operngesellschaft, deren Vorstellungen in der That vortreflich sind. Namentlich zeichnet sich eine noch sehr junge Sängerin, Dlle. Franceschini, durch ihr ausgezeichnetes Talent und ihre schöne Stimme aus.

— München, 27. August. Madame Schewer-Waagen ist zwar, dem Gernehmen nach, wohl; aber die geringste Anstrengung ihrer Brust erregt Congestionen; Chélar hat eine Parthie für sie in seiner neuen Oper: die Herrmanns; schiach beistellt, geschrieben — eine Parthie, in der wir wenigstens zwei tüchtige Sängervinnen nöthig haben, wenn sie unsere Schewer nicht übernehmen kann. Fräulein von Hasselt will, wie wir hören, mit Ablauf ihres Engagements und gleichfalls verlassen, und so stehen wir auch hier verwaist, und sehen nicht, was Besseres kommen könnte. Das Erquicklichste bisher waren einige Italienische Opern, die über unsere Bühne gingen. Rossini's Italiana in Algeri war die letzte, die, lange nicht mehr gesehen, gerne vergessen, jetzt wieder alles Interesse für sich gewann, so daß sie, schon einmal wiederholt, noch einmal gegeben werden soll. Santini spielte und sang darin den Taddeo, und ihm allein hatte sie die Lebensfäden und Fische zu danken, in welcher sie, wie wohl niemals, über unsere Bretter schritt.

— Schneberg. Die Tage des 23. und 24. Jnl waren für uns höchst genussreich. Durch den Hrn. Stadtmusicus Thierfelder war der Gedanke eines grö-

hern, auf zwei Tage berechneten Musikfestes gefaßt worden. Hr. Cantor Anacker leitet das Fest. Es wurden folgende Stücke aufgeführt: Der Bergmannsgruß, (von Anacker componirt und von Döring gedichtet,) der auf Verlangen auch am zweiten Tage wiederholt werden mußte, Beethoven's C-moll-Sinfonie, zwei Eviol's und die Ouverture zu Ody von Verklungen, von Anacker. Das Orchester bestand aus sechzig Mann. Für den zweiten Tag war außer der Wiederholung des Bergmannsgrußes und einer Cantate von Anacker, Lebens Unbestand und Lebens Blume, nebst einigen andern Stücken, die seelenvolle Musik zu Eymont von Beethoven, bestimmt worden. Trotz des in Strömen gießenden Regens hatte sich auch für diesen zweiten Tag ein zahlreiches Publikum eingefunden, und es war Keiner, der nicht mit Dank für hohen Genuß und mit Anerkennung der großen musikalischen Verdienste des wackern Stadtmusikchefs Thierfelder um unsere Stadt und Umgegend den Saal verlassen hätte.

— Stotternheim (bei Erfurt). Der Gesangsverein, welcher von mehreren Schulheeren der Dübensen Großenstedt und Unstedt gebildet worden ist und außer elf Ehrenmitgliedern jetzt aus 40 aktiven Theilnehmern besteht, beging hier am 27. v. M. die Jahresthieser seines Stistungstages. Nachdem er seit einem Jahre regelmäßig alle 14 Tage Gesangsübungen gehalten hatte, versammelte er sich an jenem Tage in der hiesigen Kirche und führte in Gegenwart vieler Musikfreunde, sowie der Superintendenten beider Dübensen, unter der Leitung des Schulmeisters Andree und unter Orgelbegleitung des Musikdirectors Müller aus Erfurt mehrere, zum Theil sehr schwierige Gesangsstücke auf. Unter diesen befanden sich eine Missa von Häser, der 135. Psalm nach Herder, comp. von Müller; „Das ist der Tag,“ von Kreuzer; „O Lächle stet!“ u. s. w. von Cherubini, und andere. Darauf begab sich der Verein in sein gewöhnliches Versammlungszimmer, genoß der Freude der Gefelligkeit und endigte die Feier auf dem großen Plage mit dem Choral: Nun lob' meine Seele den Herren!

— Neustadt a. d. O. (Großherzogth. Weimar). Am 21. wurde von dem hiesigen Singverein, unterstützt durch mehrere der bei dem Musikfeste in Jena beschäftigt gewesenen Sänger und Musiker, in dem Locale der Erholungsgesellschaft das Requiem von Mozart, der 100. Psalm von Händel, und das Halleluja der Schöpfung von Kunze, recht lobenswerth aufgeführt. Sr. Durchl. der Fürst Reuß von Schleiß geruhten das Fest mit seiner Gegenwart zu beehren und an dem darauf folgenden Balle Antheil zu nehmen. Sr. Durchlaucht sind von dem unglücklichen Zufalle des Armbruchs gänzlich wieder hergestellt.

— Berlin. Es giebt wenig Neues im Fach der Musik. — Im Königl. Theater geben Dlle. Lutzer, Hr. Vöck und Mad. Schodel Gastdarstellungen. Letztere sang mit Weisak die Donna Anna im Don Juan, und mit Dlle. Lutzer zusammen in den Capuleti und Montechi, nämlich sie den Romeo, Dlle. Lutzer die Julie. — Taubert's und E. Debrient's neue Oper, der Zigeuner, wird einstudirt und ist binnen Kurzem zu erwarten. Mad. Schodel hat, wie wir hören, eine Verlaubb-Verlängerung aus Wien erhalten, so daß sie während der Anwesenheit der Russ. Kaiserin hier sein wird. — Im Königl. Theater tritt die von ihrer Reise zurückgekehrte Dlle. Hähnel heute zum erstenmale und zwar in der Straniera wieder auf. In nächster Woche ist Norma zu erwarten. — In der Akademie der Künste ist ein Institut zur Bildung von talentvollen Componisten errichtet worden. — Herr Felix Mendelssohn ist jetzt in Berlin anwesend; man sagt er werbe Sänger und Sängerinnen für das Düsseldorf'sche Theater.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 38.

Berlin, Freitag den 19. September 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Prænumerations-Preis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Rondeau pour le Pfte. composé par Fréd. Chopin. Oeuv. 16.  
Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr.

Wir haben nun so oft das Verlehrte bis ans Lächerliche grenzende in Chopin's Compositionen herausgehoben, daß wir uns diesmal dessen mit wenigen Worten überheben zu können glauben. Wir treffen nämlich in dem vorliegenden Rondo ganz dieselben künstlich herbeigeführten Schwierigkeiten die wir in dessen früheren Arbeiten gefunden haben, und die lange Übung erfordern ohne im Allgemeinen vorwärts zu bringen, noch irgend einen Dank zu gewähren. Wenn sich daher jemand hinsetzte und das Geschäft übernahm, diese Arbeiten gewissermaßen für das Klavier zu arrangiren, wohl gemerkt, ohne dem Effect oder der Individualität des Componisten zu nahe zu treten, so würde derselbe ein sehr schätzbares Werk thun. Denn hätte man erst die lästigen Stacheln, womit der junge Baum, man weiß freilich nicht gegen welche Art von Feinden geschützt ist, über Seite gebracht, so würde man ihn, den Garten der Kunst gar nicht übel verzierendes Gewächs erhalten. Jedemnoch bliebe immer ein schweres Klavierstück übrig, nur keines, das uns muthwillige Mühe machte. Wir haben uns die Mühe genommen das Chopin'sche Rondo nicht nur zu lesen, sondern auch mehrmals durchzuspielen, und dabei gefunden, daß es neben vielem Erzwungenen auch viele glückliche Wendungen enthält. Ein edlerer Sinn für Harmonie und Melodie ist nicht zu verkennen, trotz aller der großen Irrthümer zu denen der Componist sein

Bestreben neu zu seyn, so häufig verleitet. Wenigstens haben wir den Vortheil nicht immer das ewig todte Einerlei der neueren Componisten vor uns zu haben, so daß man wie bei Herz, Kalkbrenner und auch zum Theil sogar Moscheles, eigentlich mit einer Sache alle gespielt hat. Wie Philipp vom Marquis Vosa so können wir von diesen Arbeiten sagen: „Neu zum wenigsten ist dieser Lou!“ Vielleicht freilich daß diese Empfindung des Neuen, welche Herz, Kalkbrenner u. s. w. ebenfalls bei ihrem Auftreten erregt haben, mit der Zeit verschwindet. Wenigstens wiederholen sich die gesuchten Irrthümer so häufig, daß wir jetzt schon ein Stück von Chopin an den ersten drei Zeilen, durch seine Rasse erkennen wollen. Jede Erscheinung die sich Bahn macht und Eingang ins Publikum findet, darf man aber nicht ganz unberücksichtigt lassen, und somit fordern wir unsere Klavierspieler alles Ernstes auf sich auch mit Chopin zu beschäftigen und die Mühe die es ihnen machen muß, so holprige Wege zu geben, nicht zu scheuen. Einiger Vortheil und Dank ist immer dabei, wenngleich nicht im Verhältniß der Arbeit.

Rondo brillant précédé d'une Introduction pour le Pfte., composé par S. A. Meysenberg. Oeuv. 7. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Es wäre mir lieber auf den Titeln moderner Klavierstücke öfter Dedicationen an die Meister und Lehrer der Componisten zu lesen, als ewig an ihre eigenen Schülerinnen. Denn für die Meister (aber leider hat unser musikalisch aufgeschossenes Geschlecht meistens gar keine) würde man sich zu etwas Tüchtigerem zusammenraffen als für die meinerthalben sehr hübschen Mädchen, denen man beim Unterrichte verliebt die Hand oder den runden Arm gedrückt hat. Nach diesem Ausfall auf Dedicationen, der mir vielleicht meine beiden Augen kostet, wenn die artigen Schönen eine Verschwörung ihrer Finger gegen mich groben Recensenten ankiften sollten, wollen wir zu dem Rondo selbst schreiten. Dieses gefällt uns besser als der obige Eingang vermuthen lassen sollte. Gleich die Introduction E-moll ist glänzend und würdig zugleich. Das Thema des Rondo's wiegt sich angenehm auf und nieder; die Ausführung späterhin ist natürlich und zeugt, wenn nicht von genialer Erfindung, so doch von gebildetem musikalischen Geschmack. Kurz das Ganze ist nicht bloß für die Finger allein berechnet, sondern will ein Musikstück, eine wirkliche Composition seyn, und erreicht diesen Zweck oft sehr glücklich. Dabei ist das Rondo ohne zu schwer zu seyn dennoch sehr glänzend und wohlklingend, so daß wir es in jeder Beziehung empfehlen dürfen.

Vier deutsche Gedichte für eine Singstimme mit Begleitung des Pfte., componirt von Ernst Lampert. Op. 1. Gotha, bei Carl Lampert. Pr. 16 gGr.

Diese Lieder gehören zu denen, welche, wie so häufig, musikalische Anlagen des Componisten verrathen, ohne jedoch daß dieselben bis zu einem siche-

ren musikalischen Bewußtsein ausgebildet wären. Eben so wenig steht der Componist auf derjenigen Höhe der Bildung die erforderlich ist, um jezo ein gutes, geschweige schönes Lied zu schreiben, denn dazu bedarf es einer Einsicht in die Poesie, welche schon die Wahl mancher Gedichte ausgeschlossen haben würde. Von einer höheren Bedeutung dieser Gesänge für die Kunst ist also keinesweges die Rede, indessen klingt manches recht gut, mancher Gedanke ist glücklich zu nennen und im Ganzen singen diese Lieder sich natürlich. So werden sie denn manchem recht wohl gefallen und mögen hiermit bestens empfohlen seyn.

Nordisches Fischerlied, in Musik gesetzt für Männer-Chor-Stimmen, Solo's und Orchester-Begleitung, von Joseph Panny. Op. 36. Mainz, bei Schott's Söhnen. Preis: Partitur 20 gGr.

Orchester und Singstimme . . 1 Rthlr. 12 gGr.

Klavierauszug und Singstimme . — " 16 gGr.

Steyr'sche Original-Alpenlieder. Variirt für Frauenstimmen mit Chor und Solo, mit Begleitung von 1 Flöte, 2 Clarinetten, 2 Hörnern und Streich-Quartett, componirt von Joseph Panny. Op. 35. Mainz, bei Schott's Söhnen. Pr. Orchester 1 Rthlr. 4 gGr. mit Klavier . . . . . — " 19 gGr.

Die beiden vorliegenden Gesänge sind ganz in der Weise behandelt, wie Panny seine übrigen Sachen behandelt, d. h. wir finden sehr glückliche musikalische Sätze bei einer völligen Abwesenheit der poetischen Verstandnis, ja nur des gewöhnlichen, praktischen Verstandes, der die Worte eines Liedes vernünftig einzutheilen wüßte. Um diese Meinung zu rechtfertigen, müßten wir auf Details eingehen, für die der Raum der Iris unzulänglich ist. Besonders ist dies in dem nordischen Fischerliede der Fall, denn in dem anderen Werkchen entschuldigt theils die nationale Gesangsweise manches was an sich verkehrt wäre, theils würden wir es Herrn Panny nicht mit Sicherheit zu rechnen können, da der Titel von Original-Volksmelodien spricht, und daher vielleicht nur die Worte etwas unbehülflich untergelegt sind, als man sie aus dem muthmaßlichen Dialekt ins Hochdeutsche übertrug. Trotz dieser Mängel, die Herrn Panny's Werke stets zu einem Gegenstande des Angriffs für die denkende Kritik machen werden, bleibt viel natürlicher musikalischer Sinn übrig, so daß, wenn man die Worte hinwegdenkt, die Musik sich meistens sehr gut anhören läßt, wenngleich sie keine tiefere Anregung des Gemüths zu erzeugen vermag.

Te deum laudamus für vier Singstimmen nebst Orchester, in Musik gesetzt von Donat Müller. Op. 55. Verlag der Kranzfelder'schen Buch- und Musikalienhandlung in Lindau. Pr. 1 Fl. 36 Xr.

Wir können von diesem Kirchenstück, da es nur in gestrichenen Stimmen vor uns liegt, kein Urtheil fällen, begnügen uns also die Existenz desselben

hierdurch anzuzeigen. Indessen läßt sich so viel sehen, daß die Ausführung keinen sonderlichen Schwierigkeiten unterliegen kann, und somit möchten selbst kleinere Singvereine den Versuch damit immer einmal wagen können.

**Der Vogelfang.** Eine Sammlung von zwölf Liedern für die frohe Jugend, mit Begleitung des Pfte., componirt von Wilhelm Schneider. Op. 26. Verlag von C. Lampert in Gotha. Pr. 10gGr.

**Blumensträuschen.** Ein Geschenk für gute Kinder in zwölf Liedern mit Begleitung des Pfte., componirt von Wilh. Schneider. Op. 15. Verlag bei C. Lampert in Gotha. Pr. 12 gGr.

Diese beiden Sammlungen von Liedern sind, wie man sieht, für die Jugend berechnet, was sich indessen mehr durch die Auswahl der Texte als durch die musikalische Behandlung kund thut. Denn die letztere ist zwar in vieler Beziehung ganz populär, und natürlich in der Singstimme, aber gemeinlich in den Tonlagen zu umfassend, und auch das Accompagnement ist uns für Kinderlieder nicht einfach genug. Unter der ziemlich zahlreichen Sammlung befinden sich doch immer einige, welche allen natürlichen Forderungen entsprechen, und diese sind des Ankaufs der Lieder immer werth.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Im Anfange des nächsten Monats werden von einem Privats-Musikverein mehrere großartige Concerte, nach Art der vor Kurzem in der Westminster-Abney ausgeführten, gegeben werden.

— München. Die „Zauberflöte“ wurde am Geburts- und Namensfeste Sr. Maj. des Königs bei beleuchteterm Hause gegeben. Die Vorstellung war sehr gut. Besonders ausgezeichnet war Madame Spigeder als „Pamina;“ alle Vorzüge ihrer schönen Stimme und ihres guten Vortrags wurden hier geltend gemacht, und fanden die verdienstliche Anerkennung. Hr. Hoppe sang und spielte den Tamino sehr gut. Die Erwerbung dieses schönen Talents für unsere Oper ist in jeder Beziehung ein Gewinn, und wird der Ankalt von großem Nutzen seyn. Bei dem großen Fleiße des Hrn. Hoppe, wird es ihm ohne allen Zweifel gelingen, uns aus-gezeichnete Leistungen vorzuführen. Wie man vernimmt, können wir bald der Darstellung mehrerer neuer Opern entgegensehen.

— Berlin. Hr. Pöck ist in Robert dem Teufel zum letztenmal aufgetreten; der Gast kehrt nach Prag zurück. — Mlle. Luger gastirt noch fortwährend. Am 12ten und 17ten trat sie als Zerline in Fra Diavolo auf, die erste Partie aus einer komischen Oper und mit Dialog, die wir hörten. Sie spielte und sprach recht lobenswerth; im Gesang leistete sie in der Art Vortreffliches, wie wir das schon früher specifiert haben. Eine große eingelegte Bravour-Arie paßte nicht zu dem Charakter; wurde aber sehr gut ausgeführt. — Am nächsten Freitag, 19ten, wird die neue Oper „der Zigeuner“ von E. Dvornik gedichtet und von W. Taubert componirt, aufgeführt werden. Wir dürfen im Voraus versichern, daß Musik und Gedichte sehr viel Schönes enthalten. — In nächster Woche soll Stücks Iphigenia gegeben werden; Mad. Tink geb. Dietrich wird darin als Iphigenia auftreten.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 39.**

Berlin, Freitag den 26. September 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Preis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Concerto, Es-dur, pour le Pfte. avec Accompagnement d'Orchestre, composé par Aloyse Schmitt. Oeuv. 76. Wien, bei Trentsensky et Vieweg. Preis: avec Orch. 7 Fl.

avec Quatuor 4 "

p. Pfte. seul 2 "

Auf den ersten Blick sieht man, daß man hier die Arbeit eines gediegenen Musikers in der Hand hat, der seine Studien so gründlich vollendet hat, daß er nicht nur zum Bewußtsein einer wirklichen Kunstform, sondern auch zur Beherrschung derselben gelangt ist. Nur das erste Tutti, die Anlage des Thema's, die Föhrung des Periodenbaues, die klare und doch freie Commasirung der Sätze, wenn wir uns so ausdrücken dürfen, darf man betrachten um zu wissen mit wem man zu thun hat. Allerdings ist das Concert, wenn man will, in einem älteren Stile geschrieben, indem man freilich die barocken Seltsamkeiten neuerer Schreiber, von denen auch in diesen Blättern mehrmals die Rede gewesen ist, nicht darin entdeckt; allein, obgleich mancher es deshalb in der Furcht nur Aelteres, Gewohntes, oft Benutztes zu erhalten bei Seite legen möchte, so würde er sich doch sehr darin irren, indem auch das Passagenwerk des Erfundenen genug darbietet, welches sich vor dem modernen auszeichnet, das zwar neu aber nicht künstlerisch, vernünftig ist, wodurch es den reinen Charakter der Willkür annimmt. So sehr indessen das Werk auf Virtuosität berechnet ist, so lassen sich doch überall die Spuren einer auf

das Ganze gerichteten Arbeit wahrnehmen. Freilich kann man nicht mit Bestimmtheit alle Fäden des Baues in der Solostimme verfolgen, allein schon durch die Art wie die Figur des Thema's eintritt, kann man wissen, daß der Componist eine innige Verflechtung der Solostimme mit dem Orchester sich hat angelegen seyn lassen. Ueberdies verräth es die ganze Handhabung, daß das Fortepiano mehr ein obligates, als ein Solo-Instrument ist. Sollen wir einen Meister andeuten, mit dessen Werken die vorliegende Arbeit die meiste Verwandtschaft zu haben scheint, so wäre es Hummel; man darf jedoch aus dieser Bemerkung nicht schließen, daß etwa Reminiscenzen oder Aehnlichkeiten im Einzelnen vorhanden wären, sondern die Verwandtschaft betrifft nur den geordneten Bau des Ganzen, die geschmackvolle, gemüthigte Auswahl und Behandlung der Gedanken. Hummel ist reicher an pikanten Einzelheiten, und besonders herausgesuchten Klavierpassagen; unser Autor dagegen erfreut mehr durch einen klaren natürlichen Fluß der Gedanken. Sehr große Freude würde es uns machen, dies Concert einmal öffentlich zu hören, und da es zugleich sehr dankbar für den Spieler ist, so machen wir hierdurch ganz besonders darauf aufmerksam, und wollen hoffen, daß unser Wunsch nicht vergeblich seyn wird.

Introduction et Polonaise brillante pour la Flûte avec Accompagnement du Piano, composée par Charles Oelschig. Op. 6. Berlin, bei Brandenburg. Pr. 14 gGr.

Potpourri für Pste. und Violine nach beliebten Thema's aus der Oper Jessonda, von J. Spohr, componirt von E. Lampert. 2tes Werk. Gotha, bei Carl Lampert.

Wir fassen diese zwei Werkchen, da sie ähnliche Mittel in Anspruch nehmen, und auch einen ähnlichen Charakter an sich tragen, zusammen, obwohl wir natürlich einer freien Arbeit, wie die Polonaise von Oelschig, den Vorzug von dem aus fremden Mitteln gemischten Werk einräumen. Denn freilich ist es etwas mehr als die Bausteine, was ein Musiker, der seine Arbeit aus fremden Thematensätzen zusammensetzt, zu derselben entlehnt. Das architektonische Gleichniß wird indessen schwer durchzuführen seyn und wir wollen uns daher lieber an die Sache selbst machen. Die Arbeit von Oelschig ist ein wohlklingendes, nach Grundsätzen des besseren Geschmacks gebildetes Klavierstück, welches zwar eine ziemliche Gewandtheit erfordert, indessen doch nicht gerade auf einen Virtuosen Anspruch macht; die Flöte scheint für ähnliche Kräfte berechnet zu seyn. Beide Instrumente erfordern also geübte Spieler, diese werden darauf auch Dank für ihre Mühe haben, und können wir ihnen das anspruchslose aber lobenswerthe Werkchen bestens empfehlen. Aehnlich müssen wir uns über die Arbeit von Lampert ausdrücken, natürlich jedoch insofern beschränkt, wie die Form derselben sich jenem freigeschaffenen Werk unterordnet. Dagegen sind freilich Spohr's schöne Thematensätze

uns überall willkommen, und entschädigen uns durch ihre lebendige Gegenwart für den Mangel an Zusammenhang an dem ein Potpourri seiner Natur nach immer leiden muß. Mehr wäre über die beiden im Reiche der Kunst freilich nicht sehr wichtigen Leistungen nicht zu sagen.

Introduction et grandes Variations pour Pfte. et Violoncelle, composées par Charles Laseck et F. A. Kummer. Oeuv. 19. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 1 Rthlr.

Ueber dieses Stück läßt sich, da das Cello dabei eine sehr wesentliche Rolle spielt, kein entscheidender Ueberblick gewinnen. Indessen geht aus dem Ganzen so viel hervor, daß es ein von geschickter Hand gemachtes, recht glänzendes Klavierstück ist, welches dem Spieler für die darauf zu wendende Mühe auch Dank gewährt. Dasselbe müssen wir auch von der Parthie des Cello's voraussetzen, da sie von der Arbeit eines rühmlichst bekannten Virtuosen auf diesem Instrumente herrührt, der seine Fähigkeit durch ähnliche Leistungen schon mehrfältig bethätigt hat. Auch Herr Laseck scheint ein Mann von Talent zu seyn; wir müssen daher den Wunsch aussprechen, daß derselbe sich mit recht beharrlichem Fleiß auf Arbeiten legen möge, die nicht bloß den Glanz, sondern auch den gediegeneren inneren Werth, hauptsächlich bezwecken. Einkweilen sey das vorliegende Werk dem musikalischen Publikum bestens empfohlen.

Fantaisie et Variations pour le Pfte. et Flûte composées sur un Air anglais par Ludovic Leplus. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 20 gGr.

Ich weiß nicht was die Welt von einem Kaufmann halten würde, der frische Heringe und saure Gurken zu Kauf böte und beides nur alt hätte; ich halte dasselbe von einem Componisten der auf dem Titel Phantasie und Variationen verspricht und das erste nicht hat, das zweite nicht giebt. Phantasie ist zwar eine vielseitig doppelsinnige Waare; Homer, Shakespeare und Claren haben jeder ihre eigenen Gattungen davon gehabt, insofern also auch Herr Leplus in Paris. Variationen aber heißen Veränderungen, müssen also nicht anderen Variationen so ähnlich sehn, wie ein Ei dem anderen. Das aber thun die welche uns vorliegen, und mithin wissen wir nicht ob Herr Leplus nicht auf seinem Titel vorjährige Heringe und Gurken verkauft statt der frischen. Er mag dies nun mit dem Publikum selber ausmachen.

Die Klagen der Nachtigall. Romanze für eine Singstimme mit obligater Flöte und mit Begleitung des Pfte. oder zwei Violinen, Viola und Violoncello, in Musik gesetzt von C. G. Belcke. 10tes Werk. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Von dieser klagenden Nachtigall ist nicht viel zu sagen, als daß sie ungemein weinerlich klagt, was einer Nachtigall übrigens, zumal wenn der

Dichter ihr lauter Jeremiaden der Liebe in den Schnabel legt, nicht zu vergessen ist. Vieles Musikalische ist sehr gelungen zu nennen in dem Liede, wenngleich uns manches nicht eben anspricht, sondern gar zu sentimental erscheint. Indessen als rührendes Concertstück wird es schon seine Thränen finden, denn die große Welt liebt nichts so sehr als über das wirklich Tragische zu gähnen und über den Mondschweinschmerz verliebter Herzen in Thränen zu zerfließen; wo Philoktet und Siegwart konkurriren, mag sich der erste zum Teufel scheeren. Eben so wenig wird Sophokles mit Kosebue, Gluck mit Bellini fertig werden. Darumänge man diese Romanze vor Diplomaten, Kammerherren und Hofdamen im Concert. Das ist der Boden wo sie Glück macht.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Berlin. Die vergangene Woche hat eine wichtige musikalische Neuigkeit, nämlich eine neue Oper von E. Devrient gedichtet, und W. Laubert componirt, geliefert. Das Werk, dies müssen wir ihm zur Ehre der Verfasser nachrühmen, hat durchweg lobenswerthe Intentionen, und sehr glückliche Momente im Einzelnen. Doch selbst es an organischen durch das Ganze gehenden Fehlern, die eine umfassende Umarbeitung fordern würden, wenn sie ganz verschwinden sollten. Dem Gedicht geht nämlich bei großen Schönheiten in der Diction, in einzelnen Scenen, und im Plan, dennoch die eigentliche dramatische Lebendigkeit ab; wenigstens erkliert sie in einzelnen Theilen. Der Musiker dagegen fehlt in gewisser Beziehung umgekehrt, indem er seine Musik mit dramatischen Elementen überfüllt, so daß die Lyrik der Kunst keine Freiheit bekommt, und uns zu Muth ist wie in einem zu dichten Walde, wo das Gebüsch in sich selbst erstickt. Seine Arbeit zur Verbesserung der Oper scheint uns daher nur auf das Licht zu ausgehen zu müssen, damit die einzelnen Partheiten heller würden und mehr hervorträten. Zumal müßte er dem Sänger mehr Freiheit lassen, denn der Ausdruck der Empfindungen geht oft zu flüchtig vorüber. Wir wollen damit nicht etwa eine dramatisch flüchtige, breite Erplanatation der Empfindungen haben, die in neuern italienischen Opern nicht selten fast so angekündigt wird, wie auf alten Bildern der Charakter gewisser Gestalten, denen nämlich Zettel aus dem Munde laufen, worauf steht was sie bedeuten sollen: allein es giebt eine vernünftige Mittelstraße. Man kann Figuren hervorheben, sie aus der Masse eines Bildes durch die Composition heraustreten lassen, ohne sie zu isoliren. Das ist es was der Componist sowohl mit einzelnen musikalischen Gedanken, als mit seiner Person überhaupt noch nicht geleistet hat. Der Erfolg war daher beim Publikum lau; bei denen die den trefflichen Kern zu würdigen wußten aber der, was der Franzose einen succès d'estime nennt. Gewinnt daher der Componist die Einsicht in seine Fehler, und die Kraft sie nicht nur künftig, sondern auch hier zu bessern, damit er lerne was er bei einem neuen Werk zu thun hat, so dürfte er dereinst sehr schöne Hoffnungen erfüllen. — Der als Klavierforscher und Musiklehrer vorthellhaft bekannte Herr G. H. Dreschke hat eine neue sinnreiche Tastatur für das Fortepiano erfunden, die unstreitig manchen Vortheil gewährt, aber sich doch schwerlich Bahn brechen möchte, indem man das ganze Klavierpiel darnach umgestalten müßte. Eben so hat derselbe einen neuen Mechanismus des Pedals für die Orgel erfunden. — Die Luper wird künftige Woche Berlin verlassen. Sie kehrt mit ehrenvoll erworbenen Lorbeeren nach Prag zurück. — Hr. Kapellmeister Vort aus Oldenburg, vortrefflicher Violinspieler, ist hier eingetroffen und wird sich nächstens, muthmaßlich im Theater, öffentlich hören lassen.

# Iris

## im Gebiete der Tonkunst.

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 40.

Berlin, Freitag den 3. Oktober 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Prænumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preisermäßigung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### I. Ueberblick der Erzeugnisse.

Ouverture de l'Opéra sérieux „Lucrèce,” composée et arrangée pour le Piste. par H. Marschner. Oeuv. 67. Leipzig, bei F. Kistner. Pr. 8 gGr.

Die Oper zu welcher diese Ouverture geschrieben ist, kennen wir noch nicht, wissen auch unsern Lesern nicht zu sagen, ob Marschner in der That an einer solchen arbeitet, oder nur die vorliegende Ouverture dazu geschrieben hat. Es soll uns dies indessen vorläufig nicht kümmern, obwohl wir, wenn die Oper der Ouverture gleiche, dieselbe sehr willkommen heißen würden. Sie ist nämlich in einem ernsten, würdigen Stil gehalten, nicht in der französischen leichten Weise, die jetzt so überhand nimmt, sondern mit dem Ernst den sonst die Componisten diesem wichtigen Stücke zu widmen pflegten. Nach einer bedeutsamen Introduction in langsamem Tempo folgt ein Allegro in D-moll, welches durch eine eigenthümliche sehr charakteristische Figur markirt wird, der sich sofort eine melodische Gegenstimme anschließt. Wir können im Verfolg des Werks gerade nicht von einer gelehrten Arbeit sprechen, indessen sind die Grund-Themata doch sehr verständig behandelt, und in ihren Hauptzügen verflochten und benutzt. Wie der Charakter der Ouverture mit dem der Lucretia zusammenhängt, würden wir freilich nicht anzugeben wissen, da uns erstlich das Gedicht unbekannt ist, zweitens die Specialität eines solchen Verhältnisses sich auch nicht wohl ausdrücken läßt. Da uns die geschriebene Partitur bei der Durchsicht des Werkes zur Hand war, so dürfen wir auch

auf die schönen Instrumentaleffekte darin, namentlich auf die wirksame und doch mäßige Benutzung der Blasinstrumente aufmerksam machen. Wahrscheinlich ist das Werk schon für Orchesterstimmen erschienen, und alsdann hätten wir den Wunsch, daß einer der Concertgeber des bevorstehenden Winters es zur Ausführung bringen möge. Das einzige was wir darin vermiffen ist ein dominirendes Satz der eine prägnant schöne Melodie hätte. Denn so melodisch die Gegenstimmen zu den Figuren auch sind, so construiren sie doch nicht genug einen selbstständig lebendigen Theil des Ganzen. Indessen ist dies auch freilich die schwerste Aufgabe, und wie würden sehr in Verlegenheit gerathen, wenn man uns fragte, wer der Neuere sie genügend gelöst hätte.

Vier Gesänge für vier Männerstimmen, componirt von A. Lübcke. Gotha, bei Carl Lampert. Pr. 16 gGr.

Sechs Gesänge für vier Männerstimmen, componirt von Heinrich Dorn. O. 13. Leipzig, bei Kistner. Pr. 1 Rthlr.

Vierstimmige Trauergesänge, zum Gebrauch bei Beerdigungen für Singchöre, componirt von Carl Geißler. IItes Heft. Op. 20. Leipzig, bei Kistner. Pr. 12 gGr.

Abermals drei Hefte vierstimmiger Gesänge von denen zwei für vier Männerstimmen. Wenn wir uns erinnern wie die musikalische Literatur in dieser letzteren Hinsicht vor etwa zwanzig Jahren bestellt war, wo Eul und Eisenhofer mit wenigen Ausnahmen fast die einzigen waren, welche viel für Männerstimmen geschrieben hatten, so ist jetzt freilich ein ganz anderer Zustand der Dinge eingetreten, indem wenige Componisten existiren, welche nicht auch in dieser Gattung sich hervorgethan hätten. Dies haben wir vorzüglich der Bildung der Liedertafeln zu verdanken, und somit gebührt das Hauptverdienst dabei, dem Stifter der ersten Liedertafel, Zelter, der, wie er auch in anderer Beziehung weit überschätzt worden ist, doch in dieser Hinsicht die vollste und unbedingteste Anerkennung verdient. Von den vorliegenden Compositionen, können wir über die von Lübcke nicht urtheilen, wenigstens nur ganz vermuthungsweise, da den Gesängen keine Partitur beigelegt ist. Was wir aus der ersten Tenorstimme ersehen haben, hat uns wohl gefallen, vorzüglich das Lied: „Im tiefen Grunde.“ Es ist aber recht zu beklagen, daß der Reich diese Compositionen, obwohl sehr schön, doch auf alle Weise ungenügend ist, sowohl wegen der fehlenden Partitur, als wegen des Formats, ja auch (was wir aber nicht als Vorwurf anrechnen wollen,) für einen Theil des Publikums, auch wegen des Schlüssels, da die Mehrzahl gewiß lieber Violin- als Tenorschlüssel liebt. Diese kleinen Umstände können Ursach werden, daß die Lieder sich wenig verbreiten, obwohl sie in geselliger Beziehung vielleicht sehr zu empfehlen sind, wie z. B. die launige Composition des „lecta mihi Maro,“ ein Scherz der unter Männern ohne Gefahr für ihr Eitelkeit gemacht werden kann. Die Lieder von Heinrich Dorn machen dem Compo-

nisten alle Ehre; besonders sind ihm die launigen und volkstümlichen gelungen. Diesen Gesängen ist zwar eine Partitur beigelegt, allein dem Beurtheiler wird, falls er näher darauf eingehen will, doch sein Geschäft sehr erschwert werden, da gar kein Text hinzugefügt ist, was doch ohne alle Vermehrung der Kosten hätte geschehen können. — Die vierstimmigen Lieder von Geisler endlich, welche bei Beerdigungen gebraucht werden sollen, sind für die vier natürlichen Stimmen gesetzt. Sie sind einfach, angemessen, aber freilich ohne höhere musikalische Ansprüche zu erfüllen. Der Gebrauch derselben ist oft sehr speziell, z. B. „beim Tode eines edlen Dulders oder einer edlen Dulderin,“ — „beim Begräbniß einer obrigkeitlichen Person“ u. s. w. Wir gestehen offenherzig, es pikirt uns ein wenig, daß kein Lied auf das Begräbniß eines Recensenten oder Redakteurs sich in der Sammlung befindet.

Caprice pour le Pfte. sur les motifs de: La Médecine sans Médecin (das Heilmittel), composé par F. Herold. Op. 58. Mainz, bei Schott's Söhnen. Pr. 16 gGr.

Rondo brillant pour le Piano, composé sur les Motifs de: La Médecine sans Médecin (das Heilmittel), par F. Herold. Op. 59. Mainz, bei Schott's Söhnen. Pr. 16 gGr.

Wir zweifeln zwar, daß an diesen beiden brillanten und doch nicht sehr schweren Musikstücken mehr von Herold ist als das Thema, allein dies ist auch die Hauptsache dabei. In dem Rondo zwar finden wir, wie es nicht anders sein kann, umfassendere Zwischensätze, allein dieselben sind nicht von Bedeutung, obwohl ganz geschickt und wohlklingend für das Fortepiano geschrieben. Herold hat einen eigenthümlichen Reiz in kleinen pikanten Melodieen, die er nicht selten durch eine scharf dissonirende Harmonie (sehr häufig mittelst eines Orgelpunktes,) zu unterstützen sucht. Er thut es indessen meist mit Geschick, so daß uns die bittere Medicin sehr glatt eingeht und der gegen das Süßliche stumpfgeordnete Gaumen der Pariser Dilettant in der *assa foetida* nur einen feinen Zwiebelgeschmack bemerkt. So erzeugt das Uebermaß nach der einen Seite sein Gegentheil. Auf die beiden Klavierstücke zurück zu kommen, so empfehlen wir sie bestens, und glauben dadurch dem heutigen Geschmack weder einen besonders guten noch besonders schlimmen Dienst zu erzeigen. Denn die Richtung desselben im Ganzen werden wir nicht ändern, und in dieser Richtung ist das Vorliegende gut, ja recht gut.

Pot-Pourri pour le Basson avec Accompagnement de l'Orchestre ou de Pfte., composé par C. Jacobi. Oeuv. 13. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. av. Orch. 1 Rthlr. 8 gGr., av. Pfte. 12 gGr.

Der Redakteur der Iris gesteht ganz aufrichtig, daß ihm Potpourri's für die Nase zehnmal lieber sind, als dergleichen für die Ohren. Wie Leute von

Geschmack nur immer auf dergleichen triviales Zeug kommen können, ist uns in der That unbegreiflich und der Reichthum unserer musikalischen Literatur an solchen Compositionen ist nur der wahre Beweis von der Armuth derselben. Was nun das vorliegende Stück von Herrn Jakobi anlangt, so ist dasselbe, so viel sich aus dem Ueberblick der Prinzipalsimme entnehmen läßt, eigentlich so übel nicht, als die Gattung zu der es gehört, und man kann ihm seine Existenz viel leichter verzeihen als seine Sippchaft. Es besteht eigentlich nur aus verschiedenen Thematn mit Variationen die durch freiere Zwischensätze verbunden sind. Die praktische Behandlung des Instruments ist mit Geschicklichkeit gehandhabt, und das Ganze klingt gut. Also blase und spiele wer da Lunge und Finger hat.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Boieldieu befindet sich besser. Ein Brief aus Vorbeur sagt: Die Journale haben seinen Gesundheitszustand wahr geschildert, wir hätten ihn beinahe verloren; aber er ist jetzt so weit genesen, daß er nach Paris zurückkehren kann. — Die diesjährige Saison der italienischen Oper wird sehr glänzend werden. Bereits ist Lablache hier eingetroffen, desgleichen Rubini und Tamburini, und die beiden Grisi werden erwartet. Eine neue Oper Meyerbeers „Priei Dieu“ soll im künftigen Winter hier auf die Bühne gebracht werden. — Paganini ist seit einigen Wochen wieder hier, hat sich aber so benommen, daß er sich den öffentlichen Unwillen zugezogen hat, indem er sich weigerte in einem Concert für die Verunglückten in St. Etienne zu spielen. Der geist- und talentreiche Schriftsteller Jules Janin hat ihn hierauf in einem Aufsatz im Journ. des Déb. so angegriffen, daß Paganini es jetzt nicht wagen darf, öffentlich aufzutreten, ohne ausgezinkt zu werden. Dieser Vorfall, verbunden mit seiner scandalösen Entführungsgeschichte aus England, hat ihn völlig gekürzt. Er soll übrigens sehr krank seyn.

— Brüssel. Alles rüftet sich jetzt zu den Septemberfesten die auch durch große Musikaufführungen, die unter Feti's Leitung stattfinden werden, verherrlicht werden sollen. — Aus dem Haag erfährt man, daß Dlle. Sonntag (Gräfin Roff) eine glänzende Soirée in ihrem Hause gegeben habe, wobei sich die ausgezeichnetsten Personen der Stadt befanden, und diese Künstlerin sich mit mehreren Arien hören ließ. Es scheint daß sie durch diese Weise ihres Auftretens das Gerücht widerlegen wollte, als werde sie wieder auf der Bühne erscheinen.

— Berlin. Der Großherzog. Oldenburgische Kapellmeister Vott ist hier eingetroffen, und wird nächsten ein Concert geben. Derselbe ist ein ganz ausgezeichnete Violinist und hat sich namentlich im vergangenen Sommer zu Wien mit allgemeinstem Beifall hören lassen. — In der Oper Wolfram's, „Drakens“, die zum Geburtstag Sr. Königl. Hoh. des Kronprinzen gegeben werden soll, wird jetzt studirt. — Auf der Königl. Bühne wird nächsten eine neue Sängerin, Dlle. Kollmeß auftreten, die eine sehr schöne Stimme und gute Anlage besitzt.

Bei E. M. Schüller in Crefeld ist erschienen: Anleitung die Orgel vermittelst der Stöße (valgo Schwebungen), und des Retronoms, correct gleichschwebend zu stimmen. Von Heinrich Scheidler, Seidenwaaren-Manufacturist in Crefeld. gr. 8. Geheftet 4 gr.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 41.

Berlin, Freitag den 10. Oktober 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Abonnementspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Introduction, Variations et Finale sur un thème russe pour le P<sup>ste</sup>., composées par Maurice Ernemann. Oeuv. 7. Leipzig, bei Hofmeister. Pr. 10 gGr.

Trois Bluettes pour Piano sur des motifs de Rossini, par J. B. Duvernoy. Op. 52. Leipzig, bei Kistner. Pr. 16 gGr.

Six Divertissements agréables pour le P<sup>ste</sup>., composées par A. H. Stahlknecht. Oeuv. 8. Gotha, bei Lampert. Pr. 18 gGr.

Wir haben hier drei kleine Klavier-Compositionen zusammengestellt, welche, jede in besonderer Weise, ganz artig genannt werden können, und einer Empfehlung an das Publikum werth sind. Von Bedeutung ist freilich keine einzige derselben zu nennen, indessen in so kleinem Raum läßt sich bei dem heutigen Standpunkte der Kunst auch in der That kaum etwas Bedeutendes ausführen. Die Variationen von Ernemann beweisen, daß der Componist sein Instrument kennt, und es mit Geschmack und Wirkung zu behandeln weiß, ohne dem Spieler große Schwierigkeiten zuzumuthen. Freilich hätte der Componist heut im Jahre 1834 wohl ein anderes Thema zur Bearbeitung wählen können, als das so bekannte: „Schöne Minka ich muß scheiden.“ Indessen ist dasselbe, wenngleich sehr alt, doch auch sehr hübsch, und man kann ihm daher die Vorliebe dafür wohl verzeihen. Ueberdies sind die Variationen wohlklingend und spielen sich leicht weg; eine tiefere Arbeit, wie z. B.

in den ganz vortrefflichen von Lrdw. Berger über dasselbe Thema, ist freilich nicht darin wahrzunehmen. Auch hätten wir gewünscht, daß der Componist das Thema selbst in seiner ganzen Einfachheit genommen hätte, ohne es gleich zu Anfang durch kleine Verzierungen und Gegenstimmen zu verdecken. Jedenfalls hat er sich, wenn gleich nicht als bedeutender Musiker, doch als einer vom besseren Geschmack gezeigt. — Die drei *Bluettes* von Duvernoy sind moderne Handstücke für Spieler, welche die Anfangsgründe eben überwunden haben. Die *Themata* sind flach, aber fallen nach modernem Geschmack in's Ohr; die *Variationen* darauf halten sich in demselben Charakter. Weiter ist eben nichts über das Ganze zu sagen, als daß die Fingerführung die wir hier und da hinzugefügt finden, uns nicht selten durchaus irrthümlich scheint, es sey denn, daß man sie ganz auf eine Kinderhand berechnet hätte. — Der dritte Kollege in diesem Bunde, Herr Stablknecht, scheint uns das meiste eigenthümliche Talent zu haben, aber auch zugleich einen etwas zu modernen Flatterinn. Indessen sind die *Divertissements* in der That welche, d. h., sie werden den Spieler unterhalten, und da ihr Zweck schwerlich ein anderer seyn soll, so muß man sie gelungen nennen, und kann an das Werk billigerweise keine weiteren Forderungen machen, wohl aber an den Componisten, dem man wünschen muß, daß er sich größere Ziele setze, die eine stärkere Anspannung der Kräfte fordern. Nilon von Erotona wäre weder berühmt noch stark geworden, wenn er ein Kaninchen oder einen Hasen zu tragen sich geküht hätte; da er aber den Stier wählte, ersarkten seine Samen zu gigantischer Kraft.

Quintuor pour le Pfte., Flûte, Hautbois, Viole et Basse, par W.

A. Mozart, arrangé pour le Pfte. à 4 mains par Xavier Gleichauf. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 16 gGr.

Eine Arbeit von Mozart in einer neuen Form vor das Publikum zu bringen ist immer etwas verdienstliches, und wir werden uns einer solchen Bemühung stets erfreuen, selbst wenn sie nicht ganz den Forderungen entspreche die man daran machen möchte. Dies ist aber hier keinesweges der Fall, sondern Herr Gleichauf leistet was man billigerweise fordern kann, etwas was nach so vielem Verarbeiten in derselben Gattung freilich auch nicht sehr schwer ist. Nur dem Beurtheiler kam eine Klippe in die Bahn an der er mit seinem kritischen Steuerruder fast nicht vorbeigekommen wäre; er konnte nämlich den Namen Mozart auf dem Titel nicht lesen, und dachte drei Tage und drei Nächte vergeblich über die Hieroglyphen nach, weil er glaubte sie müßten einen alten ägyptischen Kapellmeister, vielleicht aus der Zeit des Sesostris, bedeuten. Wenn ihm daher ein Gebet an den Schuttgott der Musik, Apollo, freisteht, so ist es folgendes: „„Hoher Gott des Lichts, sende deine Strahlen erleuchtend in die Gehirne der Titelschreiber, damit sie künftig nicht so hirnverwirrte Buchstaben malen, die einen Kritiker in des Teufels Küche bringen können, daß er etwa einen Mozart für irgend einen fremden Bier-

siedler halten und somit sein Quintuor für einen Quart erklären könnte. Zugleich, Apollo, sage ich dir Dank, daß die Gefahr diesmal noch so glücklich an mir vorüber gestreift ist!"

*Etudes mélodiques faciles et doigtées pour le Pfte., composées pour de petites mains par J. B. Duvernoy. Oeuv. 61. Liv. I et II. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. à 20 gGr.*

Diese Uebungen können so gut wie andere zur Grundlegung beim Klavierunterricht empfohlen werden, wir sehen nur nicht ein, wozu sie überhaupt geschrieben sind, da es so viele giebt die ganz denselben Zweck erfüllen. Freilich kann Herr Duvernoy mir so gut wie ein anderer erbitterter eitler Verfasser von Klavierstudien einen grimmigen Brief schreiben, und mir erklären, ich würde nie wieder etwas von seinen Arbeiten zu sehen bekommen, weil ich an der Nothwendigkeit derselben zweifle, und behaupte, es gebe hundert ähnliche eben so gute Wege, zum Ziel zu gelangen; allein ich kann mir nicht helfen, ich glaube doch nun einmal, da Clementi, Duffek, Hummel, Berger, Kalkbrenner, Moscheles und mehrere andere ohne die Uebungen, die vor uns liegen, Klavierspieler geworden sind, daß dies nichts unmögliches ist. Demungeachtet will ich den vorliegenden die Zweckmäßigkeit nichts weniger als bestreiten, nur sind sie in der Composition etwas gar zu trocken. Auch scheinen sie mir den Fehler zu haben, daß sie von ganz leichten Sätzen zu rasch zu schweren fortschreiten. Auch kann ich mich mit manchen Fingersetzungen nicht einigen, wie z. B. bei der 24ten Etude, wo ich das Staccato fast durchweg mit anderen Fingern ausführen würde.

*Variations brillantes pour le Pfte. sur un motif martial de l'Opéra: Robert le Diable de Meyerbeer, composées par Charles Czerny. Oeuv. 332. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. 20 gGr.*

Wer in seinem Leben nur drei Variationen, oder ein Rondo, oder auch nur einen Walzer componirt hat, der muß jetzt durch gewisse Citationen gezwungen heran und irgend etwas aus Robert dem Teufel arrangiren, variiren, excerpiren, bephantastiren, kurz irgend etwas aus der Oper herausstorquiren, um dieselbe in den Ohren des musikalischen Volks (man übersetze aber nicht populus) nicht kalt werden zu lassen. Herr Czerny, dieser allzeit fertige Benutzer des Neuen und Neuesten, hat denn auch herangemußt und sich sehr gut aus der Affaire gezogen. Es war ihm zwar nicht möglich ein schönes Thema aus der Oper herauszufinden, indessen hat er doch eines getroffen das sich vortrefflich variiren ließ, indem bekanntlich die Variationen um so vielsagender seyn können, je nichts-sagender das Thema ist. Natürlich, denn jemehr Leeren und Lücken das erstere läßt, je leichter können die zweiten diese Räume mit figurirten Interpolationen ausfüllen. Dies hat Herr Czerny

redlich gethan, und in der That sehr wohlklingende und sehr glänzende Variationen geliefert, die wir dem klavierspielenden Publikum aufs Beste empfehlen wollen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Haag. Das große Musikfest, das erste der Art welches hier veranstaltet worden ist, wird am 16. und 17. Oktober in der großen St. Jakobskirche stattfinden. Hr. Lübeck, Direktor der Hofkapelle und der Königl. Musikschule, dirigirt dasselbe. S. M. der König und die Königin, die Königl. Familie, und der Herzog und die Herzogin von Sachsen-Weimar werden demselben beizuwohnen. Das Orchester besteht aus 130—150 Personen, wobei die vorzüglichsten Dilettanten der nördlichen Provinzen mitwirken werden. Das Chor wird aus 200 Sängern und Sängerinnen bestehen, zu denen Mitglieder aus den angesehensten Familien gehören. Die Soli werden ausgeführt durch die Damen Karetz, Döringer, Brower, den Tenoristen Brugt und den Bassisten Krowen Busch. Die auszuführenden Musikstücke sind: Overtüre von Lübeck eigends für das Fest componirt; 7te Sinfonie von Beethoven (A-dur), das Oratorium von Eyboer: „Die letzten Dinge.“ — Zweiter Tag: Overtüre auf Egmont, Requiem von Mozart, Jubel-Overtüre von van Brete, die zweite Hälfte des Deutschen Oratoriums: „Das Ende des Gerechten“ von Schicht, und zum Schluß das „Hallelujah“ aus dem Messias von Händel. — Die Deutschen Texte der Kirchenmusik werden mit einer holländischen Uebersetzung abgedruckt.

— Königsberg. i. Pr. Am 27. August d. J. führte Hr. Musik-Direktor Sämann mit seinem Singverein in der hiesigen Löbenichtischen Kirche Handels Utrechter Te Deum und dessen 100sten Psalm vor einer zahlreichen Versammlung zum Besten des Instituts zur Rettung verwaisteter Kinder mit großem Beifall auf. Se. Maj. der König, obwohl nicht gegenwärtig, hat dennoch der erwähnten Anstalt ein Gnadengeschenk von 150 Thalern übersenden lassen.

— Berlin. Diese Woche hat an musikalischen Neuigkeiten nichts von Wichtigkeit dargeboten. Indessen sind einige Vorbereitungen zu wichtigen Ereignissen gemacht worden. Die Proben zu Wolframs Oper „Drakena“, die am 15. Okt. gegeben werden soll, haben unter der Leitung des hier eingetroffenen Componisten selbst begonnen. — Für den Freitag ist ein Kirchen-Concert in der Marienkirche, für den Sonnabend eine musikalisch-deklamatorische Abendunterhaltung im Saale des Schauspielhauses angeordnet, wo Mad. Frelinger ihre beiden herangewachsenen Töchter, deren eine, Clara Etich, eine talentvolle Sängerin ist, dem Publikum vorstellen wird. — Hr. Kapellmeister Pott wird gleichfalls am Freitag mit einem Virtuosen auf dem Bassethorn, Hrn. Schall, im Theater spielen. — In der Königsstadt singt ein Tenorist, Hr. Marschall, mit Beifall, wir haben ihn indessen noch nicht gehört.

Bei Marco Berra in Prag sind neu erschienen und durch alle soliden Buch- und Musikhandlungen zu beziehen: Zwölf Aufzüge für vier Trompeten und Pausen. Zum Gebrauche bei Kirchensesten und großen Feierlichkeiten. Von Joh. Vap. Gorbigliani. Pr. 1 Fl. Conv. M. (16gGr.)

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 42.**

Berlin, Freitag den 17. Oktober 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Ernste und heitere Lieder für eine Mezzo-, Sopran-, Alt-, Baryton- oder Bassstimme mit Begleitung des Pianoforte; componirt von Reissiger. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 16 gGr.

Schon öfters haben wir es angedeutet, daß wir den liederreichen Componisten den fast zu liederreichen nennen möchten, weil er mehr in der Gattung liefert als das ausgezeichnetste Talent in der That Vortreffliches liefern kann. Doch würden wir diese Bemerkungen nicht von dem vorliegenden Liederheft herleiten, da dasselbe wirklich sehr anmuthige Lieder enthält. Nachsthem haben dieselben eine Eigenschaft, die wir oft genug vergeblich anempfohlen, nämlich die, für alle Stimmen gesangrecht zu seyn, da sie den Umfang der Barytonstimme beobachten. Nur hier und da geht der Componist vielleicht etwas zu sehr in die Tiefe, um den Tenor-, Sopranstimmen des gewöhnlichen Schlages vortheilhaft zu seyn; desto lieber aber werden diese Lieder einer männlichen Stimme seyn die selten eines feinem Ausdrucks mächtig, sich lieber in diesen Regionen verweilt als in höhern. Somit sey denn das Heftlein bestens empfohlen, doch wollen wir unsere Beurtheilung nicht schließen ohne auf den artigen Scherz mit der Geige (siehe das Lied No. 7.) aufmerksam gemacht zu haben, der noch dazu den Vortheil hat, daß die Geigensstimme von Jedermann gespielt werden kann, sogar von mir. Andererseits müssen wir es aber tadeln, daß einige Gedichte zur Composition gewählt sind,

von denen es besser wäre sie wären nie geboren, — geschweige nach der Geburt erzogen, d. h. in Ruß! gesetzt. Somit Gott befohlen!

Fantaisie à quatre mains sur trois thèmes favoris de l'Opéra: la Prison d'Edinbourg, Musique de Carafa, composée par François Hünten. Op. 62. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Fl. 36 Xr.

Un Moment de Récréation, Collection de Marches, Danses et autres pièces pour le Pfte. Valse brillante, composée par François Hünten. No. 21. Mainz, bei Schott. Pr. 18 Xr.

Wir haben gleich zwei Compositionen oder besser Compositionen dieses fruchtbaren Componisten zusammengefaßt, nämlich einen Walzer und eine Phantasie. Was den Walzer anlangt, so gehört derselbe nach einer von uns schon mehrfach gemachten Classification nicht sowohl in die Gattung der Tanz- als in die der Spielwalzer, d. h. derjenigen, nach welchen eine Gesellschaft nicht tanzt, sondern nur den Vorgespieler entzückt umsteht und sich die Tanzsehnsucht in Herz und Füßen nach fiegeln läßt. Was die Phantasie betrifft, so speist in derselben Herr Franz Hünten bei dem großen Carafa zu Gast, und läßt sich dessen sauber apretirte Schüsseln recht wohl schmecken. Wir sind so unglücklich, oder so verwahrloßt, niemals in Carafa's Prison d'Edimbourg gewesen zu seyn, und wissen also darin nicht Bescheid. Indessen kommt es uns doch so vor, als könnten wir recht gut sehen, wo der Verfasser seine drei Grundsteine, auf welchen er die Phantasie aufmauert, hergenommen hat. Das übrige, Kalk und Rohr der Passagen, und melodischen Verbindungsunrtel, hat er auf eigene Kosten und mit eigener Mauerkeule hinzugehan, und somit die rechtsgültigsten Ansprüche auf den Titel eines habilen musikalischen Mauermeisters. Als solchen wollen wir ihn denn der schönen Welt bestens empfehlen, die ihn auch mit Vergnügen in ihre Dienste nimmt.

Vier deutsche Gedichte. Der Ungenannten; Bitte, bitte; Verborgene Liebe; Morgenständchen. Für eine Singstimme mit Begleitung des Pianoforte. In Musik gesetzt von Ernst Lampert. Gotha, bei Carl Lampert. Pr. 6 gGr.

Vielleicht lachte der Componist über meine Recension wenn ich mich so abmalen ließe wie ich sie so eben diktire; denn das kann ich ihn versichern, ich werde dabei noch ärger geschoren, als ich ihn so eben zu scheeren gedente. Ich habe übrigens nicht das mindeste gegen seine vier Lieder einzuwenden, ausgenommen folgendes. Sie gefallen mir nämlich ganz und gar nicht, mit welcher Phrase ich ausdrücken will, daß mir die Ruß! zwar recht wohl gefällt, aber die Anwendung derselben auf die Worte keinesweges. Wie kann man erklich neben ein so schönes Lied von Umland so triviale setzen, als nachmals folgen? Wie kann man zweitens dieses schöne Lied von Umland wirklich gut componiren und in dem Liebe dicht dahinter so plumpe Fehler

gegen den Ausdruck machen? Zu diesen rechne ich namentlich das verwünschte hohe G, auf welches der Componist den Sänger alle Augenblick hinaufspeifen läßt. Der Redakteur der Iris fühlt sich nicht im Stande eine Compositions-  
schule zu stiften, aber eine Lieder-Compositionsschule möchte er wohl an-  
legen, weil es ihm vorkommen will als wenn er zahllose Schüler haben müßte,  
falls nämlich alle die zu ihm in Unterricht gehen wollen, die nicht wissen,  
oder nicht wissen wollen, oder es vergessen haben, was ein Lied ist. Und  
doch hat das Weibchen unseres Jorns, Ernst Lampert, viel Talent, und die Lieder  
sind so gut wie hundert andere auch.

Trio für Pianoforte, Flöte und Violoncelle, componirt von C. M.  
v. Weber, arrangirt für das Pfte. zu 4 Händen von Jähns.  
Op. 63. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 1 Rthlr. 8 gGr.

Es ist eines der besten Werke von Weber welches der junge vortheilhaft  
bekannte Componist hier arrangirt hat, die Arbeit selbst, d. h. die Composition,  
ist der musikalischen Welt zu lange bekannt, als daß wir uns auf diese näher  
einfassen sollten. Das Arrangement müssen wir, so weit eine Durchsicht  
dazu ausreicht, sehr gelungen nennen. Es ist überall klavierverständlich, nicht  
leicht, aber doch ausführbar, und hält sich von dem großen Fehler frei, zu viel  
thun zu wollen. Es wird daher der klavierspielenden Welt, die etwas besseres  
verlangt als sich nach Herrn Chopin's Laune die Finger zu verrenken, ohne  
ein Resultat dafür zu haben, sehr willkommen seyn.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Wien. Der leitende Ausschuss der Gesellschaft der Musikfreunde des  
Oester. Kaiserstaates macht folgendes bekannt: Seit den, allen Verehrern der Ton-  
kunst unvergesslichen Jahren 1812, 1813, 1815 und 1816, wo, durch die Aller-  
höchste Gnade Sr. Majestät, in dem herrlichen Gebäude der K. K. Reithahn, durch  
die Mitwirkung von mehr als 600 Musikfreunden, Concerte stattfanden, wie sie bis  
dahin, außer London, nie gehört wurden, haben viele Städte Deutschlands und der  
Schweiz jenem großartigen Vorbilde nachgeahmt, und, nach dem vollen Maas ihrer  
Kräfte, große Musikfeste gegeben, bei welchen Sänger und Instrumentalisten einen  
Verein von 300 bis 500 Personen bildeten. — Nach einer Pause von achtzehn  
Jahren dürfte es der Residenzstadt der Oesterreichischen Monarchie, worin die Ton-  
kunst von jeher einen ihrer schönsten Wohnsitze ausgeschlagen hatte, wohlansständig  
seyn, ihre, an Fülle und Ausdehnung alle anderen Städte Europa's überragenden  
musikalischen Mittel in voller Kraft wieder einmal zu entwickeln, und so die im  
Auslande immer mehr überhandnehmende Meinung, als habe sie sich in der Musik  
von dem Gediegenen und Classischen zum Trivolen und Vergänglichem gewendet,  
durch die That siegreich zu widerlegen. Die Gesellschaft der Musikfreunde des  
Oesterreichischen Kaiserstaates hat daher beschloffen, ein großes Musikfest, den  
oben erwähnten ähnlich, zu veranstalten, und Sr. Maj. haben, auf Allerunterthä-  
nigste Bitte, die K. K. Reithahn abermals hiezu Allergnädigst zu bewilligen geruht.  
— Das Fest selbst ist zur Feier des Namensfestes Allerhöchstherrn Majestät unserer  
Allergnädigsten Kaiserin gewidmet, und hiezu der 6. November d. J., zur Wieder-  
holung aber der 9. dess. Mts. bestimmt. Der Gegenstand der Aufführung wird  
das hier noch nie gehörte Oratorium „Vesfazar,“ von G. F. Händel, seyn, durch

Hrn. v. Mosel in der Weise wie „Samson“, „Jephtha“ und „Salomon“ bearbeitet, deren Genuß in ihrer jezigen, unserer Zeit näher gebrachten Gestalt man demselben zu verdanken hat.

— Danzig. Von dem Unternehmer des im vorigen Jahre in Marienburg gehaltenen ersten Preussischen Musikfestes, E. Urbau in Eising, war auch das am 25ten und 26ten September e. in Danzig stattgefundene Gesangsfest veranstaltet worden. In der diesem Feste vorhergegangenen Ankündigung hatte der Unternehmer desselben sich die Aufgabe gestellt: den Kirchengesang in seiner Erhabenheit und Größe vorzuführen; daher die Einladung zur Theilnahme auch ganz besonders an diejenigen in der Provinz Preußen erging, die dieser Gegenstand mehr oder weniger unmittelbar betreffen möchte. Ueber 100 Lehrer aus Ost- und Westpreußen nahmen, außer andern Dilettanten, an der Ausführung Theil, und erhielten kostenfrei, der Ankündigung gemäß, Jeder ein Exemplar der vom Unternehmer herausgegebenen ersten 4 Hefte seines allgemeinen Musikunterrichts: Systems. Der erste Theil des Gesangsfestes, am 25. September in der ehrwürdigen Oboersarkkirche zu St. Marien ausgeführt, konnte sowohl die kunstverständigen Zuhörer, als auch die bloßen Musikliebhaber in hohem Grade befriedigen. Wen möchte die herrliche Arie: „Ich weiß, daß mein Erlöser lebt,“ nicht tief ergriffen haben! wer fühlte sich nicht freudig erhoben durch das schöne Benedictus aus Mozarts Requiem! Außer diesen Musikstücken und andern von Beethoven, Haydn, Bach, Humann &c. wurden noch einige Choräle, ein Chor von B. Klein, eine Hymne — eine gediegene Arbeit des Musikdirectors Sobosewsky in Königsberg — und ein Psalm vom Kantor Granzin aus Marienwerder von Männerstimmen ausgeführt. Am andern Tage entzückte Handels Alexandersfest ein ungemein zahlreiches Publikum im Schauspielhaus. Es dürfte wohl ein gutes Zeugniß ablegen für den gegenwärtigen Zustand der Musik in unserm Preußen, daß der Unternehmer, wie auch schon im vorigen Jahre in Marienburg, keinesweges gendthigt war, sogenannte fremde Künstler zur Ausführung herbeizurufen. Möge der Sinn für die Musik immer lebendiger und durch ähnliche Unternehmungen auch künftig geweckt und erhalten werden; der besondere Zweck dieses Festes aber: Belebung und Beförderung des wahren Kirchengesanges nicht unerfüllt bleiben.

— Berlin. In dieser Woche haben die musikalischen Neuigkeiten begonnen. Zuvörderst ist eines Concerts im Theater zu gedenken, in welchem sich der Großherzogl. Oldenburgische Kapellmeister, Hr. Vott, hören ließ. Derselbe ist ein ausgezeichnete Virtuose auf der Violine, den man den vorzüglichsten deutschen Künstlern an die Seite setzen muß. Obwohl er ein Schüler Spohr's ist, erinnert seine Manier zu spielen doch weniger an diesen Meister als an Vaitiot. Hr. Vott spielt mit langsamem Bogen, hat eine außerordentliche Kraft und Fülle des Tons, eine staunenswürthige Fertigkeit in Passagen aller Gattungen. Dabei ist sein Vortrag eben so fettenvoll als grazios. Nur eine etwas ruhigere Haltung im Ganzen, sowohl innerlich als äußerlich, möchten wir ihm wünschen. — Ein Hr. Schalk der sich mit Hr. Vott zugleich an demselben Abend hören ließ, kam nur noch eben so glücklich davon. — Am 15. Oktober wurde die Oer Drakana, gedichtet von Meynert, componirt von Weisram, ausgeführt. Ihr Schicksal war nicht günstig, und konnte es bei dem undramatischen Gedicht und einer wenig bedeutenden Musik nicht seyn. Der Stoff ist fast ganz derselbe den Grillwäzger in seiner anfangs für Beethoven gedichteten, später von Kreuzer componirten, Oer Melusina benutzte hat. Eine Zaubersperre, in der die Empfindung asphixirt aber hohl ist, und zu keiner Wärme und Wahrheit kommt. Es war daher unmöglich, daß das Werk Glück machen konnte; denn es würde einen Genius wie Mozart fordern, um durch die musikalische Schwung- und Ekspansionskraft den todtten Körper des Gedichts zu heben und zu beleben. Das Publikum sprach sich in derselben Weise aus. —



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 43.

Berlin, Freitag den 24. Oktober 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Bilder des Orients, gedichtet von H. Stieglitz, componirt von Carl Löwe. 1ster und 2ter Kranz. Leipzig, bei Breitkopf et Haertel. Pr. à 20 gGr.

Es ist immer erfreulich für einen Redakteur der Iris, wenn er auf zwei so wohlklingende Namen stößt, wie Heinrich Stieglitz und Carl Löwe. Wie abweichend alsdann seine Ansicht über Einzelnes auch seyn mag, schon das ist viel gewonnen, wenn eine Sache überhaupt einer Ansicht werth ist. Die beiden vorliegenden Hefte enthalten eine Auswahl zum Theil sehr schöner, immer aber durch ihre bildliche Gestaltung sehr anregender Gedichte, welche der Musik ein ganz neues phantastisches Feld eröffnen. Dieser freien Bahn bedient sich denn auch der Componist nach allen Kräften, und man sieht ihm an, daß er recht mit Lust sich der angeregten Phantasie, welche die bilder- und gestaltenreichen Anschauungen des Dichters erwecken, überlassen hat. Wir treffen daher fast in jedem Liede Züge an die uns in ihrer musikalischen Erfindung wie in ihrer dichterischen Auffassung außerordentlich erfreuen; allein gestehen müssen wir eben so frei, daß wir auf kein einziges Lied gestoßen sind, welches ganz mit unserer Ansicht vom Gedicht übereinstimmend gewesen wäre. Am glücklichsten und voller reicher Züge erschienen uns die drei ersten Lieder: die Geister der Wüste, der verschmachtende Pilger, und Melek in der Wüste. Wir würden zwar aus dem ersten und dritten, wenn uns die Worte den Zustand nicht kennen lehrten, durchaus etwas anderes vermutet haben,

und von schlagender Charakteristik sind daher diese Lieder für uns nicht. Indessen die Musik hat das für sich, daß sie einer gewissen breiteren Deutung fähig ist, und wie sie Empfindungen und Zustände nur generell ausdrückt, so gewinnen dieselben durch das hinzutretende Wort eine Bestimmtheit mit der man sich im vorliegenden Falle wenigstens genügen lassen kann. In dem Liede „Melet am Quell“ sind schöne Momente, und mehr ist auch nicht hineinzubringen, da der Dichter selbst uns kein abgeschlossenes Gedicht, sondern nur einzelne Zustände giebt. Doch glauben wir, daß der Musiker seine Kraft weniger in den äußeren Hülfsmitteln des Fortepiano's suchen solle, sondern mehr in dem Charakter seiner Sätze, die hier bisweilen, wenn nicht das *con una corda* dabei stünde, eine ganz andere Interpretation erleiden könnten. Ähnliche Bemerkungen müßten wir über das zweite Heft machen, allein wir glauben der Componist werde uns verstanden haben, und somit wollen wir uns nur des mannigfaltigen Schönen, was darin enthalten ist, erfreuen.

Introduction, Variations et Finale pour le Piano sur la dernière Pensée de Weber, par L. Niedermeyer. Oeuv. 13. Mainz, bei Schott. Pr. 20 gGr.

Divertissement Espagnol pour le Piano, composé par L. Niedermeyer. Op. 16. Mainz, bei Schott. Pr. 16. gGr.

Variations pour le Piano sur un Thème favori du Crociato de Meyerbeer, composées par L. Niedermeyer. Oeuv. 12. Mainz, bei Schott. Pr. 16 gGr.

Le Bal, Divertissement pour le Piano, composé par L. Niedermeyer. Op. 15. Mainz, bei Schott. Pr. 18 gGr.

Wir haben hier gleich vier Werke eines Componisten zusammengefaßt, der für uns völlig neu ist, und den wir daher mit einigem höher angeregten Interesse betrachteten, weil wir jedesmal bei einem neuen Namen neue Hoffnungen für die Kunst schloßen. Daß Herr Niedermeyer ein zweiter Mozart oder Beethoven werden könne, ist eine Hoffnung, die wir, nach diesen vier Proben seines Talents, aufgegeben haben; daß er aber, wenn die Plätze nicht gar zu besetzt wären, auf eine Stelle von Gelineck, Czerny, oder Herz Anspruch machen darf, möchten wir mit einiger Gewisheit behaupten. Alles was wir in diesen vier, zwar äußerlich verschiedenen, aber innerlich mit brüderlicher Verwandtschaft zu einander gehörigen Arbeiten gesehen haben, hat einen so gefälligen Salon-Charakter, wie uns nur jemals ein *Divertissement facile mais brillant* von Herz, Czerny, oder vielleicht gar Kalkbrenner vorgekommen ist. Wir prophezeihen daher Herrn Niedermeyer das größte Glück bei den Damen, freilich aber nicht bei der edlen, wahren, tiefen Muse die vor diesem Glitterstaat scheu in das innerste Heiligtum zurück weicht. Auch eine Kritik, die sich streng an die höheren Forderungen der Kunst hält, wird

keine nahe Freundin des Herrn Niedermeyer werden; indessen eine, die da leben will und leben läßt, wird sich seiner glatten, zierlichen Werken, die ja auch nur auf das Lebensalter einer Ostermesse berechnet sind, harmlos erfreuen können. Sie muß seine fließende Leichtigkeit in den Gedanken und ihrer Verbindung rühmen, wenngleich dieselbe auch bisweilen an Seichtigkeit streift; sie wird ihm für seine Aberschen, mitunter recht pikanten Gewürze Dank sagen, sich aber gewisse hyperpikante Ausweichungen, mit hinzugefügten Quinten und Octaven, wie z. B. in dem Divertissement Le Bal Seite 1. Syst. 1. im 5ten und 6ten Takt verbitten, und auch noch sonst manche nach falschem harmonischem Gefühl gesetzte Ausweichung tadeln. Kurz und gut die Kritik wird loben und tadeln was an einer zierlichen Galanteriewaare zu loben und zu tadeln ist, und als solche mögen denn auch die Werke des Herrn Niedermeyer hiermit bekannt gemacht seyn.

2 Tantum ergo und 1 Ecce panis, vierstimmig mit Orchester-Begleitung, componirt von J. A. Anschütz. Partitur und Klavier-Auszug. Mainz, bei Schott's Söhnen. Pr.: Partitur 20 gGr., Orchester 2 Rthlr.

Drei kleinere Kirchenstücke, die dem Ernst der Sache ganz angemessen gehalten sind, obwohl sie an sich nichts Bedeutendes für die Erfindung darbieten. Es bleibt indessen in unserer Zeit immer erfreulich, wenn ein Musiker noch den Muth hat sich an so verrufenes, ernstes, schwerfälliges Zeug wie Kirchenstücke, zu wagen und vollends ein Verleger gar so kühn ist, eine vollständige Partitur davon stehen zu lassen. Wir haben daher das Werkchen mit Freude durchgesehen, welches, wenn nichts weiter, doch eine gewisse Sicherheit und wichtigen Sinn für die Gattung entwickelt. Mozart's Requiem, welches gewissermaßen den Typus des Stils für neuere Kirchenwerke begründet hat, scheint dem Verfasser auch bei dieser seiner Arbeit am meisten vorgeschwebt zu haben. Da die Ausführung auch ohne Orchester mit bloßer Orgel; oder Klavierbegleitung nicht allzuschwierig ist, so dürfen wir die vorliegenden Musikstücke selbst solchen Singvereinen, denen nicht bedeutende Mittel zu Gebote stehen, aufs Beste empfehlen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Am 11ten wurde das große Musikfest zu Birmingham mit einer Maskerade geschlossen. Am Morgen wurde unter andern das Rex tremendo Majestatis und das Benedictus aus Mozart's Requiem gegeben. Das Musikfest hat übrigens mehr als 14,000 Pfd. eingebracht. Dagegen ist das zu Hull festgeschlagen: die Einnahme betrug nur 700 Pfd.

— Paris. Am 8. Oktober starb hieselbst auf seinem Landhause der berühmte Componist Boieldieu nach einer langwierigen schmerzhaften Krankheit. Das Theater der komischen Oper blieb für den Abend geschlossen, und der Direktor des Theaters für welches Boieldieu so viele Meisterwerke geliefert hat, eröffnete sogleich eine Subskription zur Errichtung eines Monuments für den berühmten Künstler. Am 14. fand eine Vorstellung zweier seiner Opern auf das trefflichste besetzt, statt, und

zum Schluß von dem ganzen Personale eine auf seinen Tod componirte Trauers Cantate gesungen. Die Einnahme von dieser Ehrenvorstellung ist gleichfalls für das Monument bestimmt. Der Minister des Innern ist der Subscription von Seiten des Staats mit 1000 Frsch. beigetreten.

— Mailand. Die Mailbrun, welche, nach einer langen Erwartung, endlich auf der Scala in Bellini's Nachtwandlerin aufgetreten ist, hat nur theilweisen Beifall erhalten, der aber freilich dann um so lebhafter war. Ihre Schwester, die Garcia-Rui, der treffliche Tenor Voggi und Cartagenova (Vas) theilten gar nicht, am meisten noch die Rui, deren schöner Stimme man Gerechtigkeit widerfahren ließ. Ob nicht vielleicht die Erhöhung der Preise zur Verstimmung des Publikums beigetragen haben mochte, lassen wir dahingestellt seyn.

— Aus dem Bergischen, den 11. Oktober. Wie in anderen Theilen unserer Monarchie im Laufe der schönen Jahreszeit von Gesang-Vereinen der Elementar-lehrer großartige Ausführungen stattgefunden hatten, so vereinigte sich am 9. Oktbr. der Bergisch-Summersbach'sche Gesang-Verein auf Renscheid's Höhen und feierte sein erstes Gefangfest, unter Leitung des Hrn. Musiklehrers Gel aus Mödel. Ueber 150 Schullehrer (ohne Unterschied der Confession) hatten sich versammelt, die einen vierstimmigen Chor bildeten, und theils kräftvolle Choräle, theils Gesangsstücke ersten Inhalts nach den Compositionen eines B. Klein, Konradin Kreuzer und anderer Meister, recht gelungen ausführte.

— Königsberg. Mittwoch, den 27. August wurde am Nachmittage unter Leitung des Hrn. Musikdirektor Sämann zum Besten des Instituts zur Rettung verwaarloster Kinder in der Löbenicht'schen Kirche George Friedrich Händel's Te Deum und der hundertste Psalm aufgeführt. Dies Te Deum, nicht in dem strengen Stile geschrieben wie die meisten Kirchenmusiken ist eine der herrlichsten Compositionen des genialen Händel. Die Einfachheit der Instrumentirung hebt die schönen Melodien der Solostimmen und die funkreichen Harmonieen der fugierten Chöre aus Deutlichkeit hervor, wie ein dunkler Grund ein hellfarbiges Gemälde, und die Mäßigung des Künstlers im Gebrauch der Instrumente zeigt den Meister. — Nicht minder schön als das Te Deum war der hundertste Psalm, und wir sind dem Spender so hoher musikalischer Genüsse auf neue durch diese Gabe zu innigem Danke verpflichtet.

— Berlin. Die musikalischen Ereignisse sangen jetzt an lebhaft zu werden. In einem von Mad. Frelinger veranstalteten Concert und Deklamatorium, trat eine neue junge Sängerin, Dlle. Clara Stich, Tochter der Concertgeberin, auf. Dieselbe hat eine angenehme Stimme und ist gut unterrichtet; diese Eigenschaften verbunden mit einem anmuthigen Neußern, werden ihr gewiß bald die Gunst des Publikums erwerben. Außerdem ließen sich Dlle. Hänel, Hr. Zimmermann und Hr. Taubert in diesem Concert hören. — Am Sonntag trat im Theater Mad. Fischer-Wichten, eine Sängerin der ein großer Ruf voraus gegangen war, als Donna Anna auf. Die Künstlerin besitz eine schöne Stimme, intonirt sehr rein, und singt gut; aber es fehlte ihr das großartige Feuer welches zum Vortrage dieser Parthie gehört. Ihre Gestalt und Mittel-eignen sich mehr zu sanftern Rollen; sie wird wahrscheinlich eine vortreffliche Gräfin im Figaro, Eufanna, Consanze, Vamina u. s. w. seyn. — Am Mittwoch führte Hr. Organist Hansmann, unterstützt von den ehemaligen Mitgliedern seines Gesangvereins und der Königl. Kapelle, zum wohltätigen Zweck des Oratorium „das Weltgericht,“ von Friedr. Schneider, auf. Der Componist war selbst zugegen und leitete das Ganze. Die Ausführung war vortrefflich zu nennen; der Werth des Werkes ist seit so lange anerkannt, um hier noch näher besprochen zu werden. — Am Montag den 3. November beginnen die Quartett-Soiréen des Hrn. Nies, am 5. Nov. die des Hrn. Möser.

# **Zeitschrift**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 44.

Berlin, Freitag den 31. Oktober 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Zeitschrift, welche für den Pränumerationspreis von 1 $\frac{1}{2}$  Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Gustave ou le Bal masqué, Opéra historique en cinq Actes. Paroles de Mr. Scribe, Musique de D. F. E. Auber. Partition réduite avec-Accompagnement de Piano. Für die deutsche Bühne bearbeitet von dem Freiherrn von Lichtenstein. Vollständiger Klavier-Auszug von Joseph Rummel. Mainz, bei Schott. Pr. 12 Rthlr.**

Diese Oper behandelt bekanntlich die Verschwörung Ankarströms gegen den König Gustav III. von Schweden. Der Stoff ist gewählt um der öffentlichen Meinung die in Frankreich, und zumal in Paris, über politische Verhältnisse, und insbesondere über das Verhältniß des Fürsten zum Volke herrscht, einen Tribut darzubringen. So trägt die Oper trotz aller Arien und Ballets einen politischen Charakter, den ihr die deutsche Bühne fast ganz verschlossen hat. Wenigstens ist sie unseres Wissens nirgends aufgeführt worden. Auf diese Art wird sie also auch schwerlich Zugang zu dem deutschen Publikum finden. — Wir halten nichts für schwerer und unzuverlässiger als aus einem Klavierauszuge ein Urtheil über eine Oper zu fällen. Jedes einzelne Musikstück kann uns gefallen, und das Ganze dennoch durch tausend andere Ursachen als die, welche in den Kräften des Componisten liegen, missfallen, ja wirklich unästhetisch und wirkungslos werden. Deshalb wollen wir uns auch des Urtheils über dieses voluminöse Werk enthalten, und nur historisch berichten, daß dasselbe in Paris allerdings einen sehr großen Erfolg gehabt hat, den es

jedoch vorzüglich der Tendenz des Textes, und der höchst glänzenden Ausstattung verdankt. Dem luxuriösen Publikum dieser Hauptstadt der Moden hat denn auch nichts besser gefallen, als die Scene, welche den historisch gewordenen Maskenball selbst darstellt, wobei aber freilich auch der höchste Luxus der Ausstattung angewendet worden ist. Die Tanzmusik zu dieser Scene ist, wie Auber denn in dieser Gattung außerordentlich glücklich schreibt, allgemein beliebt geworden, und selten hat man nach einem Zweivierteltakt so viel galoppirt, als nach der Galoppade aus dem Bal masqué. — Im Uebrigen gestehen wir freilich gern, daß wir den ganzen über 400 Seiten starken Klavierauszug nicht genau durchgenommen haben, sondern nur nach den pikanten und interessanten Scenen blätterten. In diesen haben wir ganz Auber mit allen seinen alten Wendungen und geschickten kleinen Reizmitteln wieder gefunden. Indes will es uns nicht bedeuten, daß er nirgendwo eine seiner früheren Opern in dieser übertroffen habe. Wir glauben, daß das für kleine gräßliche Stücke so glückliche, für größere aber nicht ausreichende Talent des Componisten sich am vollkommensten im Fra Diavolo gezeigt habe. — Daher wollen wir es jetzt den Musikliebhabern, die 12 Thaler an einen Klavierauszug von Auber wenden können, überlassen, sich genauer in demselben umzusehen, als unsere Lust uns antrieb. Der Name des Componisten ist überdies für seine Verehrer eine solche Empfehlung, daß unsere Feder weder etwas für noch wider das Werk thun kann. Weshalb sie also denn kumpf schreiben?

**Grande Fantaisie sur des Airs polonais pour le Pfte. avec Accompagnement d'Orchestre, composée par Fréd. Chopin. Op. 13.**  
Leipzig, bei Kistner. Pr. 1 Rthlr. 20 gGr.

Wir möchten glauben Herr Chopin mache sich mitunter einen Scherz, d. h. er componire Dinge die er allein spielen kann und dedicire sie einem andern Klavierspieler, wie hier z. B. Herrn Vixis, gewissermaassen um demselben eine Uebungs-Aufgabe zu stellen. Das vorliegende Werk gleicht ganz den früheren, d. h. es ist außerordentlich schwer ohne irgend Dank dafür zu gemäßen. Die Schwierigkeit besteht darin, daß Herr Chopin lauter nie vorgekommene, aufs unbequemste in der Hand liegende Passagen schreibt, die er mit eben so schwierigem Accompagnement versteht. Nicht nur in diesem Stück, sondern wir möchten behaupten, noch in keinem einzigen von Chopin haben wir z. B. eine Tonleiter gefunden, oder eine natürlich gebrochene Passagen, so daß er sich wahrhaft zum Befehl gemacht zu haben scheint, von diesen beiden dem Instrumente angemessensten Passagen niemals Gebrauch zu machen, entweder weil schon andere vor ihm es gethan haben, oder weil er alles für unschön hält was nicht besonders schwierig ist. Aus demselben Grunde schreibt Chopin wahrscheinlich auch keinen melodischen Satz, als höchstens bisweilen etliche Takte. Denn Melodien spielt ja Jedermann leicht, (wenn auch häufig schlecht,) und folglich wäre es eine Schande dergleichen zu schreiben, da ja die Aufgabe der wahren Kunst darin besteht, solche Noten

verbindungen zu setzen, daß man sie nur mit größter Mühe, oder wo möglich gar nicht ausführen kann. Eine Phantasie die uns zu solchen allgemeinen musikalischen Betrachtungen anregt und gar nichts anderes in uns erweckt, ist dadurch schon specieell beurtheilt. Uebrigens wollen wir es gar nicht in Abrede stellen, daß dieselbe flüchtig gespielt, sehr gut klingen mag, und namentlich, nicht gerade glänzend, aber doch bestreunend und bisweilen erstaunend wirken kann. Da dies aber das Höchste ist was die große Welt der Salons von einem Musikstück verlangt, so erklärt es sich auch, weshalb Chopin's Arbeiten ohne eigentlich einen einzigen schönen musikalischen Gedanken zu enthalten, so in die Mode kommen können. Es bleibt ihm auch das Verdienst, dadurch, daß er beständig ganz neue, nie gebrauchte Passagen herausucht oder rechnet, hie und da auf solche zu stoßen, die neben der Neuheit auch wohlklingend und charakteristisch sind, und mithin als eine wahre Erweiterung der Mechanik des Instruments erscheinen. Unspielbar ist übrigens, wenn wir ernstlich sprechen wollen, Chopin nicht, denn obgleich wir selbst uns nie die Mühe genommen, eins seiner Stücke einzüben, so haben wir doch mehrere schon selbst von ganz mittelmäßigen Spielern, die mit Sonaten von Duffel und Elementi noch sehr zu kämpfen haben würden, vollkommen gut gehört. Denn die Schwierigkeit besteht ja nur in einer Kette unerwartet unnatürlicher Notenverbindungen, und die Aufgabe wird demnach derjenigen ähnlich, ein Stück in einer Sprache auswendig zu lernen oder nur geläufig zu lesen, wovon man kein Wort versteht. Wenn man aber auch hundert solcher Dinge lernt, so wird man dadurch weder ein besserer Leser oder Deklamator, noch bei Chopin ein besserer Spieler.

Souvenir de l'Opéra, Fantaisie dramatique pour le Pfte. sur des Airs favoris chantés à Londres, par Madame Pasta, dans les Opéras de Bellini, composée par J. Moscheles. Op. 87. a. Leipzig, bei Kistner. Pr. 12 gGr.

Man hat zu seiner Zeit Ferdinand Ries streng getadelt, daß er der Mode so hulldigte, und statt sich an würdige bedeutende Werke zu machen, eine Anzahl von Rondo's, Variationen auf Volkslieder aus allen Menschenstämmen der Erde, und dem Aehnliches componirte. Wir entschuldigten Ries jederzeit, denn wir waren so billig dem Künstler auch die goldenen Früchte seines Talents zu gönnen und ihm somit leichtere Arbeiten zu gestatten, da die ernstern ihn nicht hätten ernähren können. Noch mehr als damals aber entschuldigen wir ihn jetzt, wo wir sehen in welchem Grade alle seine Nachfolger in der Berühmtheit sich dieser Lizenz bedienen. Denn was thun Moscheles, Kallbrenner, Herz, Pixis u. s. w. Anderes, als daß sie ihr Talent ausschließlich zum Diener des Publikums machen, ohne dabei wie Ries wenigstens einige Zeit für die edlere Muße sich abzusparen? Und Ries wollte reich werden um nachmals unabhängige Muße für die Kunst zu gewinnen, etwas was er red-

lich gehalten hat; die andern genannten Künstler sind aber reich und bleiben dennoch bei diesen oberflächlichen Produktionen. Denn dazu gehört auch die Phantastie die wir vor uns haben, und der wir nichts nachzugesagen wissen, als daß sie ein, mit dem Geschick des Spielers verfertigtes glänzendes Klavierstück ist, welches wir nicht weiter zu charakterisiren wissen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Königsberg i. Pr. Am 12ten Oktober d. J. ging das Prorektorat auf den Superintendent Prof. Dr. Weser über, bei welcher Gelegenheit eine kirchliche Feier in der Domkirche stattfand. Zur Erhöhung derselben wurden von dem Universitäts-Musikdirektor Herrn Sämann mit einem zahlreichen Sängersonnale, größtentheils aus Studirenden bestehend, mehrere Ebdre und Solo's aus der Hymne von Schütz: Gott Jehovah u. aufgeführt. Die Pracht der Ausführung, der gleichen die imposante Wirkung eines stark besetzten Männerchors erfüllten alle Anhörer mit Andacht und Freude und bewährten den Nutzen des Gesangsunterrichts für Studirende auch hier auf eine für Hörer und Ausführende gleich erfreuliche Weise. — Hr. Musikdirektor Sämann beabsichtigt im nächsten Frühjahr hiersebst ein Oskrenkisches Musikfest zu veranstalten.

— Thüringen. Die Musikvereine für Männerstimmen nehmen einen sehr erfreulichen Fortgang. Der zu Ehren Bernhard Kieins nach dessen Namen benannte Verein hat schon zwei Tochtervereine hervorgebracht, die bereits sehr rühmliches leisten. In Quersurth fand im Laufe des Oktobers ein Musikfest statt, wobei Stücke von Klein, Berner und andern aufgeführt wurden. (Eine nähere Mittheilung behalten wir uns, wenn wir Raum haben, vor.)

— Berlin. Die musikalischen Ereignisse dieser Woche waren folgende. In der Sing-Akademie fand ein Concert a capella statt, welches besonders von historischem Interesse war, indem nachst zweien würdigen Stücken von Fasch und Zelter Gesangsstücke aus drei altern Zeitperioden aufgeführt wurden, und zwar von Jomelli, Rosenmüller und dem Venetianer Gabrieli. — Am Freitag trat Mlle. Stephan in der Oper Kurmahal von Spontini auf. Es freut uns, mehr den zu können, daß die Künstlerin ihre Stimme wieder gewonnen hat. — Am Sonnabend gab Hr. Pott ein Concert im Saale des Schauspielhauses. Es war wenig besucht, aber die Anwesenden wurden durch das meisterhafte Spiel des Künstlers zum lebhaftesten Beifall hingerissen. Auch wir können Fertigkeit in ravischen Passagen, Fülle des Tons, zumal auf der Geige, und schönen, wenngleich bisweilen etwas unruhigen Vortrag, nicht genug rühmen. La font, der aus Paris hier eingetroffen ist, befand sich im Concert. Er wird nächste Woche selbst eines, und Hr. Pott ein zweites geben. — Mad. Fischer-Nichten hat als Pamina und Desdemona mit Beifall ihre Haktrollen fortgesetzt. — Am Königsstädter Theater ist eine junge Sängerin, Mlle. Becker, neu engagirt und hat mit Beifall debütiert. — Mlle. Kolmeß, eine Sängerin mit vortrefflichen Mitteln, wird am 31. Oktober als Emmeline in der Schweizerfamilie, auf dem Königl. Theater auftreten. — In nächster Woche beginnen die musikalischen hohen Feste, d. h. die Quartetts Soireen des Hrn. Ries und die Quartetts und Symphonie-Abende des Hrn. Moser.

(Hierzu eine Beilage.)



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 45.**

Berlin, Freitag den 7. November 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Prænumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Six Galops brillants, composés pour les Bals de l'Opéra par Auber, Boieldieu, Carafa, Halevy, Henri Herz et Labarre. Arrangés pour le Piano par Henri Herz. No. 1. 2. 3. 4. 5. 6. Mainz, bei Schott. Pr. 14 gGr. jede Nummer.

Man möchte verrückt werden über die Verrücktheit und den geradezu verkehrten Eigensinn der Weltgeschichte. Denn, was soll man denken, wenn man es in späteren Jahrtausenden (vielleicht in der Iris selbst, auf deren Unsterblichkeit wir gern Hypothese nehmen aber nicht geben möchten,) lesen wird, daß die Menuett von Frankreich nach Deutschland, der Galopp von Deutschland nach Frankreich gekommen ist. Die springfälligen, hüpfeligen, flatternden und flackern den Franzosen erfinden die bleierne Menuett, und die schwerfälligen, bleisfälligen, amphibienblütigen Deutschen, sinnen sich den Galopp aus, und galoppiren so lange bis der Boden von Wien bis Paris dröhnt, und man dort gleichfalls nach der deutschen Melodei zu hüpfen anfängt. Wahrhaftig man sollte glauben, die Tänze wären bloß als ein Heilmittel für die Nationen erfunden, und jeder müßte nach einer furchtbar strengen allopathischen Methode gerade das tanzen, wogegen sich seine Natur am meisten wehrt. Endlich aber bricht diese durch, und zuletzt tanzt doch jeder wie ihm der Schnabel gewachsen ist, d. h. die Beine. Was ich nun sonst gelehrtes Musikalisches über die obigen Galopps herbeibringen werde, möchte sich, obwohl ich sechs Hefte vor mir habe, und jeder Galopp neun Seiten lang ist, schwerlich bis

zu einem Quartanten ausdehnen. Nur das Format des Galopps selbst hat sich ins Riesenhafte auseinandergezogen, da es ein ganzes Heft von 14 gGr. überdeckt, während wir mit unseren Galopps von 16 Takten leichter 14 Stücke für 1 gGr. liefern können. In der Dugend-Fabrikation wären wir also den Franzosen weit voraus; indessen wollen wir uns nicht zu eilig brüsten, denn bei ihren Galopps spielt der Schein eine große Rolle, indem sie einem Stückchen Gold gleichen, welches man so breit hämmert, daß man einen Reiter und sein Pferd damit vergolden kann, ohne mehr als einen Dukaten dazu zu verbrauchen. Denn die Theile werden, wahrscheinlich mit veränderter Instrumentation, nach einigen Einschaltungen immer wiederholt, und wenn ich einen 4, oder 6theiligen Galopp nach unserem Schnitt sechsmal wiederholen lasse, so werden wir ungefähr eben so weit seyn, wie die Franzosen. Indessen muß man es ihnen lassen, daß sie das fremdartige Element in ein nationales zu verwandeln gewußt haben, und ihre Galoppaden trotz des deutschen Ursprungs doch ganz französisch aussehen. Auch sind sie alle pikant und charakteristisch in der Erfindung, so daß wir unseren schönen Tänzerinnen die Versicherung geben dürfen, sie werden mit Vergnügen nach dieser Musik galoppiren.

Introduction mit 4 leichten Variationen und Finale für die Orgel über ein Thema von Corelli, componirt von Ch. H. Rinck. Op. 108. Mainz, bei Schott. Pr. 10 gGr.

Der Choralfreund oder Studien für das Choralspielen, componirt von Ch. H. Rinck. Dritter Jahrgang. Ites und Iltes Heft. Mainz, bei Schott. Pr. à 4 gGr.

Musikalischer Nachlaß, Vorspiele und Phantasien für die Orgel von C. G. Umbreit. Lief. 1 und 2. Gotha, bei Lampert. Preis jeder Lieferung 6 gGr.

Wir haben hier eine Anzahl von Compositionen für die Orgel zusammengestellt, unter welchen zwei von einem so bewährten Meister, daß es kaum mehr als der Anzeige bedürfte, um das Vertrauen des Publikums dafür zu erwecken. Indessen können wir doch nicht umhin unsere Anerkennung der Leistungen von Rinck noch mit einigen Worten speziell anzudeuten. Die Introduction mit vier leichten Variationen und Finale ist zwar keine tiefere Composition, allein das ernste strenge Wissen verräth sich (und dies ist der wahre Segen desselben, wie er z. B. bei Mozart mit so schlagender Uebersetzung hervortritt,) auch in der Behandlung unscheinbarer Formen, die einen gewissen Typus der Meisterschaft an sich tragen, welcher durch keine ängstliche Genauigkeit eines in der Behandlung des Schweren minder geübten Künstlers erreicht werden kann. — Ueber den Werth der Studien für das Choralspielen von demselben Meister, haben wir uns schon früher erklärt, und dürfen daher bei diesen ersten Heften des dritten Jahrganges nur unserer früheren Anerkennung wieder beitreten. Vortheilhaft scheint es uns, daß die

Varianten der Chordale sowohl im Thema als in den Variationen beigefügt sind. Die beiden letzten hier herangezogenen Werke sind für ein größeres Orgelspiel berechnet, indem sie Gelegenheit geben, eine bedeutende Fertigkeit in glänzenden Passagen zu entwickeln. Sie rühren von einem rühmlichst bekannten Orgelspieler und Componisten her, indem wir voraussetzen, daß er ein und derselbe mit dem Herausgeber des Choralbuches ist. Das Erfundene und die Benützung des Instruments in beiden Arbeiten, deren jede aus einem Präludium und einer Phantasie besteht, spricht uns sehr an. Die Form der Stücke ist mehr rhapsodisch, als tiefer angelegt und durchgeführt.

Liebblings-Musik aus Norma, für's Pianoforte arrangirt von C. F. Ebers. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 8 gGr.

Wir wünschten wir hätten gleich ein Dugend, oder eine Mandel, oder ein Schock solcher Arrangements zur Hand, und zwar ohngefähr aus demselben Grunde, aus welchem Nero der ganzen Menschheit einen Kopf wünschte, nämlich um ihn mit einem Hiebe herunterzuschlagen zu können. Wir meinen jedoch nur einen kritischen Hieb, und uns leitet nicht etwa der Unwille gegen diese unschuldigen Ephemeriden, sondern nur der Zeit- und Papiergeiz, weil wir doch nur überall dasselbe zu sagen hätten, und drei Zeilen nur für ein Heft schon zu viel sind. Der Leser setze sich also in Gedanken die Titel aller ähnlichen Arrangements, die ihm vorkommen, über diese Recension, die eigentlich noch keine ist, aber gleich eine werden soll. Sie lautet: Wem dergleichen Vergnügen macht, der kaufe und spiele es, wem nicht der lasse es bleiben, die Kunst hat damit nichts zu thun, folglich auch nicht die Kritik.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Bordeaux. Beide hiesige Theater haben sich zu einer Todtenfeier für Boieldieu vereinigt. Auch die philharmonische Gesellschaft, so wie die Zöglinge der musikalischen Uebungsschule werden daran Theil nehmen, und es soll eine große Messe von Cherubini ausgeführt werden. Man strengt alle Kräfte an, damit diese musikalische Feiertlichkeit des berühmten Mannes, dessen Verlust die Kunst betrauert, würdig werde.

— Rouen. Am 6ten November wird auch hier ein feierliches Todtenamt für Boieldieu gehalten werden.

— Wien. Es sind bereits an hundert Zöglinge aus dem hiesigen Conservatorium hervorgegangen, die mittelst der hier erworbenen Kunstfertigkeit sowohl im In- als Auslande eine anständige Versorgung gefunden haben; allein es fehlte zur Zeit immer noch ein Mittel, um ausgezeichnete Talente, welche im Verlaufe des sechsjährigen Lehrcurses durch widrige Ereignisse und den oft augenscheinlichen Mangel an nöthigen Lebensunterhalte schon vorzeitig aus der Anstalt treten, ihrem Kunsstberufe erhalten zu können. Zur Herbeischaffung dieses Mittels hat sonach das Comité des Conservatoriums schon früher die Abhaltung von 6 Zögling-Concerten vorgeschlagen; der Erfolg übertraf weit die Erwartung: denn von dem Ertrage des hierzu eröffneten Abonnements konnte ein bleibendes Stipendium von jährlich 40 fl. C. M. gegründet werden, und das Projekt hat auch sonst noch so viel Anklang und edle Nachahmung gefunden, daß wirklich im abgelaufenen Schuljahre nebst obigem, noch drei andere Stipendien von jährlichen 50 fl. C. M. verliehen werden

konnten. Durch diesen überraschenden Erfolg ausgemuntert, hat die Gesellschaft der Musikfreunde beschlossen, diese Föylings-Concerte zum gleichen Zwecke im nächsten Winter fortsetzen zu lassen.

— Düsseldorf. Am 23ten Oktober wurde die Reihe der von dem hiesigen Verein für Tonkunst angekündigten Musikaufführungen unter der Direktion des Hrn. Felix Mendelssohn-Bartholdy eröffnet. Am 28ten soll die Eröffnung der neuen städtischen Bühne stattfinden.

— Breslau. Am 24. Oktober wurde zum Besten der musikalischen Kranken, lasse in der St. Bernhardin-Kirche unter Hrn. Kantor Siegert's Oberleitung eine große Musikaufführung mit einer Besetzung von 450 Personen gegeben. Dem kirchlichen Eingverein des genannten Hrn. S. hatten sich der Vohsner'sche Verein und viele Schüler der hiesigen Gymnasien und Schullehrer-Seminare angeschlossen; das Orchester war auf 10 Contrabässe basirt. Gegeben wurde: 1) Beethoven's Sinfonia eroica unter Kantor Kahl's Leitung; (die Ausführung war im Ganzen nach Maassgabe der Kräfte sehr gelungen.) 2) Variationen für die Orgel (in A-dur) componirt und wie immer ganz ausgezeichnet gespielt von H. Hesse. 3) E. Vh. Em. Bach's Heilig, dirigirt von H. Schnabel, Musiklehrer am kath. Seminar. (Technisch richtige Ausführung.) 4) Phantasie für die Orgel über Handel's Hals teluja, gesetzt und gespielt von E. Köhler. 5) Kyrie und Gloria der Messe in D-dur (Op. 123.) von Beethoven, mit Fleiss und Umsicht von Hrn. E. Siegert einstudirt und geleitet. Das Kyrie wirkte gleichmässig ergreifend auf Kenner und Laien, wogegen nur eine sehr vertraute Bekanntschaft zum wirklichen Genuße des Gloria führen kann; das Kyrie wurde mit Geist und völliger freier Herrschaft über die Aufgabe, das Gloria fehlerfrei und mit großem Kraftaufwande gegeben. Ob überhaupt menschliche Kräfte zur Aufführung der ganzen Messe ausreichend seyn würden, muß einem Versuche anheimgestellt werden. Offenbar ist die Unternehmung, dieses gurgantische Werk nach und nach in seinen einzelnen Theilen ins Leben zu rufen, lobens- und sehr dankenswerth. Die Kirche war gefüllt.

— Berlin. In dieser Woche haben wir verschiedentliche musikalische Neuigkeiten von Interesse gehabt. Am Freitag trat Ute. Kolmeß, eine junge Sangerin, von schöner Stimme und sonst theatralischen Anlagen, zum erstenmale im königl. Theater als Emmeline in der Schweizerfamilie auf. Ihren Gesang will Ref. weder loben noch tadeln, da er sie, gleichzeitig mit Hrn. Stümer, selbst unterrichtet, allein ihr Spiel war für eine Anfängerin sehr zu loben. Die Debutantin wurde lebhaft beklatscht und hervorgehoben. — Am Montag eröffneten die Herren Rieß, Maurer, Köhmer und Just ihre Quartettvorstellungen für diesen Winter. Sie spielten Mozart's Quartett in A-dur und Beethoven's in F-dur. (Erste Vleserung.) Dazwischen ein neues von Onslow in G-moll, welches außerordentlich schön ist. Dieses letztere wurde namentlich ganz vortreflich vorgetragen. — Am 1ten eröffnete Hr. M. E. Möser seine diesjährigen, der Instrumentalmusik gewidmeten Abende, mit einer Quartett-Soirée, in welcher er Handn's Quatuor in C mit den Variationen auf „Gott erhalte Franz den Kaiser,“ desgleichen eins von Mozart in derselben Tonart, mit dem berühmten disharmonischen Eingange, und das erste Quartett in F-dur von Beethoven vortrug. Die Versammlung der Hörer bestand aus fast allen Mitgliedern der früheren Jahre und aus mehreren neu hinzugekommenen.

So eben geht dem Unterzeichneten die Nachricht zu, daß der bekannte Musikdirector Strauß mit seinem ganzen Musikchor am 1ten d. aus Wien beim musikalischen Aufführungen während der Anwesenheit Ihrer Maj. der Kaiserin von Rußland hier eintreffen wird.

L. Trautwein.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 46.**

Berlin, Freitag den 14. November 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Hebräische Gesänge, Gedichte und Balladen nach Lord Byron, von Fr. Theremin, in deutscher Uebersetzung für eine Singstimme mit Begleitung des Pianoforte, componirt von C. Löwe. Op. 13. Berlin, bei Schlesinger. Pr. 1 Rthlr.

Die vorliegenden Gesänge, von denen vier Hefte erschienen sind, aber nur das dritte uns vorliegt, sind durchaus ernster Natur, und regen Phantasie und Gemüth von ihren edleren Seiten an. Vorzüglich gefallen uns die zwei Lieder Selsazar's Gesicht und Jordan's Ufer. In beiden verläßt der Componist zwar eigentlich die Bahn des Liedes, sogar auch die der Ballade, allein der Ernst und die Großartigkeit der Stoffe rechtfertigen dies vollkommen, wiewohl der erste der beiden genannten Gesänge eine hebräische Ballade genannt wird. Denn wo wir es mit Stoffen zu thun haben die in die unendlichen Tiefen und Fernen des Göttlichen hineinreichen, da fordern wir die Kunst auch zu ihren höchsten Aufgaben heraus. Dies hat, scheint uns, der Componist wohl gefühlt, als er die Spätre des Liedes gänzlich verließ und aus der der Ballade nur einzelne Formen mit hinübernahm. Im übrigen könnten diese Gesänge auf der Bühne im religiös-heroischen Drama, ja gewissermaßen auch in der Kirche vorgetragen werden, obwohl freilich, hätte der Componist diesen Zweck bestimmt im Auge gehabt, seine Arbeit einigen Änderungen unterlegen haben müßte. Nächst den zwei genannten Gesängen befinden sich in dem Hefte noch mehrere in einfacherer Form, welche indessen

ebenfalls sehr schön sind. Wir können daher das Heft nach innerer Uebersetzung sehr empfehlen, wenngleich wir bei weitem nicht mit allen Einzelheiten in der Auffassung einverstanden sind, und uns darüber eben so erklären mußten, wie wir schon öfters bei Liedern, nicht nur von Löwe, sondern auch von vielen andern Componisten gethan haben.

**Neue häusliche Andachten in drei- und vierstimmigen Gesängen mit und ohne Begleitung des Pfte. (die Lieder auch vierstimmig mit Klavier), gedichtet und in Musik gesetzt von G. W. Fink. 1stes Heft. Op. 20. Leipzig, beim Verfasser. Pr. 8 gGr.**

Wir stimmen dem Verfasser der sich hier als Dichter und Musiker gleich verdienstlich zeigt, vollkommen bei, wenn derselbe in der Vorerinnerung zu diesen Gesängen sagt: „Man sagt es seyen fromme Lieder jetzt nicht an der Tagesordnung. Ich glaube es nicht. Giebt es kein großes Volk das sie will, so giebt es ein kleines.“ — Allerdings. Und es ist rühmlicher für wenige Leser als für viele die sich dem breiten oder flachen Strom der Gedankenlosigkeit überlassen, zu sorgen. Die Kritik hat über diese Lieder nur Beifälliges zu bemerken. Die Gedichte sind aus frommer, einfacher Gesinnung entsprossen, die Musik ihnen natürlich angepaßt. Vielleicht dürfte sie noch ein wenig einfacher im Gang der Melodie und Harmonie gehalten seyn, um noch tiefer in die Brust zu dringen. Das an wohlthuenden Eindrücken reiche Lied: „Bleib bei uns“ würde für uns noch gewinnen, wenn der Schluß: „Denn es will Abend werden.“ in der Melodie nicht den Gang hinauf, sondern abwärts in die Tiefe nähme, was sich zu dem Ausdruck der Worte mehr eignen dürfte. — Mögen kunstgebildeten und dabei einfach gesinnten Familienkreisen diese Lieder angelegentlichst empfohlen seyn.

**Impromptu pour le Pfte., par J. Moscheles. Op. 89. Leipzig, bei Kistner. Pr. 10 gGr.**

Ein glänzendes Klavierstück wie man dieselben von Moscheles zu erwarten gewohnt ist. Das Stück trägt überdies einen prägnanten Charakter an sich, indem es ein fortlaufendes Vivace bildet, welches in einer einzigen gerundet fließenden Passage dahinrollt, bis es durch ein melodisches Moderato in H-dur unterbrochen wird, an welches nachher der erste Satz wiederkehrend, aber verkürzt sich anschließt. Wir dürfen nicht zu bemerken vergessen, daß der Componist in diesem Stück sehr geschickte Wäffe gesetzt hat, die sowohl durch ihren eigenthümlich melodischen Gang, als durch den originellen Rhythmus den sie erzeugen, sehr vortheilhaft auf den Charakter des Stücks einwirken. So wird denn das Ganze dankbar, natürlich und doch originell, und wir dürfen nicht zweifeln, daß wenn nur die Aufmerksamkeit des Publikums so auf die Kleinigkeit fällt, daß dieselbe sich durch die Masse ähnlicher Compositionen hindurch kämpft, sie zu einer allgemein beliebten werden muß. Nur eine harmonische Wendung in einer der Grundpassagen müssen wir als

zu schroff tadeln; sie findet sich zuerst im ersten Takt der zweiten Seite. Es was Unrichtiges ist darin nicht, und der bezierrte Bass würde eine ganz richtige Accordfolge geben, allein der Rißklang liegt in der Lage der durchgehenden Noten der Passage zu denen des zum Grunde gelegten Accords. Kömen die Stellen nicht als ein Grundzug des Ganzen zu oft wieder, so würden wir derselben gar nicht Erwähnung gethan haben.

**Tafellied für Männerchor - Stimmen mit Orchester- oder Klavier-Begleitung, componirt von Joseph Panny.** Op. 37. Mainz, bei Schott. Pr. Orchester und Singstimmen 1 Rthlr. 8 gGr. oder 2 Fl. 24 Xr.; Klavier und Singstimmen 8 gGr. oder 30 Xr.; Quartett- und Singstimmen 12 gGr. oder 54 Xr.

Obgleich es uns scheint als mache man mit dieser Composition zu viel Umstände, wenn man sie in drei verschiedenen Arrangements herausgibt, so müssen wir doch anerkennen, daß dieselbe geschickt für ihren Zweck gemacht ist, und somit ihre Wirkung gewiß nicht verfehlen wird. Das Ganze ist ein frisches, wenngleich von Seiten der Poesie etwas philiströses Trinklied, welches sich indessen eben so viel mit Speisen als mit Trank beschäftigt. Zwischen jedem Verse hat der Componist eine Variation für das bloße Orchester oder Klavier gesetzt; eine sehr zweckmäßige Einrichtung, damit sich die Gäste vom Singen ausruhen können und einmal tüchtig in den Braten einhauen. Auf solche Weise zeigt sich Herr Panny als ein wahrer Wohltbäter der Menschheit, indem er für Leib und Geist gleichmäßig Sorge trägt. Wir finden es daher angemessen, ihm hiermit in optima forma einen ergebensten Dank zu votiren, und wünschen nur, daß er auch allen denen die das Lied zu singen Lust haben, das gebörige Gastmahl dazu gäbe, denn sonst möchte es wohl am Besten fehlen.

**Variations brillantes pour le Violoncelle sur la Cavatine de l'Opéra: Il Pirata, de Bellini, avec Accompagnement de Pfte., composées par Jacq. Franco Mendes.** Op. 15. Mainz, bei Schott. Pr. 16 gGr. oder 1 Fl. 12 Xr.

Der Componist ist uns als ein geschickter Cellist bekannt geworden auf einer Reise die er im vorigen Jahre durch Deutschland unternahm. Die gegenwärtigen Variationen sind ein neuer Beweis dafür, daß er sein Instrument gründlich kennt. Im übrigen schließen sich dieselben, wie schon die Wahl des Thema's zeigt, ganz der Mode an die für Cello's so gut wechselt wie für Damenhüte. Mancher betrachtet das als ein Unglück, ich sehe es für ein großes Glück an, denn das Moderne mag nun so abgeschmackt seyn als es will, so hat man doch wenigstens den Trost, daß es bald durch etwas anderes verdrängt werden kann. Wir wollen diese Bemerkung gerade nicht mit einem boshaften Seitenblick auf die Variationen des Herrn Franco Mendes

gemacht haben, sondern sie nur im Allgemeinen hinstellen zu Nutz und Frommen der Welt; im übrigen mag jeder, der mit dem Bogen über vier Saiten streichen kann, die vorliegenden Variationen zu seiner Erheiterung bei so trübten Tagen wie der heutige, (denn es regnet gottelästerlich,) abspießeln, bis ihm der Arm herunterfällt; ich wenigstens habe nichts dagegen.

Cinq Romances Françaises, composées avec Accompagnement de Piano, par Auguste Panseron. Op. 2. Leipzig, bei Kistner. Pr. 10 gGr.

Wie viel Romanzen Panseron gemacht hat, läßt sich freilich nicht mehr zählen. Wenn nur die hundertste davon schön wäre, müßte der Mann unsterblich werden. Eine schöne aber, wie z. B. die eine von Cherubini im Wasserträger, oder Mehul's Romanzen in Joseph und seine Brüder, haben wir bei Panseron noch nicht gefunden. Wenn indessen ein artiges Silberstimmchen diese kleinen Liederchen singt, so mögen sie wohl manchen bis ins Herz entzücken und aufregen, oder vielleicht noch tiefer. Mit einem Wort es sind wahrhaft niedliche Salonpüppchen, die wir bestens empfehlen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Herr Severini, der Director der Italienschen Oper in Paris, ist der neue Pächter der Italienschen Oper hiesig. Er zahlte 12,000 Pfd. Pacht für die Saison. — Am 30. v. M. fand die erste Aufführung des durch Placetanten veranstalteten Musikfestes in der Exeter-Halle statt. Es waren an 640 Musiker, welche an der Ausführung Theil nahmen, die Organisten nicht mitgerechnet. Die zweite Aufführung, welche gestern stattfand, wurde mit „der Schöpfung“ eröffnet. — Es ist im Werke eine große Musikhalle zur jährlichen Veranstaltung von dergleichen Musikfesten durch Subscription zu erbauen.

— Berlin. Diese Woche ist nicht so reich an musikalischer Nova als die vergangene. Am Donnerstag fand das Concert des Friedrichs-Instituts im Saale des Schauspielhauses statt. — Von jüngeren minder bekannten Talenten zeigte sich darin nur die Sängerin Mlle. Kolmeß, die jedoch für den Concert-Gesang noch nicht reif genug ist. Herr Pott und Herr Ries hielten einen Wettkampf im Violoncello über den die Entscheidung, da das Concert einen wohlthätigen Zweck hatte, in suspense bleibt. Am Sonnabend gab Herr Pott ein Concert worin sich wiederum Mlle. Kolmeß hören ließ. Der Concertgeber spielte dreimal, ganz mit den bekannten Eigenschaften. Das interessanteste Stück für uns war die große Sonate A-moll von Beethoven welche Herr Pott mit Herrn Arnold vortrug. Herr Pott hat nunmehr Berlin verlassen, wird aber hoffentlich recht bald hierher zurückkehren. — Am Dienstag fand ein Concert im Opernhaus statt, worin sich Herr Roth, ein vortrefflicher Clarinetist der Dresdner Kapelle, hören ließ. Am Mittwoch führte Herr Röser die ersten Symphonien aus, während im andern Saale Herr Johann Strauß aus Wien eine Anzahl von Tanzstücken und andern Piecen mit seinem eigenen Orchester zum Besten gab. Die Rüßten Haydn's, Mozart's, Gluck's, Beethoven's u. s. w. schüttelten freilich die Köpfe zu dieser Entweihung des Tempels. Aber das Publikum jauchzte vor Freude, und somit wurden denn die alten Priester der Kunst ausgelacht von der leichtsinnigen Puhlerin Mode.

(Hierzu eine Beilage.)



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 47.**

Berlin, Freitag den 21. November 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Caecilia, eine Zeitschrift für die musikalische Welt, herausgegeben von einem Vereine von Gelehrten, Kunstverständigen und Künstlern. (16ter Band.) Hest 61 u. 62.

Wir freuen uns jedesmal, wenn wir neue Hefte dieser Zeitschrift zu Gesicht bekommen, wenn gleich dies freilich bisweilen etwas spät geschieht. Denn über Einzelnes mag man denken wie man wolle, so wird jeden das Streben im Ganzen erfreuen müssen. Es kann nicht in unserer Absicht liegen, alle einzelnen Aufsätze dieser beiden Hefte kritisch zu beleuchten, allein auf Einiges dürften wir zur Veränderung doch einmal näher eingehen. Dahin gehört die Orthoepik von G. Rauenburg, welche der Verfasser mit einem nicht so gelehrt scheinenden Ausdrucke hätte bezeichnen können, falls er seinen Aufsatz bloß beschrieben hätte: „von der Aussprache beim Gesang.“ Es scheint uns, daß er damit in der Theorie nicht viel erreichen wird, wiewohl wir das meiste von dem, was er beibringt, für ganz richtig erklären müssen. Denn Jedermann weiß, daß er z. B. das a in Schlaf lang, in schlaff kurz oder geschärft ausspricht; um aber schön zu singen, kommt es gar nicht auf diese allgemeine Regel, (denn wenn man diese noch geben muß, der lasse sich in Gottesnamen begraben) sondern eben auf die Art und Weise an, wie man die feinen Schattirungen in der Aussprache des Vocals trifft; und das muß der Lehrer dem Schüler praktisch beibringen. Ganz und gar nicht aber sind wir mit der Lehre von der Aussprache der Diphthongen zufrieden, indem wir niemals einem Schül-

ler das Wort Freude, wie Hr. Nauenburg will, und viele Gesanglehrer nach einer abstrakten Theorie verlangen, Fra—übe aussprechen lassen würden. Hr. Nauenburg giebt sogar indirekt selbst zu, daß er nicht ganz recht hat, denn er sagt, die Schüler stellten sich wunderbar genug an, wenn sie dergleichen Dinge machen sollten. Dies glauben wir vollkommen gern, wenn sie wirklich Fra—übe sprechen und doch dabei den richtigen Laut hervorbringen sollen. Das macht aber eben, weil diese Aussprache grundfalsch ist. Er lasse seine Schüler auf einer kurzen Note den Diphthong eu sprechen, dann auf einer etwas längern, dann auf einer noch längern, so werden sie von selbst den Dehnungslaut richtig treffen, der zu diesem Diphthong gehört, und welcher allerdings in der Schrift kein Zeichen hat, dem Ohr jedoch als ein eigenthümlicher sehr schnell gelaufnig wird. Und nur durch das Ohr, durch keinen andern Sinn vermag man singen zu lernen, weshalb denn alles, was die Theorie geben kann, eben so accidentell und unbedeutend erscheint, (ja oft die falschesten Vorstellungen erweckt) wie das, was man dem Maler durch Druck und Schrift für seine Kunst beibringen kann. Daher kommt es aber auch, daß der Deutsche Gesangslehren schreibt, und nicht singen und nicht unterrichten kann, während der Italiener seinen Schüler nur aus Notenbüchern, und am Klavier bildet. Wir halten daher, so einverstanden wir mit allem sind, was Hr. Nauenburg im Ganzen sagt, dergleichen doch für sehr müßige Arbeit. Er stelle einen einzigen Schüler hin, und wird so mehr für die Kunst geleistet haben, als wenn er eine ganze Bibliothek von Gesangslehren schriebe. Wenn der Redakteur der Iris, der sich in diesem Gebiet praktisch auch ein wenig umgesehen hat, einmal eine Gesangslehre schriebe, so würde dies nur geschehen, um zu zeigen, was man von alledem nicht gebrauchen kann. Im übrigen enthält die *Cécilia* noch manches Interessante, besonders erfreut es uns, daß sie das dürftige Feld der Theorien und trocknen Recensionen, welches wirklich ein halbes Jahrhundert brach liegen kann, bevor der eutmarke Boden wieder etwas Gescheutes tragen wird, mit dem frischen Garten künstlerischer Dichtungen zu vertauschen anfängt. Dahin gehört die etwas im Hoffmannschen Styl gehaltene, aber doch sehr artige Erzählung von R. Stein, betitelt: „König Nys von Fidibus oder Wahrheit und Dichtung aus dem Leben eines ausgezeichneten Musikus aus der neuesten Zeit.“ Wir wünschen der *Cécilia* Glück zu diesem wackern Mitarbeiter, der schon sonst manches Treffliche geliefert hat, und in dem wir, wenn wir nicht ganz irren, die Feder eines Kunstgenossen erkennen, dessen Streben früher mit dem unsrigen sehr nahe vereinigt war.

Fantaisie et Variations pour le Piano sur un Thème de l'Opéra „La Straniera“ de Bellini, composée par Fréd. Kalkbrenner.  
Op. 123. Leipzig, bei Kistner. Preis 14 gGr.

Wir können dieses Musikstück freilich in keine andere Kategorie bringen, als in die der modernen Galanterie-Fabrikwaare, indessen als solches gehört

es zu den besseren Produkten, die nicht auf dem Lager liegen bleiben werden. Die Sattung ist schnell entstanden, aber auch schnell vergessen, zumal da diese Dingerchen sich so ähnlich sehen, wie ein Ei dem andern, so daß ich schon im Voraus alle Haupt-Passagen namhaft machen wollte, die darin vorkommen werden. Indessen das ist grade der Vortheil dabei, wenn es auch scheinbar wie ein Nachtheil ansieht. Denn das Publikum hört und spielt diese Sächelchen so leicht und gern, weil es eigentlich immer dieselben nur nach einer andern Melodie arrangirt sind. Hat sich daher eine hübsche Klavierspielerin einmal das halbe Duzend moderne Passagen zu eigen gemacht, so kann sie dieselben bei jedem neuen Kalkbrennerschen Stück wieder vollständig in Cours setzen. Sie gleichen auf diese Weise dem Heckerfennig des Ko-lands-Knappen, den man auch immer wieder erneuern konnte. Wir wollen wünschen, daß diese einträgliche Mühsorte noch recht lange Gültigkeit haben möge, nur möge sie nicht zu nachtheilig auf die wahrhaft consolidirten Papiere der wirklich großen musikalischen Börse wirken. Wenn sie günstig für die Börsen des Verlegers und Componisten wirkt, so haben wir nichts da-gegen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Der berühmte Spagnosetti ist vor einigen Tagen gestorben; er war in Cremona geboren, verließ indeß seine Vaterstadt sehr früh, um sich in den verschiedenen italienischen Städten hören zu lassen. Nach einem ziemlich langen Aufenthalte in Mailand begab er sich nach Neapel, wo er sich auf seinem Instru-mente (der Violine) so sehr vervollkommnete, daß er bald als einer der ersten Gei-ger seiner Zeit galt. Von Neapel ging er nach England, wo er die Stelle eines Orchester-Führers in der italienischen Oper und bei den Concerten der philharmo-nischen Gesellschaft erhielt, die er auch bis an sein Ende bekleidete. — Madame Caradori, Allan singt gegenwärtig am Hofe in Brighton.

— Paris. Bei dem bekannten Componisten Hrn. Zimmermann finden regel-mäßige musikalische Solreen statt, deren letzte ganz dem Gedächtniß Volcibicus ge-widmet war. Die ausgezeichnetsten Künstler, wie Ponchard, Rubini, Martin, Ma-dame Ponchard u. s. w. sangen Stücke dieses großen Componisten. Rossini saß am Fortepiano. Der größte Theil der musikalischen und literarischen Notabilitäten war zugegen.

— Italien. Paganini befindet sich jetzt auf der prächtigen Villa Gayonna im Großherzogthum Parma, welche er gekauft hat. — Mme. Malibran hat ihre Gastrolen auf dem Theater der Scala in Mailand mit der Norma von Bellini beendigt. Sie wurde am Schluß der Vorstellung achtzehn Mal gerufen.

— Wien, den 8. Novbr. Vorgestern fand das große Musikfest statt. Fünf-hundert Gesangstimmen und viertheilshundert Instrumente wirkten dabei mit und führten das hierzu gewählte Oratorium Händels, Selsazar, mit einer vielleicht beispiellosen Präcision und Vollkommenheit durch. Eine Menge Menschen hatten sich, trotz der besonders niedern Eintrittspreise in dem von Er. Majestät dem Kai-ser zu diesem Zwecke gnädigst einräumten Lokale der K. K. Reichsschule versammelt. Ihre Majestät die Kaiserin und mehrere Mitglieder der Kaiserl. Familie hatten sich ebenfalls eingefunden.

— Münster. Am 2. October d. J., Mittags von 11 bis 1 Uhr fand das dritte Märkische Ehren-Gesangsfest in der großen lutherischen Kirche zu Hagen statt.

Die Zahl der eingetroffenen Vereinsmitglieder war sehr zahlreich. Es hatten sich gegen 300 Lehrer, nicht allein der umliegenden, sondern auch entfernter Gegenden eingefunden. Die zehn Gesangstücke welche aufgeführt wurden, waren von berühmten Meistern. Die Gesangsaufführung selbst, unter der Leitung des Seminar-Musiklehrers Engelhardt aus Soest, ging gut und hat sehr gefallen. — Wenn gleich ähnliche Gesangsfeste in verschiedenen Gegenden Deutschlands und auch an mehreren Orten unseres Staates gefeiert werden, so möchte doch wohl diesem eine wichtigere und höhere Bedeutung als gewöhnlich zum Grunde liegen. Es bezweckt nicht bloß einen vorübergehenden Kunstgenuß, sondern sucht allmählich eine gründliche, durchgreifende Verbesserung des in unserer Provinz im allgemeinen so tief gesunkenen Kirchengesanges vorzubereiten.

— Berlin. Am Montag gab der berühmte Lafont sein erstes Concert im Saal des Schauspielhauses. Er spielt in dem Genre des Anmuthigen Zarten Gracioso'stanten unübertrefflich; sein Ton ist süßklar und wohlklingend, doch fehlt ihm Kraft; seine Fertigkeit besteht in der sanfteren Ausführung zarter Kleinigkeiten, rapide Passagen dagegen macht er nicht, wiewohl seine Octavengänge doch mit größter Reinheit und Sicherheit ausgeführt werden. Das Concert war dennoch nicht so besucht, als es hätte sein können, das nächste aber wird überfüllt sein. — Am Dienstag trat Hr. Wurda vom Großherzogl. Theater in Strelitz als Jampa auf. Er besitzt eine schöne Tenorstimme und bis jetzt angenehme Ausbildung derselben; möge er auf diesem Wege fortfahren, so kann er ein großer Künstler werden. — Am Mittwoch sanden die Quartetten bei Möser statt, in welchen namentlich das von Hagen vortrefflich gespielt wurde. — Der Königl. Kammermusikus Hr. Hilmer, wird nächsten mit seinem 10jährigen Sohne Joseph, einem sehr talentvollen Knaben, der schon ausgezeichnet gut Violin spielt, eine Kunstreise antreten. — In Berlin bei Schlesinger wird zu Ostern ein Wörterbuch der griechischen Musik, in ausführlichen Artikeln über Harmonik, Rhythmus, Metrik, Kanonik, Melopöie, Rhythmpöie, Theater, Kammspiele, Instrumente, Notirung u. s. w., nach den Quellen neu bearbeitet von Friedrich von Drieberg, mit sieben gravirten Tafeln erscheinen. Wir machen auf dieses für das historische Studium der Musik interessante Werk aufmerksam.

## A n z e i g e.

Im Verlage der Unterzeichneten erscheint in Kurzem mit Eigenthumrecht.

Das Nachtlager in Granada, romantische Oper in 2 Acten nach Fr. Rinds Drama bearbeitet vom Freiherrn E. v. Braun. Musik von Conradin Kreutzer.

Vollständiger Klavierauszug vom Componisten.

Dieselbe Oper für Piano-forte allein.

Die Ouverture zu 2 und 4 Händen, so wie sämmtliche Gesänge daraus einzeln.

Wien, im November 1834.

Trentsensky u. Wieweg.

Berlin, gedruckt bei A. Peters.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

N<sup>o</sup> 48.

Berlin, Freitag den 28. November 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Prænumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Douze Etudes pour le Violon ou pour le Violon avec accompagnement de Piano (ad libitum) composées par P. Rode. Liv. 1 u. 2. Oeuvre posthume. Berlin, chez A. M. Schlesinger. Pr. avec acc. jede Lieferung 1 Thl. 5 Sgr.

Ein nachgelassenes Werk von Rode wird jedem Violinspieler von Interesse sein. Denn ist gleich die Zeit vorüber, wo man diese Gattung des Spiels als das höchste was sich auch in der Mechanik leisten ließe betrachtete, so hat man doch diese Stufe der Ausbildung des Violinspiels nothwendig durchzugehen, ehe man zu dem schreitet was die neuere Zeit daran erweitert und fortgebaut hat. In diesem Sinne also müssen wir die vorliegenden Etüden einen wahren Gewinn für die Literatur des Violinspiels nennen, denn daß Rode's genaue Kenntniß des Instruments und oft auch sein edler Geschmack dabei hervortreten, versteht sich fast von selbst. — Man pflegt gegen Oeuvres posthumes bisweilen das Bedenken der völligen Aechtheit zu haben; wir können und wollen dies nicht untersuchen, indessen hätte doch nur immer ein Meister auf dem Instrument, und dieser mit ganz besonderer Sorgfalt es übernehmen können, seine Arbeit für die eines so berühmten Virtuosen auszugeben; daher würde man selbst im angenommenen Fall wenigstens etwas Aechtes besitzen, wenn auch der Name unächt wäre.

Quatre Canzonette per la voce sola coll' accompagnamento di Piano-Forte composte da Fr. Curschmann. Op. 8. Berlin, bei Westphal. Preis 15 Sgr.

Der so beliebte Liebercomponist scheint sein Talent ausschließlich der Gesangscomposition widmen zu wollen, etwas das uns um so mehr erfreut, als es in Deutschland in der That an Componisten fehlt, welche die vernünftigen ästhetischen Bedingungen, die man den Gesangscompositionen zum Grunde legen muß, mit denjenigen zu vereinigen wüßten, welche die Natur des Organs fordert. Es ist in der That keine leichte Aufgabe, eine geschickte Mitte, nämlich das dichte Jaste milieu zwischen der modernen italienischen Thorheit und der deutschen Unbehüllichkeit, wenn man uns dies harte Wort gestatten will, welches wir jedoch nur sehr bedingt verstanden wissen wollen, zu halten. In den vorliegenden Canzonetten scheint uns ein recht glücklicher Versuch zur Lösung dieser Aufgabe gemacht zu sein, sie sind grazids und oft recht ausdrucksvoll, ohne die Freiheit der Singstimme und namentlich die leichte Wendung und Behandlung der Melodie zu sehr zu beschränken. Wir können daher das Opusculum als einen angenehmen Beitrag zur Musica della camera aufs Beste empfehlen.

Huit Pièces faciles sur des airs de Fra Diavolo, la Muette de Portici d'Auber, Jean de Paris de Boieldieu, Oberon de Weber, Don Juan de Mozart et Robert le Diable de Meyerbeer composées pour le Violoncelle avec Accompagnement de Pianoforte par Maurice Ganz. Op. 14. Berlin, bei Schlesinger. Preis 1 Rthlr. 2½ Sgr.

Der Componist ist als ein vortrefflicher Cellospieler bekannt. Demnach durfte man mit Recht voraussetzen, daß derselbe für sein Instrument auf eine geschickte Weise schreiben werde. In dieser Voraussetzung haben wir uns nicht getäuscht, sondern müssen ihm das Lob ertheilen, daß seine freilich mehr arrangirten als componirten Divertimento's (denn dies ist wohl der schicklichste Name für dergleichen kleine Stücke), hübsch und dankbar zugleich sind, ohne schwer zu sein, etwas, das beiläufig Hr. Ganz ebenfalls ganz vortrefflich versteht. Mehr wäre über diese Kleinigkeiten nicht zu sagen.

Versuch einer ästhetischen Darstellung mehrerer Werke dramatischer Tonmeister älterer und neuerer Zeit. Mainz, bei Schott.

Die Iris hat nicht Raum genug, um auf dergleichen Werke, so schätzbar sie auch sein mögen, kritisch einzugehen; denn da diese sich schon mit dem Detail der Kunstwerke beschäftigen, so würde ein fast noch größeres Detail erforderlich sein, wenn wir unsererseits darauf wieder näher eingehen wollten. Wir begnügen uns daher damit, die Existenz dieses Werkes anzuzeigen und

zu erwähnen, daß wir mehrere sehr Anziehende beim Durchblättern desselben gefunden haben, z. B. über Gluck's Iphigenia, Mehul's Joseph in Egypten, Rossignol's Deserteur, und andere mehr. Somit hätten wir, so weit die Iris es fordern darf, unsere Schuldigkeit gegen Verfasser und Leser gethan.

**La Médecine sans Médecin Musique de F. Herold. Overture arrangée à quatre mains pour le Pfte. par Chrétien Rummel. Mainz bei Schott. Pr. 16 Ggr.**

**Un Moment de Récréation, Collection de Danses, Marches et autres pieces. Valse pour Pfte. par L. Niedermeyer. Mainz bei Schott. Preis 4 Ggr.**

Eato sagte: „Es ist schlimm wenn es in einem Staate dahin gekommen ist, daß ein Fisch mehr gilt als ein Ochse“; „Ich sage es ist noch viel schlimmer wenn es in einer Kunst dahin gekommen ist, daß ein Walzer mehr gilt als eine Ouverture oder wenigstens eben soviel. Denn in der That was ich für einen Unterschied zwischen der vorliegenden Ouverture und dem daneben gelegten Walzer machen sollte wüßte ich nicht, es sei denn, daß der Walzer beinahe ein ausgeführteres Kunstwerk ist als die Ouverture. Schon oft haben wir es gesagt, daß die neuern französischen Ouvertüren weiter nichts sind als Balletstücke, deren Theile durch kleine Verbindungsglieder an einander gehangen sind. So ist es mit der vorliegenden auch, und sie ist darum nicht schlechter als die übrigen, ja hier und da regt sich noch ein kräftigerer Gedanke, der wirklich über dem Ballet-Kyrtinus steht. Dennoch muß ich den Walzer fast eben so hoch schätzen, wiewohl ich überzeugt bin, daß der Componist desselben keine bessere Ouverture schreiben würde, ja kaum eine eben so gute, und das nur der Form nach, denn in der Erfindung hübscher Sätze bliebe Herold doch Meister.

**Le Pianiste au Salon, par Charles Czerny. Cah. 12. Introduction et Variations concertantes pour Pianoforte, Violon et Violoncelle sur le coeur nargue de la folie de l'Opéra: Le Pré aux Clercs (der Zweikampf), de F. Herold, composées par Charles Czerny. Op. 309. Mainz, bei Schott. Pr. 1 Rthlr.**

In diesem zwölften Hest seines fortlaufenden Werkes für Pianoforte giebt uns derselbe ein Trio, wenn man nämlich Variationen mit einer Introduction dafür halten will. Wir können zwar nicht die Gesamtwirkung dieses Stücks vollständig übersehen, nach der Klaviersstimme indessen ist dasselbe glänzend und angenehm zugleich, und doch nicht schwer zu spielen. Diese Nummer Zwölf mag man daher im guten Gedächtniß behalten; man giebt wenigstens keine Diete wenn man auf sie setzt.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. Marilant's Oper: le marchand forain (der fremde Kaufmann), hat weniger gefallen, als seine frühere Oper: der Bravo. Die Ouvertüre fand man sehr schwach.

— Rouen. Den 13. hat hier die Todtenfeier für Boieldieu statt gefunden. Diese Ceremonie hatte eine ungemeine Menge von Zuschauern herbeigezogen. Der Zug hielt vor der Kapelle, wo die Trauerfeierlichkeit statt finden sollte, an; das Herz Boieldieu's in der Kapel war auf ein Postament gestellt, so daß jedermann es sehen konnte. Herr Barbet, Maire von Rouen, Herr Gallard, der perpetuelle Secrétaire der Académie der Wissenschaften und schönen Künste zu Rouen und Herr Adolph Adam, der Freund und Zögling Boieldieu's, traten als Redner auf. Der Sohn und Bruder Boieldieu's wohnten der Feier bei, und standen auf den Altarstufen; Mad. Boieldieu, sagt man, habe von einem Orte, wo sie selbst nicht erblidt werden konnte, die Feier mit angesehen. Nachdem man die Kapelle verlassen hatte, begaben sich die Commissaire der Festlichkeit nach dem Stadthause, wo ein Protokoll darüber aufgenommen wurde. — Zu Bordeaux hat am 11. eine ähnliche Feier statt gefunden an der die vorzüglichsten Künstler der Stadt Theil nahmen. Abends wurde die Bühne des Compositen im Theater bekränzt.

— Leipzig. Die hiesige Universität hat den Königl. Hannoverschen Hof-Kapellmeister Heinrich August Marschner aus Jittau, vormal's hiesigen akademischen Bürger, honoris causa zum Doctor der Philosophie und Magister der freien Künste ernannt.

— München. Mlle. Kari bleibt gegenwärtig hier Gastrolle.

— Berlin. Die laufende Triewoche ist reich an musikalischen Neuigkeiten. Wir beginnen mit dem Concert der Singakademie am Donnerstag, in welchem Gluck's Oratorium Belshazar sehr ehrenwerth aufgeführt wurde. Das Institut hat uns dadurch mit diesem fast vergessenen Werk des großen Meisters bekannt gemacht, welches einzelne außerordentliche Schönheiten, zumal in den Chören enthält, von dem aber auch Nichts das Schicksal des Zeitlichen erfahren hat, nämlich sich überlebt zu haben. Da das Oratorium ungewöhnlich lang ist, so würde sich die Wirkung unstreitig verdoppeln, wenn man es auf eine zweckmäßige Weise verkürzte. Wir finden vielleicht Gelegenheit hierüber ausführlicher zu sprechen. — Die Aufführung der Stimmen von Portici und der Capuleti und Montecchi übergehen wir; dagegen erinnern wir an die des Othello von Rossini, in welcher Oper Hr. Wreda als Othello auftrat, und sich durch seine Gaben und Anlagen, die einer sehr großen Ausbildung fähig sind, allgemeinen Beifall erwarb. — Am Montag gaben die Gebrüder Ganz ein Concert; ihre Leistungen sind bekannt, doch wolte es uns scheinen als habe der Celist an Ausbildung seines Geschmacks und Vortrags sehr gewonnen. In demselben Concert sich die Virtuofin Mad. Holz-Friedrich aus London, und eine uns noch nicht bekannte Sängerin Mlle. Lithander hören; die erstere spielte, die letztere sang gut, doch die erstere mit zu wenig, die letztere mit zu vielem Vortrag. — Am Mittwoch gab Hr. M. D. Möser in seiner Solrée die Sinfonie in Es-dur von Mozart, eine Ouvertüre zur Oper Irene von Arnolt, ein sehr werthvolles Stück, und Beethoven's Sinfonie in D-dur. — Mad. Holz-Friedrich wird nächstens ein Concert geben. — Am Mittwoch wurde Spontini's Vestalin aufgeführt, in welcher Mlle. Stephan die Rolle der Julie übernommen hatte. Im Anzuge schlug der Sängerin die Stimme völlig über und sie konnte die Töne über F kaum herausbringen, zumal A und B. In der Folge jedoch sang sich die Stimme frei, und der zweite Akt war recht gelungen, stellenweis sogar schön zu nennen.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 49.**

Berlin, Freitag den 5. December 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Première Sinfonie composée par Louis Maurer. Op. 67 arrangée pour le Pianoforte à quatre mains par Charles Czerny. Leipzig bei Peters. Preis 2 Thlr.

Man kann sich schon glücklich schätzen wenn man nur immer seine eignen zwei Hände zu Gebote stehen hat, und darf daher nicht murren, wenn einem zwei andere zur Durchspielung einer für vier Hände arrangirten Symphonie, nicht so gleich erreichbar sind. Wir haben denn auch dieses Hülfsmittels, die vorliegende Symphonie näher kennen zu lernen, entbehren müssen, dürfen uns aber dennoch ein summarisches Urtheil darüber erlauben, weil wir die summarische Erinnerung von einer Aufführung derselben in der Soirée des Herrn Röder haben. Diese Erinnerung durch den Durchblick des Arrangements angefrischt, sagt uns, daß das Werk mehr von ehrenwerthem Fleiß, als von genialer Erfindung den Beweis liefert. Es ist für das Orchester schon der Tonart wegen, (F-moll) schwer anzuführen. Das Adagio ist unfertiges Erachtens der gelungenste Satz; es verbindet eine weiche Melodik mit schöner Führung der Harmonie. Das Finale wird wohl den Namen des eigenthümlichsten Stückes verdienen; es ist, abweichend von den gewöhnlichen Finale's eher stürmisch und wild, als grazios gedacht. So lange es in F-moll bleibt, dies ist etwa die erste Hälfte hindurch, möchte man es sogar düster, finster und aufbrausend nennen. Für jedes Orchester wird es indessen eine

ehrentvolle Aufgabe und lehrreiche Übung setz, die Symphonie zur Ausführung zu bringen.

Variations brillantes sur la Cavatine favorite: „O dolce Conento“, suivies d'un Rondo sur un air français, composés pour le Pfte. par Henri Herz. Mainz bei Schott. Pr. 1 Fl. 24 Xr.

Grand Rondo brillant pour le Pfte. sur deux thèmes favoris de Ludovic de Herold et de Halevy par Jacques Herz. Op. 25. Mainz bei Schott. Pr. 1 Fl. 36 Xr.

Rondo militaire pour le Pfte. sur un air favorit du Serment, par Henry Herz. Op. 69. Mainz bei Schott. Pr. 1 Fl. 36 Xr.

Wir haben hier zwei Piecen des berühmten Herrn Heinrich Herz und eine von (so glauben wir) seinem Bruder Jacques Herz vor uns. Die Familie läßt sich nicht verläugnen, denn sie sehen sich alle drei so ähnlich wie ein Ei dem andern, und wir sind mit der Recension derselben im Umsehen fertig, wenn wir sagen, daß sie sämmtlich brillant, angenehm ins Ohr fallend, leicht spielbar u. s. w. sind. In jedem Salon werden sie sich aufs Beste ausnehmen, zumal wenn sie von niedlichen Fingern recht brillant gespielt werden. Sollen wir indessen eins darunter auszeichnen, so wäre es das Rondo über Thematata aus Ludovic, welches auch früher von Chopin einmal mit Vortheil behandelt worden ist. Diese Thematata haben eine besondere Grazie, und singen und spielen sich gleich leicht. Somit empfehlen wir sie denn nebst ihren beiden Gevatterinnen als drei moderne Salongrazien.

Variations pour le Pfte. sur le chant Ecossais de la Sylphide, composées par L. Niedermeyer. Op. 14. Mainz bei Schott. Pr. 1 Fl.

Mosaïque de Ludovic, Opéra de Herold et F. Halevy, des Morceaux favoris de cet Opéra, arrangés pour le Pfte. par A. Adam, Berlin bei Schlesinger. Pr. 3 Thlr.

Ein Paar moderne Lieblingsstücke, wie sie sich das Publikum nur immer wünschen kann. Dieser Adam den wir hier genannt sehen, scheint indessen nicht der alte Adam zu sein, der als Klavierspieler berühmt, Ralfbrenners Lehrer gewesen, sondern der junge Adam, ein Schüler Boieldieus, welcher auch bei der Todtenfeier für seinen Lehrer zu Rouen eine Rede gehalten hat. Ein Glück ist es übrigens, daß er ihm nicht die obige Composition vorgespielt hat, denn sonst möchte der Todte im Grabe, wenn nicht sich umgekehrt, doch vielleicht zu tanzen angefangen haben. Wir wollen damit weder Herrn Adam

noch Herrn Niedermeyer etwas Böses nachgesagt haben, nur auch nichts Gutes. Sondern es ist eben gleichgültige, aber moderne Musik, und da diese Vielen eben nicht gleichgültig ist, so möchte die Majorität in der Welt uns, die wir uns zur Minorität rechnen, leicht überstimmen. Somit Gott befohlen.

*Etudes musicales à quatre mains, composées pour le Pfte. par Henry Bertini Jenne. Op. 97. Mainz bei Schott. Pr. 3 Fl.*

Henry Bertini Jenne steht auf dem Titel, wobei freilich die Namen Henry und Jenne etwas kleiner gedruckt erscheinen, so daß wir auf die Vermuthung kommen Bertini sei der Vatername, die beiden andern nur die Vornamen des Componisten, aber der Teufel mag darauf schwören, ausgenommen der Titelfischer den der Teufel holen möge. Heiße nun der Mann Henry, Bertini oder Jenne, oder wie wir vermuthen, Henry Bertini Jenne, das Lob muß man ihm zollen, daß seine Etuden um Takt, Rhythmus und Phrasirung zu erlangen, ganz zweckmäßig eingerichtet sind, wenn gleich die Phantasie und Erfindung darin nicht völlig so bedeutend erscheint wie in Mozart's Don Juan. Wer sich daher vierhändig üben will, der nehme gedachte Etuden vor, obgleich die Thätigkeit für Hände und Knie (d. h. das Setzen des Pedals) darin nicht sehr groß sein wird.

*Marche facile avec Trio pour le Pfte. à quatre mains, composée par J. Moscheles. Op. 86 a. Leipzig, bei Kistner. Pr. 6 gGr.*

Ein artiges, gut klaviermäßig geschriebenes Stück, desgleichen klar gestochen, auf gutem Papier, folglich klassisch, denn es läßt sich kein Tadel daran auffinden. Mit diesem Zeugniß sind wir fertig.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— London. Madame Caradori, Allan singt gegenwärtig am Hofe zu Brighton.

— Paris. Hr. Meyerbeer hatte sich gegen Hrn. Veron, den Unternehmer der Oper, verpflichtet, ihm, zu einer bestimmten Zeit, eine neue Partitur zu liefern, und sich, im Falle der Nichterfüllung seiner Verbindlichkeit, zur Erzielung einer Summe von 30,000 Frs. anheischig gemacht. Eine Krankheit der Gattin des Componisten veranlaßte diesen, sie nach Italien zu begleiten, und da die neue Oper mithin nicht zur bestimmten Zeit vollendet war, so sandte Hr. Meyerbeer Hrn. Veron die stipulirten 30,000 Frs. Dieser behielt 20,000 davon zurück und übermachte 10,000 dem Verfasser des Textes, der bereits 5,000 im Voraus erhalten hatte. Hr. Meyerbeer kam unterdeß nach Paris zurück; Veron erfuhr, daß die Oper vollendet sei und schickte ihm auf der Stelle die 30,000 Frs. zurück. Die Partitur befindet sich gegenwärtig in den Händen des Hr. Veron, und die Oper wird, gleich nach der Aufführung der „Juive“ von Halevy, die in den ersten Tagen des Decembers gegeben wird, einstudirt.

— Münster. Am 23. wurde hier zur Feier des Cäcilienfestes, vom musikalischen Verein, Handn's großes Meisterwerk „die Schöpfung“ gegeben. Die Aufführung war im Ganzen recht gelungen zu nennen, sowohl die Solos als die Chöre wurden gut vorgetragen, und gereichten den Kräften des Vereins, so wie den Talenten des Musik-Directors Herrn Schindler, der sich hier wieder in vielen Rücksichten als großen Musikkenner und tüchtigen Direktor bewährte, zur Ehre.

— Königsberg. Es kann jetzt mit Bestimmtheit versichert werden, daß der schon früher in diesen Blättern ausgesprochene Wunsch: im nächsten Frühjahr hier ein großes Musikfest veranstaltet zu sehn, wirklich in Erfüllung gehen wird, indem sich schon jetzt ein Comité gebildet hat, unter dessen Leitung in der Pfingstwoche k. J. an drei auf einanderfolgenden Tagen zu wohltätigen Zwecken ein wirkliches Dänemarksches großes Musikfest allen Freunden der Musik versprochen wird.

— Halle. Der thüringische Musikverein hat eine Unterzeichnung eröffnet, um in einem, zu künstlerischen Leistungen zu bestimmenden Gebäude eine colossale Nachbildung der betreffenden Halle der Westminster-Abtei, mit dem Ehren-denkmale Händel's, der bekanntlich in Halle geboren ist, errichten zu lassen.

— Berlin. Der musikalischen Ereignisse in dieser Woche sind mancherlei. Im Theater ließ sich der Sänger Herr Eichberger hören, welcher ganz vortrefliche Mittel besitzt und auch im Ganzen gut vorträgt, wiewohl er es noch zu keiner feineren und höhern Ausbildung gebracht hat. Er trat als Nabori auf, eine Partie die seinem schönen Tenor ganz besonders günstig ist. — Am Montag gab Mad. Holst-Friedrich aus London ein Concert im Saale des Schauspielhauses, in welchem sie sich als vortreffliche Virtuosa auf der Pedalharfe geltend machte. Zugleich wurden in der Soirée des Herrn Riez zwei neue Quartetten, das eine vom Concertmeister Henning, das andere von Ferdinand Riez vorgetragen. Beide Arbeiten sind recht ehrenwerth zu nennen, namentlich in beiden die Scherz; indessen ist das Werk von Riez ungleich genialer. — Am Dienstag ließ sich Herr Pasont im Schauspielhause hören, indem er eine Phantasie von seiner Composition und zwei andere Piecen spielt; der lebhafteste Beifall wurde dem ausgezeichneten Virtuosen zu Theil. — Wie wir hören verläßt Herr Hammermeister die hiesige Bühne, und Herr Pief ist an seiner Stelle engagirt. — Eine traurige Nachricht haben wir mitzutheilen: Am 29. verstarb hieselbst der mit Recht geschätzte Clavierspieler Wißke im Hauch plötzlich an innerem Blutsturz und Lungenlähmung. Er war aus Habelschwerdt in Glog gebürtig; seine erste musikalische Bildung, erhielt er durch Schnabel und Verner in Breslau, und kam dann als Schüler zu Hummel nach Weimar, wo er mehrere Jahre blieb. Seit etwa sechs Jahren hatte er sich in Berlin ansäßig gemacht, wo er unter den ersten Pianofortspielern und Lehrern eine ehrenvolle Stelle einnahm. — In künftiger Woche wird, wie Pariser Blätter melden, Herr Meyerebeer hieselbst eintreffen, muthmaßlich um seine neue Oper hier einzustudiren. — Herr Skramstad ein geschickter Clavierspieler aus Norwegen gebürtig, der indessen lange zu Paris gewesen ist, und dort den Unterricht von Heinrich Herz genossen hat, und sich nun bereits seit längerer Zeit hier befindet, wird binnen Kurzem ein Concert veranstalten, um sich öffentlich hören zu lassen. Wir machen das Publikum im Voraus darauf aufmerksam.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 50.**

Berlin, Freitag den 12. December 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Prænumerationspreis von 1½ Thlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Trois Duos concertans pour Piano et Violon sur des Thèmes favoris: 1) Valse du Duc de Reichstadt, 2) Thème favori de Gustave, 3) Cavatine de la Zelmira, composées par Henri Herz et C. P. Lafont. Oeuvre 75. No. 1, 2, 3, Pr. 1 Thlr. 6 Gr.

Wir haben schon oft die Leser der Iris auf die artigen, eleganten und pikanten Concertstücke aufmerksam gemacht, welche Lofont und Herz als die Kinder ihrer künstlerischen Ehe in die Welt schicken: Jetzt wo wir kürzlich Gelegenheit gehabt haben, eines der wohlzugerufensten dieser Kinder persönlich kennen zu lernen, d. h. ins Deutsche übersetzt, es von Lafont und einem andern geschickten Virtuosen, der, wenn er auch nicht Herz selbst war, doch vielleicht eben so gut, wo nicht besser spielte (es war der kürzlich verstorbene Hauf), ausführen zu hören: Jetzt sehen wir erst recht klar ein, wie geschickt diese Zwillingeskiner von Zwillingesvätern nicht eben geschaffen, aber doch erzogen sind. Herr Herz behandelt das Klavier ebenso mit der Kenntnis des Virtuosen für den Salon, wie Herr Lafont die Violine; und beide sind darin ausgezeichnet daß keiner auf Kosten des andern glänzen will, sondern sie stets mit gemeinschaftlichen Mitteln die Wirkung des Ganzen hervorheben. Es ist zwar nicht möglich, daß wir aus den vorliegenden Nummern, in welchen Klavier- und Violinstimme einzeln gestochen sind, die genaue Wir-

kung derselben entnehmen könnten; indessen verrathen es doch viele einzelne Züge, wie sorgfältig sie in dieser Beziehung gearbeitet sind. Möchten unsere Virtuosen den Vortrag dieser Piecen, die ohne Vortrag eben nichts sind, doch ja nicht vernachlässigen, weil sich eine gewisse Politur der Virtuosität nur an solchen Compositionen erwerben läßt, die nicht auf das Wesentliche, sondern allein auf die formelle Darstellung berechnet sind.

Six Impromptus caractéristiques pour le Pste., composés par Guillaume Taubert. Op. 14. 1) Zu Weihnachten, Preis  $\frac{1}{3}$  Thlr., 2) der Maskenball  $\frac{1}{3}$  Thlr., 3) Frühlingsempfindung  $\frac{1}{3}$  Thlr., 4) Walpurgisnacht  $\frac{1}{3}$  Thlr., 5) die Jagd  $\frac{1}{3}$  Thlr., 6) der Traum  $\frac{1}{3}$  Thlr. Berlin bei Trautwein. (No. 3 — 6 erscheinen später).

Unter den oben angegebenen Namen liefert uns der Componist eine Reihe charakteristischer Stücke, von denen die zwei ersten, „Weihnachten und der Maskenball“ vor uns liegen. Das erstere von beiden haben wir schon betrachtet, und im vorigen Jahre in der Iris recensirt. Es war damals aber in einer andern Gestalt erschienen, und namentlich ungleich schwerer zu spielen als nach dem jetzigen umgearbeiteten Arrangement. Der Componist hat, (rariissima avis) einigen Winken, die gegenwärtiger Redakteur der Iris ihm damals gab, deren er speciell sich indessen selbst nicht zu erinnern weiß, Folge geleistet, und es will uns bedünken als habe er sehr gut daran gethan. Das Stück hat jetzt einen ganz leichten Fluß bekommen und ist sowohl hinsichtlich der Gedanken, als der Ausführung sehr schnell zu übersehen; ein wenig berlinische Routine und Localkenntniß des Weihnachtsmarktes gehört indessen dazu, um ganz damit vertraut zu werden. Gleich der Anfang stellt in der Nachahmung von Trommeln und Pfeisen einen Moment des Weihnachtsmarktes dar, indem das Thema aus der Melodie des wohlbekannten „Gahni wer kauft?“ gebildet ist. Haben wir uns so mit dem Componisten auf dem Weihnachtsmarke ergötzt, so werden wir auch sehr gern mit ihm auf den Maskenball gehen: Nirgend hat Herr Taubert so viel Gelegenheit sich das Publikum der Musikliebhaber zu verbinden als hier. Denn auf dem Ball wird getanzt, und wo getanzt wird, hört man Tanzmusik, und Tanzmusik ist nach den neuesten Entdeckungen, bei weitem von allen Gattungen die höchste, selbst die Kirchenmusik nicht ausgeschlossen, weshalb denn auch Strauß ungleich höher steht als Handel. Es ist aber nicht unsere Absicht die artige Composition des Herrn Taubert hier zu perfisfieren, sondern wir sagen in vollkommen ehrlicher Meinung, daß sie uns als ein, für den Geschmack der Dilettanten sehr glücklich berechnetes Musikstück erscheint. Wie es nicht anders sein kann so besteht dieser Maskenball aus einer Kette einzelner Tänze, ist eine Art von Tanzguirlande, in welcher der Componist sehr artige Blumen gepaart hat. Man sieht darin Walzer, Galopp's, Contredänze, Masurée's, prächtige Polonaisen neben einander blühen, und doch fettet sich das Ganze zu einem recht artigen oft sogar sehr originellen

Musikstück zusammen. Das Einzige was wir daran zu erinnern hätten wäre das, daß uns der Plan oder besser die Tanzordnung nicht ganz zusagt. Wir hätten gewünscht, die Polonaise machte, wie auf jedem Ball, den Eingang; sie würde zu einer Introduction am besten gelangt haben. Demnach hätten wir den immerwährend wiederkehrenden Walzer zum Grundthema genommen, und ihn als Rondo behandelt, dessen Zwischensätze durch die verschiedenen Galopp's, Contredänze, Kadova's, Masurecks u. s. w. gebildet worden wären. Auch würden wir es für dienlich gehalten haben, wenn man der Phantasie des Spielers ein wenig zu Hülfe gekommen wäre, und ihm einige Werkzeichen über die Noten gesetzt hätte, die das was der Componist wollte, etwas bestimmter erklärten. So gehen uns vielleicht bisweilen sehr artige Züge verloren. Doch genug des Krittelns über ein so anspruchsloses und doch so ansprechendes Werkchen. Wir freuen uns sehr auf die folgenden Nummern, bei denen vielleicht unser Wink wegen der erklärenden Ueberschriften beherzigt wird. Für diese können wir nichts besseres wünschen, als daß jeder Vater der ein klavierspielendes Töchterchen hat, jeder Bruder, der sich galant gegen eine hübsche Schwester erweisen will, jeder Bräutigam, jeder Hausfreund u. s. w. mit dem Weihnachten ein Weihnachtsgeschenk mache, und den Maskenball hinzufüge, damit er wenigstens zum Carneval bereit sei.

Ouverture für das Pfte., Gomis le Revenant (das Gespenst).

Op. 83. Berlin bei Schlesinger. Pr. 17½ Sgr.

Die Verlagshandlung hat unstreitig ein verdienstliches Werk, eine Reihe von Ouvertüren drucken lassen von denen diese die 83. bildet. Gomis ist ein junger französischer Komponist (vielleicht ein Spanier von Geburt, wenn man dem Namen folgen will). Er muß also auch im jungen französischen Stil schreiben, ein Stil, der uns lange nicht so gut gefällt wie die jungen französischen Weine oder auch Weiber und noch besser Mädchen. Indessen mag es sein daß diese sich im Ganzen eben so kokett ausputzen wie der moderne französische Stil in der Musik und mithin nicht vielmehr taugen wie dieser. Die vorliegende Ouvertüre wenigstens wird uns nicht bestimmen nach Frankreich zu reisen, um etwa dort unsern Geschmack auszubilden, denn obwohl wir nicht verkennen wollen, daß manche artige pikante Wendung darin ist, daß wenigleich Vieles gesucht, doch auch Manches gefunden ist; so hat uns das Ganze doch einen zu schlechten Knochenbau, um auf eine andere Schönheit als auf die sogenannte Beauté du diable Anspruch machen zu können. Diese aber verfällt, wie wir alle nur zu gut wissen, gar zu rasch, und wir möchten daher dem Publikum anrathen, gedachte Ouvertüre gleich zu kaufen, weil sie, obwohl jetzt noch ganz artig, frisch und wangenroth, über's Jahr doch schon häßlich und abgewelkt aussehen möchte. Sie gleicht dann vielleicht dem Gespenst, zu dem sie jetzt gehört.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Petersburg. Am 26. v. M. gaben die Gebrüder Eichhorn hier ihr zweites Concert. Sie fanden unbeschreiblichen Beifall.

— Genua. Am 25. v. M. ist Vaganini hier angekommen.

— Paris. In dem letzten, von Hrn. Berlioz in Paris gegebenen Concert, trat unser talentvoller Landsmann, der Violinist Panofka, zum ersten Male nach seiner Ankunft in der dortigen Hauptstadt, auf. Er spielte eine Phantasie über Gretry's wohlbekanntes Thema aus Richard Löwenherz; uns fièvre brulante, die schon von Anfang an mit lautem Beifall aufgenommen wurde, der sich, nach der Beendigung seines Spiels, verdoppelte.

— Kassel. Am 20. Novbr., Morgens, starb hieselbst die Gattin unfres berühmten Kapellmeisters Spöhr, Dorette Spöhr. Dieselbe war eine Tochter des Kammermusikus Scheidler zu Gotha, am 2. Mai 1786 geboren. Im Jahre 1806 verheirathete sie sich mit Spöhr. Sie war schon damals eine ausgezeichnete Virtuosa auf der Harfe, vervollkommnete sich aber später noch mehr, und hat viele Reisen mit ihrem Mann gemacht, der unter andern eine Anzahl sehr dankbarer aber schwerer Concertstücke für Harfe und Violine setzte, um sie mit seiner Gattin auszuführen. Mad. Spöhr war die erste deutsche Künstlerin auf der Harfe, welche mit den Französinen und Italienerinnen, Longhi, Vollet, Demars und andern wettern konnte, so sie in mancher Hinsicht übertraf. Seit dem Jahre 1826 mußte sie ihrer geschwächten Nerven wegen das Instrument aufgeben; hat sich aber seitdem noch einigemal als sehr ausgebildete Klavierspielerin öffentlich hören lassen.

— Berlin. In Beziehung auf die musikalische Ausbildung des jüngst verstorbenen Virtuosen auf dem Corgephano, Hrn. Wilhelm Hauck ist uns folgende Mittheilung gemacht worden, Herr Hauck wurde im Jahre 1814 in Breslau, von dem Stadtrath Herrn Conrad an Kindesstatt angenommen, der seinen Unterricht dem damals dort ansässigen Musik-Direktor Herrn Wienbach anvertraute, welcher den talentvollen Knaben bis zum Jahre 1821 unentgeltlich im Klavierspiel und in der Composition unterrichtete. In diesem Jahre zog Herr Wienbach nach Berlin, wo er auch noch jetzt wohnt und als geschäfter Klavierlehrer und gründlicher Theoretiker der Musik bekannt ist. — Die Woche war nicht sehr reich an Musik-Ereignissen. Am Freitag trat Herr Hoffmann nach seiner Urlaubsreise zum erstenmale wieder als Murney im unterbrochenen Opferfest auf. Mad. Marra gab die Elvira aber nicht mit glücklichem Erfolg. — In der Königsstadt gab man eine neue Oper, der neue Figaro von Ricci, einem jetzt verlebten italienischen Componisten; dies ist schon eine schlechte Empfehlung, indessen gestehen wir daß die Musik uns vernünftiger und besser erschien als wir dachten, wenn gleich freilich nicht eben etwas Sonderliches darin vorkommt. Ricci ist nicht so auffallend im Guten, dafür aber auch nicht so auffallend im Schlechten wie Bellini. Das Ganze aber hat einen Hauptfehler, es ist so langweilig daß man es als homöopathisches Mittel wider den Rinnbackenkrampf gebrauchen könnte, der bekanntlich mitunter vom Gähnen entsteht. — Im Königl. Theater trat Dlle. Stephan als Gräfin im Figaro auf, sang jedoch nur bedingt gut. Ueberdies mußte sie beide Arien transponiren, und dadurch konnte sie die hohen Töne nicht herausbringen. — Am demselben Abend spielte Herr Möser in seiner Soléc drei Quartetten, eins von Haydn, eins von Mozart und eins von Beethoven (B-dur) mit bekannter genialer Auffassung.



# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

Redakteur L. Kellstab.

Fünfter Jahrgang.

**N<sup>o</sup> 51.**

Berlin, Freitag den 19. December 1834.

Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der Iris, welche für den Pränumerationspreis von 1½ Rthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

Wie groß ist des Allmächtigen Güte, etc., von Gellert. Motette für Männer-Gesang mit obligater Orgel- oder Pianoforte-Begleitung, in Musik gesetzt von Ernst Köhler. Op. 44. Breslau, bei Cranz. Pr. 20 Gr.

Der wackere Organist aus Breslau Herr Köhler, hat uns hier wieder ein Musikstück gegeben welches deutschem Ernst und Fleiß Ehre macht. Unstreitig haben Bernhard Klein's meisterhafte Arbeiten in diesem Felde der Musik, den bewegenden Anstoß zu so vielen ähnlichen, welche jetzt erscheinen, gegeben, und so wirkt das Gute immer fort und fort. Eine brillante Orgeleinleitung eröffnet diese Motette; vielleicht hätte dieselbe ein wenig strenger im Kirchenstil sein können, indessen ist man es gewohnt, daß die kirchliche Weise sich heut zu Tage der weltlichen gar sehr nähert, was sowohl von der Musik wie von den Predigten und dem Gottesdienste überhaupt, als sogar von der äußerlichen architectonischen Form der Kirchen gesagt werden kann. Der erste Vers des berühmten Liedes wird hierauf in einem Allegro maestoso durchgeführt. Unseres Erachtens ist indessen der immer weiche demüthsvolle Ton des Gedichtes nicht ganz wiedergegeben, und haben vermuthlich die beiden ersten Worte des Liedes den Componisten verleitet denselben eine zu prächtige Farbe zu geben. Er hätte sich unseres Erachtens mehr an die zweite Zeile: „Ist der ein Mensch den sie nicht rührt“, halten sollen.

Der hierauf folgende recitativische Satz ist eigenthümlich und angemessen, und das Duett schließt sich demselben in ähnlichem Sinne an. Von sehr schöner Wirkung ist der Schlußchor, dem ein choralmäßiger Solosatz als Basis dient, welcher nachher vom vollen Chor aufgenommen und gegen die kunstreich figurirte Orgelbegleitung ernst durchgeführt wird. Das Ganze rundet und gestaltet sich sehr gut, und ist zur öffentlichen Aufführung sehr zu empfehlen.

Vocal-Musik mit Begleitung der Orgel zu einer kirchlichen Todtenfeier über den Text: Der Mensch lebt eine kurze Zeit etc., componirt von Bach. Leipzig, bei Peters. Pr. 20 Gr.

In einer Zeit wo ein Straußischer Walzer höher geachtet wird als eine Beethoven'sche Ouvertüre, ist es schon an sich verdienstlich, wenn Jemand noch soviel ernsten Willen und Muth hat, seine Zeit an die Composition eines Kirchenstückes zu wenden. Ehe wir also den ersten Takt ansehen, sagen wir dem Componisten schon Dank für seine Arbeit. Soweit seine Bestrebung. Was nun die Leistung anbelangt, so wollen wir sie gerade nicht mit den tief sinnigen Werken des großen Namensverwandten des Componisten zusammensstellen, noch sie mit dem Maassstabe Händel'scher Schöpfungen messen, denn dies wäre ungerecht gegen jeden jüngern Zeitgenossen: allein selbst mit neuern Meistern verglichen, bleibt die eigentlich musikalische Erfindung, und die Auffassung des Gedichts doch zu sehr auf der Stufe der Gewöhnlichkeit, als daß wir trotz unserer Achtung vor dem Willen, dem Vollbringen einen hohen Werth beilegen könnten. Wenn der Componist zu dem Studium der Formen ein höheres Aesthetisches fügte, so würde er unstreitig viel bedeutendere Sachen liefern.

Erkönig, Gedicht von Goethe, für eine Singstimme mit Guitarre-Begleitung, componirt von Carl Mietzke. Berlin, bei Grubenschütz. Pr. 15 Sgr.

Eine tausend und erste Composition zu den tausend bereits erschienenen der berühmten Goetheschen Ballade, die wir jedoch im Allgemeinen willkommen heißen können. Der erste der unseres Wissens den Gedanken aufgrasste, daß man den Erbkönig nicht schauerlich, sondern milde und schmeicheleisch überredend darstellen müsse, war Bernhard Klein. Diesem Gedanken ist der Componist auch gefolgt, nur hat er ihn etwas zu scharf hervortreten lassen, indem sein Erbkönig beinahe eine Schlummerarie, ähnlich der aus der Stummen von Portici, singt, so daß wir uns nun umgekehrt verwundern müssen, wie das Kind bei so reizendem, süß überredendem Flehen sich fürchten kann. In der Folge wird der Erbkönig bestiger, doch haben wir die Steigerung leider nicht ganz genau verfolgen können, weil unglücklich Weise ein Blatt in dem Heft fehlt. Im Ganzen ist der musikalische

Werth der Composition größer als der dichterische, namentlich wird uns zu häufig darin deklamirt.

Wanderlieder von L. Uhland, in Musik gesetzt für eine Singstimme, mit Begleitung des Pffe. von Joseph Dessauer. Op. 1. Berlin, bei Schlesinger. Pr.  $\frac{1}{2}$  Thlr.

Dieser mutmaßlich junge Dessauer ist also keinesweges der sogenannte alte Dessauer, und seine Lieder sind daher auch Wanderlieder und nicht Marschlieder, wie der alte Bramardas sie gewiß componirt hätte. Indes im Ernst gesprochen, sind diese Wanderlieder sehr erfreuliche Compositionen, in denen wir ein glückliches Talent, vereinigt mit einer dichterischen Auffassung antreffen. Ohne in die Ausschweifungen der meisten neuen Liedercomponisten zu verfallen, zeigt der junge Musiker doch, daß er sich alle Fortschritte der modernen Kunst zu eigen gemacht hat. Seine Formen sind frei, entwickelt und dennoch einfach. Ebenso ist es mit der Deklamation, welche gleichfalls frei und streng genannt werden kann. Die Auffassung der Gedichte im Sange ist zwar nicht leicht zu verfehlen, da schon zu viele Compositionen vorangegangen sind, und diese schönen Gedichte sich zu bestimmt ausdrücken. Indessen wie oft haben wir unter ähnlichen Umständen auf's Größlichsie irren sehn! Und überdies giebt es gewisse feinere Züge woran man leicht bemerken kann, ob jemand einem fremden Vorbilde gedankenlos folgt, oder durch Anerkennung den gleichen richtigen Pfad wählt. Wir können nichts Einzelnes aus diesen Liedern herausheben, denn mit schlagender Genialität, wiewohl sich in allen Eigenthümlichkeit ausdrückt, tritt keines hervor, aber sie haben uns alle warm angesprochen, und sind die besten, die wir seit langer Zeit zu Gesicht bekommen haben. Wird sich der junge Musiker auf dieser Bahn befestigen, so hegen wir wirklich den Wunsch, was uns freilich sehr selten kommt, unsere eigenen Gedichte von ihm componirt zu sehn. Er gehe aber vorwärts, denn was als ein Anfangswerk gelungen ist, das ist freilich nicht genügend für reifere Jahre.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Paris. In dem letzten, von Herrn Berlioz in Paris gegebenen Concert, trat eine junge Sängerin, Mad. Willien-Bordogni, auf, die in der Schule ihres Vaters, des berühmten Tenoristen, gebildet, sich durch eine ausgezeichnete Methode bemerklich machte. Auch ihre Stimme, ein Mezzo soprano, hat viel Angenehmes. — Die größte Anzahl von Vorstellungen von Meyerbeers Oper: Robert le Diable, hat in Frankreich, in Toulouse (54), Marseille (51), Bordeaux (47), Lyon (32), Nantes (27), Dijon (25), dem Havre (21), West (19) und Amiens (14) stattgefunden. In Deutschland ist die Oper auf 24 — 26 Theatern gegeben, außerdem in London, Brüssel, Bittich, Antwerpen, Ghent, in Amsterdam, im Haag, in Kopenhagen, in Weß, in Zürich, in St. Petersburg, Nizza u. s. w. aufgeführt worden. — Der Minister des Innern hat der Wittve

des bekannten Componisten und Musik-Historikers Echoron eine Pension von 1,200 Frs. bewilligt.

— Leipzig. Am 7. December starb in der Blüthe seiner Jahre Herr Ludwig Schunke aus Stuttgart, bekannt durch seine vorzüglichen Leistungen auf dem Forte-piano, die sowohl in Dresden, als auch in Leipzig gerechte Anerkennung fanden.

— München. Die größte dramatische Sängerin Deutschlands Dlle. Schöcher hat sich leider wegen geschwächter Gesundheit von der Bühne zurückziehen müssen.

— Magdeburg. Seit mehreren Wochen haben unsre Winterconcerte ihren Anfang genommen, und zeichneten sich durch die gelungene Aufführung der Symphonie in C-moll von Beethoven und der in F-moll von Kalkboda aus. Weniger gut wurden die Symphonien in C und B-dur von Beethoven, die zweite von Kalkboda und die erste von Spohr gegeben, ganz kürzlich aber war die Aufführung der uns und dem Orchester bekanntesten Symphonie in D-dur von Beethoven, wobei wir noch bemerken müssen, daß wir es niemals billigen können, wenn, wie es hier geschah, die Theile einer Symphonie durch Kien und Concerteinschießel getrennt werden. Neu war uns die geistreiche Overture zum Sommer-nachtsstraum. Außerdem spielte Herr Schapler, ein trefflicher Cellist ein Concert von Romberg ganz meisterhaft und auch großen Beifall fand Fräulein Clara Wieck aus Leipzig, welche nach 2, von ihr mit großem Beifall gegebenen Concerten, sich in 4 Abonnementconcerten als außerordentliche Klavierpielerin zeigte. Die junge Künstlerin spielte Compositionen von Viris, Herz, Chopin und das große Trio in B-dur von Beethoven. Sie wird vielleicht im Anfang des nächsten Jahres Berlin besuchen, wo wir ihr dieselbe gute Aufnahme, wie hier, wünschen. — Schließlich erwähnen wir der Aufführung des Requiem von Mozart, welche der hiesige Singverein am Todtenfeste veranstaltete.

— Berlin. Die musikalischen Ereignisse der vergangenen Woche reduciren sich auf Weniges. Herr Musikdirector Grell gab ein Concert für Gesang à Capella im Saal der Singakademie in welchen außer mehreren gelungenen Compositionen von ihm selber, auch die einiger anderer Meister, wie z. B. von Durante, Sebastian Bach, Zelter u. s. w. aufgeführt wurden. Unter den neuern Compositionen befand sich auch ein Versett von Bohant und eines dergleichen Curichmann. Den meisten Eindruck auf die Niletanti machte eine Composition von Kungenhagen: „der Weihnachtsgefang der Engel“ betitelt, die auch wirklich sehr viel Liebliches und hart Gedachtes enthält. Das Concert war zugleich die Geburts-tagfeier Zelters. — Am Freitag ließ sich Lasont zum drittenmale hören. Er spielte zwei Soli im Opernhause, deren erstes das schon einmal von ihm vorgesagene Concert war. Dieses enthält dasjenige Stück in welchem er die schöne Eigenthümlichkeit des Spiels am meisten entwickelt. Es ist das Adagio, welches er in der That mit höchster Meisterchaft vortrug. — Am Mittwoch feierte Herr Böser den Geburtstag Beethovens, durch Aufführung mehrerer größerer Beethovenscher Kompositionen. Herr Taubert spielte nach der Overture zur Eröffnung des Hauses („einer der schwächeren Arbeiten des Meisters“) das außerordentlich schöne Concert in C-moll, mit Kraft, Feuer und innigem Ausdruck. Demnachst sang Herr Wader das Lied: „Herz mein Herz u. s. w.“. Zum Schluß wurde die Symphonie in B-dur mit großer Präcision vom Orchester aufgeführt. Eine allgemeine Begeisterung durchdrang die Versammlung, die zu unserer Freude so zahlreich war als der Saal sie fassen konnte.

# **Iris**

## **im Gebiete der Tonkunst.**

**Redakteur L. Kellstab.**

**Fünfter Jahrgang.**

**N<sup>o</sup> 52.**

**Berlin, Freitag den 26. December 1834.**

**Im Verlag von T. Trautwein, breite Straße Nr. 8.**

---

Wöchentlich, an jedem Freitage, erscheint eine Nummer der *Iris*, welche für den Verkaufspreis von 1  $\frac{1}{2}$  Nthlr. für den Jahrgang von 52 Nummern durch alle Buch- und Musikhandlungen, mit geringer Preiserhöhung aber auch durch die Königl. Preuss. Postämter, zu beziehen ist.

---

### **I. Ueberblick der Erzeugnisse.**

**Grande Sonate composée et dédiée à son ami R. Schumann par L. Schunke. Oeuv. 3. (Pfennigmagazin). Leipzig, im Verlagsmagazin bei Julius Werder.**

**Variations concertantes sur la Valse funèbre de François Schubert, (Sehnsuchtswalzer), composées et dédiées à Mad. Henriette Voigt par Louis Schunke. Oeuv. 14. Leipzig, chez Breitkopf et Härtel. Pr.**

Wir haben es hier mit zweien Werken eines vor wenigen Wochen verstorbenen talentvollen jungen Musikers zu thun, der sich namentlich als Virtuose ausgezeichnet hat. Es ist nicht nur eine Pflicht der Kritik an sich, sondern auch eine der Pietät welche wir hierbei erfüllen, zumal da wir wissen, daß der Componist sogar noch in den letzten Augenblicken seines Lebens einen Werth darauf legte, für diese Richtung seines künstlerischen Strebens eine Anerkennung zu finden. Es hat etwas ungemein Rührendes, daß der Mensch in dem Augenblicke wo er vom irdischen Dasein scheidet, die Freuden dieser Welt mit Heiterkeit verlassen kann, aber daß ihm gerade da, wo alles Andere gleichgültig wird, die Güter seines Geistes, die ihm hier schon (so dem in seiner Weise) seinen Antheil an der Unsterblichkeit, das heißt an der Förderung des Gedankens im Allgemeinen, sicherten, als die höchsten vor die

Seele treten und seine Sorge, diese der Welt zurückzulassen, damit eine Spur seines Daseins bleibe, seine Brust mehr erfüllt als der Schmerz des Abschiedes und die dunkel bevorstehende Zukunft. Weil von einem abgeschiedenen Künstler die Rede ist, haben wir das letzte Blatt dieses Jahres gewählt, um noch an ihn zu erinnern. In den zwei vorliegenden, uns durch theilnehmende Freundesband zugesandten Werken, offenbart sich ein Zwiefaches von einander bestimmt unterschiedenes Streben. Bei der Sonate hat es der Componist gleich dieser höheren Kunstform angefühlt, daß bei ihr die Forderungen der Virtuosität zurücktreten müssen, damit das höhere organische Bildungsgesetz in seine vollen Rechte wieder eingesetzt werde. Das Werk zeigt somit überall die achtungswerthesten Bestrebungen, die auch im Ganzen ihr Ziel erreichen, wiewohl wir einzelne, entweder absichtliche, aus einer Richtung der Zeit hervorgehende, Schroffheiten, oder vielleicht zufällige Unbehilflichkeiten wahrnehmen, die sich besonders in der harmonischen Färbung zeigen. Indessen geschieht dem Werth des Ganzen doch wenig Eintrag dadurch, und wir dürfen Musikern, wie ernstlich gebildeten Liebhabern rechte Freude daran aufrechtlich versprechen, denn es lebt ein Geist in dieser Composition, welcher offenbar mit dem verwandt ist, was Beethoven und nach ihm Weber und mehrere andere in der Form der Sonate niedergelegt haben. — Was die Variationen anlangt, so läßt sich aus zwiefachem Grunde der Werth derselben nicht unmittelbar aus dem Notenheft bestimmen, weil sie erstens concertirend mit Orchester geschrieben sind und zweitens einen so hohen Grad der Virtuosität erfordern, daß die lebendige Ausführung uns, nach unserer mehr darüber ausgesprochenen Ansicht, unerläßlich erscheinen muß. Jedenfalls aber sind dieselben ein äußerst glänzendes Klavierstück, und bekunden es klar wie ausgezeichnet der Verstorbenen als Virtuose auf dem Instrument war; selbst wenn wir ihn nicht persönlich gekannt, und sein elegantes, technisch ungemein vollendetes Spiel schon vor zwölf Jahren in Heidelberg kennen gelernt hätten, so würden wir aus dieser Composition welche das Instrument auf so vielfältige und geschickte Weise benutzt, einen sichern Schluß darauf machen können. Diese wenigen Worte sind der Nachruf an den jung abgeschiedenen Künstler, mit dem viele schöne Hoffnungen zu Grabe gegangen sind. Möchte unsere Anerkennung denen, die ihm so nahe standen, daß sein Tod sie auch in ihrer Persönlichkeit schmerzlich berührt hat, einige Freude gewähren. Wir dürfen wenigstens sagen, daß sie aus der Wahrheit unserer Ansicht hervorgegangen sind.

Grande Sonate d'étude doigtée pour faire atteindre l'habileté supérieure du Mécanisme dans plusieurs nouvelles formes des Passages, composée pour le P<sup>ie</sup>. par Charles Czerny. Op. 268. Leipzig bei Peters. Pr. 1 Thlr. 20 Gr.

Was man sich von dieser Sonate erwarten kann, verspricht der Titel schon. Es könnte übrigens der Einfall, eine solche glänzende Sonate zu

schreiben, nicht leicht einem dazu geeigneteren Componisten kommen als gerade Herrn Ejerny, der das Instrument genau kennt und selbst soviel in der neuern Weise geschrieben hat, daß ihm nicht leicht etwas unbekannt geblieben sein kann, was wesentlich zu Erweiterung der Mechanik des Instruments beigetragen hätte. Der Componist giebt es gewissermaßen durch den Titel auf, selbst als Erfinder von Passagen aufzutreten, indem er das was man in neuern Werken von der Art findet zusammenstellen, und in das Ganze eines Musikstücks bringen will. Nur die Schwierigkeiten in Chopin's Weise hat er weggelassen, wenigstens nur geringe Andeutungen davon gegeben, was wiederum sehr zweckmäßig ist, da Chopin's Schwierigkeiten nach unserer Ansicht nur in einer ununterbrochenen Kette gesuchter Unbehältslichkeiten bestehen, die weder die Wirkung des Ganzen fördern, noch einzeln sehr glänzend hervortreten, indem man oft die Schwierigkeit einer Passage gar nicht zu ahnen vermag. Herr Ejerny aber hat in der That auf viel dankbarere Weise für den Spieler gesorgt, und doch dem Ganzen Form und Interesse zu geben gewußt. Wir empfehlen daher, aber nur geübteren Spielern, diese Sonate recht angelegentlich, und sogar für Virtuosen wird dieselbe ein sehr angemessenes Glanz- und Prachtstück zum Vortrag in geselligen Zirkeln, oder in kleineren musikalischen Soiréen sein.

Legenden für eine Singstimme mit Begleitung des Pfl., componirt von C. Loewe. Op. 31 und 33. Berlin, bei Schlesinger. Pr. jede No. 1 Thlr.

Der Componist ist in dieser Gattung gleich durch das erste Auftreten auf das Vortheilhafteste bekannt geworden, und so darf man auch im Voraus von ihm in derselben etwas Gutes erwarten. Diese Erwartung täuscht denn auch bei den vorliegenden Legenden auf keine Weise. Das Einzige was wir gegen dieselben einzuwenden hätten wäre, daß sie für die fromme Pöbelsynagoge der Legenden, mitunter ein wenig zu lebendig oder wenigstens zu bewegt gehalten sind. Die erste dieser Legenden, die Jungfrau Lorenz betitelt, giebt einen recht augenscheinlichen Beweis wie bedeutsam, wie wichtig das Amt der Kunst werden kann. Kaum einige Jahre ist es her, daß Niemand von der Jungfrau Lorenz etwas gewußt hat. Jetzt ist wenigstens in unsern Gegenden jedermann mit der Legende vertraut, und nur deshalb, weil ein großer plastischer Künstler (Rauch) auf einer Reise durch vaterländische Provinzen dieselbe kennen lernte, und sie durch eine reizende Gruppe in das Gebiet der Kunst einpflanzte. Seitdem man die Abgüsse dieses Kunstwerks auf allen Nippetischen stehen sieht, ist die Legende Jung und Alt bekannt, und schon verschiedene Dichter und Componisten haben ihre Kräfte daran versucht. Loewe's Arbeit ist sehr schätzenswerth, und das Gedicht, wiewohl im Ganzen schwach, hat einzelne gute Momente. Am besten gefällt uns die Auffassung an der Stelle wo die Jungfrau Lorenz einschlüft, wozu der Componist ein choralartiges Andante gesetzt hat, gleichsam um anzudeuten, daß Engel über

die Schlummernde wachen und sie mit süßen Klängen umweben. Auch die beiden folgenden Legenden sind sehr gut gehalten. Die welche den Titel führt, „des fremden Kindes heiliger Christ“, gefällt uns am besten, nur hätte der Componist an der Stelle, wo das himmlische Christkind erscheint, wohl etwas Bedeutenderes setzen können; sogar die Commatirung der Worte des hübschen Gedichts, ist daselbst verfehlt. Die Legenden wären eine recht passende Weihnachtsgabe.

Vier deutsche Lieder mit Begleitung des Pfte., componirt von Ferdinand Möhring. Op. 1. Berlin, bei Gröbenschütz. Pr. 10 Sgr.; und:

Rondo à la Galopp pour le Pfte., composé par Ferdinand Möhring. Berlin, bei Gröbenschütz.

Wir haben hier zwei kleine Arbeiten eines uns bisher unbekannten, wahrscheinlich noch sehr jungen Componisten vor uns, da derselbe der Schüler eines ebenfalls noch jungen Componisten, des Herrn Taubert ist. Bestimmte Prognostika sind aus diesen kleinen Werken wohl noch nicht zu stellen, was uns indessen sowohl in dem Rondo als in den Liedern gefällt, ist eine anspruchslose Einfachheit, die sich sehr vorthellhaft von der karrikirten Ueberladung in den meisten neuern Compositionen unterscheidet. Etwas tieferes ist freilich in den Liedern nicht ausgedrückt, und hier und da merkt man die ungeübte Hand, der es schwer wird bei der Einfachheit nicht leer oder monoton zu erscheinen. Möge der Componist indessen auf diesem Wege fortfahren, denn die Richtung die er einschlägt, ist eine sehr gute. Das sei ihm zur Ermunterung gesagt, und möge ihn auffordern, uns, sobald er Gelegenheit dazu hat, etwas größeres zu bringen.

## II. Ueberblick der Ereignisse.

— Berlin. Diese Woche ist fast völlig arm an musikalischen Ereignissen gewesen. Das Einzige von Bedeutung war die Ausführung des Messias, durch die Singakademie, welche jedoch nicht als gelungen betrachtet werden kann, wenn man erwägt was die Residenz mit ihren Mitteln gegen eine Provinzialstadt leisten sollte. Wir sind aber überzeugt, daß z. B. Breslau, sehr viel bessere Ausführungen dieser Art zu Stande bringt, wenn gleich nicht mit so reichem Material. Es fehlt aber an einem energischen Zusammenhalten der Kräfte, und dieses ist ohne eine bedeutende musikalische Autorität, ja ohne eine gewissermaßen dazu geschaffene Individualität, wie sie Zelter besaß (nur selten zu allgemeinen Zwecken angewendet), bei einer frei zusammentretenden Gesellschaft kaum möglich. — In der Etylums-halle lassen sich jetzt drei italienische Sänger hören, die freilich nur einer untergeordneten Sphäre und Bildung der Kunst angehören, allein doch auf merkwürdige Weise bekunden, wie eigenthümlich das Gesangstalent der Italiäner ist; nur muß man ihnen freilich nationell barocke Wendung und Eigenheiten vergeben können, und sie nicht mit dem Auge des Theoretikers betrachten, sondern keine höhere Ansprüche an sie machen, als man an jede naturalistisch ausgebildete Volksthümlichkeit richten kann.



**Ankündigungen und Anzeigen**  
von  
**Musikwerken verschiedener Verleger.**

---

Beilage zur *Iris* von L. Kellstab.

Am 14. November 1834.

---

**Einladung zur Pränumeration**  
auf das  
**ORIGINAL-GESANG-MAGAZIN,**  
eine Sammlung  
von  
Liedern, Gesängen, Romanzen und Balladen,  
für eine Singstimme mit Begleitung des  
**Pianoforte**  
von den vorzüglichsten Componisten.

☞ *Sämmtlich noch nicht im Druck erschienen und rechtmäßiges  
Eigenthum des Verlegers.*

Pränumérations-Preis für den Band von 6 Heften in gr.  
Format, 24 à 30 Bogen stark, sauber gestochen, 2 Thlr.  
= 3 Fl. 36 Xr. rhein. = 3 Fl. C. M.

*Sammler erhalten auf 10 Exemplare ein elftes gratis.*

Die beiden ersten Hefte von C. Löwe und H. Marschner sind  
bereits erschienen. Die folgenden von Jos. Klein, F. W. Jähns, H.  
F. Truhn und aus dem musikalischen Nachlaß von Bernh. Klein er-  
scheinen in Zwischenräumen von 4 bis 6 Wochen regelmäßig.

Im zweiten Bande folgen Compositionen von Felix Mendelssohn-  
Bartholdy, C. G. Reissiger u. a.

Der Prospectus besagt das Nähere.

Elberfeld, im October 1834.

F. W. Betzhold,  
Musikverleger.

Alle Buch- und Musikhandlungen nehmen Bestellungen an und sind mit  
Exemplaren versehen, in Berlin C. Trautwein.

Bei **Marco Serra** in **Prag** ist erschienen und durch alle Buch- und Musikhandlungen zu beziehen, in Berlin durch **E. Trautwein**:

Preise im 20 Goldenfufs.

Zenker, F., praktische Anweisung des Fingersatzes bei Behandlung der Doppelscalen für das Pianoforte . . . . .	2 Fl. 30 Xr.
Hanse, W., 48 Uebungen in Secunden-Fortschreitungen für den Contrabaß. 1s Supplement zur Contrabaß-Schule. . . . .	2 Fl.
Gordigiani, 12 Aufzüge für 4 Trompeten und Pauken, zum Gehrache bei Kirchenfesten und großen Feierlichkeiten. . . . .	1 Fl.
Sieger's, J., bezifferte Bässe in 2 Notensystemen vierstimmig, und mit Beziehung auf harmonische Zergliederung durch Angabe der Hauptklänge bearbeitet von C. F. Pitsch. Complet in 6 Heften steif gebunden . . . . .	6 Fl.
Einzelne Hefte, à . . . . .	1 Fl.

## Interessante neue Musikwerke, welche bei dem Verleger der Iris zu finden sind.

	Thlr. Gr.
Auber, Gustav oder der Maskenball. Oper in 5 Acten, vollständiger Klavierauszug. . . . .	12 —
Cherubini, Ali-Baba. Vollständiger Klavierauszug . . . . .	12 —
Lobe, die Fürstin von Granada. Vollst. Klavierauszug . . . . .	7 —
Schuyder von Wartensee, Fortunat mit dem Säckel und Wünschhütlein. Vollst. Klav. A. . . . .	8 —
Spohr, L., die Weihe der Töne. Charakteristisches Tongemälde in Form einer Sinfonie für Orchester. Op. 86. 4te Sinfonie, in F. Partitur . . . . .	6 20
— Dieselbe in Auflage-Stimmen . . . . .	8 —
— Quintetto p. 2 Violons, 2 Altes et Velle. Op. 91. . . . .	2 12

## Theoretische Werke.

Kandler, über das Lehen und die Werke des Palestrina, nach dem Italienischen des Baini, herausgegeben von Kiesewetter . . . . .	1 22½
Kiesewetter, Geschichte der Europäisch-ahendländischen oder unserer heutigen Musik, Darstellung ihres Ursprunges, ihres Wachsthumes und ihrer stufenweisen Entwicklung. Von dem ersten Jahrhundert des Christenthums bis auf unsere Zeit. 4to. . . . .	2 —
Winterfeld, C. v., Johannes Gabrieli u. sein Zeitalter. Subscr.pr. . . . .	10 —

# Ankündigungen und Anzeigen

VON

## Musikwerken verschiedener Verleger.

Beilage zur *Iris* von L. Kellstab.

Am 6. Juni 1834.

### NEUE MUSIKALIEN

im Verlage des Bureau de Musique

VON  
C. F. Peters in Leipzig.

#### Für Saiten- und Blas-Instrumente.

Thlr. Gr.

Böhm, C. Leop., premier Potpourri sur des motifs favoris des Opéras les plus récents d'Anber et de Rossini, pour le Violoncelle avec Orchestre . . . . .	A. Op. 12.	1	20
— le même avec Pianoforte . . . . .		—	20
Bott, A., six Caprices pour le Violon seul, d'après la manière de jouer de Paganini. . . . .	Livr. 2.	1	16
Kallivoda, J. W., second Potpourri pour le Violon avec Orchestre. . . . .	D. Op. 36.	1	12
— le même avec Pianoforte . . . . .		—	20
— seconde Ouverture à grand Orchestre. . . . .	F. Op. 44.	2	—
— Concertante sur des motifs favoris de l'Opéra Zampa, pour Flûte, Violon et Violoncelle . . . . .	A. Op. 48.	1	8
— grand Duo pour deux Violons . . . . .	C. Op. 50.	1	12
Maurer, L., neuvième Concerto pour le Viol. av. Orch. D. Op. 63.		2	12
Meyer, C. H., die Freuden des Tanzes. Wiener Walzer für das Orchester. 32te Lieferung . . . . .		1	4
Walch, J. H., Pièces d'Harmonie pour Musique milit. Liv. 20.		2	20
— neue Tänze für Orchester. 17te Sammlung . . . . .		1	12

#### Für Pianoforte mit Begleitung.

Böhm, C. Leop., premier Potpourri sur des motifs favoris des Opéras les plus récents d'Auber et de Rossini, pour le Violoncelle avec Pianoforte . . . . .	A. Op. 12.	—	20
Kallivoda, J. W., second Potpourri pour le Violon avec Pianoforte. . . . .	D. Op. 36.	—	20
Reisiger, G., septième Trio pour Pianoforte, Violon et Violoncelle. . . . .	E. Op. 85.	2	8
Ries, F., Sonate sentimentale pour Pianoforte et Flûte ou Clarinette obligée. . . . .	Es. Op. 169.	1	12

#### Für Pianoforte ohne Begleitung.

Baldenecker, J. D., Douze Walses à la Vienne pour le Pfte. —		10	
--	--	----	--

Cramer, J. B., Etudes pour le Pianoforte, ou Exercices doigtés dans les différents Tous, calculés pour faciliter les progrès de ceux qui se proposent d'étudier cet instrument à fond. Nouvelle Edition, revue et corrigée d'après la dernière édition originale anglaise. (Hoch Format, mit Portrait.) Livr. 1. 2. 3. 4. . . à	1	—
Czerny, C., Rondeau à la Polonaise pour le Pfte. F. Op. 272.	—	20
— trois thèmes favoris de l'Opéra Zampa, variés pour le Pianoforte. . . F. G. C. Op. 326. No. 1—3. à	—	12
Farrence, L., Rondeau sur un Choeur du Pirate, de Bellini, pour le Pfte. . . G. Op. 9.	—	12
— Rondeau sur des thèmes d'Eurionthe de C. M. de Weber, pour le Pfte. . . D. Op. 11.	—	12
— Variations sur une Galopade favorite, p. le Pfte. C. Op. 12.	—	12
— Rondeau brillant sur la Cavatine de Zelmire de Rossini „sorte secondami”, pour le Pfte. . . C. Op. 13.	—	14
Häuteu, Frauç., la Chasse au Loup. Rondeau sur un thème de Labarre, pour le Pfte. . . G. Op. 61. No. 1.	—	8
— la Chasse au Reuard. Rondeau sur un thème de Labarre, pour le Pfte. . . D. Op. 61. No. 2.	—	8
— la Chasse au Cerf. Rondeau sur un thème de Labarre, pour le Pfte. . . A. Op. 61. No. 3.	—	8
— la Chasse à la Bécasse. Rondeau sur un thème de Labarre, pour le Pfte. . . F. Op. 61. No. 4.	—	8
— Contredanses variées, suivies d'une Galopade pour le Pfte. à deux mains. . . Op. 63.	—	18
— les mêmes pour Pfte. à quatre mains. . .	1	6
Kallivoda, J. W., seconde Ouverture pour le Pfte. à quatre mains. . . F. Op. 44.	—	16
— Divertissement pour le Pfte. à quatre mains. . . G. Op. 47.	1	8
— Rondo passionato, pour le Pfte. . . Gm. Op. 49.	—	18
Kuhlau, F., Introduction et Rondeau sur un thème du Colporteur de Onslow, pour le Pfte. . . E. Op. 98.	—	10
Maurer, L., première Sinfonie, arr. pour le Pfte. à quatre mains par Charles Czeruy. . . Fm. Op. 67.	2	—
Mayer, Charles, à St. Petersburg, nouvelles Variations sur une Walse de Guillaume Tell, pour le Pfte. . . C.	—	14
Meyer, C. H., die Freuden des Tanzes. Wiener Walzer für das Pfte. 32te Lieferung . . .	—	8
Schwencke, Cha., les Bijoux. Quatre Mélodies favorites, variées pour le Pfte. . . C. G. F. G. Op. 28. No. 1. 2. à	—	12
1ere Livraison.		
No. 1. Air de Hummel.	No. 3. Air de Matilde de	
No. 2. Chanson autrichienne.	Shabran.	
	No. 4. Air Russe.	
— les Bouquets. Quatre Mélodies favorites, variées pour le Pfte. . . F. G. G. C. Op. 36. No. 1. 2. à	—	14
1ere Livraison.		
No. 1. Air de Carafa.	No. 3. Air autrichien.	
No. 2. Galopade.	No. 4. Thème de Zelmire.	
Walch, J. H., Neue Tänze für Pfte. 17. Sammlung. . .	—	18

# Ankündigungen und Anzeigen

VON

Musikwerken verschiedener Verleger.

Beilage zur Iris von F. Hellstab.

Am 31. October 1834.

## NEUE MUSIKALIEN

im Verlage des Bureau de Musique

VON

C. F. Peters in Leipzig.

### Für Saiten- und Blas-Instrumente.

	Thlr.	Gr.
Böhm, C. Leop., grand Duo concertant p. deux Velle. A. Op. 10.	1	4
— trois Etudes en forme de Fantaisie, pour le Vcelle. Op. 11.	1	—
Eichler, F. W., douze Etudes pour le Violon. . . . . Op. 1.	1	4
Jansa, L., six Duos concertans pour deux Violons. C. D. G.		
Op. 50. . . . . No. 4—6. complet.	1	16
— les mêmes séparément . . . . . à	—	16
Kalliwoda, J. W., Divertissement de Concert, ou Introduction, Variations et Rondeletto pour le Violon av. Orch. A. Op. 43.	1	20
— le même avec Pianoforte . . . . .	—	20
— Introduction et Rondeau pour le Cor de chasse ou le Cor chromatique avec Orchestre. . . . . F. Op. 51.	1	4
— grand Divertissement pour la Flûte avec Orch. G. Op. 52.	1	12
— le même avec Pianoforte . . . . .	—	20
Lindpaintner, P., Ouverture à grand Orchestre, de la Tragédie: Faust de Göthe. . . . . Fism. Op. 80.	3	—
Luft, J. H., vingtquatre Etudes pour l'Hautbois. . . . . Op. 1.	1	4
Spohr, L., Quatuor brillant pour deux Violons, Viola et Violoncelle, d'après l'onzième Concerto pour le Violon, arrangé par Othon Gerke. . . . . G.	1	4
— Andante et Variations tirés du Nottmno, arrangés pour Flûte et Pianoforte par C. G. Belcke . . . . . F.	—	10

### Für Pianoforte ohne Begleitung.

Chopin, F., Bolero pour le Pianoforte. . . . . C. Op. 19.	—	20
Czerny, C., la Joyeuse et la Sentimentale. Deux Rondeaux brillants pour le Pianoforte. . . . . Es. Es. Op. 271. No. 1. 2. à	—	14
— Impromptu sur un thème favori de Paganini, pour le Pianoforte. . . . . F. Op. 273.	—	12
Hüuten, François, trois Airs Italiens variés pour le Pianoforte. . . . . F. C. Es. Op. 65 No. 1—3. à	—	12
No. 1. La Zaira. No. 2. La Niobe. No. 3. La Norma.		

	Thlr.	Gr
Kalliwoða, J. W., Danses brillantes pour le Pianoforte, Op. 46.		
3me. Collect. de Danses. . . . .	No. 1. 2. à	10
No. 1. Quatre Valses. No. 2. Quatre Galops.		
— Variations sur un thème original pour le Pianof. F. Op. 53.		14
Lindpaintner, P., Ouverture de la Tragédie: Faust de Göthe, pour le Pianoforte à quatre mains. . . . .	Fism. Op. 80.	20
Marks, G. W., trois Rondeaux élégants sur des thèmes favoris des Opéras de Bellini et Donizetti, pour le Pianof. F. Es. G. Op. 33.	No. 1—3. à	14
No. 1. Norma. No. 2. Anna Bolena. No. 3. Fausta.		
Siegel, D. S., Variations faciles avec Introduction et Polonaise p. le Pfte., sur une Walse brill. de J. W. Kalliwoða. A. Op. 61.		12

### Für Gesang.

Bach, A. W., drei Gedichte von A. Kahlert, für eine Tenorstimme mit Begleitung des Pianoforte. . . . .	Ites Heft	12
Bach, A. W., „der treue Spielmann,“ Gedicht von A. Kahlert, für eine Bassstimme mit Begleitung des Pianoforte . . . . .		8
Kalliwoða, J. W., Sechs Gesänge für eine Sopran- oder Tenorstimme mit Begleitung des Pianoforte, . . . . .	Op. 54.	8
Daraus einzeln:		
No. 1. Ode von Klopstock. „Willkommen silberner Mond“		8
„ 2. Im Thale, von Schnetzler. „Es rauschen die Wasser“		8
„ 3. Lied von Hoffmann. „Wo bist du hin“		4
„ 4. Soldatenliebe, von Hauff. „Steh' ich in finst'rer Mitternacht“		4
„ 5. Lied eines Schweizerknaben, nach Stollberg. „Mein Arm wird stark“		6
„ 6. Das Auge der Nacht, von Schnetzler. „Fromm und treu in stiller Nacht“		6

## Neue Verlags-Musikalien

von C. Trautwein, breite StraÙe N<sup>o</sup> 8.

Händel, der Messias, in ausgesetzten Chorstimmen (der klassischen Werke älterer und neuerer Kirchenmusik in ausgesetzten Chorstimmen, 17te Lieferung). . . . .	Subscriptionspreis	1	2
Neithardt, A., Hymne: Wo ist, so weit die Schöpfung reicht. Für 4stimmigen Männerchor. Klav.-A. vom Componist. op. 98.		12	
— dieselbe in ausgesetzten Chorstimmen. . . . .	Subscriptionspr.	4	
Rungenhagen, C. F., Motette (Psalm XXVIII) für 2 Chöre mit Begl. der Orgel oder d. Pfte. Part. Op. 35. No. 6. der Motett.		1	—
Schneider, Friedr., Hymne: Jehovah, dir frohlockt der König. Achtstim. Männerchor mit Begleit. von Blase-Instrumenten, Pauken und Contrebass. . . . .	Op. 94. Part.	16	
— hierzu Orgelbegleitung separat, wenn Instrumentalbegl. nicht benutzt werden kann. . . . .		2	
— die ausgesetzten Chorstimmen (der klassischen Werke älterer u. neuerer Kirchenmusik in ausges. Chorst. 18te Lief. Subscrpr.		8	
Die Hymnen von F. Schneider und A. Neithardt sind für das Gesangfest des Märkischen Gesangsvereins componirt und im Juni d. J. von demselben in Potsdam ausgeführt worden.			

